N° 900 46e Année T. CCLXIV 15 Décembre 1935

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — ***Étranger:*** 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75***; plein tarif, ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ŒUVRES DE HENRI DE REGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

…emiers Poèmes Volume in-18	12 »
…èmes, 1887-1892. Volume in-18	15 »
… Jeux rustiques et divins. Volume in-18	15 »
… Médailles d'Argile. Volume in-18	12 »
… Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18	12 »
… Sandale ailée. Volume in-18	12 »
… Miroir des Heures. Volume in-18	12 »
…14-1915, *Poésies.* Volume petit in-18	5 »
…stigia Flammæ. *Poésies.* Volume in-16	15 »
…mma tenax, 1922-1928. Volume in-16	12 »
…oix de Poèmes. Volume in-16	15 »

ROMAN

… Canne de Jaspe. Volume in-18	15 »
… Double Maîtresse. 2 Volumes in-18 à **12 fr.**	24 »
… Amants singuliers. Volume in-18	12 »
… Bon Plaisir. Volume in-18	15 »
… Mariage de Minuit. Volume in-18	15 »
… Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18	15 »
… Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18	15 »
… Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18	15 »
… Peur de l'Amour. Volume in-18	15 »
…leur du Temps. Volume in-18	12 »
… Flambée. Volume in-18	15 »
…mphisbène, *roman moderne.* Volume in-18	12 »
… Plateau de Laque. Volume in-18	15 »
…aaine Mirmault. Volume in-18	15 »
…lusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18	12 »
…toires incertaines. Volume in-16	12 »
… Pécheresse. *Histoire d'amour.* Volume in-16	15 »
… Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16	12 »
…scapade. Volume in-16	15 »
… Voyage d'amour ou l'Initiation vénitienne. Volume in-16	12 »
…res diverses et curieuses écrites par plusieurs à l'un d'entre …x. Volume in-16	12 »
…, Elle et Lui. Vol. in-16	15 »

LITTÉRATURE

…ures et Caractères. Volume in-18	12 »
…ts et Paysages. Volume in-18	15 »
…ours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18	2 50
…raits et Souvenirs. Volume in-18	12 »
…uisses Vénitiennes. Volume in-16	9 »
…es datées. Volume in-16	15 »
…tana ou la Vie vénitienne, 1919-1924. Deux volumes in-16	30 »
…ou les Femmes et l'Amour suivi de **Donc…** et de **Paray le Mo…al.** Volume in-16	12 »
… Rencontres. Volume in-16	12 »
…non temps… Volume in-16	12 »

THÉATRE

…Théâtre aux chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume …18	12 »

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16	12	»
ilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16	15	»
ıfession de Minuit. Vol. in-16	15	»
; Hommes abandonnés. Vol. in-16	15	»
ıx Hommes. Vol. in-16	15	»
Prince Jaffar. Vol. in-16	15	»
Pierre d'Horeb. Vol. in-16	15	»
rnal de Salavin. Vol. in-16	15	»
Nuit d'Orage. Vol. in-16	15	»
; Sept dernières Plaies. Vol. in-16	15	»
Club des Lyonnais. Vol. in-16	12	»
Notaire du Havre. Vol in-16	12	»
Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16	15	»
; de la Terre promise. Vol. in-16	15	»
Nuit de la Saint-Jean. Vol. in-16	15	»

LITTÉRATURE

ıl Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16	15	»
; Poètes et la Poésie. Vol. in-16	15	»
; Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol in-16	15	»
tres au Patagon. Vol. in-16	12	»
Voyage de Moscou. Vol. in-16	15	»
ıne de la Vie future. Vol. in-16	12	»
ıgraphie cordiale de l'Europe. Vol. in-16	15	»
;relles de Famille. Vol. in-16	12	»
narques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16	5	»

PHILOSOPHIE

Possession du Monde. Vol. in-16	15	»
retiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 918-1919. Vol. in-16	15	»

POÉSIE

gies Vol. in-16	9	»

THÉATRE

Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16	12	»
Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de ınd vous voudrez Comédie en un acte. Vol. in-16	12	»
Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18	7	50

ÉTRENNES 1936

◆

Dans notre collection sur beau papier à 25 francs le volum
(*Il reste de la plupart des titres quelques exemplaires sur papier p*
fil, à 60 francs).

ŒUVRES DE :

LÉON BLOY : La Femme; Le Désespéré. — COLETTE : Douze Dialogues
Bêtes. — LÉON DEUBEL : Œuvres complètes. — GEORGES DUHAMEL : Vie d
Martyrs; Civilisation; La Possession du Monde; Les Plaisirs et les Jeux; L
Erispandants; Confession de Minuit; Deux Hommes. — ANDRÉ GIDE : I
Porte étroite; L'Immoraliste. — REMY DE GOURMONT : Une nuit au Luxen
bourg; Couleurs; Le Fantôme; Histoires magiques; Physique de l'Amo
(Essai sur l'instinct sexuel); Le Songe d'une Femme; Choses anciennes; U
Cœur virginal; Lilith; Histoire tragique de la Princesse Phénissa; Le Vieu
Roi; Théodat; Théâtre muet. — CHARLES GUÉRIN (Œuvres complètes) : I
Semeur de Cendres (avec une Notice et des Notes par Henry Dérieux
L'Homme intérieur; Derniers Vers; Le Cœur solitaire; Premiers Vers (Fleu
de Neige, Joies Grises, Le Sang des Crépuscules). — FRANCIS JAMMES : D
l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir; Souvenirs d'enfance; La Naissan
du Poète; Un Jour; La Mort du Poète; La Jeune Fille nue; Le Poète et l'O
seau, etc.; Quatorze Prières; Elégies; Tristesses; Eglogue; Tableau d'A
tomne; Tableau d'Hiver; En Dieu; L'Eglise habillée de feuilles; Clara d'Ell
beuse; Almaïde d'Etremont; Pomme d'Anis; Le Roman du Lièvre; D
Choses; Contes; Notes sur les Oasis et sur Alger; Le 15 août à Laruns; De
Proses; Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et
Chambéry; Pensées des Jardins; Notes diverses; Méditations; L'Auberge d
Douleurs; L'Auberge sur la route; L'Auberge des Poètes; Quelques Homme
L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles; La Brebis égarée. — RUDYA
KIPLING : Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'H
mières; Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robe
d'Humières. — JULES LAFORGUE (Œuvres complètes) : Poésies : Le Sangl
de la Terre; Les Complaintes; L'Imitation de Notre-Dame la Lune; Poésie
Des Fleurs de bonne volonté; Le Concile féerique; Derniers Vers; Appe
dice (Notes et Variantes); Moralités légendaires; Lettres I (1881-1882
Lettres II (1883-1887); En Allemagne : Berlin, la Cour et la Ville; Une Ve
geance à Berlin; Agenda (Introduction et Notes de G. Jean-Aubry).
LOUIS LE CARDONNEL : Poèmes. Chants d'Ombrie et de Toscane (*Carmi*

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ÉTRENNES 1936

(Suite)

'a); Orphica; Epigrammes; Elégies chrétiennes; Méditations et Canti-
s (*Carmina Sacra*); De l'une à l'autre Aurore. — MAURICE MAETERLINCK :
Trésor des Humbles; La Sagesse et la Destinée. — JEAN MORÉAS : Pre-
res Poésies; Poèmes et Sylves; Les Stances; Iphigénie. — LOUIS PER-
) : De Goupil à Margot. — RACHILDE : Le Meneur de Louves. — HENRI
RÉGNIER : Les Médailles d'Argile; La Cité des Eaux; La Sandale ailée;
Miroir des Heures; Les Jeux rustiques et divins; Les Lendemains; Apai-
ent; Sites, Episodes; Sonnets; Poésies diverses; Poèmes anciens et ro-
esques; Tel qu'en Songe; Vestigia Flammae et autres Poèmes; Flamma
x; Ariane et autres Poèmes. — ARTHUR RIMBAUD : Vers et Proses (Revus
les manuscrits originaux et les premières éditions, mis en ordre et an-
s par Paterne Berrichon); Poèmes retrouvés (Préface de Paul Claudel).
GEORGES RODENBACH : La Jeunesse blanche; Vers d'amour; Le Livre de
s; Le Règne du Silence; Les Vies encloses; Le Miroir du Ciel natal;
ieurs poèmes. — ALBERT SAMAIN (Œuvres complètes) : Au Jardin de
ante (augmenté de plusieurs poèmes); Le Chariot d'Or; La Symphonie
ïque; Aux Flancs du Vase; Contes; Polyphème; Poèmes inachevés. —
LE SAUVAGE : Tandis que la Terre tourne; L'Ame en Bourgeon; Mélan-
; Fumées; Le Vallon; Primevère; Fragments; Pensées et Extraits de
res. — MARCEL SCHWOB : Spicilège; La Lampe de Psyché; Il Libro della
Memoria. — LAURENT TAILHADE : Poèmes élégiaques (Le Jardin des
s. Epigrammes. Nocturnes. Rêve antique. Six Ballades élégiaques. La
t. Vitraux. Poèmes en Prose); Poèmes aristophanesques (Au Pays du
e. A travers les Groins. Résurrection. Dix-huit Ballades familières pour
pérer le Mufle. Quelques variations pour déplaire à force gens). — JEAN
TINAN : Penses-tu réusir! ou les différentes amours de mon ami Raoul
Vallonges; Aimienne ou le Détournement de mineure; L'Exemple de
n de Lenclos, amoureuse. — EMILE VERHAEREN : Les Campagnes hallu-
es; Les Villes tentaculaires; Les Douze mois; Les Visages de la Vie; Les
; Les Débâcles; Les Flambeaux noirs; Les Apparus dans mes chemins;
Villages illusoires; Les Vignes de ma muraille; Les Flamandes; Les
es; Les Bords de la route; Les Blés mouvants; Quelques chansons de
ge; Petites Légendes; La Multiple splendeur; Les Forces tumultueuses;
Rythmes souverains; Les Flammes hautes; Les Heures claires; Les
es d'après-midi; Les Heures du soir; Toute la Flandre. I : La Guirlande
Dunes. Les Héros; Toute la Flandre. II : Les Villes à pignons. Les
es. — FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : Cueille d'avril; Joies; Les Cygnes;
s du chemin et Chansons de la route; La Chevauchée d'Yeldis; La
é de vie; Chansons à l'Ombre; En Arcadie; Trois Chansons françaises;
n de midi; La Partenza; L'Ours et l'Abbesse Saint-Martinien; Phocas
rdinier; Sainte Marguerite de Cortone; La Rose au Flot; L'Amour
; La Lumière de Grèce; Ancaeus; Le Délire de Tantale; Pasiphae; Ga-
; Pindare; Sapho; La Légende ailée de Bellérophon Hippalide. — VIL-
DE L'ISLE-ADAM (Œuvres complètes) : L'Eve future; Contes cruels;
lat Bonhomet, suivi de Nouveaux Contes cruels; Axël; L'Amour su-
e. Akëdysséril; Histoires insolites; La Révolte; L'Evasion; Le Nouveau
le; Morgane; Elën; Isis; Premières poésies; Propos d'Au-Delà; Chez les
nts; Pages posthumes.

GOUVERNEMENT D'UN JARDIN

Vingt fois, rêvant à l'aventure dans les allées de mon jardin, je me suis posé, sans angoisse et sans orgueil, diverses questions qui touchent à l'avenir de nos œuvres, à la nature de notre force, aux moyens dont nous disposons pour établir et confirmer notre empire.

Le jardin n'est ni très grand, ni très petit: il exige toute l'année de travail d'un homme courageux. Il donne le spectacle d'un ordre sans rigueur et sans système. Il est propre et rustique. On y cultive des légumes, des fleurs et des arbres fruitiers.

Que deviendrait le jardin si l'esprit qui le gouverne et les mains qui le soignent l'abandonnaient brusquement?

Cette question lancée, les enfants, les adolescents répondent volontiers par un hymne romantique à la liberté parfaite. Les jeunes gens qui viennent de lire Hugo et Zola, les âmes ingénues qui rêvent du Paradou et du jardin de la rue Plumet ne manquent pas de prendre l'essor. A les entendre, le clos, délivré des hommes, s'épanouirait selon les lois de la nature et donnerait bientôt le spectacle magnifique de la variété, de la fantaisie, de la profusion et de la franchise.

Cette confiance juvénile me touche le cœur; mais je connais bien le jardin et mes songeries sont moins plaisantes.

Si, toutes portes fermées, le jardin se trouvait livré soudainement à lui-même au fort de la belle saison, il

vivrait deux ou trois jours encore dans l'obédience. Deux ou trois jours, pas davantage. Tout de suite, les petits semis, les plantes fraîchement repiquées, les végétaux qui demandent un arrosage quotidien se hâteraient de dépérir et ne tarderaient pas à succomber. Ce serait le premier sacrifice et je veux bien croire qu'il ne serait pas très sensible. Dès la seconde semaine, une foule de fleurs délicates commenceraient de souffrir et de réclamer des soins. Les fruits non cueillis pourriraient, les plantes potagères monteraient en graines, l'herbe paraîtrait dans les allées et les plates-bandes, les pelouses se couvriraient de séneçon et de bouton d'or. Et, tout de suite, une lutte sauvage mettrait les êtres aux prises. Il est puéril de croire que, comme au Paradou, toutes les fleurs, à l'envi, fleuriraient avec une fraternelle tolérance. Quatre ou cinq espèces vigoureuses et obstinées s'empareraient du pouvoir. Certaines sont dites sauvages; elles ont de fortes racines, des tissus rudes, peu sensibles, une vitalité redoutable. Elles voudraient pour elles seules la possession du terrain. La renoncule et le liseron prendraient, j'en suis sûr, la conduite du mouvement insurrectionnel. Mais, parmi les plantes cultivées, parmi les plantes bourgeoises, riches, il est aussi des intrigantes qui profiteraient du désordre pour s'élancer et se répandre. La verge d'or et les asters viendraient rapidement à bout des autres plantes à fleurs et même des herbes folles. Les premières gelées, d'un seul coup, supprimeraient les fleurs annuelles et détruiraient les tubercules. L'hiver fini, la saison claire, de retour, verrait le triomphe non de la vie, au sens ingénu du XIX[e] siècle, non de la beauté, non surtout de la liberté, mais de quelques personnes ambitieuses et cruelles qui ne reculent devant rien pour assouvir leurs appétits.

En deux ou trois années, le jardin serait livré aux passions et aux combats d'une poignée d'énergumènes végétaux qui feraient d'inouïs efforts non pour assurer l'idyllique partage de l'air, de l'espace et des nourritures, mais pour s'emparer égoïstement de tous les biens, placer leurs créatures et réduire en esclavage tout ce qu'on ne pourrait étouffer.

Ce régime lui-même ne durerait pas éternellement. Il serait vain, cela va sans dire et passablement candide, d'espérer une révolte quelconque des dahlias et des géraniums, à jamais anéantis. Il serait chimérique d'escompter le renoncement et la contrition des prêles se retirant avec humilité devant les pétunias et les sensitives. Le régime des petits rapaces devrait céder un jour devant l'invasion des grands barbares. Notre jardin est bordé par la forêt. L'art et la vigilance du jardinier tiennent en respect cette force océanique et parviennent à l'endiguer. La forêt, chaque jour, exerce une pression sur le domaine de l'homme et fait effort pour l'envahir. Le jardinier, à tout instant, arrache un petit chêne, une touffe d'acacia, un coudrier, qui se sont glissés dans les haies, dans les prairies, dans les massifs et qui tentent d'y prospérer. Voyant le jardin tombé au pouvoir des terroristes, la forêt se mettrait en marche. Lentement, mais avec une force invincible, la forêt balayerait les agitateurs, les factieux, les maîtres d'une saison. Un jour futur, le jardin disparaîtrait dans l'ombre murmurante des grandes futaies sauvages. Et notre monde serait tel qu'à son obscur commencement.

Qu'on ne parle pas de la nature, de ses lois inéluctables, de la primauté du plus fort. Toute la vie d'un jardin conteste cette rhétorique électorale. L'art de gouverner un jardin démontre que la nature doit être dominée. La nature n'est pas la vie. C'est la vie de quelques espèces brutales et la mort ou la servitude des autres. L'art du jardinier a pour objet de résister aux forces de la nature, de protéger les espèces les plus belles, qui sont aussi les plus délicates, de donner une place à chacun, mais de limiter la place de chacun, d'aider les faibles et de refréner les audacieux, de susbtituer à des forces aveugles et inhumaines, qu'on a bien tort d'appeler des lois, un sage ensemble de règles susceptibles d'établir et de confirmer l'équilibre.

Tout, dans la vie d'un jardin, proclame l'excellence d'un principe d'autorité. Et tout me démontre aussitôt que ce principe nécessaire, que ce principe, à lui seul, ne saurait diriger le monde.

Je plains le jardinier qui s'imaginerait que l'on peut obtenir quoi que ce soit seulement par violence et contrainte. Il est possible qu'une telle méthode vienne à bout de l'acier, du marbre et du granit. Elle est sans vertu devant la vie. Le bon jardinier sait bien que les plantes ne se plaisent pas partout, qu'elles ont non seulement des besoins évidents et grossiers, mais des aspirations secrètes, des penchants, des vues idéales, des caprices et des répugnances. Le bon jardinier exerce l'autorité, mais avec respect et sollicitude. Il corrige à tout instant le principe d'autorité par le principe de persuasion. Et c'est ainsi qu'un jardin peut vivre à la face du ciel, peut vivre en cherchant chaque jour le sens de la justice, de la paix et de l'harmonie.

GEORGES DUHAMEL.

FRANÇOIS D'ASSISE
GÉNIE CELTE

A Henri de Régnier,
gentilhomme de lettres.

I

LA FORTE ET DOUCE OMBRIE

Fortiter et suaviter, cette devise d'une noble maison, nul pays mieux que la forte et douce Ombrie ne la saurait mériter. Elle devrait se dérouler, tel le ruban d'un bouquet, au bas de ses armoiries provinciales.

Mais comment déraciner le convenu du lieu commun? Pour l'Ombrie, ainsi que pour son grand homme à l'universel renom, François Bernardone d'Assise, on ne lit, on n'entend que les qualificatifs de *suave, charmant, exquis*. Le saint, sa vie, son pays et sa ville, c'est une idylle et voilà tout, dans une lumière de Paradis. Le mélange *soave austero,* c'est à la Toscane qu'on le réserve, alors que l'Ombrie le justifie bien davantage. A ma connaissance, seuls deux écrivains l'ont noté. Le subtil André Suarès écrit dans *Sienne la bien-aimée* :

> L'Ombrie qui passe pour le pays élu de la douceur et de l'idylle est bien plus rustique et plus dure que la Toscane.

Avant lui, la consciencieuse Arvède Barine a dit les cimes abruptes des vallées ombriennes aux contours déchiquetés, la rude montée vers des villes accidentées aux palais noirs, frères jumeaux des forteresses. Elle décrit l'enfance de François dans un pays qui, par une rare rencontre, se révèle tout ensemble grandiose et riant.

Elle montre l'enthousiaste et sensible jeune homme buvant par les yeux son Ombrie natale et sa divine lumière, les lignes exquises de ses puissantes montagnes, la sauvagerie mêlée de douceur qui donne à la contrée une physionomie inoubliable. Et quand elle évoque le mont Subasio qui surplombe Assise, elle le dépeint tel qu'il s'impose aux yeux nets et francs : « une montagne robuste et sombre, aux verts vigoureux ».

Il n'en peut être autrement.

L'Ombrie, cœur de l'Italie péninsulaire, est un pays montagnard serré à l'ouest entre la chaîne subapennine que la masse hautaine du mont Amiata domine et, à l'est, les plus hauts sommets des Apennins. Le Gran Sasso des Abruzzes, l'altière cime de la botte italique, se dresse sur son horizon. Les guides nous disent bien : « le climat de l'Ombrie n'est jamais rigoureux, *sauf sur les hauteurs* », mais ils omettent de dire que, pour plus des trois quarts de sa superficie, l'Ombrie est montagne. Ils signalent bien les hivers brefs, mais non qu'ils sont rudes : ce n'est point évidemment une vérité touristique. Existe pour eux cela seul qui est bon à dire. Un guide est par destination optimiste et séducteur.

L'Ombrie, patrie de François d'Assise, est le Château-d'Eau de l'Italie centrale, le pays des rivières d'amont, comme le Bigorre (1), patrie de Bernadette de Lourdes, au centre des Pyrénées françaises. Les cimes qui closent son horizon sont, presque toute l'année, largement striées de neige. Venise, Milan, Turin, Parme, Ravenne et Bologne, Pise, Naples et Palerme, sont des villes de plaine, Rome, Sienne et Florence des villes de pénéplaine, serties comme de rares bijoux par des monts qu'il serait plus juste d'appeler collines. Pérouse, Assise, Spolète, Orvieto, Narni, Trevi, Gubbio, Urbin sont toutes haut perchées sur des socles rocheux et commandent, non à des plaines, mais à des vallées. Leurs églises et leurs palais nobles et leurs maisons bourgeoises sont d'un art beaucoup moins affiné que ceux de Sienne et de Florence.

(1) Bigorre, du basque *ibai gorra*, rivières d'amont.

Le nom même de l'Ombrie souligne la force du pays. Il vient du mot celtique *umbra* : c'est la contrée des *hommes forts.* « Gaulois d'origine et très braves », disent encore des *Umbri* les dictionnaires. Rude territoire puissamment charpenté, l'altitude et le vent qui passe sur les névés ont tôt fait de durcir son climat. Et ce ne sont pas les aspects de ses villes qui atténuent ce sentiment. Quelles attitudes, quels visages bronzés de vieux lutteurs! Les murailles crénelées, de mine renfrognée, et bosselées comme des cuirasses qui ont affronté la guerre, les tours de garde méfiantes, graves et vigilantes, de ces antiques groupements humains sont apostées en sentinelles sévères, sourcils froncés, sur les contreforts des monts. Ces quadrilatères fortifiés des villes rappellent que l'existence et la liberté y furent, dans le passé, aussi disputées aux hommes qu'à la terre et au climat le pain quotidien par les carrelages labourés des champs. Ils ne suffisent tout de même point à effacer toute rudesse, l'azur délicieux des jours de mai, enchanté des trilles d'alouettes délirantes, ni les blancs pigeons qui festonnent de leurs roucoulantes et candides guirlandes les noires corniches des palais ou nimbent de leur vol de neige les toits de tuiles mordorées, ni les bœufs pâles qui sillonnent les labours des vallées et de leurs abruptes pentes.

Le séraphique François fut d'abord un homme fort, comme les gens de sa race. Il débuta par la guerre contre Pérouse, la querelleuse voisine de sa cité natale; il connut les souffrances du prisonnier dans les cachots de l'ennemi. Il partait pour les Lieux Saints, dans la croisade de Gauthier de Brienne, lorsque, malgré lui-même et ses désirs, la grâce le foudroya sur le chemin de Spolète, avec moins de dramatique, mais autant d'impériosité que saint Paul sur le chemin de Damas. Encore ces combats furent-ils peu de chose à côté de ceux-là qu'il dut mener contre soi-même, ses goûts d'élégance, de richesses et de plaisirs, lui, le prince de la jeunesse dorée d'Assise, pour suivre la voie étroite, âpre et montante que lui commanda le Rédempteur en lui

inspirant la folie de sa croix. Si sa manière de se conduire et de conduire l'âme de ses « petits frères » brille de douceur et de gentillesse, on n'y trouve jamais nulle trace de mièvrerie. Celano, son premier biographe, qui l'a bien connu, note même que, dans ses réprimandes publiques, « il avait la dent dure ».

Les dessous de la bravoure et de l'héroïsme, de la vertu et de la sainteté sont toujours pathétiques. On édulcore ces miracles de grandeur en cachant la violence, voire la rigueur qu'ils ont toujours nécessitées. Voyez comme François a dû rompre ses liens familiaux : avec une sorte de sainte atrocité. On frémit en remarquant que, demeuré toute sa vie aux portes d'Assise, après sa conversion il n'est plus jamais question pour lui ni de son père, qui n'était certes pas un méchant homme, ni surtout de sa tendre mère, dont il était l'enfant préféré, qui le protégea, comprit et aida sa subite vocation. D'une âme devenue évangélique, on ne voit que sa charité, sans discerner quels instincts, quelles passions il lui fallut abattre, quelles coupes sanglantes il lui fallut faire dans sa violence et son orgueil pour devenir « doux et humble de cœur ». Toute perfection, dans la vie, l'étude, l'art ou le métier, est à base de renoncement, vertu la plus dure à accepter, parce qu'elle est l'extrême sacrifice de soi. Et c'est pourquoi le courage est le père de toutes les vertus. Ainsi dans la Nature oublie-t-on la contrainte formidable qui a transmué le charbon en diamant, la sublimation qui a fait d'un gros vin un subtil alcool, le feu cuisant du soleil qui a pénétré douloureusement le fruit jusqu'au noyau, pour lui donner la douceur de la parfaite maturité. Pour obtenir une rose d'une espèce plus belle, le rosiériste lui doit mutiler, parfois même arracher le cœur. Pour valoir à la terre d'être habitable, que de convulsions, destructions, érosions, au cours des âges de la préhistoire (2) !... La douce Ombrie

(2) C'est ainsi que le jardinier auquel je reprochais de ne point arroser suffisamment les pétunias du balcon me fit cette judicieuse et forte réponse :

— Monsieur, si vous rassasiez la plante, elle ira au plus facile et ne donnera que de la feuille. *Il faut la faire souffrir pour la forcer à la fleur.* » La civilisation est une forcerie.

des vallées dont tous s'enchantent, habitants et passants, elle est faite de ses hauteurs qui se sont décharnées pour donner aux lieux bas de riches alluvions et de son altitude qui lui vaut, sous le soleil, l'air le plus éthéré du monde.

Chère Ombrie, ce qu'il faut dire d'abord de toi, c'est ta qualité de pays montagnard et rustique! Tu es un pays fort et dans ton sol, et dans ta race, et dans ton âme. Tu es bien une Arcadie, mais une Arcadie sans mollesse. Ton caractère premier, ton expression fondamentale sont dans tes monts rocheux et chauves et tes hautes cimes, domaine de la froidure et du vent, comme dans tes rigides cyprès, qui élancent au-dessus de tes maisons, tes champs, tes prés et tes courtils, leurs dures flammes sévères, symboles des sérieux soucis : le sentiment de l'éternel imposé au transitoire et au précaire de nos destins particuliers.

§

Au pied des monts roux, verts ou neigeux, les alluvions qu'ont drainés les rivières, le Tibre et ses divers affluents, s'épanouissent en bassins fermés. Ce sont les vallées de l'Ombrie. A ces hauteurs, tendues pour ainsi dire vers le ciel, chacune fait songer au *solarium* d'une terrasse. L'encadrement des monts concentre la chaleur. L'air frais et pur de ces altitudes est éventé par les souffles que leur envoient les deux mers voisines, l'Adriatique et la Tyrrhénienne; torrents et cascades le brassent et en font un air courant, sain et léger, qui éparpille sur les champs et les fermes les clairs carillons des campaniles. L'Ombrie vaut qu'on la visite pour sa seule atmosphère limpide et stimulante. L'âme s'y réjouit et s'y rassérène : elle y devient bien portante comme le corps. Une race paysanne, courageuse et allègre, avenante aussi, fait de ces vallées élyséennes des *vegas* fécondes en prairies, vergers et champs de céréales où prospèrent, autour des métairies dispersées, des vignes en hauteur, la plupart enlacées aux arbres, ainsi que dans toute l'Italie, et telles que Virgile les chantait déjà en son Mantouan natal, « mariées à l'ormeau ». Des chê-

nes-verts, des oliviers et des cyprès, un peu partout égaillés, plus resserrés autour des maisons ou des oratoires de la Madone, rehaussent le sol, couleur de rose fanée, de leurs taches argentées ou noires. Du haut des contreforts ou des mamelons, les cités fortes, couleur de bure, comme enveloppées dans leurs capotes de guérite, veillent, matériellement et spirituellement, avec leurs tours et leurs clochers sans nombre, sur cette arcadienne campagne.

Toutefois, plus que la terre, l'air subtil et l'azur soyeux du ciel, ce qui fait la douceur et le charme de l'Ombrie, c'est sa race. C'est elle qui livre la clé de son âme, dévoile son beau secret. Le peuple ombrien, le dernier qui peupla la péninsule italique, est, à l'exception des autres, de race gauloise. L'Ombrie est celtique. Certes, l'Italie entière doit beaucoup au sang celte qui, par deux invasions puissantes venues des Gaules, se maria au sang latin. Ce n'est point par hasard que l'Italie du Nord s'appelait la Gaule cisalpine. Camille Jullian n'a-t-il pas découvert que la douceur, la sensibilité presque féminine de Virgile s'explique sans doute par la veine celtique, son village des Andes étant de fondation gauloise, né de la tribu des *Andegavi molles*, les Angevins dont chante la gentillesse dans la langue française aux sonnets de Joachim du Bellay? Renan a su voir, dans sa *Poésie des races celtiques*, ce que devait l'Arioste au cycle breton, c'est-à-dire presque tout, nuances des sentiments, types des femmes, aventures, machines et moyens d'intérêt. Quant à l'idée et au cadre de *la Divine Comédie*, Dante les doit, on le sait aujourd'hui, au *Purgatoire de Saint Patrice*, célèbre au moyen âge, qui chante la quête du Paradis, « terre de promission », à travers les ombres du Purgatoire et de l'Enfer. C'est la joie, le charme entraînant des paysans d'Assise qui firent remonter un Joergensen du fond de sa noire douleur et de son désespoir de malade nihiliste, pour l'amener à la tendre sérénité du catholicisme et à la béatitude franciscaine. Il ne m'a pas été donné de voir les jeunes filles d'Assise becquetées par des colombes, comme j'ai

entendu un guide féminin le donner en preuve de la douceur ombrienne à son groupe de visiteuses, devant les tableaux des Primitifs, à l'Exposition de l'Art italien du Petit-Palais. Des notes d'André Suarès laissent entendre qu'il faut rejeter cette suavité facile d'églogue un peu niaise. Mais il est certain que la race ombrienne est joyeuse et tendre. Avant Joergensen, Taine l'avait vue ainsi. Remontant de Rome vers l'Ombrie, il remarque le changement d'esprit, l'évident bonheur de vivre qui éclaire les visages, la gaieté des chants rustiques fusant des carrioles peintes où s'entassent filles et garçons, et il en discerne la raison sans l'approfondir.

Les moindres objets, écrit-il, une forme de tête, un vêtement, la physionomie de cinq ou six jeunes gens qui, dans une auberge de village, disent des douceurs à une jeune fille, *tout indique un monde nouveau et une race distincte. A mon avis, le trait marquant qui les distingue, c'est que pour eux la beauté idéale et le bonheur sensible sont la même chose.*

C'est dire qu'à la manière celte ils mêlent allègrement l'âme à toutes les démarches de la vie.

Les grands artistes de l'Ombrie proclament, illustrent cette douceur. Ils sont tous des élégiaques et des chantres de l'amour, avec une tendance très nette à l'idéaliser, chez les plus voluptueux mêmes, païens comme chrétiens. Properce, le séduisant rival de Tibulle, a donné à l'élégie latine le feu, l'alacrité et l'élégance. Il était ombrien, certains disent même d'Assise. C'est un François demeuré païen, ce qu'eût pu devenir le prince Charmant de la jeunesse assisiate, riche, joyeux, délicat, grand poète voluptueux, si l'amour du Christ ne l'eût changé. Certains historiens donnent Métastase comme ombrien. Métastase, le grand dramaturge lyrique de l'Italie, chaleureux, chantant, idyllique. Pietro Vanucci, dit le Pérugin, est de Pérouse, comme son nom l'indique. Exactement, d'un bourg voisin. Il fut le maître de Raphaël, qui vint à Pérouse étudier près de lui plusieurs années. Raphaël lui-même est d'Urbin qui, dans l'Italie moderne, fait partie de la Marche, mais relevait jadis de l'Ombrie, dont la limite orientale était

la mer Adriatique. Le Pérugin, Raphaël! A ces deux noms, que de tendres images se lèvent dans la mémoire, comme des Vénus sortant de l'onde, et l'existence de ces deux génies tiraillés les montre, ainsi que dans leur art, partagés entre l'amour profane et l'amour sacré. Peut-on même oublier que l'exquis fra Angelico, de Fiésole, chassé de sa Florence païenne, se réfugia sept années à Pérouse où l'imprégna la suavité profonde de l'âme ombrienne?

Mais les deux hommes, les deux artistes même qui sont les pléniers représentants de leur race à la fois puissante et douce, furent François Bernardone, d'Assise, et le Bramante, d'Urbin, premier maître et protecteur de son compatriote Raphaël, architecte magnifique de Saint-Pierre de Rome et qui tout ensemble, délicat et sublime, enthousiaste et discipliné, disent les manuels eux-mêmes, sut « réunir à la puissance et à la grandeur de l'ensemble la pureté des détails, à la hardiesse de l'invention la finesse de l'exécution, à la force l'élégance, à la simplicité une riche variété ». Bref, un François architecte.

Tous deux expriment complètement l'*austero soave*, le *fortiter et suaviter* de leur admirable pays d'Ombrie, si chargé de la plus rare humanité.

II

FRANÇOIS D'ASSISE, JAILLISSEMENT DU CELTISME DANS LA LUMIÈRE ITALIENNE

Dans son fameux essai sur *La Poésie des races celtiques*, Renan note les trois tendances souveraines qui la caractérisent : primauté du cœur, amour fraternel de la Nature et accord inné avec le christianisme.

Cela est tout François d'Assise.

Race, écrit Renan, vivant toute en dedans, sentant profondément et portant dans ses instincts religieux une adorable délicatesse, dans le grand concert de l'espèce humaine aucune famille ne l'égale pour les sons pénétrants qui vont au cœur.

...Les bardes de la Table Ronde, écrit à son tour Faguet, sont les Ariostes du moyen âge, et du reste Arioste n'est que le dernier et le plus grand d'entre eux; mais ce sont des Ariostes mélancoliques, sans cesse épris de mystérieux, hantés de rêves, voyant la Nature comme un ensemble et une succession de miracles [ce qu'elle est bien d'ailleurs en dernière analyse] animant les objets matériels, humanisant les animaux et spiritualisant les hommes, se plaisant au mélange continu de la réalité et de l'irréel, aussi intrépidement imaginatifs que les auteurs des antiques épopées indiennes.

Les Celtes, Hindous épurés de l'extrême Occident!

C'est de la poésie de cette race que naquirent les beaux types éternels qui charment l'humanité et l'entraînent à la sympathie pour le monde créé. Elle a inventé le type du chevalier courtois, romanesque et tendre, protecteur des faibles, amoureux de femmes délicates aux cheveux de soleil et aux yeux azurés qui semblent, à chaque parole, à chaque regard, à chaque sourire, vous offrir leur cœur en demandant le vôtre. La bien-aimée, la préférée, l'élue, deviendra pour chacun d'eux « la dame de ses pensées », de toutes ses pensées et surtout des meilleures. C'est par elle et pour elle qu'il sera courageux, généreux, humain et surhumain à la fois. Avec le cycle breton des chansons de geste, cette poésie a engendré le roi Arthur, champion de l'âme celte contre le Saxon, barbare envahisseur, le roi Arthur et ses chevaliers de la Table Ronde, sorte de Charlemagne kymrique entouré de ses pairs, Perceval et Genièvre, Tristan et Iseult, Erec et Cligès, l'enchanteur Merlin et la fée Viviane. Nuls mieux que les bardes et harpeurs celtiques n'ont illustré cette audacieuse proposition, acceptée aujourd'hui par tous les grands intellectuels, qu'il n'est de vie véritable que par le cœur, qu'une vie sans amour est une vie perdue, l'homme étant fait, non point tant pour penser, comme on le croit communément, que pour sentir et agir par le don total de soi à ce qu'il aime.

En face des hommes rudes de son temps, en face de sa famille, en face de l'Eglise romaine, en face de Domi-

nique et de sa théologie armée, François d'Assise affirme et prouve la supériorité de l'amour, la prépondérance du cœur, la souveraineté de la charité. Toute sa vie semble menée par cette pensée qui lui échappa, un jour, dans les larmes : « L'amour n'est pas aimé. » Il ajoutait : « L'amour qui est Dieu même. » Le malheur profond des hommes germe de cela seul que, malgré qu'ils en aient et quoi qu'ils disent, ils préfèrent à l'amour mille autres choses qui l'étouffent plus sûrement que le lierre, mortel à l'arbre qu'il étreint (3) : intérêts, argent, ambition, honneurs, orgueil et vanité, volupté, tous les faux dieux en face du seul vrai Dieu qui est amour. « Ce saint est le mien, s'écrie André Suarès de François d'Assise : il est toute hérésie, car il est tout amour. » Quelle erreur! On voit bien ce qu'il y a d'intelligence et d'expérience humaine, hélas! sous cette amère ironie, mais elle est fausse. « Force et charité, les deux bras de la Croix », écrit Bossuet. Ce sont aussi les deux bras de l'Eglise, qui n'a jamais séparé la grâce de la règle et toujours fait de la seconde la servante de la première. Combien Suarès paraît mieux inspiré, lorsqu'au terme de sa méditation, on pourrait dire de son effusion sur le saint d'Assise, il conclut :

A Assise, sans s'éteindre, Florence glisse dans l'ombre et s'efface. Elle est trop intellectuelle et trop raisonnante. Bornée par là. Elle est donc un peu sèche et toujours linéaire. Entre l'église d'Amfortas et le Petit Cloître, je n'en peux pas douter : il me faut le volume du cœur, il me faut les trois dimensions; et j'en veux même une autre, celle qui définit un plan éternel, un espace supérieur à toutes. La mystique est la quatrième dimension : que sont les hommes qui ne se soucient pas de Dieu? et que savent-ils de l'amour?

Rien n'est tout ensemble plus franciscain et plus orthodoxe. Orthodoxe du point de vue de la seule intelligence laïque. Les plus profonds génies modernes en conviennent, les plus cérébraux.

(3) Il nous a toujours paru que la véritable devise du lierre devrait être : « Je fais mourir ce que j'enserre », et non « Je meurs où je m'attache. »

C'est Dante orienté vers « une lumière intellectuelle pleine d'amour » et proclamant que « l'amour est la raison cachée de son âme », comme « l'esprit de vie repose dans la chambre la plus secrète du cœur ».

C'est Vinci :

Toute connaissance vient du sentiment.

C'est Descartes dans ses *Cogitationes privatæ* :

Il n'y a qu'une force active dans le monde : l'amour, la charité, l'harmonie.

C'est Pascal :

Dans les choses mêmes où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela. Qui peut douter si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer?

Et il n'hésite point à placer « l'ordre du cœur » infiniment au-dessus du charnel et du spirituel.

C'est Bossuet :

La connaissance doit se fondre tout entière en amour... Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne point à aimer !

C'est Racine :

L'esprit est sujet à aimer autant qu'à penser et songer... Si je n'aime, je ne suis rien.

C'est Vauvenargues :

Les grandes pensées viennent du cœur.

C'est Claude Bernard, le maître de la Science expérimentale, affirmant que toute grande idée scientifique est d'abord « un sentiment de l'esprit ».

Et c'est encore Auguste Comte, philosophe du positivisme, assurant ainsi les fondements de sa sociologie :

L'amour pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but.

C'est Taine avouant la souveraineté des « puissances invincibles du désir et du rêve ».

C'est Barrès :

> L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes! Profondément, nous sommes des êtres affectifs... Seule vaut une intelligence qui ne diffère point de l'amour... C'est par l'amour que nous trouvons la vérité, car elle n'est pas chose qui se démontre... Observer, prendre des notes, les rassembler systématiquement, toute cette froide compréhension par l'extérieur nous mène moins loin que ne feraient cinq minutes d'amour.

C'est Anatole France confiant au terme de sa vie : « La pensée! la pensée! Croire, aimer, voilà les mots magiques! » après avoir dit avec son Jérôme Coignard :

> C'est par le sentiment que les semences du bien sont jetées sur le monde. La raison n'a point tant de vertu. Si l'on raisonne, on ne s'envolera jamais.

C'est enfin Charles Maurras, maître rigoureux du Renouveau classique contemporain, qui donne peut-être la formule définitive de ce sentiment des plus hauts esprits:

> Il n'est pas de bonne tête sans cœur... Serait-il vrai qu'il n'y a pas de grandes intelligences, mais seulement des sensibilités profondes?

Voilà « l'hérésiarque » d'Assise absous et justifié. Lui du moins s'est, du premier élan, jeté, pour s'y tenir ensuite, à l'extrême pointe si lumineuse de la vérité. Le « J'aime, donc je suis » du poète psychologue est vrai plus profondément que le « Je pense, donc je suis », du philosophe rationaliste, qui revint sur le tard de sa superbe cérébrale. L'homme ne comprend vraiment que ce qu'il a d'abord senti; c'est par l'amour seul qu'il saisit et possède les choses. Sans amour, tout objet de l'univers est pour lui comme s'il n'existait pas. C'est par l'amour seul qu'il pénètre et atteint le réel. Par une interne révélation dont la plus vaste science est bien incapable, l'amour apporte de soi-même la certitude : en

une effusion et un éblouissement intérieurs, il vous livre sûrement la vérité et la vie. Malheur aux hommes, savants, poètes, artistes, philosophes et tous autres qui ont préféré quoi que ce fût à l'amour! Ils n'auront, au terme de leur œuvre et de leur vie, si brillantes qu'elles apparaissent, que le sentiment de l'échec et du néant, cendres froides dans leurs mains glacées.

Il a fallu qu'il soit profondément celte, ce François, pour avoir osé, avec une foi, une assurance si intrépides, hisser résolument le cœur au-dessus de tout et reprocher aux chrétiens mêmes de son temps qui n'avaient que les mots amour et charité sur les lèvres de ne les avoir point profondément gravés dans le cœur. Comment auraient-ils su aimer dès lors les seules réalités sensibles, satisfaisantes, efficaces que ces mots signifient? François, héritier des bardes et des trouvères par le celtisme ombrien, héritier des troubadours encore par le sang provençal de sa mère, aura été le plus accompli de tous les chevaliers de la Table Ronde. Renan les définit ainsi :

L'individualité de ces héros est absolument sans limites. Ce sont de nobles et franches natures agissant dans toute leur spontanéité. Chaque homme apparaît comme une sorte de demi-dieu caractérisé par un don surnaturel. Ce don est presque toujours attaché à un objet merveilleux qui est en quelque sorte le sceau personnel de celui qui le possède.

Tel est François d'Assise. Mais chez lui nul besoin de merveilleux attirail ni de magique colifichet. Ce qui lui vaut seul son don surnaturel, c'est son cœur dans lequel sont imprimés, tout feu et lumière, comme sur « les « pommes d'amour » des vergers d'Armor les noms des bien-aimées, le monogramme et la croix du Sauveur du Monde.

Qu'est *Perceval* ou *Parsifal,* sinon le type le plus pur du chevalier vierge, enthousiaste et mystique? Sa vie est une ascension vers le parfait. Il subit d'abord, en maintes aventures, les épreuves d'initiation à la chevalerie, puis quand il a obtenu ainsi de s'asseoir à la Table Ronde du roi Arthur, il renouvelle ses exploits. Il fournit une seconde carrière héroïque et vertueuse à la re-

cherche du Saint-Graal, c'est-à-dire du vase qui contient miraculeusement le sang royal (4) du Christ, écoulé de ses plaies du Calvaire. Il le trouve, en obtient la garde, veille longtemps sur le dépôt sacré : tel est le second degré de son perfectionnement. Enfin, il se renferme dans un ermitage, y reçoit la prêtrise et trouve en ce suprême état le couronnement de son œuvre ici-bas. Prêtrise à part, ne dirait-on point là, préfigurée par la romanesque poésie du trouvère, la vie de François d'Assise, le vrai Parsifal? Quand on lit la scène où Perceval le Gallois, devant sa mère anxieuse, s'obstine à vouloir mener la vie chevaleresque, on croit entendre les échos antérieurs, si l'on peut dire, de ce qui devait plus tard s'échanger dans la maison d'Assise entre François et sa mère en larmes.

Et lorsqu'on lit *Tristan et Yseult,* à maints traits on pense reconnaître François, qui d'ailleurs avait fait son éducation du cœur, comme Thérèse d'Avila et don Quichotte, dans les romans de chevalerie. Le François dénué de la Portioncule pour mieux être « le jongleur de Dieu », c'est Tristan et sa harpe consolatrice dans son esquif à l'abandon, sans rames ni voiles. Tristan imitant le chant du rossignol pour appeler sa bien-aimée, c'est la manière qu'aura François de prêcher le Christ pour lui ramener les pauvres cœurs humains.

Yseult, pour mieux souffrir avec Tristan, rejetant le grelot merveilleux du chien enchanté qui lui peut assurer l'oubli des maux, c'est François, cœur féminin, délaissant les richesses et les plaisirs de ce monde pour souffrir avec son Dieu crucifié. Et ne croit-on pas l'entendre dire avec Tristan :

> Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays... Beaucoup ne savent point que ce qui est du pouvoir des magiciens, le cœur peut aussi l'accomplir par la force de l'amour et de la hardiesse.

François d'Assise, un Tristan ensoleillé, et plus fidèle, et plus heureux.

(4) Saint Graal, Sangraal, sang-réal, sang royal, paraît-il.

§

Ce qui frappe surtout dans les étranges récits des bardes celtiques, écrit encore Renan, c'est la place qu'y tiennent les animaux transformés par l'imagination galloise en créatures intelligentes. Aucune race ne conversa aussi intimement que la race celtique avec les êtres inférieurs et ne leur accorda une aussi large part de vie morale.

Les compagnons d'Arthur, par exemple, lorsqu'il s'agit pour eux de retrouver Mahon, fils de Modron, enlevé à sa mère trois jours après sa naissance, ne manquent pas d'enquêter les animaux. Ils interrogent le merle, le cerf, le hibou, l'aigle, le saumon, et ceux-ci leur répondent, donnent leur avis aux chevaliers. On sent très bien qu'ils eussent été fort surpris du contraire. C'est même le saumon qui, en les prenant sur son dos, mène ces chevaliers errants, quêteurs d'héroïsme, — les don Quichotte celtes (5) — jusqu'au pied du donjon de Glocester où Mahon est enfermé. Ils ne l'auraient pas trouvé sans lui. Cela passe de loin les prouesses modernes des sourciers et radiesthésiques.

François d'Assise aussi a parlé aux animaux; il les a prêchés. Ceux-ci lui ont répondu à leur manière, pépiements, chants, battements d'ailes et vols en croix. C'est du celtisme italianisé, c'est-à-dire plus rationnel. On voit qu'on n'est plus dans les brumes, mais sous la belle lumière qui aide à discerner les choses à peu près comme elles sont. On voit que l'esprit gréco-latin est passé par là et y règne. Le brochet, par exemple, du lac Trasimène que François a fraternellement rejeté à l'eau plutôt que de le manger, suit la barque de son libérateur, mais ne lui propose point de le prendre sur son dos (ce qu'aurait osé un brochet gallois), ni même de lui donner quelque avis : ce lui eût semblé trop absurde. Pour les mêmes motifs, quand le celtisme des romans de la Table Ronde inspire l'Espagnol Cervantès, tous les délires de son héros demeurent sous le contrôle de la raison qui,

(5) L'Espagne étant celtibère, on peut voir en don Quichotte le Celte rêveur opposé à Sancho, l'Ibère positif.

finalement, les juge. Un jour, saint Keivin, narrent les bardes bretons, s'endormit en priant à sa fenêtre, les bras étendus; une hirondelle, apercevant la main ouverte du vieux moine, trouva la place bonne pour y faire son nid; le saint, à son réveil, voyant la mère qui couvait ses œufs, ne voulut pas la déranger et attendit, pour se relever, que les petits fussent éclos et aptes à s'envoler. On dirait une préfiguration de François d'Assise, avec l'excès coutumier de l'imagination galloise. Un jour, raconte Celano, que le bienheureux François traversait en barque le lac de Riéti pour se rendre à l'ermitage de Greccio, un pêcheur lui offrit un frêle oiseau aquatique pour qu'il s'en réjouît dans le Seigneur. Le bienheureux Père l'accepta avec joie, puis, ouvrant les mains, l'incita doucement à reprendre sa liberté. Comme l'oiseau ne voulait pas s'en aller, mais se blottissait ainsi que dans un nid en ses mains fraternelles, le saint leva les yeux au ciel et se mit en prière. Lorsque, longtemps après, semblant revenir de loin, et de haut, il reprit ses sens, il enjoignit avec bonté au petit oiseau de retourner sans crainte à sa liberté d'autrefois. Cette permission obtenue, et le saint l'ayant béni, l'oiselet manifesta sa joie par ses mouvements et frissonnements d'ailes, puis s'envola.

Cette touchante sympathie tenait elle-même à la vivacité toute particulière que les races celtiques ont portée dans le sentiment de la Nature.

Cette vue dont Renan clôt l'aventure de l'hirondelle de saint Keivin, la vie entière de François la justifie mieux encore.

Quant à la légende de saint Brandan, « produit le plus singulier de la combinaison du naturalisme celtique avec le spiritualisme chrétien » (Renan), on la croirait écrite par *les Trois Compagnons* de François d'Assise. Lorsque Brandan s'en va, suivi de dix-sept de ses religieux, à la recherche de la mystérieuse « terre de promission » réservée par Dieu à ses saints, quelque part sur la face du monde, ils célèbrent l'office sacré sur le dos du roi des poissons qui se tient aussi tranquille

qu'une pierre liturgique. Chaque île qu'ils découvrent est une merveille monacale qui annonce le rêve de François à la Portioncule ou sur l'Alverne. C'est l'île des Oiseaux, par exemple, terrestre paradis où la gent ailée vit selon les règles des religieux, chantant matines et laudes aux heures canoniques. Brandan et ses compagnons y célèbrent la pâque avec les oiseaux et y demeurent, cinquante jours, nourris uniquement de leurs chants : c'est le comble du rêve franciscain. Ailleurs, c'est l'Ile Délicieuse, idéal de la vie monastique au milieu des flots. Aucune nécessité matérielle ne s'y fait sentir; les lampes s'allument d'elles-mêmes pour les offices (nul besoin de frère sacristain) et ne se consument jamais (c'est une lumière toute spirituelle). Un absolu silence règne dans l'île; chacun sait au juste quand il mourra et n'en éprouve d'ailleurs nul chagrin, au contraire. On n'y ressent ni froid, ni chaud, ni tristesse, ni maladie de corps ou d'esprit. Tout cela dure depuis saint Patrice, qui l'a réglé ainsi. Le rêve de François est là dépassé.

Connut-il les légendes de saint Patrice et de saint Brandan? C'est possible, puisque Dante les connut. Il est plus vraisemblable de penser que des rêves analogues ont jailli de son âme, selon les mêmes ordres du sang des Celtes.

§

Cette race veut l'infini; elle en a soif, elle le poursuit, à tout prix, au delà de la tombe, au delà de l'enfer... Elle poursuit la vision du monde invisible... On peut dire que la douceur des mœurs et l'exquise sensibilité des races celtiques les prédestinaient au christianisme... Cette douce petite race était naturellement chrétienne. Loin de l'altérer et de lui enlever quelques-unes de ses qualités, le christianisme l'achevait et la perfectionnait (6). (Renan.)

Cela explique l'aisance avec laquelle François greffa sur sa nature exquise son christianisme sublime.

(6) Si Renan a parlé mieux que nul autre de François d'Assise, c'est que, sans l'avoir reconnu, il a deviné en lui un frère de race. Le génie celte l'a guidé pour pénétrer jusqu'à l'âme du saint.

L'Evangile, avec sa « bonne nouvelle » divine, ne faisait qu'épanouir dans une lumière et une chaleur plus pures les tendances où l'entraînait sa race. Mais, cela encore, il le fit à l'italienne. Loin de s'égarer, comme le Patrice et le Brandan légendaires, vers une terre de promission incertaine, au sein d'un océan brumeux, vers un paradis qu'il savait n'être point de ce monde, François alla droit au Christ, à son Evangile, à son Eglise avec ses préceptes, ses règles et ses dogmes. Nette démarche que lui facilita, il est vrai, la vision qu'il eut du Maître sur le chemin de Spolète. Il sut d'une science sûre et directe, par le moyen d'une orthodoxie épurée et illuminée, où était le centre d'amour qui devait rayonner sur la Nature — « ce premier Amour, comme devait dire Dante plus tard au terme de son *Paradis*, qui meut le soleil et les autres étoiles », et avec les astres, la Création tout entière, cœur humain compris, la plus étrange des étoiles. C'est le Christ qui est toute la charité et toute la grâce. C'est dominé, pénétré, enthousiasmé par lui que François ira, le cœur débordant de bonté, vers toutes les Créatures. Il aura pitié même du méchant loup et des brigands mauvais; il les appellera ses frères. Car rien n'est plus *a priori* damné depuis le sang expiatoire du Rédempteur. François rejoint Brandan qui eut pitié même de Judas. Le barde celtique raconte que le saint irlandais rencontra le traître sur un îlot des mers polaires où lui était octroyé en grâce, pour une aumône d'autrefois, un jour de congé par semaine afin de s'y rafraîchir des feux infernaux. Quelle charmante idée! Le drap que l'Iscariote avait donné jadis par charité à un lépreux était suspendu devant lui et tempérait ses souffrances. Voilà bien, lépreux compris, une légende préfranciscaine.

Pour conclure, serait-il insensé de voir encore une annonciation du « second Christ du moyen âge » dans ce trait des romans de la Table Ronde? Sous la forme d'un aigle, le saint moine Eliwlod évangélise le roi Arthur. Il l'initie aux sentiments de résignation, de sujétion et d'humilité que le christianisme opposait à la vio-

lence et à la superbe païennes. L'héroïsme orgueilleux d'Arthur recule pas à pas devant la souveraine formule que le christianisme, dit Renan, ne cessa de répéter aux races celtiques pour les civiliser. « Il n'y a de grand que Dieu. » Saint Colomban répétait de même à l'enchanteur Merlin : « Il n'y a d'autre devin que Dieu. » Et le roi Arthur, comme Merlin, se laissa persuader, abdiqua la divinité dont il se croyait privilégié et finit, genou ployé, par dire le *Pater*.

François d'Assise, rossignol de l'amour divin, tu savais aussi devenir un aigle, lorsqu'il fallait dominer en toi, comme dans les cœurs endurcis des hommes, la sauvagerie et l'orgueil originels! L'histoire et la légende de l'Ombrie rejoignent par toi les romanesques inspirations de la profonde poésie celtique que tu as incarnées sur la terre des vivants (7).

FRANÇOIS DUHOURCAU.

(7) S'il est vrai, comme le pense Camille Jullian, que les Ligures sont une avant-garde de la migration celte, des « Celtes du premier ban », le celtisme de François aurait été accusé encore par le sang de sa mère, fille noble de Provence. Du moins est-il permis de le conjecturer. Physiquement, François paraît de type ligure: petit, maigre, nerveux, ardent, noiraud.

POÈMES

FANTASMES NOCTURNES

A ma fille Noëlle.

I

Etait-ce à Pise, à Pampelune,
Ou dans un pays fabuleux?
Le sentier montait vers la lune,
Entre deux rideaux de pins bleus.

Et je ne trouvais pas étrange
Que le chemin finît aux cieux,
Car je marchais au bras d'un ange,
Dans le grand soir mystérieux.

II

Dans l'ombre, — d'où venu? —
Le cri d'une hulotte:
Une âme qui sanglote
Ou quelque enfant perdu?

III

Hors des eaux du fleuve où les astres
Semblaient faire des ricochets
Avec des doublons et des piastres,
Les gardons, traits d'argent, cherchaient,
D'un saut preste à fuir les désastres
Dont les menaçaient les brochets.

Auprès de l'écluse, un chaland
Que dorlotait un rythme lent
— Aux métamorphoses me plus-je? —

Devint un saurien nonchalant
Qui resterait là, somnolent,
Jusques au retour du déluge.

Mi-voilée, Arthémis alors
Ayant baigné l'onde et ses bords
D'un sinistre faux-jour d'éclipse,
O terreur! deux grands saules morts
Furent cornus, griffus et tors,
Des monstres de l'Apocalypse.

IV

Te souvient-il du noir chemin?
Du vent léger que parfumait la prune?
Puis, au tournant, de l'avare sapin
Qui gardait pour lui seul les rayons de la lune?

—

SOUS LES PINS

Sous les pins mélodieux
Que le vent balance,
Couchés, nous rêvons tous deux.
O paix! ô silence!

J'imagine le décor
Où nous fîmes halte,
Le soleil sur les fûts d'or,
Les tons qu'il exalte.

J'imagine? Eh non: je vois
Taillis et fougères,
Rayons, striant les sous-bois
De taches légères;

Des aiguilles en tapis
Recouvrent l'allée;
Là-haut, le ciel de lapis
Creuse une vallée.

D'innombrables moucherons
Bourdonnent la danse;

Jamais les vers ne diront
Ce délire intense.

Je partage le bonheur
De l'être éphémère;
Je m'imprègne de l'ardeur
Qui sourd de la terre.

Et, bien que morts soient mes yeux,
Je vibre et j'exulte
Ainsi de m'intégrer mieux
Au bonheur occulte.

Tous les soupirs, les frissons
D'ailes ou de feuilles,
Tous les souffles, tous les sons,
Mes sens les recueillent.

Mon âme avec la forêt,
Sa sœur, communie,
Et s'émeut du chant secret
Célébrant la vie.

Puis bientôt elle s'y fond,
Comme une algue heureuse
De s'épanouir au fond
De l'eau ténébreuse.

ANDRÉ ROMANE.

HUMOUR ANGLAIS ET HUMOUR AMÉRICAIN

A PROPOS DU CENTENAIRE DE MARK TWAIN

—

Joseph Addison, qui est un auteur britannique qu'on ne connaît guère, et qu'on lit encore moins en France, a dressé dans *Le Spectator* une généalogie de l'humour. Il écrivait à la fin de l'âge classique anglais, c'est-à-dire au début du XVIIIe siècle, et voilà qui prouve bien que l'humour, à quoi nous ne nous sommes guère adonnés qu'environ 1890, avait déjà fourni une assez belle carrière, outre-Manche, quand Voltaire, le représentant le plus authentique de l'esprit français, n'était encore qu'un jeune homme.

Mais qu'est-ce que l'humour?

Autrefois, on appelait, en France, humoriste un écrivain, quand il traitait avec gaîté une matière sérieuse. Et l'on citait Rabelais comme un modèle Mais, si peu renseigné que soit, aujourd'hui, le public sur la nature des éléments qui entrent dans la constitution de l'humour, il en sait cependant assez pour pouvoir dire que l'auteur de *Pantagruel* et de *Gargantua* a été surtout un moraliste caricaturiste ou bouffon L'humour n'est généralement ni si indiscret, ni si pittoresque que sa géniale satire. Celui qui le pratique n'a rien, non plus, de l'humoriste dont, selon l'abbé Delille :

> la hargneuse déraison
> Dans la société vient verser son poison.

Pour le distinguer de l'homme « qui prend aisément de l'humeur », on l'a quelque temps appelé *humouriste*;

et c'est seulement depuis que la médecine a banni de son enseignement la théorie humorale, que l'on a repris, sans crainte d'équivoque, le dérivé du latin humor (1) pour désigner l'écrivain qui se fait remarquer par « un mélange ingénieux de sensibilité, de gaîté, de légèreté piquante et de philosophie ». (Bescherelle.)

Convenable pour les humoristes français, la définition ne vaut guère, toutefois, pour les humoristes anglais, pour la majorité d'entre eux, du moins.

C'est qu'elle omet la gravité qui est l'essence même de l'humour britannique. Ouvrons les *Notes sur l'Angleterre* de Taine (p. 344), et voyons ce que cet observateur avisé de nos voisins écrit de l'humour :

C'est, dit-il, la plaisanterie d'un homme qui, en plaisantant, garde une mine grave. Elle abonde dans les écrits de Swift, de Fielding, de Sterne, de Dickens, de Thackeray, de Sidney Smith; à cet égard, le *Livre des snobs* et les *Lettres de Peter Plymley* sont des chefs-d'œuvre. On en trouve aussi beaucoup de la qualité la plus indigène et la plus âpre, dans Carlyle. Elle aboutit tantôt à la caricature bouffonne, tantôt au sarcasme médité. Elle secoue rudement les nerfs, ou s'enfonce à demeure dans la mémoire. Elle est une œuvre de l'imagination drolatique ou de l'indignation concentrée. Elle se plaît aux contrastes heurtés, aux travestissements imprévus. Elle habille la folie avec les habits de la raison ou la raison avec les habits de la folie.

J'interromps ici un instant la citation de Taine, pour dire que je n'en approuve pas tous les termes. Il me semble qu'elle fait la part trop belle à l'humour en l'étendant jusqu'à la « caricature bouffonne », que j'ai tout à l'heure pris soin d'en distinguer. L'humour a ses limites, et on ne le caractérisera jamais mieux qu'en les précisant. Aussi bien, ayant nommé Henri Heine, Aristophane, Rabelais et Montesquieu parmi les écrivains qui, hors de l'Angleterre, ont eu la plus large part d'humour, Taine s'avise-t-il que chez le Grec et nos deux compatriotes, au moins, il en faut retirer « un élément étranger, la verve

(1) A noter que le mot latin a le sens de « moisissure ».

française, la joie, la gaîté, sorte de bons vins qu'on ne récolte que dans les pays de soleil ».

Et, poursuivant sa définition de l'humour, l'auteur de *l'Histoire de la Littérature anglaise* écrit:

A l'état insulaire et pur, elle laisse toujours un arrière-goût de vinaigre. L'homme qui plaisante ainsi est rarement bienveillant et n'est jamais heureux; il sent et accuse fortement les dissonances de la vie. Il ne s'en amuse pas; au fond il en souffre, il s'en irrite. Pour étudier minutieusement des grotesques, pour prolonger froidement une ironie, il faut un sentiment continu de tristesse et de colère.

Cette indignation que Taine s'avise de découvrir au fond de l'humour est d'origine morale. (Comme le précieux anglais, l'euphuisme, l'humour anglais a un caractère éthique, en effet.) Mais je ne vois pas qu'elle prouve un manque de bienveillance, ni qu'elle soit l'indice du malheur. J'en ai fait ailleurs la remarque (2), Dickens, ce maître de l'humour, débordait de sympathie pour les misérables, et les Anglais, à part leurs heures de *spleen,* comme on disait au temps de Byron, sont des gens très gais. Ces *men of few words* (hommes de peu de mots) savent rire et s'amuser de rien, comme des enfants. Il faut n'avoir vu d'Anglais qu'à l'étranger, où ils se contrôlent et « semblent sourds » dans une société mêlée, où « ils ferment la bouche » (Emerson), pour les croire maussades. Peu communicatifs, même quand tout semble devoir les inviter à s'épancher, ils sont communément, non certes pétulants comme nous, mais enthousiastes, exubérants même dans les occasions exceptionnelles (3), volontiers joviaux, confidentiels quands ils se croient aimés, et d'une sentimentalité touchante; très jeunes, en un mot, beaucoup plus que les Français dont l'aimable et souriant scepticisme n'a rien, que je sache, de puéril.

Mais le citoyen britannique rit volontiers en dedans, à

(2) *Notre nouvelle amie l'Angleterre.*

(3) Dickens a noté qu'il n'y a pas de nation au monde qui sache acclamer comme les Anglais : « Quand ils s'excitent et s'encouragent les uns les autres par leurs bravos, on croirait entendre passer toute l'histoire d'Angleterre, et voir se déployer tous les étendards anciens et modernes, depuis Alfred le Saxon jusqu'à nos jours. » (*La petite Dorritt.*)

bouche fermée, pour sa délectation personnelle. Son ironie, qui diffère de la nôtre en ceci qu'elle n'a pas besoin de l'approbation d'une élite ni de quelques initiés, est une revanche qu'il s'offre le plaisir de prendre sans témoins contre les méchants, les sots ou les fâcheux. Aussi peut-elle être sourde, et, sous des dehors d'impassibilité, ou de bonhomie, d'une égalité, d'une uniformité de ton continues. Elle peut se passer du trait, par quoi nous ranimons l'intérêt que nous craindrions de lasser en prolongeant la nôtre.

C'est un monologue, enfin, qui a tous les caractères d'un dialogue. Une partie de l'auteur s'y entretient avec l'autre, ou s'amuse à tenir avec lui une gageure.

Et voilà trouvé, je crois, la clef de l'humour. Il s'atteste, dans son essence, individuel, et par son caractère, très proche des divertissements solitaires où se complaît la vive imagination des enfants.

Si l'on se reporte à la généalogie établie par Addison, on voit que c'est l'illustre contemporain de Shakespeare, Ben Jonson, qui, en donnant le premier au mot « humour » son sens de tempérament, de disposition naturelle, a décelé ce qu'il y a d'individuel à l'origine de la veine humoristique.

Si l'esprit, comme l'a dit Voltaire, « est la gaîté de la raison », l'humour est celle de la fantaisie, et de la fantaisie sentimentale, non de la fantaisie intellectuelle, pour éviter toute confusion.

« *Humour is more than wit* » (l'humour est plus que de l'esprit), déclarent les Anglais. C'est quelque chose, à la fois de plus subtil et de plus vague que l'esprit, affirme l'Encyclopédie britannique. Et, s'ingéniant à en indiquer les traits principaux, après avoir observé que c'est manquer d'humour que d'essayer de définir l'humour, elle ajoute, cependant, qu'on ne saurait le distinguer de l'excentricité (4). Rien de plus juste. L'humour, c'est l'esprit

(4) L'Angleterre, dit en substance l'auteur de l'article « Humour », dans cette Encyclopédie, a toujours été particulièrement riche en excentriques. Toute chose y étant moins logique et plus accidentelle ou fortuite que dans les autres pays, l'humoriste s'y révèle « à demi conscient et à demi inconscient de son humour ». On ne saurait mieux dire.

L'Angleterre, « ce pays des grotesques, écrit de son côté Barbey d'Aure-

que les Anglais ont quand ils jouissent d'une personnalité forte, et qu'ils ne craignent pas de la manifester, ou qu'ils la manifestent comme s'ils se croyaient seuls.

Je ne vais pas jusqu'à nier que l'humour n'ait des effets sociaux et qu'il n'introduise l'élément public dans son jeu. Mais, à l'origine, c'est un divertissement personnel. En l'inventant, l'Anglais n'a voulu plaire qu'à lui-même; et en le pratiquant devant des tiers, il a seulement essayé de poursuivre son plaisir sous le couvert d'un déguisement ou à la faveur d'un alibi... Aussi, plus un Anglais est original, excentrique — avec de la tenue — plus son *sense of humour* est vif. Plus il est énergiquement lui-même, en se donnant l'air de respecter les convenances, et plus l'humour qu'il a agit puissamment sur les autres. Il n'en saurait avoir en renonçant à son originalité, aux suggestions de son tempérament, autrement dit de son humeur.

L'humour britannique est précisément le contraire de l'esprit de société français, — le plus attique des esprits modernes. C'est le pavé jeté froidement dans la mare aux grenouilles. Qu'on veuille bien m'excuser de me citer encore : « Quand un Français a de l'esprit, il propose à l'ingéniosité de son auditoire une sorte de charade », ai-je remarqué (5). « Il l'invite à apprécier l'adresse avec laquelle il enveloppe une vérité, une remarque fine, juste et précise sous le voile des analogies, des images ou simplement des mots. Il joue même sur des équivoques de sens, et il fait alors des calembours, comme il arrive, du reste, aux Anglais eux-mêmes d'en faire quand ils sont quelconques » (quoique leur langue ne se prête guère à ce genre de virtuosité).

Notre esprit est éminemment sociable, celui des Anglais individualiste. Il n'a pas l'enjouement du nôtre, où se trahit toujours, avec quelque vanité, le désir de plaire. Nous ne saurions nous montrer spirituels, il est vrai, sans l'assentiment de la bonne compagnie, des honnêtes

villy, où le spleen, l'excentricité, la richesse et le gin travaillent perpétuellement à faire un carnaval de figures auprès desquelles les masques du Carnaval de Venise ne seraient que du carton vulgairement badigeonné ». (*Le chevalier des Touches*.)

(5) *Op. cit.*

gens cultivés. Les Anglais ne le sont qu'en opposition avec les idées et les sentiments établis. C'est quand il cesse de se contenir, de réprimer sa personnalité, par obéissance au conformisme national, que l'Anglais fait de l'humour. Il révèle, alors, brusquement, la singularité qu'il mettait son élégance suprême à cacher...

C'est son soulagement, la détente de ses énergies morales concentrées. Aussi, quand il s'abandonne avec trop de complaisance à son humour, lui arrive-t-il de passer les bornes et de devenir cynique, *improper* même, comme Swift.

Le but que je me propose, écrivait celui-ci, est de vexer le monde entier, plutôt que de le divertir. ...Voilà la grande base de misanthropie sur laquelle j'ai édifié mes *Voyages*, et je n'aurai de repos que tous les honnêtes gens ne soient de mon avis.

De son côté, M. Bernard Shaw proclame : « Il faut dire les choses d'une manière irritante (*in an irritating way*) pour qu'elles produisent tout leur effet. »

Mais, ainsi débridé, l'humour n'est plus tout à fait de l'humour. Il perd, en tout cas, une partie de son attrait en cessant de demeurer maître de lui-même. La règle de l'homme d'esprit français est de mettre de la malice dans sa raillerie, d'effrayer la pudeur et les préjugés de son auditoire, mais en se gardant bien de les blesser. Son art et son charme consistent, précisément, à procurer ce petit frisson d'appréhension. La règle de l'humoriste anglais est de laisser le public dans l'incertitude de ses intentions vengeresses ou simplement taquines. S'il perd sa tenue sérieuse, il se trahit; et pour que sa leçon ait tout son sel, il faut qu'il l'administre avec bonhomie.

« Quand je disais que je mourrais garçon, monologue Benedick, dans *Beaucoup de bruit pour rien*, je n'entendais pas vivre seulement jusqu'à mon mariage (6). »

Voilà de l'humour, et de la qualité la meilleure. En s'exprimant ainsi, tout seul, le charmant héros de Shake-

(6) « When I said I would die a bachelor, I did not think I should live till I were married. » (*Much ado about nothing*, act. II, sc. 3.)

speare se moque, sans doute. Mais ne se moque-t-il pas autant de lui-même que de nous ?

Trop ostensiblement misanthrope, l'humoriste fatigue; trop âcre, ou trop venimeux, il rebute; trop bouffon, il libère par le rire, et n'exerce pas plus d'ascendant qu'un clown.

George Meredith, dans son admirable *Essay on Comedy,* est allé même jusqu'à bannir de l'humour l'émotion débordante et la caricature « hystérique » à la Dickens. Il répudiait, comme anti-artistique, tout ce qui provoque une excitation grossière de la sympathie. Mais ce génie, si anglais par son impérieuse originalité, se rapprochait beaucoup, par le goût, du tempérament français. Il voyait, du reste, autant d'individuel dans l'esprit que dans l'humour. Il entendait l'esprit comique. En effet, pour devenir individuel, il faut que l'esprit s'enveloppe de drôlerie ou qu'il s'aiguise d'ironie, comme chez Villiers de l'Isle-Adam, par exemple, à moins qu'il ne s'élève jusqu'à la fantaisie comme chez Musset, Laforgue et son héritier, M. Jean Giraudoux.

§

J'ai cité M. Bernard Shaw, tout à l'heure. Cet auteur dramatique irlandais a de l'humour, sans doute, mais son humour est extrême comme celui de Swift, son compatriote, est paroxyste. Il a l'esprit plus révolutionnaire qu'original.

Le caractère original, écrit Emile Boutmy (7), est celui qui s'est affranchi d'une règle donnée, mais en reconnaissant, d'ailleurs, l'autorité de toutes les autres règles; il est émancipé sur un point, mais il n'en est que plus servilement soumis à la tradition, en général; il reste le défenseur du *statu quo.* L'esprit révolutionnaire est exactement l'opposé du caractère original: il est partisan de toutes ou presque toutes les nouveautés; il trouve, à tort ou à raison, qu'elles sont liées et se soutiennent entre elles : en religion, en littérature, en politique, il est uniformément réformateur.

(7) *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au XIXe siècle,* p. 175.

Un Dickens, un Thackeray sont des caractères originaux, non des caractères révolutionnaires. On peut dire, en gros, que tout son humour, Dickens l'emploie à flétrir et à rendre odieux l'égoïsme; Thackeray, tout le sien à ridiculiser la vanité et le snobisme. Pour le reste, ces deux grands romanciers sont conservateurs. Leur attitude est le contraire même de celle qu'ont adoptée depuis trente ou quarante ans les écrivains d'outre-Manche. Aussi l'humour est-il en baisse ou en régression dans la littérature géorgienne. Je n'en découvre pas trace chez David Herbert Lawrence, qui s'exprime avec une naïveté agressive, et je n'en vois guère non plus, quoi qu'on ait dit, chez son aîné Samuel Butler, dont l'ironie sourde et continue, et pour cette raison à peine perceptible, s'alourdit de conviction scientifique (8).

L'Anglais s'est tellement affranchi, ces derniers temps, il a étendu ses revendications à tant de domaines que son humour s'en est trouvé dépaysé. Les contraintes lui ont tout à coup manqué, qui faisaient sa force. La verve impertinente d'un Oscar Wilde ne saurait nous tromper sur la fatuité du dandysme qui l'inspire, ni sur l'artifice des épigrammes qu'elle ne se lasse pas d'apprêter.

Il y a du paradoxe dans Wilde, comme il y en a dans M. Shaw. M. Shaw s'emploie presque exclusivement à renverser les valeurs admises en croyant servir l'idée de progrès, et cela est spécifiquement irlandais.

J'essaye, ici, d'atteindre l'essence de l'humour. Mais il a son mécanisme que d'excellents spécialistes des choses anglaises se sont ingéniés à expliquer, ou ses procédés qu'ils ont cherché à surprendre (9). Ces procédés varient d'un auteur à l'autre, et tantôt à l'aide de l'amplification ou de la déformation caricaturale, tantôt à la faveur d'une antinomie, visent à de comiques effets de surprise. Il s'agit encore, pour l'humoriste, de susciter et d'entretenir une équivoque; de déconcerter par la disproportion entre la fragilité du but à atteindre et l'énormité

(8) Composé de 1872 à 1884, *Ainsi va toute chair*, l'ouvrage capital de Butler ne fut publié qu'en 1903.

(9) L. Cazamian : *Le mécanisme de l'humour* (Etudes de psychologie littéraire); F. Baldensperger : *Les définitions de l'humour* (Etudes d'histoire littéraire).

des moyens employés. De l'humour britannique, l'Irlandais n'a conservé que le sang-froid. Mais son flegme lui sert plutôt à faire des paradoxes qu'à dire des absurdités. Ses bourdes auxquelles on a donné le nom d'*Irish bulls* sont toujours à intentions subversives sous leur apparente naïveté (10).

§

Le véritable humour, l'humour idéal, se tient à égale distance de la discrétion française et de l'ostentation irlandaise. Il se perd en s'affinant à l'excès dans l'ironie trop « pincée » d'un Jules Renard, par exemple, comme il se dilue dans les amplifications monotones, dans les développements prolixes, et bientôt mécaniques, de la satire irlandaise. Jamais il ne répond aussi parfaitement aux exigences de sa nature que quand il est *gratuit*. A l'état pur, l'humour ne se propose aucun but, proche ou lointain; et l'on peut dire, alors, qu'il n'a d'autre objet que lui-même. L'humour pour l'humour (*humour for humour's sake*) existe, il est vrai, au même titre que l'art pour l'art. C'est une sorte de divagation lucide ou de rêve éveillé, — un rêve que l'esprit qu'il possède croit mener à son gré...

Quand Guy Mannering se plaint dans les *Waverley Novels* — nous rappelle l'Encyclopédie britannique — que le chancelier Pleydell soit « a crack-brained humorist » (un humoriste au cerveau fêlé), il qualifie à merveille cet original, car si Pleydell provoque les lazzi par ses incongruités, il est le premier à en rire, et jouit candidement de l'humour de son humour...

Je ne voudrais pas, au détriment de la volonté, faire plus grande qu'elle n'est la part d'inspiration qui entre dans la composition de l'humour. Mais la disposition par-

(10) Les plus courtes sont les meilleures. Il a été publié par M. George A. Birmingham, sous ce titre : *The lighter side of Irish Life*, un recueil d'histoires et de traits d'esprit irlandais où l'on en trouve de très caractéristiques. Témoin cette façon d'un prêtre catholique de mettre fin à la controverse qu'il a avec un représentant de l'Eglise réformée. Prenant une Bible et l'ouvrant à la première des Epitres de saint Paul : « Dites-moi, demande-t-il à son adversaire, à qui l'apôtre adressa cette épître. » — « Aux Romains », répond l'autre. — « Ça suffit! » coupe alors le prêtre. Quand vous me montrerez l'épître qu'il a adressée aux protestants, je m'avouerai vaincu. »

ticulière est pour le moins autant consciente qu'inconsciente, que l'on découvre à l'origine de cette espèce de lyrisme. A un sens inné du comique, elle unit un sentiment moral qui dépasse le comique lui-même, pour atteindre à quelque chose de plus : à une sorte « de sympathie ou de méditation transcendante », comme n'a pas craint de le dire le professeur George Saintsbury (11).

Aussi, l'humoriste engage-t-il sa personnalité, et sa personnalité la plus profonde, quand il s'abandonne à son délire. Le jugement peut être indépendant du juge dans l'esprit; il ne l'est jamais dans l'humour. On a de l'esprit, on a tel ou tel humour. Vous pouvez, s'il vous plaît, prêter une pointe de Piron à Chamfort, un trait d'Anatole France à Voltaire, et attribuer tel *mot d'auteur* à n'importe lequel de nos dramaturges: impossible, en revanche, de faire passer du Sterne, je ne dirai même pas pour du Swift, mais pour du Jerrold ou pour du Lamb, à plus forte raison pour du Meredith.

En s'intellectualisant, l'humour se dénature; en se faisant précis, il se stérilise. L'équivoque est nécessaire à son plein épanouissement, et, qu'il ait besoin de cette atmosphère pour donner ses plus beaux fruits, justifie ce que je disais quand je l'assimilais au rêve. Je m'étonne, pour cette raison, que le professeur Freud n'ait pas demandé à l'humour de lui fournir des exemples à l'appui de sa thèse. Le déguisement ou l'alibi à la faveur duquel l'humoriste se libère joue dans ses créations un rôle analogue à celui du symbole dans les rêves, il est vrai. Il est, je n'irai pas jusqu'à dire une forme de la confession, mais il ne pouvait naître et se développer que dans un pays où le « refoulement » était, hier encore, communément pratiqué...

« Il emporte avec soi quelque aveu de l'humaine faiblesse », insinue avec une subtilité rare le signataire de l'article de l'Encyclopédie britannique auquel j'ai fait allusion. Rire de faire rire; et souvent faire rire de soi... On comprend, après cela, pourquoi les femmes ont peu pratiqué l'humour. Outre qu'elles n'aiment guère la mystifica-

(11) *A short History of English Literature.*

tion, sa façon de souligner le ridicule des sentiments — même quand il est le plus sentimental, — comme chez Dickens — leur répugne. Il offense leur culte des choses du cœur. Il n'a pas l'air de prendre la vie assez au sérieux...

Mais que d'approfondir la psychologie de l'humour ne m'entraîne pas à comparer à celle de l'ilote la débauche de folies à laquelle il arrive à l'humoriste de se livrer... Dans la *rigmarole* (la « fatrasserie », disait-on ici, au XVIIe siècle), où l'esprit anglais s'abandonne, il y a toujours avec la vertu du style — ou de la tenue — le respect de la tradition. L'humoriste britannique, dont Lamb me semble la plus charmante incarnation, est un homme que cinq siècles, au moins, d'éducation, de culture naïve, mais dévotieuse des humanités grecques et latines, ont formé. Les Anglais se piquent d'être des « connoisseurs » selon leur expression, et de jouer en tout et partout le *fair play*. Avec leur respect inné de la hiérarchie, ils honorent tout ce qui est le privilège d'une élite, et, comme dans le noble art de la boxe, ils se flattent d'être les premiers dans celui de l'humour. Il n'y a guère, ils ne se seraient pas pardonné de le ruiner, faute d'en observer les règles. Ils ont élevé l'humour à la hauteur d'une institution nationale, et il a fallu que bien des choses fussent changées chez eux pour qu'il ne leur parût pas sacrilège d'insulter à sa vénérable grandeur... Au demeurant, ce sont surtout des Irlandais comme Swift et M. Shaw qui, dans leur insolence et leur mépris de tout, sont allés jusqu'à dédaigner cette grandeur...

« Pris en masse, a-t-on dit (12), les Anglais ne sont pas très intelligents. » L'humour est un genre d'esprit qu'on peut goûter sans avoir besoin pour cela d'être doué de facultés intellectuelles au-dessus de la moyenne. Il suffit pour en jouir pleinement d'avoir un certain tour d'idées, une certaine espèce de sympathie, le sens du comique, surtout, que présente le désaccord entre notre prétention à la dignité et le ridicule de nos comportements. Faut-il voir un phénomène racial dans la faculté de saisir ce

(12) Fœmina : *L'Ame des Anglais.*

désaccord, et de pouvoir s'en attendrir au lieu de s'en irriter? Cela expliquerait que les meilleurs humoristes qui aient existé ou qui existent encore actuellement, en dehors de l'Angleterre, soient des juifs : Henri Heine, Marcel Proust, MM. Tristan Bernard et Pierre Veber...

Je discerne de la fatuité dans l'esprit et de l'humilité dans l'humour. Très fier vis-à-vis de l'étranger, l'Anglais est timide avec lui-même, plein de pudeur morale, tout pénétré de son humaine faiblesse, capable de s'entendre dire par ses amis les vérités les plus dures. Je n'en conclus pas qu'il se méprise. Je crois, au contraire, qu'il s'aime ainsi, et qu'il veut être aimé tel qu'il est. Cette disposition révèle son indépendance, mais aussi cause son malaise; et il se pourrait que dans bien des cas l'humour fût une manière de plaidoyer par l'absurde, d'excuse du pécheur par l'exagération même de sa faute, ou encore d'escamotage de la gaffe par une insistance à la souligner, à lui donner un air volontaire en la prolongeant...

Les Anglais sont de nobles humoristes, a écrit Meredith dans son *Essay on Comedy*. Ils ont une disposition à taper dur, avec un but moral pour leur excuse, un faible, aussi, pour le rose, une tendance à larmoyer... Enfin, les têtes dures les séduisent, et ils les décorent à la fois d'oreilles d'âne et de couronnes sylvestres... « On peut mesurer son aptitude au sens comique à sa capacité de discerner le ridicule de ceux qu'on aime sans les aimer moins pour cela (13). »

Eh bien, c'est justement à l'élément lucide qui entre dans son délire, à la sincérité qui perce sous son apparente mystification, que l'humour emprunte tout son prix.

La grande romancière américaine, Mme Edith Wharton, m'a conté que l'idée lui vint, un jour, de composer directement dans notre langue, qu'elle connaît et parle à la perfection. Elle écrivit une nouvelle d'une cinquantaine de pages en français et, toute fière de son exploit, la présenta à son maître Henry James. James, qui était familiarisé avec nos auteurs les plus difficiles, lut atten-

(13) « *You may estimate your capacity for comic perception by being able to detect the ridicule of them you love, without loving them less* ».

tivement le récit de Mme Wharton, et, quand il l'eut terminé :

— Admirable, Edith! s'exclama-t-il. Réellement admirable! Non pas seulement admirable, mais prodigieux!

Il regarda la jeune femme, toute rougissante de plaisir. Puis, après lui avoir laissé le temps de savourer son triomphe, il reprit :

— Oui, vous avez accompli un véritable tour de force! Jamais je n'aurais cru que la chose fût possible. En vérité, cela passe l'imagination...

— Je suis ravie.

— Il n'y a pas de quoi! Vous avez réussi à rassembler dans vos cinquante pages tous les lieux communs français.

Quel délicieux exemple d'humour! Et quelle franchise, aussi, dans cette leçon! On pense bien qu'à dater d'elle Mme Wharton n'essaya plus d'écrire dans une langue étrangère, où elle ne pouvait recourir qu'à sa mémoire pour s'exprimer.

§

Il y a un humour classique; il y a donc, conséquemment, un humour romantique. L'humour classique est fait, pour la plus grande part, de la clairvoyance de l'homme qui discerne aussi bien ses travers que ceux des autres, et chez qui le spectacle du ridicule, où qu'il soit, n'altère pas l'amour. Il n'est point méchant ni misanthropique (je le vois même en France, où il florit depuis quarante ans, se teinter d'indulgence et de pitié), et son caractère s'atteste foncièrement conservateur, lors même qu'il s'émancipe. Point d'humoriste classique anglais qui ne soit un *gentleman*. M. Shaw, lorsqu'il se flatte dans la préface de ses *Unplaisant Plays* d'être un phénomène parce que l'oculiste qu'il était allé consulter lui a reconnu une vue normale, fait montre d'une trop belle certitude pour mériter qu'on l'appelle un humoriste classique.

« J'avais fait du vacarme, nous confie-t-il, en outre. Cette sensation me fut si agréable que je résolus de recommencer! »

Il n'y a qu'un révolutionnaire pour accuser avec tant

d'assurance tant de goût pour le scandale. Enfin, on trouve dans de la « blague » pas mal de naïveté chez ce descendant de protestants, devenu athée, mais qui apporte la passion de ses pères à brûler ce qu'ils ont adoré.

Il a déclaré qu'on pouvait faire mieux que Shakespeare (*Better than Shakespeare*); et lui, tout le premier... On objectera : Cette bourde est chargée d'humour. Mais point. C'est très sérieusement que M. Shaw croit devoir déboulonner le plus grand génie de son pays. Il le gêne, à l'égal de Dieu. « Peut-être, avait dit Augustin Filon (*Littérature anglaise*), Shakespeare a-t-il été, et est-il encore le grand obstacle au libre développement d'un théâtre anglais national. » Certainement! renchérit M. Shaw. Rien d'humoristique dans une telle affirmation. En tout cas, M. Shaw entend que son humour soit un stimulant pour les consciences et qu'il aide à rendre les hommes plus éclairés, *donc* meilleurs. Il s'exclut de ses critiques de l'humanité, de l'humanité du moins qu'une civilisation absurde a façonnée. S'arrogeant le droit de tout critiquer au nom de la raison, il représente celle-ci à lui tout seul, et il ne fait pas de l'humour pour l'humour, mais de l'humour social ou plus exactement socialiste — à l'ancienne mode, car il date déjà.

Nous allons voir, maintenant, en prenant pour exemple Mark Twain, comment l'humour révolutionnaire est devenu matérialiste de l'autre côté de l'océan.

§

On sait le cas que font les Etats-Unis de cet écrivain (de son vrai nom Samuel Langhorne Clemens) et avec quel éclat les pouvoirs de la grande République se sont ingéniés à célébrer son centenaire le 30 novembre dernier. On a construit à Hannibal, dans l'Etat de Missouri où il est né, un phare dont le projecteur doit éclairer pendant un an le monument qui lui a été élevé. Un fil électrique a relié Hannibal au cabinet de M. Roosevelt, à Washington, et c'est le Président qui, en tournant le commutateur placé sur son bureau, a donné le contact...

Ainsi, les autorités américaines entendent marquer aux yeux du peuple le cas qu'elles font de ce représentant de

l'humour yankee. Je dis « du peuple », parce que l'élite intellectuelle des Etats-Unis ne partage plus — à supposer qu'elle subsiste encore dans la masse, — la foi qui animait Mark Twain en la vertu de la jeune civilisation américaine.

Autodidacte, comme son aïeul spirituel Franklin, c'est comme lui, en contempteur de la civilisation européenne faisandée, que Mark Twain prit position dès ses premiers écrits dans la *Virginia City Enterprize*.

Même réalisme, en effet, chez Mark Twain — qui fut typographe, pilote, secrétaire particulier du secrétaire général de l'Etat de Névada, rédacteur en chef du journal où il débuta, chercheur d'or, conférencier, — que chez le vieux colon du XVIIIe siècle qui a si finement joué les paysans du Danube à la cour de France.

« *The days of formal religion is past* » (les jours de la religion orthodoxe sont passés) avait déclaré Emerson. Et, tandis que le père du transcendantalisme prêchait l'indépendance individuelle et le *self respect*, Longfellow martelait :

> *Life is real! Life is earnest!*
> (La vie est réelle! la vie est ardente!)

Mark Twain, quand il entra dans la carrière des lettres, comme dans un moulin, avait des visées moins hautes que celles du philosophe et du poète. Mais la génération à laquelle il appartenait était tout entière imprégnée, plus ou moins consciemment, des idées dont ils faisaient leur enseignement. Il avait lu les malicieuses réflexions d'Oliver Wendell Holmes, ce Montaigne mâtiné de Jean-Jacques. « Tout le monde aime et respecte les *self-made men* », affirmait l'auteur de *The Autocrat of the breakfast Table*, qui, d'autre part, citait par dérision le mot d'Appleton : « Les bons Américains, quand ils meurent, vont à Paris. ». Mark Twain voulait vivre avant.

Après avoir pris part, à contre-cœur, en qualité de sudiste, à la guerre civile, il a vu l'Union terminer celle-ci et supprimer, en même temps, l'esclavage.

Qu'on s'imagine l'enthousiasme d'un citoyen américain à ce moment de l'histoire des Etats-Unis! Il est persuadé

qu'une ère de prospérité et de félicité s'ouvre sans limite devant lui. Son pays, un pays neuf, réalise, ou va réaliser, sur une échelle que les plus optimistes n'eussent pu espérer aussi vaste, l'expérience rêvée par les réformateurs sociaux de tous les temps, et du XVIII[e] siècle en particulier.

Mark Twain avait-il des origines juives, comme on l'a hasardé (14)? Il est possible, et son visage qui rappelle avec quelque chose de plus mâle, celui de M. Einstein, ne dément pas cette supposition. Rien d'humble, toutefois, chez Mark Twain, qui a hérité des pionniers ou des émigrants, ses ancêtres, une énergie indomptable. Rien d'humble, mais une haine farouche contre la civilisation, odieusement hiérarchisée, qui l'humilierait s'il demeurait à la place que, par sa naissance, elle lui assigne.

« Les grands hommes sont rarement de grands érudits, et les érudits de grands hommes », avait énoncé Holmes. Mark Twain ne commit pas l'erreur de s'enrégimenter dans le troupeau des cuistres en prenant ses grades dans une université. Un primaire, et qui battit plus souvent les buissons qu'il n'alla à l'école (*Tom Sawyer*), voilà ce qu'il mit son orgueil à être, et ce qu'il se vanta sa vie durant d'avoir été, — même quand Oxford lui fit l'honneur — auquel il fut infiniment sensible — de l'associer à sa vénérable compagnie.

C'est le dédain de la culture dont se targue le Vieux Monde, qui commande l'attitude de Mark Twain, et c'est à la tourner en dérision, sous tous ses aspects, qu'il a déchaîné son humour.

Les héros d'un de ses meilleurs livres, *The Innocents abroad* (les innocents en voyage) refont le pèlerinage célèbre de Bunyan, mais pour couvrir de ridicule les *snobs* assez bêtes pour s'émerveiller de tout ce que l'Europe révère, — et de ses trésors d'art, pour commencer.

Avec l'instinct le plus sûr, Mark Twain — enfant sauvage de l'Ouest — a senti où le bât blessait les ânes, —

(14) Il faut lire, pour connaître la vie du célèbre humoriste, l'ouvrage en trois volumes d'Albert Bigelow Paine : *Mark Twain, a Biography*, et *My Father Mark Twain*, par Mme Clara Clemens, ce dernier illustré de curieuses photographies.

c'est les gens de l'Est que je veux dire, — et il s'ingénie à irriter leur amour-propre en rabaissant les Européens qu'ils imitent. Les titres, l'élégance, le savoir, les chefs-d'œuvre des musées, vanité que tout cela! Rois, nobles, prêtres, peintres, sculpteurs, il jette tout au rebut.

« Homère aux Quinze-Vingts! » s'écriait Jules Vallès dans un avide désir de sincérité. Mark Twain fait chorus avec le bachelier insurgé. Mais à la poésie proprement fictive des créations de l'esprit, il oppose celle du *confort,* cette inestimable victoire remportée par l'intelligence pratique sur la barbarie des âges soi-disant policés. Un défi à l'honnêteté et au bon sens, ce passé devant lequel on s'incline pieusement n'est pas autre chose. Mark Twain l'affirme. Comme Rousseau condamnait les fables de La Fontaine parce que les leçons qu'un enfant en peut tirer sont mauvaises, il prend la défense d'Harriet contre Shelley, et se déclare pour le mari de Laure, au dam de Pétrarque. Et la poésie? Il n'y a pas de poésie qui tienne. Qu'on nous laisse en paix, une fois pour toutes, avec ces dangereuses sottises! Sous prétexte d'on ne sait quel fallacieux prestige, assez de légendes ont été perpétrées et perpétuées comme cela, pour la perdition des Chrétiens. L'heure est venue de dire la vérité aux hommes, et Mark Twain s'en charge. Grâce à Dieu qui lui a donné le pouvoir de faire rire, il leur montrera ,en les amusant, qu'ils ont autre chose à faire que de s'émerveiller devant des tableaux, de soupirer en se laissant bercer par des rimes et de saluer bas les rois. Réussir, c'est-à-dire gagner de l'argent, et avec de l'argent s'offrir du confort, voilà le programme que tout être raisonnable doit se proposer.

« Je suis plus philosophe que tout! » proclame Mark Twain. Il n'y a pas d'attitude moins philosophique que la sienne; et, sous ce rapport, les humoristes irlandais le laissent loin derrière eux. Subversif, Mark Twain ne l'est pas à l'égard des institutions sociales, dont on est en droit de dénoncer l'injustice, mais des créations de l'esprit. Ce n'est point aux privilèges de la fortune qu'il s'en prend, mais à l'aristocratie même de l'intelligence. Il devait déchanter. Peu importe. Son œuvre n'est point fondée sur les désillusions que lui fit éprouver l'Amérique à la

fin de sa vie. Les principes qui nourrissent cette œuvre sont ceux de l'utilitarisme le plus vulgaire. Avoir des allumettes à sa disposition, des mouchoirs pour se moucher, du savon pour se laver — voilà, ou à peu près, en quoi consiste le bonheur pour Mark Twain.

Quelle conviction massive et coriace faut-il que ce détracteur insolent de nos mœurs ait trouvée chez son auditoire pour l'emballer comme il l'a fait !

Il le flattait, sans doute; non content de lui montrer dans les Etats-Unis l'image de l'Eden sur la terre, et de lui peindre le Paradis céleste à la ressemblance de son bienheureux pays, il l'assurait que l'homme ne saurait avoir d'autre but que le succès. Le colonel Sellers, le protagoniste de son roman picaresque *Le prétendant américain*, est l'incarnation même du génie d'entreprise que se flatte de posséder le moindre Yankee.

Mark Twain, je le dis tout de suite, a une puissance verbale irrésistible (15). Mais lors même que mon hostilité à sa pensée se laisse fléchir par la cocasserie des traits dont il crible les esthètes et les sentimentaux, un détail soudain trahit la naïveté de son optimisme. Il m'apparaît, alors, clair comme le jour, que le gaillard qui se moque des chevaliers dans leurs armures, mène une croisade, autrement vaine que l'autre, contre la tradition sous la bannière du progrès rédempteur.

Ce rude homme, énergiquement agressif, croit très sincèrement que « l'Ange Liberté », que « le Géant Lumière », pour parler Hugo, est né sur le sol des Etats-Unis et qu'il n'y a que ténèbres en dehors de son rayonnement.

Comme il ne découvre que mensonge à la base, il ne rencontre qu'incommodités à tous les étages de la civilisation de l'Ancien Continent. L'hypocrisie, non seulement des têtes couronnées et mitrées, mais de leurs suppôts, les écrivains et les artistes, l'horreur du milieu où ils vivaient et vivent encore, tels sont les thèmes que le fougueux humoriste américain a développés pendant près de quarante ans avec une égale verve agressive.

(15) Les œuvres de Mark Twain ont paru pour la plupart en traduction, aux Editions du *Mercure de France*.

Il est républicain, avec l'aggravation d'un puritanisme foncier à la source de sa foi dans les destinées des Etats-Unis. A la vérité, l'idéologie démocratique n'a pas de pire ennemie que la culture. Mark Twain est logique en s'attaquant à celle-ci, en la caricaturant à outrance, sous toutes ses formes, et en opposant à la vénération du passé la superstition de l'avenir.

Lisez les *Essays of Elia*, de Charles Lamb. A chaque page, vous serez séduit par la grâce souriante, — mélancolique aussi, — avec laquelle cet humoriste confronte au présent le passé, afin de vous entretenir dans le sentiment de la relativité des choses. Il sait d'où nous venons, et son expérience, — qui l'a désabusé sans l'aigrir, — lui permet de nous faire entrevoir où nous allons... Mais quelle plus douce volupté, pour le sage, que de sourire de tout sans s'étonner de rien?

Nous avons sur Mark Twain et ses contemporains le coûteux avantage des leçons de ces dernières années. La déconfiture économique du Nouveau Monde comme de l'Ancien (qui a eu le tort de s'inspirer de ses méthodes) nous a dessillé les yeux. Nous avons vu l'effondrement piteux de la « technique », et nous avons été pris de vertige devant le vide que sa prétention nous cachait. Je n'en ai pas moins de peine à m'imaginer comment on a pu, sans réserve, applaudir à l'étroite critique que faisait Mark Twain de la civilisation.

...Tourner les gondoles de Venise en dérision, soit! Accuser les artistes dont les œuvres décorent le Musée du Louvre d'avoir été de plats flagorneurs, passe encore. Mais prouver par la puissance de ses armes à feu la supériorité du Yankee sur le preux de jadis, appeler Louis XIV le « sultan de Versailles » et le traiter de « putride », résumer le catholicisme dans le drame de la Saint-Barthélemy, ne voir aux Pyramides que les bousculades des mendiants, à Jérusalem que les disputes des sectes dissidentes, c'est bien misérable !

Ennemi de la culture, Mark Twain se révèle le type même du sectaire que l'*instruction* (bientôt obligatoire) a façonné. Avec le télégraphe, le téléphone, l'imprimerie — et la dynamite, Mark Twain s'en donne à cœur joie de

rabaisser nos ancêtres. Il les bat à plate couture sur le plan matériel. Les constructeurs de cathédrales n'ont pas élevé la pierre aussi haut que les bâtisseurs de gratte-ciel. Mais une pensée les animait que Mark Twain s'avoue incapable de comprendre, en les dénigrant. Ce qui importe, en effet, ce n'est pas le luxe des « palaces » que l'on édifie, mais la qualité des individus qui ont le privilège d'y loger.

En menant le combat contre l'art, les lettres, la philosophie (et j'ajouterai les bonnes manières), Mark Twain a vidé le spirituel de sa substance la plus précieuse. La morale et le patriotisme, — par quoi il croyait suffisant de suppléer ces antiques valeurs, — ne sont pas, comme elles, universellement interchangeables. Je n'en conteste pas l'utilité fondamentale. Mais leurs caractères différents selon les peuples ne permettent d'en faire qu'un usage local ou restreint. C'est sur des notions plus larges, et surtout plus désintéressées, que peut seulement se réaliser une entente supérieure entre les hommes.

Pour répondre aux espoirs que l'on a mis en lui, c'est-à-dire pour se développer sans compromettre la civilisation, il eût fallu, du moins, que le progrès sauvegardât ce dont il affecte, précisément, de n'avoir pas souci...

L'irrespect est la première vertu de l'historien, a dit Michelet. Mais chez Mark Twain, qui avait la prétention de promener la lanterne de Diogène dans l'obscurité ou l'obscurantisme des temps révolus, cet irrespect est sacrilège. Mark Twain a peu d'imagination et encore moins d'esprit critique. C'est Homais, paré des plumes du Peau-Rouge, et dansant la danse du scalp autour du cadavre de Pallas-Athéné, après avoir accompli ses dévotions devant l'autel du Dieu-Machine.

§

Mark Twain lisait peu, cela va de soi, et ce qu'il lisait — outre les quelques vers et les essais dont j'ai parlé — c'était, surtout, des livres d'histoire et de science, des récits de voyage (16). De bonne heure, il avait fait des

(16) « *I detest novels, poetry and theology* », a-t-il déclaré.

Voyages de Gulliver son livre de chevet. Point de meilleur stimulant que cette quintessence de bile pour un humoriste de son espèce. A-t-il connu l'ouvrage, si populaire à son époque, aux Etats-Unis, du juge Haliburton : *Clockmaker, or sayings and doings of Samuel Slick of Slickville?* Il est probable, et que les baroques, mais savoureuses réflexions, dont cet ouvrage foisonne l'ont diverti, comme elles ont amusé les hommes de sa génération. Mais philistin, et philistin doublé d'un américaniste, Mark Twain adopta tout naturellement les méthodes, sinon le style, des auteurs comiques de son pays quand il prit la plume.

Les Yankees ont cela de commun avec les Britishers qu'ils sont sérieusement gais; mais avec plus de lourdeur, plus d'exubérance aussi. Ils diffèrent d'eux en revanche en ceci, qu'ils n'ont cure de la tenue. Rien ne leur paraît plus vain que de se guinder à la dignité de *gentlemen*. (Je parle de l'immense majorité des Américains, bien entendu; les *européanisés*, c'est-à-dire les héritiers des colons du *Mayflower*, qui sont restés fidèles aux traditions de leurs pays d'origine, ne constituant qu'une élite). Ils se donnent délibérément l'air de mépriser tout ce que nous admirons; et rien ne leur paraît digne de respect de ce que nous tenons, — ou tenions, hier encore, pour vénérable.

Ils appellent l'amabilité mensonge et la politesse hypocrisie. Ce sont des gens raisonnables, des gens réalistes « tout d'une pièce », et qui détestent la dissociation. La nuance leur échappe. Ayez des opinions toutes faites avec eux; soyez affirmatifs, autrement ils vous déprécieront. Surtout, n'ayez pas l'air, en leur parlant, de tourner autour de votre pensée, de la prendre de biais, de vous en éloigner pour la juger dans son ensemble et sur toutes ses faces, afin d'en vérifier l'exactitude : vous éveilleriez leurs soupçons...

Franklin leur a donné le ton. Leur attitude, vis-à-vis de nous, rappelle toujours, plus ou moins, celle du bonhomme sous ses vêtements de trappeur, parmi les élégants de Versailles. Et Franklin est un esprit positif, un humoriste didactique, qui enveloppe de drôlerie ses

pilules morales. Il détient la sagesse, et il accomplit son devoir de chrétien en l'administrant. Mark Twain tout de même, nous l'avons vu.

Prenons garde, toutefois, que l'auteur du *Poor Richard's Almanac*, nonobstant l'originalité de son caractère, était encore tout imprégné de culture anglaise.

« Brother Jonathan », comme l'Américain se plaît à s'appeler, n'avait pas pris conscience de sa personnalité véritable quand Franklin faisait de l'esprit en marge de l'esprit anglais, voire de l'esprit français, — car il y a de lui des pages assez libertines...

C'est peu à peu, à travers Haliburton que je viens de citer, Godfrey Saxe, Artemus Ward, Bret Harte, etc..., qu'un génie humoristique, authentiquement américain, achève de se former avant de trouver en Mark Twain son expression définitive. Il a tendance à rejeter pour cela tout ce qui, de la culture continentale, le gêne. Un Holmes, par exemple, louchait encore d'un œil vers la distinction anglaise, en se donnant l'air de s'émanciper; et, s'il mettait un pied dans la prairie, il gardait l'autre dans sa bibliothèque...

Mais déjà Ward fait dire à son Josh Billings qu' « il vaut mieux ne pas savoir assez que savoir trop ». Et le burlesque personnage jargonne à plaisir. En écorchant les mots, en les employant à contre-sens, en parlant argot même, il forge l'instrument de l'humour américain. Humour rude, débraillé, vulgaire, auquel il faut du champ pour se déployer. Humour à l'échelle d'un pays dont la superficie dépasse les trois quarts de celle de l'Europe.

James Russell Lowell a, fort à propos, souligné dans ses *Critical Essays* cette particularité de l'humour américain quand, le comparant à l'esprit, il a opposé la lenteur et l'ampleur de son développement à la soudaineté et à la brièveté de l'éclat propre à celui-ci. C'est à la démesure, autrement dit au contraire même de l'idéal classique, que tend l'humour américain. Il accable par sa masse; il a plus de force que d'adresse, et je ne puis mieux le comparer qu'à ces monstres du *ring* dont le pouvoir d'*encaisser* sans dommage finit toujours par

écœurer leurs adversaires, quelle que soit la qualité de la tactique dont ils usent.

§

Je m'étonnais, tout à l'heure, du succès prodigieux qui accueillit Mark Twain dès ses débuts. (En quelques années, *The Innocents Abroad* atteignirent le chiffre, énorme pour l'époque, de 300.000 exemplaires). Mais c'est qu'il apporte à l'humour américain l'élément *bluff* qui lui manquait. Homme de l'Amérique rurale, on s'en souvient (le Missouri, son Etat natal, faisait alors partie de l'Ouest, dont les limites ont reculé bien au-delà, depuis), Mark Twain incorpore à la littérature des Etats-Unis un « régionalisme » comme nous dirions, mais combattif, fier de lui-même et de ses vertus, jusqu'à l'arrogance, et il se pose en adversaire résolu du *citadisme* et du *snobisme*, qui en est la tare. Avant lui, sans doute, on avait tenté de peindre la douceur, la pureté, les humbles devoirs de l'existence campagnarde, — mais timidement. On n'avait point songé, encore moins osé lui donner le pas sur la vie mondaine. Des livres comme la célèbre *Uncle Tom's Cabin* de Mrs Beecher Stowe, ne faisaient entendre qu'un petit air bucolique à l'arrière-plan de l'enviable « société ».

Avec l'audace d'un fils des grandes terres libres, Mark Twain enfle la voix et rend plus énergique le geste de l'humour pour ridiculiser l'idole. Il est jeune, plein de santé, de confiance en lui-même, et il se voue à sa tâche d'iconoclaste avec une crânerie sportive à laquelle on ne peut refuser la sympathie, malgré qu'on en ait. J'oublie ce que sa satire a de déplaisant dans son absolu. Ce sont les admirables qualités qu'elle révèle sous sa lourdeur que je veux reconnaître maintenant.

« Aucun auteur américain n'a, aujourd'hui, à sa disposition un style plus nerveux, plus varié, plus flexible et plus direct que Mark Twain », a affirmé Brander Matthews, à la fin du siècle dernier (17). L'éloge n'est pas exagéré. Copieux, l'humour américain manquait de relief avant Mark Twain. En artiste conscient de ses

(17) *Aspects of fiction* (1896).

effets, l'auteur de *Comment dire une histoire* n'ignore pas que, si « assembler des sottises et des absurdités..., avec l'air innocent de ne pas savoir que ce sont des absurdités », est le fondement même de l'art américain (18), il faut, de temps en temps, par une saillie brusque, rompre la monotonie de l'opération.

« Il distille sa fantaisie goutte à goutte, au cours d'une page entière, au lieu de la condenser dans une sentence », remarque H.-R. Haweis dans ses *Humoristes américains.* Mais, soudain, un brûlant, un malodorant geiser éclate au beau milieu d'une de ses périodes les plus unies, avec une violence dont on lui a fait reproche, mais qui m'enchante, car j'y vois, en même temps que le témoignage de l'excellence de son métier, la preuve de sa bonne foi et de la sauvagerie de sa nature.

Il faut lire *Tom Sawyer,* — l'œuvre la plus humaine de Mark Twain, à mon avis, et qui est l'histoire d'un enfant terrible, élevé dans une ferme au bord du Mississipi, — pour apprendre à aimer ce primitif qui se fait louablement effort, en dépit de sa verve naturelle, pour poursuivre une laborieuse plaisanterie, comme on accomplit une difficile performance. Il est émouvant, édifiant, irai-je jusqu'à dire, de voir cet homme qui se targue de s'être affranchi de toutes les entraves, s'imposer de son plein gré une si rigoureuse discipline. Mais en cela Mark Twain est encore typiquement américain. Point de plaisir chez le Yankee, qui aille sans la poursuite de quelque record; et comme la détente est bonne après la contrainte à laquelle on s'est volontairement soumis!

Mark Twain fait de l'humour comme on fait son dressage mental. Au surplus, c'est ainsi qu'il se façonne, et qu'il éveille, puis exerce son goût, — quelque mépris qu'il professe pour le raffinement où ses ancêtres européens sont parvenus en cultivant le leur...

Regardez-le, parti qu'il est pour l'Europe, à dessein de bafouer les œuvres d'art, se laisser prendre au piège de la beauté et planter son chevalet devant l'Acropole

(18) « *To bring incongruities and absurdities together in a wondering and sometimes purposeless way, and seem innocently unaware that they are absurdities, is the basis of the American Art.* »

ou rivaliser de truculence avec Tiepolo dans la peinture d'un carnaval à Venise (*The Innocents Abroad*).

Ce n'est pas sans se souvenir des tableaux qu'il a critiqués, que le *Wild Humorist of the Pacific Slope,* comme il s'est baptisé, admire les *effets* de la nature. Aussi bien, à quoi d'autre vise-t-il qu'à des *effets* quand il se livre à ses acrobaties verbales? A instruire. Il n'y faut pas tant de manières, et le neveu de tante Polly, qui se faisait fouetter en classe parce qu'il avait oublié d'étudier ses leçons, lui déclarerait tout net qu'il est autrement amusant de courir les prés que de lire des livres, même pour y apprendre à se tenir en garde contre les dangers de la lecture...

A la vérité, plus intimement Mark Twain entre en contact avec les civilisés dont il dit pis que pendre, et plus il subit leur ascendant. Pour pouvoir invectiver contre eux sans gêne, il ne fallait pas les approcher comme il l'a fait. Ses boutades contre l'art et les belles manières amusent les Européens, qui voient en lui un phénomène; elles ne les ébranlent pas le moindrement. On ne l'écoute pas à New-York, à plus forte raison à Londres, en France, en Italie et en Allemagne, où il donne des *lectures,* avec les oreilles de ses compatriotes de l'Ouest. Et voilà que, piqué au jeu, il change de ton. Sous l'influence de sa femme et de ses amis Warner, Howells et Twitchell, l'enfant de la nature s'adoucit, pour parler le langage des enfants de l'artifice qu'il s'était proposé de convertir à la sainte simplicité...

L'ours grizzli des Rocky Mountains qui s'est laissé apprivoiser, paraît gauche et lourd dans son imitation des chiens savants du Vieux Monde. C'est sur leur terrain, en effet, que Mark Twain, la cinquantaine atteinte, veut battre les humanistes dont il faisait fi. Pour savourer l'ivresse de nouveaux triomphes, le sauvage, las de ses succès trop faciles, hante, à présent, les bibliothèques, et c'est références en mains qu'il aborde les spéculations où nos sceptiques excellèrent. Il fait profession d'agnosticisme et affiche la misanthropie la plus amère. Hélas! il apparaît inférieur à lui-même dans un rôle où il trahit

une érudition de trop fraîche date et qui requiert les qualités les plus opposées à sa nature.

Je crois sincère l'anathème qu'il jette contre l'or dans *The Man that corrupted Hadleyburg* et le désespoir qu'il exprime dans *What is Man?* Mais Mark Twain cessant de taper comme un sourd pour discuter, ergoter, philosopher, n'est plus Mark Twain.

C'est en bras de chemise, ayant tombé sa veste pour édifier des *bluffs* monumentaux, non en smoking de salonnard, que le gaillard avait de l'accent, et comme on dit, de la couleur. Falote projection de M. France, Mark Twain se dissipe comme un brouillard dans mon souvenir. Rouge de teint sous sa léonine chevelure, le front emperlé de sueur et plissé par l'effort qu'il fait pour garder son sérieux devant un auditoire secoué par le rire et déconcerté, — voilà, en revanche, comme je l'évoque quand je veux me représenter l'humour américain. Cet amuseur, qui a un peu l'air d'un professeur de gymnastique, me réjouit. Je vois en lui l'incarnation d'un art où le muscle participe autant que l'intelligence.

JOHN CHARPENTIER.

L'ENVERS D'UN GRAND OPERA

AÏDA

La scène se passait à Memphis, dans le palais d'un Roi anonyme, à une époque indéterminée, et au Kaire, le soir du 24 décembre 1871, au théâtre du Khédive. Ce soir-là, avait lieu la première représentation d'*Aïda*. Ramfis, le grand prêtre, chantait ;

> *Si : corre voce che l'Etiope ardisca*
> *Sfidarci ancora, e del Nilo la valle*
> *E Tebe minacciar...*

Coïncidence étrange, depuis quelques jours, dans les grandes salles du palais d'Abdin, on disait la même chose que dans celles en carton-pâte de Memphis. On disait que l'Ethiopien osait encore défier l'Egypte et menacer la vallée du Nil...

En succédant à Mohammed-Saïd comme pacha d'Egypte, Ismaïl s'était fourré dans la tête de prendre la succession des Pharaons. Depuis ces rois nationaux, l'Egypte avait été sans cesse foulée et possédée par des conquérants étrangers. Les Perses, les Grecs, les Romains, les Grecs derechef, ceux de Byzance, puis les Arabes, les mamelouks, ces esclaves des khalifes, les Turcs, les Français et, de nouveau, les Turcs, aidés des Anglais, l'avaient tour à tour soumise à leur joug, et si Ismaïl régnait, ou à peu près, sur elle, c'est à son grand-père qu'il le devait, à l'Albanais Méhémet-Ali, qui par la ruse l'avait disputée, et par violence aux trois quarts arrachée au successeur de Selim Ier. Toutes ces dominations, dont quelques-unes, jusques et y compris celle des Arabes, furent si glorieuses pour les vainqueurs,

étaient une honte pour l'Egypte, pays de vaincus, terre prédestinée de servitude et d'esclavage. Les monuments qu'ils y avaient laissés perpétuaient, en même temps que les victoires de ses envahisseurs, l'humiliation de ses défaites successives. Ismaïl s'était promis d'en effacer la trace, sinon du sol, du moins de la mémoire de ses sujets. Abolir le passé, faire en sorte que ce qui avait été n'eût jamais été, remonter le cours des siècles et, carrément, reprendre la suite des Pharaons, telle fut son ambition. Il serait le prince charmant qui réveillerait la belle endormie depuis des millénaires, non pas au bois, même pétrifié de Saqarah, mais au fond des tombes encore inexplorées, momifiée sous ses bandelettes. Il la rappellerait à la vie, cependant que les savants la ressusciteraient dans leurs ouvrages. Pour ancêtres, Ismaïl ne voulait reconnaître que les plus fameux d'entre les Pharaons. Cessant d'être Turc, il se naturalisait Egyptien. L'histoire légitimait ses aspirations, sanctionnait ses entreprises, conférait un titre légal à ses conquêtes. Mais cette charte, où il entendait puiser son inspiration, n'avait pas encore été écrite. Ismaïl décida qu'elle le serait désormais et publiée. Il manda le directeur du service de conservation des antiquités du pachalik et lui signifia sa volonté. Il s'indigna que seuls les Egyptiens restassent dans l'ignorance des exploits et prouesses de leurs illustres aïeux, de leurs légendaires hauts faits, de leurs glorieuses destinées. Ce scandale devait cesser. Ses sujets apprendraient à être fiers de leur passé, qui faisait l'admiration de l'Europe.

Auguste Mariette bey, qui connaissait mieux les Egyptiens modernes, pour les avoir observés sur le vif au cours de ses fouilles, que les anciens Egyptiens, eût pu rétorquer que les sujets de Son Altesse n'avaient sans doute pas les mêmes raisons que l'Europe pour admirer leur passé. Les conquêtes étrangères avaient fortement métissé la population de l'Egypte, les vainqueurs, devenus à leur tour de rôle des vaincus, s'étant accommodés d'une condition qui, pour être misérable, l'était moins cependant que celle des fellahs pacifiiques, qui n'avaient d'autre souci que celui de la terre, qu'ils fécondaient de

leur labeur pour engraisser et enrichir leurs maîtres, quels qu'ils fussent. Les fellahs, les véritables Egyptiens, ceux-là, n'avaient cure d'une histoire où, de mémoire d'homme, ils n'avaient jamais joué qu'un rôle animal et passif. La notion du temps n'existait pas pour eux. Culbutés les uns par les autres, les conquérants étaient passés; eux, ils étaient demeurés, doués d'éternité, comme la terre, comme le fleuve qui la fertilisait, semblables à eux-mêmes et tels aujourd'hui que naguère et jadis. Une preuve, c'est qu'ils donnaient au « vice-roi » le surnom de *Phiraoun*, non pour l'honorer, mais pour marquer que Son Altesse les tyrannisait et bourrelait, tout autant que Ramsès ou Amenophis. Ils rattachaient ainsi, à leur manière, Ismaïl à ces pharaons et la dynastie albanaise, d'où il était issu, aux dynasties memphistes et thébaines. Ce n'étaient pas ces serfs que le pacha-pharaon se proposait de galvaniser. Les « Egyptiens », à qui il prétendait insuffler le sentiment et donner l'orgueil d'une patrie factice, étaient des Turcs, fils de Turcs.

Gardant pour lui ces réflexions subversives, Mariette s'extasia sur l'idée de Son Altesse, qui le chargea, aussitôt, de compiler une petite histoire de l'Egypte. Elle lui en dicta les grandes lignes et lui fournit le fil conducteur, l'épitome devant constituer, tout à la fois, une profession de foi et un programme politique. Ismaïl traitait Mariette comme les Pharaons, sur qui il voulait se modeler, avaient coutume de traiter leurs scribes, accroupis ou non. Ne doutant pas de sa complaisance, il exigea de Mariette qu'il falsifiât l'histoire, sollicitant les textes, d'ailleurs ambigus, et dénaturant les faits de façon à les faire cadrer avec ses projets. Ayant tourné sept fois sa langue, Mariette n'ouvrit la bouche que pour dire : « j'écoute et j'obéis ». Il s'attela à la corvée.

Fouilleur heureux, drogman d'une langue morte, exégète de nécropoles, Mariette n'était pas un historien, — nul de ses plus notoires collègues de France, d'Angleterre ou de Prusse, n'eût pu sérieusement prétendre à ce titre. Les égyptologues n'étaient pas aussi savants qu'Ismaïl le pensait. Leur science était récente, comptant à peine quarante ans d'existence, basée plus sur

des hypothèses que sur des certitudes. Ils cheminaient à tâtons, tantôt dans la pénombre, le plus souvent dans l'obscurité, trébuchant devant les trous, s'égarant dans le dédale des labyrinthes à la recherche de noms, de dates, d'événements inscrits sur des pierres enfouies on ne savait où, dans le sable, ou murées derrière les parois des collines calcaires. Ils rassemblaient, pour d'autres, les matériaux d'une histoire future, dont ils avaient esquissé le plan, qui comportait bien des lacunes, chaque chapitre étant un problème dont ils attendaient du hasard qu'il leur livrât, un jour, la solution qui se trouvait peut-être en Nubie, plus loin encore, en Syrie, en Mésopotamie, en Palestine. A l'aide de débris plus ou moins informes de papyrus, de stèles, de bas-reliefs, ils suaient à déchiffrer des textes incomplets, à interpréter des inscriptions laconiques, tâchant de démêler la légende de la réalité, et de reconstituer, vaille que vaille, ces annales incertaines que le temps avait rongées par place, que la fureur des hommes avait mutilées, que l'orgueil des rois avait truquées, les souverains imposteurs se volant les uns aux autres la gloire avec les batailles livrées, plagiant les victoires, martelant, sur les monuments, les cartouches de leurs prédécesseurs et les remplaçant par leurs propres cartouches. Avides de publicité posthume, comme s'ils prévoyaient que, longtemps après leur mort, des hommes qui n'étaient ni de leur race ni de leur pays s'occuperaient d'eux, ils s'étaient ingéniés à mystifier les déchiffreurs d'énigmes. En l'état actuel des fouilles et des trouvailles, un essai de synthèse représentait une gageure.

Coordonant les résultats de ses recherches et les travaux publiés depuis Champollion, Mariette y employa ses veilles. En 1864, deuxième année de l'avènement d'Ismaïl pacha, sortait des presses de l'Imprimerie française Mourès, Rey et C[ie], place de l'Eglise, à Alexandrie, un *Aperçu de l'Histoire de l'Egypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête musulmane,* rédigé par Auguste Mariette bey, destiné aux écoles spéciales du pachalik, autrement dit à ses écoles militaires, et dédié à Son Altesse le Vice-Roi.

Dès les premières lignes de l'introduction, le sens de ce manuel était clairement énoncé, sa portée nettement définie. Docile et soumis, Auguste Mariette s'était fait le fidèle interprète des intentions de son auguste maître, qu'il prenait sous son bonnet, ou, plus exactement, sous son tarbouche.

L'histoire, écrivait-il, nous apprend que l'Egypte est bornée au Nord par la Méditerranée, au Sud par la cataracte d'Assouan. Mais l'histoire, en posant ces limites, ne tient aucun compte des indications fournies soit par la géographie, soit par l'étude comparée des races. Au Nord-Est du continent africain, de la mer à l'Equateur, s'étend une zone immense de terrain formée par le même fleuve, par lui seul fertilisée. D'un autre côté, des races diverses qui peuplent les rives de ce fleuve, les unes sont incultes, sauvages, incapables de se gouverner elles-mêmes. Au contraire, en deçà du tropique, on rencontre une contrée qui mérite l'admiration des hommes par sa gloire, par son industrie, par tous les éléments d'une civilisation qu'elle possède dans son sein. L'histoire devrait donc dire que l'Egypte s'étend là où coule le Nil, et qu'ainsi l'Egypte a le droit de revendiquer comme son domaine toutes les terres qu'arrose ce fleuve célèbre, aussi loin qu'elles s'étendent vers le Sud.

Ainsi, d'ordre de Son Altesse, l'Egypte, dont l'essor s'était arrêté après la domination arabe, dévastée, épuisée par les pachas turcs qui s'y étaient succédé depuis 1517 et par les mamelouks qui leur avaient disputé ses dépouilles, l'Egypte, retournée, à la faveur des guerres civiles, à la barbarie où elle croupissait encore, en dépit de quelques éléments de progrès matériel importés d'Europe par Méhémet-Ali, Mohammed-Saïd et Ismaïl lui-même, l'Egypte du XIX[e] siècle enfin était audacieusement confondue avec l'Egypte de la XIX[e] dynastie. Par quel prodige le « vice-roi » allait-il réaliser ses ambitions pharaoniquement impérialistes, c'était, pour Mariette, une autre énigme, bien plus insoluble que celles que lui avaient proposées les fragments de granit ou de basalte aux inscriptions à demi effacées. Les lubies vice-royales le dépassaient, il s'y conformait humble-

ment, sans les discuter, sans chercher à comprendre. Mariette bey n'était pas au bout de ses étonnements. Cinq années plus tard, il prenait fantaisie à Ismaïl de lui commander le scénario d'un grand opéra national. Son Altesse eût dû s'adresser à quelque illustre auteur français, à M. Théophile Gautier, par exemple, qui eût volontiers taillé, à l'usage de la scène, avec ballets d'almées, le *Roman de la Momie* ou *Une Nuit de Cléopâtre*. Mais elle avait ses raisons pour préférer son scribe de Boulaq aux scribes de Paris, du reste elle voulait absolument que l'épisode de ce scénario fût emprunté à l'histoire de la conquête de l'Ethiopie par les Pharaons. A la p. 35 de son *Aperçu*, Mariette assurait que :

Amenophis III fut un roi aussi redouté dans la guerre que sage dans la paix. Sous son règne, l'Egypte ne perdit rien du privilège de ses armes, et une légende gravée sur quelques gros scarabées dont le Musée de Boulaq possède un exemplaire nous apprend que, de son temps, l'Empire s'étendait de la Mésopotamie au pays de Karo en Abyssinie (1).

Le bey égyptologue n'avait qu'à chercher dans l'histoire d'Amenophis, il trouverait sûrement, sur les ailes de trois ou quatre gros scarabées, quelque historiette. Mariette eût pu répondre que ce qu'il avait écrit était

(1) « On s'est habitué, en Europe, à donner le nom d'Abyssinie à la portion indéfinie de l'Afrique orientale qui nous occupe [la Haute-Ethiopie] et sur laquelle, de toute antiquité et même aujourd'hui plane le nom primitif d'Ethiopie. Les indigènes savent que les Musulmans nomment leur pays el *Habech*, mais s'ils tolèrent ce nom dans la bouche des étrangers, c'est par courtoisie ou par pitié de leur ignorance ; eux-mêmes, pour la plupart, ne connaissent pas l'étymologie du mot Habech, mais ils sentent qu'elle est injurieuse pour eux. En effet, *Habech*, en arabe, s'emploie pour qualifier un ramassis de familles d'origines diverses ou bien de généalogie inconnue ou altérée; et parmi les races sémitiques, l'injure la plus mortifiante qu'on puisse faire à un homme ou à un peuple est de dire qu'il ignore sa généalogie ou qu'elle est entachée de promiscuité, parce que chez eux, les hommes de tous les rangs sont convaincus de l'existence d'une solidarité étroite non seulement entre les vivants, mais surtout entre les vivants et leurs maîtres (?)... L'adjectif *Habechi* déformé par les Portugais, qui ont mis de côté la première lettre, et, selon leur usage, ont rendu le son *ch* par *x*, est devenu ainsi *Abexim*, en y joignant la finale portugaise; d'où, en usant à leur tour de la licence de transcription dont les Portugais leur avaient donné l'exemple, les copistes du seizième siècle ont fait le nom Abyssimi, devenu sans effort Abyssinie. » Arnauld d'Abbadie: *Douze ans dans la Haute-Ethiopie (Abyssinie)*, Paris, 1868, t. I, p. 79.

à peu près tout ce qu'il savait, et qu'on savait, et que, d'ailleurs, il y avait le revers de la médaille, l'envahisseur ayant été chassé et pourchassé et soumis, à son tour, au joug de ceux-là mêmes qu'il avait domptés. L'Egypte pharaonique avait connu des dynasties de souche éthiopienne. Ne pouvant les escamoter sans encourir le reproche d'ignorance, il y avait fait brièvement et rapidement allusion, et de si brouillonne façon que ce tour de passe-passe historique eût ravi Robert Houdin.

La domination éthiopienne, avait-il écrit (pp. 48-49), ferme la XXV[e] dynastie et compte pour 50 ans (1337-1287 avant l'Hégire, 715-665 avant J.-C.). Le dernier roi de cette dernière dynastie fut Tahraka. Il avait régné 26 ans quand douze chefs égyptiens se réunissent, expulsent les Ethiopiens des provinces septentrionales et partagent ce qu'ils peuvent reprendre du territoire national en douze gouvernements dont ils se proclament les rois.

Mariette n'eut garde de contrarier Son Altesse ; il lui promit de la satisfaire de son mieux. Quelques années auparavant, fouillant à Karnak, il avait ramassé une statue d'albâtre, qui gisait la face contre le sol, à la porte de l'une des chapelles décorant l'enceinte du Nord. C'était une statue de femme, la tête un peu trop grosse, les bras un peu trop longs, pourtant fort agréable à regarder. Cette femme s'était appelée Amneritis, elle avait été *rectrice du Sud et du Nord, la royale sœur* (du roi)... *vivant à toujours la royale fille* (du roi)... *le justifié* (mort). Un scarabée de Gournah, trouvé dans la chapelle qui avait abrité sa statue, fournit plus de précisions sur son état civil. Mariette y avait épelé cette inscription : *la divine épouse Amneritis, fille de Koschet ou Kashta...* Les inscriptions de la chapelle désignaient encore Amneritis comme *la royale sœur de Ra-nefu-té* (prénom de Sabacon), *vivant à toujours, la royale fille de Kashta le justifié.* Mariette en avait conclu que :

La reine Amneritis était la sœur de Sabacon et ces deux personnages eurent pour père un roi éthiopien qui s'était appelé Kashta. Amneritis, qui vivait 800 ans environ avant

J.-C., épousa l'Ethiopien Piankha, qui s'acquit ainsi des droits légitimes à la double couronne d'Egypte. De ce mariage était née la princesse Schap-en-ap, qui devint l'épouse de Psammetichus I[er], le restaurateur de la monarchie égyptienne.

Huit cents ans environ après sa mort, Amneritis n'avait pas perdu ses moyens de séduction. Elle charma Mariette, qui s'attardait à la contempler dans les salles de son musée. Passionnette d'archéologue. Il était curieux de connaître en détail la vie intime de cette royale et belle fille. Mais la statue gardait son secret, semblait regarder Mariette du coin de l'œil, ironique et mutine. Il rêva à elle, et, comme dans un songe, elle lui inspira un conte.

Il était une fois un roi d'Egypte, qui avait une fille, qui aimait un capitaine des gardes de son père. Le cœur du beau capitaine était déjà pris par une esclave de la fille du roi. La fille du roi s'en aperçut et, folle de jalousie, humilia sa rivale, juste comme son amant revenait d'Ethiopie, couvert de gloire et de poussière, chargé de butin et traînant à sa suite un troupeau de prisonniers. Parmi eux, figurait le père de l'esclave, qui était roi d'Ethiopie. Déguisé, il était passé inaperçu. Sa fille le reconnaît, mais ne trahit pas son incognito. Il lui demande d'amener son amant à lui révéler la route que suivront les Egyptiens qu'il commande, lors de la prochaine campagne contre leur patrie. Pour prix de sa forfaiture, le capitaine des gardes deviendra son époux et l'héritier du trône de ce pays. L'Egyptien trahit par amour; surpris par la fille du roi, il est par elle dénoncé, les prêtres le condamnent à être enterré vivant. Son amante, qui a réussi à fuir, revient le rejoindre dans la tombe et dans la mort.

Les scènes de ce petit conte, Mariette les situa à Menphis et à Thèbes, sans préciser l'époque, et il donna à ses personnages des noms de son invention. Le roi demeura anonyme, l'esclave éthiopienne se nomma Aïda, le capitaine des gardes Radamès, le grand-prêtre Ramfis, le roi d'Ethiopie, père d'Aïda, Amonasro. Seule, la fille du roi portait un nom historique, le nom de la statuette

d'albâtre, Amneris. Mariette ne savait pas au juste si Amneritis était de souche égyptienne ou éthiopienne, il en fit une Egyptienne, sans trop de scrupules, son nom ayant été tronqué. Sa légende ne portant pas le sceau de l'authenticité, les profanes seuls s'y tromperaient, les égyptologues verraient tout de suite qu'il l'avait « tirée de son sac ».

Telle quelle, elle plut à Ismaïl, qui la trouva charmante, dramatique, morale et patriotique; il en complimenta Mariette, fit tirer son scénario à un petit nombre d'exemplaires, et décida d'envoyer l'auteur à Paris, désirant que les maquettes et les décors du futur grand opéra, qui devait être créé au théâtre du Kaire, préparés sous sa direction, offrissent la double garantie de la couleur locale et de la vérité historique. D'accord avec le surintendant de ses menus plaisirs, Draneht bey (2), il confia à Camille Du Locle le soin de transformer le scénario de Mariette en livret d'opéra et la mission d'en commander la partition à l'un des trois compositeurs en vogue : Gounod, Verdi, ou Wagner.

Tout était prêt pour qu'*Aïda* fit son apparition au Kaire au début de 1871, mais la guerre qui, entre temps, avait éclaté entre la France et la Prusse, y mit obstacle. Portants, praticables et toiles de fond, les palais démontables de Thèbes et de Memphis, le temple de Vulcain, les rives du Nil au clair de lune, ainsi que la garde-robe du Roi et d'Amneris, d'Aïda et de Radamès, des premiers rôles, des comparses et des figurants restèrent enfermés dans Paris assiégé...

Le soir du 24 décembre 1871, la salle du théâtre du Kaire était comble, et cosmopolite, une vraie Babel. On se racontait, à l'orchestre comme dans les loges, que Son Altesse avait eu l'inspiration du livret d'*Aïda,* dont Mariette avait emprunté le sujet à une stèle du temple d'Athor (3). Des messieurs en tarbouche et stambouline

(2) Voyez : « Un Grec au service des Pachas d'Egypte : Draneht bey », *L'Acropole,* juillet-septembre 1933.

(3) « Le sujet d'*Aïda* est emprunté à une histoire que Mariette avait lue dans les hiéroglyphes du Temple d'Athor, sur une stèle qui se trouve actuellement au musée de Boulaq. Elle raconte que Phra-Onis, commandant de la garde royale de Menepthès, troisième roi de la Ve dy-

assuraient que rien n'avait été épargné pour que la mise en scène égalât, surpassât même en splendeur celle des opéras de Paris et de Vienne, que le « vice-roi » avait dépensé près d'un million pour que ce spectacle fût digne de sa réputation de souverain éclairé et fastueux; que les meilleurs chanteurs et chanteuses avaient été engagés à prix d'or, afin de créer avec éclat ce nouveau chef-d'œuvre de Giuseppe Verdi, etc., etc.

Le maestro Bottesini gagna son pupitre, leva sa baguette. Les papotages se turent. On écouta l'ouverture au milieu d'un silence religieux. Les dernières vibrations des violons s'étaient à peine éteintes que les applaudissements éclatèrent, longs, frénétiques, dominés par les cris d'*Evviva il Khedive, Vive le Vice-Roi.*

Il entra dans son avant-scène, majestueux, radieux, s'inclina devant la salle debout, portant la main droite à son tarbouche. Dès que Son Altesse fut assise, le rideau se leva... Perdu dans la foule des spectateurs, Mariette contemplait son œuvre avec amertume, songeant qu'il s'était, une fois de plus, « brûlé les pattes à faire rôtir les marrons au feu pendant que les autres les mangeaient ». Verdi avait empoché 150.000 francs, C. Du Locle, qui avait adapté son scénario, toucherait ses droits d'auteur, les décorateurs et les costumiers avaient gagné leur argent et Draneht bey prélevé son tant pour cent sur toutes les dépenses, alors que lui, Mariette, qui s'était donné tant de mal, qui s'était ruiné en frais d'hôtel à Paris, n'avait pas reçu le moindre backchiche pour ses peines, le pacha estimant qu'il en était assez payé par son salaire. Pas plus que de profit, il n'avait retiré d'honneur de cette affaire. Sous le nom d'*Aïda,* c'est celui de Verdi qu'on lisait, et le livret portait la signature de signor Antonio Ghislanzoni, qui avait versifié son texte, revu et tripoté par C. Du Locle. L'un et l'autre, l'adaptateur et le traducteur-rimeur, l'avaient trahi, les acteurs

nastie, eut l'indiscrétion de révéler à sa fiancée Péta-Nofré le projet d'une expédition contre les nègres Mahasis. La jeune fille en parla à son esclave Satou, qui était de la race Mahasi et révéla le secret. L'expédition échoua. Phra-Onis fut enterré vivant. Sa fiancée demanda à l'être avec lui, et Satou fut également enterrée, mais à part. » Léon Hugonnet: *En Egypte,* Paris, 1883, p. 307.

aussi. Il ne reconnaissait pas son Amneris. Signora Pezzoni ne lui rappelait en rien la fille royale, la divine épouse Amnéritis...

Un messager accourait, s'arrêtait de souffler pour chanter :

Gia Tebe è in armi e dalle cento porte
Sul barbaro invasore
Proromperà, guerra recando e morte.

Le Roi lui donait la réplique :

Si : guerra e morte il nostro grido sia.

Mariette tourna les yeux vers l'avant-scène khédiviale. Il vit Son Altesse agitée par une profonde émotion. Visiblement, le « vice-roi » s'identifiait avec le Roi, il ne faisait qu'un avec lui, il était Ammophis. Une ardeur guerrière l'animait, il semblait se retenir de se dresser dans sa loge et de crier lui aussi, d'une voix forte :

Si : guerra e morte il nostro grido sia.

Brusquement, Mariette eut la révélation d'une foule de choses qui lui avaient paru mystérieuses. Comme le pacha ne daignait pas l'honorer de ses confidences, que, lui-même, indifférent au siècle, il ne s'intéressait qu'à l'histoire, plus occupé à connaître ce qui s'était passé sous les Pharaons que ce qui se tramait à la cour du Khédive, plus familier avec la politique de Thèbes et de Memphis qu'avec la diplomatie d'Abdin et de Ras-el-Tin, il s'était mépris sur les intentions d'Ismaïl. Il comprenait maintenant pourquoi Son Altesse lui avait commandé l'*Aperçu de l'histoire de l'Egypte* et lui en avait dicté l'introduction, pourquoi elle lui avait demandé quel avait été l'itinéraire suivi par les Pharaons quand ils avaient envahi l'Ethiopie, pourquoi enfin elle lui avait commandé ce grand opéra. En écrivant *Aïda,* il avait, Tyrtée qui s'ignorait, écrit une espèce de poème de Pentaour.

Guerra! guerra!

clamaient les acteurs en chœur.

La guerre contre l'Ethiopie, Ismaïl la préparait depuis de longues années. A peine nommé pacha d'Egypte, il loucha fortement du côté de cette contrée qui excitait ses convoitises. Il la savait déchirée par des luttes intestines et médita de l'annexer, par un coup de main hardi, à ses possessions égyptiennes et nubiennes. Il avait d'abord pensé attaquer le morceau par le Soudan. Le gouverneur de cette province, Moussa pacha, négrier notoire, associé pour la chasse à l'homme à Abou-sin, cheikh des *Choukiréh,* s'était chargé de l'opération. Le tanzimat limitant à 15.000 hommes l'effectif de l'armée égyptienne, il marcha sur Gallabat, rafla 8.000 nègres, fit des battues au Fazoglou, au Tagali, au Denka et jusque sur les marches éthiopiennes et en ramena des recrues enchaînées, avec lesquelles il forma un redoutable noyau d'infanterie, les nègres, dressés à la manœuvre, se battant, le fusil en mains, « avec la ténacité des fauves ». Complétant ses cadres au moyen de la presse, il rassembla près de 20.000 hommes et réquisitionna 30 à 40.000 ardebs de blé, qu'il entreposa à Gallabat. Il n'attendait qu'un signe pour se ruer sur l'Habesch; ce signe, il l'attendit en vain. Deux ans plus tard, Ismaïl postait 4 à 5.000 Nubiens à Kassala, mais il hésita à les lâcher sur l'Ethiopie. On l'avait mis en garde, la région était sauvage, abrupte, montagneuse, à peine explorée, inaccessible, les chemins en étant impraticables. Ismaïl résolut de tourner la position. Il se procura des bases et des avant-postes, s'empara de Métemma, acquit de la Porte le droit d'occuper en son nom tout le littoral de la Mer Rouge. Il avait conçu un plan grandiose. Il voulait construire un chemin de fer, qui devait,

> dans une immense ellipse, comprendre toutes les provinces soudaniennes (moins le Kordofan)... La voie partirait de Korosko, point extrême de la navigation sur le Nil, franchirait l'Amour de Korosko par les mêmes passes que suivait la route caravanière, irait rejoindre le Nil à Abou-Hamed, et le suivre jusqu'à Khartoum, puis, tirant à l'Est, atteindre Kassala et de là se rendre à la mer Rouge, à Souakim.

Hassan bey Damiati, élève de l'Ecole Polytechnique,

avait étudié la route entre Kassala et Souakim, passant,

entre Telgou et Langheb, à travers un pâté de montagnes granitiques et d'ondulations de grès et de calcaire qui eussent exigé des travaux à faire reculer les compagnies les plus aventureuses,

mais qui n'auraient pas effrayé les Pharaons, et Ismaïl se croyait l'un d'eux. En attendant de réaliser ce grand œuvre, il fortifia Massaouah, relia cet îlot de corail à la terre ferme par une digue et y jeta une garnison. Il fit de Souakim « une place d'armes destinée à dominer le littoral et à fermer en cas de besoin les routes de Khartoum et de Berber ». Maître du Soudan, de Khartoum à Kassala et Souakim, il se rendrait, pensait-il, plus aisément maître de l'Ethiopie...

En octobre 1867, la tournure que prenait le différend entre Théodoros et l'Angleterre le contraria sérieusement. La proie tant convoitée risquait de lui échapper. En cas de conflit, le lion britannique ne ferait qu'une bouchée du lionceau éthiopien. Profitant du séjour au Kaire d'Isaïe, archevêque et patriarche arménien de Jérusalem, il l'engagea à adresser la lettre suivante :

A Son Auguste Fils, qui est orné des dons divins, le Grand Monarque, Roi d'Abyssinie, et le Haut Gardien de tous ses territoires.

J'ai l'honneur d'aviser Votre Majesté que, profitant de la sécurité et de la paix dont le vice-roi fait jouir ses Etats... j'ai voulu voir, moi aussi, ce charmant pays et visiter les monuments sacrés qu'il renferme : partout j'y ai vu l'ordre régner, et ce qui m'a le plus frappé, ce sont les faveurs dont sont comblées, là, toutes les communautés de chrétiens orthodoxes. Mais toutes ces beautés et tous ces bienfaits ne sont rien en comparaison de l'affection et de la sollicitude dont est animée pour Votre Auguste Personne et pour votre beau royaume le grand vice-roi d'Egypte, qui tient à cœur de remplir envers vous ses devoirs de loyal sujet... Comptant sur la haute sagesse de Votre Majesté, comme aussi sur la grande prudence et la perspicacité dont Elle est douée, Son Altesse le vice-roi a trouvé convenable d'adresser lui-même à Votre

Majesté une lettre pleine de cordialité, dans l'espoir d'amener Votre cœur généreux à un point qui fera honneur à Votre sagacité personnelle et à Votre magnanimité royale en rendant la liberté aux prisonniers anglais avec tous les égards convenables, comme étant le seul moyen de conjurer les funestes conséquences de cette grande invasion dont tout homme de bon sens peut prévoir les maux, et à renouer et consolider les anciens liens d'amitié qui l'unissaient au gouvernement de la Grande-Bretagne.

Sa Béatitude se permettait, innocemment, ou perfidement, d'approuver et d'appuyer « ces bons sentiments que Son Altesse le Vice-Roi exprimait avec tant de franchise et de sincérité ». Le Grand Monarque, Roi d'Abyssinie, ne daigna pas suivre les conseils « désintéressés » que lui donnaient le Grand Vice-Roi Ismaïl et le serviteur de Dieu Isaïe. Il n'en fit qu'à sa tête, qu'il avait dure. Le 2 janvier 1868, sir Robert Napier débarquait à Zoula, dans Annesley Bay. L'alerte fut chaude. Les rapides progrès des Anglais impressionnèrent vivement Son Altesse. Elle respira quand, après sa victoire de Magdala, et le suicide de Théodoros, sir Robert s'engagea à évacuer l'Ethiopie. Pour qu'il déguerpît au plus tôt, le pacha racheta le matériel de campement et de chemin de fer, et tout fourniment de l'armée britannique...

Après avoir frappé d'admiration l'Europe lors de la fantasia donnée à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez, Ismaïl se flattait de frapper d'épouvante les Ethiopiens. Un musulman d'Adoua, Mahmoud ibn Youssef, était venu le trouver secrètement et lui proposer de la part de la dame Mestouatt, qui régnait sur les Wallos-Gallas, une alliance contre Yohannès Kassa et ses vassaux, Ismaïl naturellement avait promis de faire de sa « sœur » musulmane la reine de l'Ethiopie. Allah lui avait dépêché en outre l'homme qu'il lui fallait pour mener à bien cette entreprise. C'était Werner Munzinger, ci-devant vice-consul, bien que Suisse allemand, de France et d'Angleterre à Massaouah. « Cet homme n'a qu'un cœur et il sert plusieurs maîtres », avait dit de lui Yohannès Kassa, roi du Tigré. Après 1870, Munzinger, lâchant les

deux maîtres qu'il servait, pour se venger de Kassa qui avait refusé de lui céder la province de Boghos, loua ses bons et loyaux offices au Khédive. Ayant épousé la fille d'un petit fermier du plateau d'Hamacen, cet aventurier faisait passer sa femme pour une princesse de cette province, à la domination de laquelle elle élevait des prétentions. Il se rendit au Kaire, vit Ismaïl et le convainquit que lui seul était capable de réaliser ses desseins. Il lui expliqua comment et, le 23 avril 1872, le pacha nomma le Suisse gouverneur de Massaouah, en remplacement d'Eddin bey. Munzinger commença par dresser contre Kassa son beau-frère Gobaise. Mgr Touvier, chef de la mission des Lazaristes, se fit son complice. Il engagea le prince du Godjam à prendre les armes et à marcher contre Kassa, lui promettant qu'il serait soutenu dans sa lutte. L'évêque et ses prêtres ne s'en tinrent pas là, ils exhortèrent les sujets de Kassa à refuser le tribut, à abandonner leurs villages et à se réfugier avec leurs troupeaux sur les montagnes. Poussé à bout, Kassa fit brûler les maisons et les églises de ses sujets catholiques rebelles, qu'il ramena dans leurs villages, où ils restèrent enchaînés jusqu'à ce qu'ils eussent payé leur tribut, — et il bannit de ses états les prêtres semeurs de révolte. Mgr Touvier et ses acolytes se retirèrent en Egypte et invoquèrent l'appui d'Ismaïl, qui, naturellement, s'empressa d'écrire à Kassa une lettre de menaces et d'injures, lui demandant compte de sa conduite vis-à-vis des prêtres catholiques, et comme il aurait pu le faire s'il se fût adressé à quelqu'un de ses lieutenants, lui donna l'ordre de laisser rentrer les catholiques français en Ethiopie et de reconnaître leurs églises. Les émissaires de Munzinger se répandaient dans les provinces, excitant les vassaux du Négus à la révolte : « Ne payez pas le tribut à Kassa, leur disaient-ils, mettez-vous à la tête de vos soldats, envahissez le Tigré. » « Unissez-vous, écrivait le Suisse au Ras Woronya dans l'Amhara, au ras Ménélik dans le Choa, à Ali Bourrou dans le Lasta; unissez-vous, marchez contre le Négus, l'Egypte vous soutiendra. Si Kassa se porte à votre rencontre, j'entrerai derrière lui à Adoua. » Par cette perfide tactique, Mun-

zinger paralysait Kassa, l'empêchait de marcher sur Gondar, de s'emparer de l'Amhara et d'achever l'unification de l'Ethiopie. Profitant de l'éloignement de Kassa qui se trouvait avec son armée aux confins du Godjam, occupé à régler avec le roi de Galla, Ménélik, la question du Choa, Munzinger fit main-basse sur le pays de Boghos, sis au Nord d'Hamacen, qui dominait les meilleures routes allant de la côte à Kassala. C'était le premier pas vers la conquête de l'Ethiopie. Par des annexions successives, on porterait la frontière de l'Egypte vers le Mareb, et le « vice-roi » se trouverait posséder tout le nord de l'Ethiopie, les districts de Halaï et Senafi, les pays de Shoho et de Danakil. On entreprendrait ensuite le Choa, et l'Ethiopie entière ne tarderait pas à tomber au pouvoir d'Ismaïl, qui imposerait sa domination sur les vastes territoires qui s'étendent entre le cap Guardafui et Suez et les lacs Albert et Victoria Nyanza.

Au lendemain de la première représentation d'*Aïda,* le *Daily Telegraph,* dévoilait ces combinaisons :

Nous avons reçu de Massaouah la nouvelle qu'une expédition de deux mille soldats égyptiens, armés de carabines Remington, de mitrailleuses et de canons, s'est emparée, le 1er juillet, des provinces abyssines de Boghos, de Hullal, de Bejuk (4) par ordre du vice-roi, agissant d'après les sollicitations des musulmans abyssins et avec l'approbation du gouvernement de Constantinople. Le bey Munzinger, gouverneur de Massaouah, commande l'expédition, qui opère avec le plus grand secret. On dit que la conquête de l'Abyssinie peut être achevée en trois semaines par les troupes égyptiennes qui sont à Boghos. L'empereur Kassa marche sur Adoua avec dix mille hommes, et on dit qu'il a déclaré que les Egyptiens auraient à se rendre avec leurs canons. On croit toutefois que Kassa ne pourra rien faire parce qu'il n'est pas convenable-

(4) « Les noms de [ces] quatre districts... sont passablement écorchés par la dépêche.. Il n'y a pas, en Abyssinie, de Hulhal, de Bejuk... Il existe dans le petits Etat de Bogos, soi-disant indépendant et dont l'Egypte réclame la possession, un Halhal. Au sud de ce petit Etat se trouve une tribu de Bachit, qui rappelle de très loin Bejuk... » Léon Cahun: *Le Soir,* 19 août 1872.

ment armé, et on craint que toute l'Abyssinie ne tombe au pouvoir de Munzinger, qui en serait nommé roi. Le prétexte du mouvement est la nécessité de posséder la route entre Massaouah, sur la mer Rouge, et Boghos, sur laquelle les guerres civiles et les vols à main armée ont rendu toute circulation impossible. La reine d'Abyssinie Mestiata (5) a demandé la protection du vice-roi contre les chrétiens; le roi de Choa a été très irrité de cette demande et fait la reine prisonnière. Les troupes égyptiennes attaqueront ensuite Magdala, et on attend un renfort de trois mille hommes de Suez pour entreprendre cette seconde expédition. De nombreux aventuriers se sont joints aux assaillants afin de partager le butin. Tout le plan est organisé de façon à assurer à l'Egypte et à un certain nombre d'aventuriers les avantages d'un pillage avant que l'Europe n'apprenne ce qui se passe et ne puisse prendre des mesures pour intervenir. La province de Boghos paie un tribut à l'Abyssinie, et sa neutralité a été garantie, dit-on, par l'Angleterre.

Il y avait bien des « dit-on » et des « croit-on » dans cette correspondance, qui contenait aussi bien des inexactitudes, mais elle se faisait l'écho des bruits qui couraient à Massaouah et le long du littoral, d'après les mouvements de troupes khédiviales qu'on observait sur la frontière d'Egypte et d'Ethiopie. Interpellé à la Chambre des Communes, Lord Granville répondit que le gouvernement de Sa Majesté Britannique n'était pas au courant de cette prétendue expédition. Si les détails n'en étaient pas exacts, elle était, dans son ensemble, parfaitement vraisemblable, et pour les gens perspicaces, cette nouvelle prématurée, qui, très singulièrement, anticipait sur les événements, jetait un jour nouveau sur les visées impérialistes du pacha d'Egypte.

Il est parfaitement clair que le souverain d'Egypte inaugure par là une politique aussi large qu'audacieuse, observait la *Pall-Mall Gazette*. Ismaïl pacha, qu'il soit mû par le désir d'accroître son immense opulence, par l'ambition inhérente aux Pharaons ou par des projets philanthropiques, découvre tous

(5) **Mestouatt.**

ses plans dans le mouvement actuel. Il rêve la possession complète pour lui et ses successeurs du pays qui s'étend de Damiette et de Rosette jusqu'aux sources dont les embranchements bleus ou blancs recueillent toutes les eaux intérieures de l'Afrique. Il a envoyé Baker Pacha conquérir pour lui le pays de Bari et tout ce qui se trouve entre Gondokoro et les Grands Lacs découverts par les voyageurs anglais. L'intérêt de la chrétienté pour cette expédition de sir Samuel Baker est évident, puisque la propagande anti-esclavagiste y gagnera, mais son brave et habile chef a depuis longtemps découvert que le résultat qu'il convoite le plus n'est pas celui qu'on a surtout en vue au Caire. L'Abyssinie renferme les sources du Bahr-el-Asrek, elle possède un beau littoral et, ajoutée à l'Egypte avec la Nubie, le Dongola, le Kordofan, les régions de Sennaar et les merveilleuses montagnes Nyanza, elle constituera un royaume superbe, vraiment royal, dont les revenus, grâce au commerce que le Nil favorise et aux chemins de fer qui courent de plus en plus au Sud, rendront le vice-roi réellement puissant et lui donneront une autorité presque sans limites sur tout le Nord-Est de l'Afrique.

A huit ans d'intervalle, le leader de la *Pall-Mall Gazette* précisait et confirmait les projets ambitieux d'Ismaïl, tels que celui-ci, par la plume servile de Mariette bey, les avait exposés en tête de l'*Aperçu de l'Histoire de l'Egypte.*

Il y a quelque cinq degrés entre le fleuve Blanc et le centre de l'Abyssinie, écrivait Léon Cahun dans le *Soir* (19 août 1872) et M. W. Munzinger au Nord-Est, à Massaouah, n'est pas près de coopérer avec M. Baker, au Sud-Ouest, à Gondokoro.

En tout cas, l'Europe était prévenue, et les banquiers encouragés à prêter de l'argent à un pacha qui, sans aucun doute, dans un avenir très rapproché, ne se contenterait plus de l'honneur d'être le vassal de la Sublime Porte.

Sur ces entrefaites, lord Granville reçut au *Foreign Office* la visite de M. G.-C. Kirkham, « général » au service du Négus (6), qui lui exposa les plaintes et les

(6) Voyez « Au Service du Négus, le général Kirkham : *la Revue Bleue,* 2 novembre 1935.

alarmes d'Até Yohannès Kassa. Son Excellence, ayant télégraphié au consul général de S.M.B. au Kaire, pour savoir à quoi s'en tenir, répondit à l'Ethiopien :

...Ismaïl Pacha m'a assuré qu'il était loin d'avoir la moindre intention d'envahir votre territoire; que quelques maraudeurs, sortis du territoire abyssin, avaient, au contraire, passé la frontière, attaquant plusieurs messagers égyptiens, enlevé une grande quantité de bétail et emmené quelques centaines d'habitants prisonniers; qu'il avait demandé à Votre Altesse la restitution des prisonniers et du bétail, et que, n'ayant reçu aucune réponse à sa lettre, il avait fait placer quelques troupes sur ses frontières pour éviter le renouvellement de semblables attaques; que ses troupes avaient reçu ordre de ne point franchir la frontière, lors même qu'elles seraient attaquées. Quant à la prétention que le Pacha aurait émise de revendiquer le Mareb comme frontière, Ismaïl Pacha a donné les assurances les plus formelles qu'il n'avait jamais émis de pareilles prétentions. Telles étant les assurances que le gouvernement de Sa Majesté Britannique a reçues du Khédive, j'ai bon espoir qu'avant même que cette lettre vous parvienne, toutes vos inquiétudes à ce sujet auront disparu, et que, par une attention soutenue à maintenir la tranquillité sur la frontière commune, tout malentendu sera dès lors évité pour l'avenir.

En assurant Votre Altesse de mon amitié sincère, j'appelle sur sa tête la protection et la bénédiction du Très Haut.

Votre ami sincère,

GRANVILLE.

Le Roi des Rois avait également appelé à son aide le gouvernement de la République. Le « général » Kirkham avait remis à l'ambassadeur de France à Londres une lettre datée d'Adoua, 10 avril 1872, destinée à Monsieur Thiers, et ainsi conçue :

Je ne vous ai pas écrit jusqu'à ce jour parce que j'ai appris que vous étiez en guerre avec l'Allemagne et que je savais que, pour cette raison, vous étiez occupé. Du temps du roi Louis-Philippe, votre pays et le mien étaient amis, et maintenant je suis rentré au pays de mes pères, et j'occupe le trône, et

je voudrais que nous et nos pays soyons unis... [Les Turcs et Ismaïl Pacha] voudraient que je devinsse mahométan et que mon peuple fût vendu comme esclave. Mais je sais que vous ne voudriez pas que je devienne mahométan et que mon peuple soit vendu comme esclave, car vous êtes un vrai chrétien et nous ne faisons qu'un devant le Christ. Maintenant, jugez toutes ces choses pour moi... Je prie Dieu de vous tenir en bonne santé, et vous et votre peuple en prospérité.

Monsieur Thiers, qui était un vrai pharisien, et, n'ayant pas de consul à Adoua, nullement informé des choses éthiopiennes, ne daigna pas répondre à Yohannès Kassa...

Ismaïl n'était pas aussi opulent qu'on se l'imaginait à Londres. Le khédive n'était plus un nabab. S'il n'avait rien entrepris encore contre l'Ethiopie, c'est que le nerf de la guerre lui faisait défaut. La vente de ses actions du Canal de Suez à l'Angleterre remplit très opportunément son trésor à sec. Il employa une partie des quatre millions de livres sterling que lui avait comptées le gouvernement de Sa Majesté Britannique à apaiser quelques créanciers pressés, pressants et par trop bruyants, et l'autre partie à mettre sur pied l'expédition si longtemps différée. Il prévint Munzinger que le moment d'agir était venu. L'offensive fut décidée et préparée dans le plus grand secret. Une dépêche Reuter, datée du Kaire, le 30 octobre 1875, annonça :

Les troupes égyptiennes sont entrées en Abyssinie. Les troupes du roi d'Abyssinie se sont retirées devant elles sans offrir de résistance.

Effectivement, au mois d'octobre, les troupes khédiviales, en grande partie composées surtout de nègres, ayant, pour la plupart, combattu sous Bazaine, au Mexique, s'étaient ébranlées du Sanheit en direction du plateau d'Hamacen. Une autre colonne quitta Massaouah et prit la route de Kiagour. Les deux détachements opérèrent leur jonction à Koudofelasie. Ils comprenaient 2.500 fantassins armés de fusils Remington, 2 batteries de montagnes, des howitzers de 6 livres, et 6 fusées, le tout sous le commandement du major danois Aren-

drup, qu'assistaient les majors américains Dennison et Derholtz et le major turco-égyptien Raïf. Le neveu de Nubar pacha, Arakel bey, accompagnait le corps expéditionnaire, ayant dans ses bagages le firman vice-royal qui le nommait gouverneur des provinces à conquérir. De Koudofelasie, les troupes khédiviales avaient poursuivi leur avance vers le Hamacen, sans coup férir, tous les gens de ce plateau, en état de porter les armes, étant allés se joindre aux troupes de Yohannès Kassa...

Les semaines passaient, et on se morfondait au Kaire, dans l'attente d'un bulletin de victoire. Reuter se taisait. Officielles ou officieuses, les gazettes imitaient son mutisme. Dans l'entourage du Khédive on assurait maintenant que Son Altesse n'avait nullement l'intention d'annexer l'Ethiopie, ou même l'une quelconque de ses provinces, et qu'elle se contenterait de flanquer une raclée à son empereur qui lui servît de leçon : il saurait ce qu'il lui en coûterait à l'avenir de ne pas tenir en main ses sujets, trop enclins à piller le territoire égyptien. Quelques précautions qu'on eût prises pour que rien n'en transpirât, la nouvelle se répandit du massacre des troupes khédiviales, y compris Arakel bey, Arendrup et ses plus braves lieutenants. Munzinger, de son côté, avait subi le même sort. Après avoir observé, trois semaines durant, le silence le plus complet sur les opérations en Ethiopie, le gouvernement de Son Altesse se décidait, fin décembre, à publier dans le journal officiel *Wakaï Masreï*, une version de cette campagne, dont, à son gré, le public se préoccupait plus que de raison. En vérité, disait ce communiqué, les troupes khédiviales avaient engagé dans les différents combats qui avaient eu lieu là-bas 11 compagnies et avaient eu 770 tués; mais elles avaient tué 20.000 Ethiopiens ; parmi les morts figuraient le grand vizir de Kassa, son commandant en chef et deux gouverneurs de province, — exploit qui rappelait au correspondant du *Times* les fanfaronnades de Falstaff. Les Ethiopiens, selon le *Wakaï Masreï*, ayant le Négus à leur tête, s'étaient montrés devant la ville ouverte d'Akhtal, proche Massaouah, et avaient

sommé, par écrit, les Egyptiens d'avoir à se rendre; ceux-ci, également par écrit, répliquèrent qu'ils n'étaient pas autorisés à le faire et qu'ils devaient en référer au Kaire. Sur cette réponse, les Ethiopiens s'étaient retirés, les Egyptiens en avaient fait autant de leur côté, craignant, sans doute, observait avec humour le correspondant du *Times,* de ne pas trouver, à la prochaine occasion, autant de civilité chez l'adversaire. Quant à Munzinger, il avait trouvé la mort au cours d'une visite qu'il rendait à une tribu de chasseurs d'esclaves, avec le chef de laquelle il négociait un traité qui devait mettre fin à cet infâme trafic : une nuit, ses hôtes l'avaient lâchement assassiné...

La vérité, que le Khédive s'efforçait de camoufler, était bien plus horrible qu'on ne le soupçonnait. Ismaïl s'était imaginé qu'il suffisait d'un simple raid pour mettre à la raison les Ethiopiens et réduire leur pays en esclavage. Les avertissements ne lui avaient pas manqué, qui eussent dû le rendre plus circonspect. Dans l'avant-propos de ses *Souvenirs d'un voyage en Abyssinie* (1868-1869), publiés en 1873 au Kaire, à la Librairie nouvelle Ebner et Cie, le capitaine Alexandre Girard avait écrit :

...Il ne faut pas se le dissimuler, l'Abyssinie n'est pas aussi facile à conquérir que l'on pourrait le supposer. Il y a du sang viril dans les veines de la nation abyssinienne, et des obstacles matériels inouïs à vaincre pour occuper son territoire. Les Anglais l'ont bien compris en 1868. Ils se sont embarqués sur leur vaisseau dès qu'ils ont eu atteint le but qu'ils s'étaient proposé. Cet exemple mérite d'être médité.

Cet exemple, Ismaïl l'avait médité, mais pour en tirer des conclusions conformes à ses désirs. L'événement l'avait surpris et comme stupéfié. A la sommation qu'Arakel bey lui avait adressée d'avoir à lui livrer l'Hamacen et le Seraë et de lui payer un tribut d'un million de livres turques, Yohannès Kassa avait répondu :

Le Khédive, dit-on, habite de somptueux palais; moi, je suis un pauvre homme et n'ai qu'une tente pour abri. Com-

ment ton maître m'envoie-t-il demander de l'or? Il est vrai que j'ai un million de thallaris en réserve sur une montagne. Dis au Khédive d'envoyer un million de soldats. Je promets de leur donner l'Hamacen et le Seraë pour cimetière.

Il avait tenu parole. Aux *askaris* qu'Ismaïl avait envoyés contre lui, il avait donné la plaine de Gundet pour cimetière. Ceux qui avaient échappé au charnier, il les avait retournés, châtrés, avec ce billet :

Voici tes soldats, Ismaïl. S'il te faut encore d'autres eunuques, envoie-moi ce qui reste de ton armée.

Sa victoire, Abè Yohannès Kassa l'avait annoncée en ces termes à son ami M. de Sarzec, consul de France à Massaouah :

Comment vous portez-vous? Moi et mes soldats, grâce au ciel et à l'intervention des saints et par le dieu des armées, nous sommes sains et saufs! Bonne nouvelle, j'ai vaincu! Par la grâce de Dieu, j'ai battu mes ennemis. De tous les Egyptiens qui avaient envahi mon pays, pas un seul n'a survécu, tous sont morts. Mon cœur est dans la joie. Vous, mon ami, réjouissez-vous aussi. Venez maintenant, sans perdre de temps.

Ecrit à Addihoala, le 9 Hédard de l'an 1868 (30 novembre).

Ismaïl jura de prendre coûte que coûte sa revanche. Il la lui fallait rapide, complète, foudroyante. Il y allait de son prestige et de son crédit. Ce qui lui restait de soldats et ce qui lui restait de livres sterling, y passeraient. Cette fois-ci, c'est une véritable expédition qu'il lancerait contre l'Ethiopie. Dès les premiers jours de décembre, il avait convoqué en conseil de guerre ses ministres et ses stratèges mercenaires. Le chef d'état-major, Stone Pacha, présenta le plan d'opérations qu'il avait élaboré d'après les renseignements de l'abbé Duflos qui, cependant n'avait pas eu à se plaindre du Négus, ayant, de son propre aveu, reçu de la part de ce monarque « des preuves non équivoques d'une amitié sincère », amitié qui s'était traduite par le don d'une « jolie vache », le jour de Pâques, la faculté de catéchiser comme il voulait, — « que m'importe à moi, avait dit le Négus,

tant pis pour ceux qui se laisseront prendre » — et l'octroi d'un sauf-conduit dicté par Sa Majesté, portant son sceau, libellé comme suit : « Ecrit de l'Elu de Dieu, Yohannès, Roi des Rois d'Ethiopie et de toutes ses dépendances. Abba Duflos est mon ami, soit qu'il aille, soit qu'il vienne. Que nul ne le touche. » En reconnaissance de cette insigne faveur, que nul missionnaire en Ethiopie n'avait obtenue avant lui, Abba Duflos se fit l'auxiliaire de ceux qui voulaient détruire le Négus et asservir son peuple, en leur en indiquant les pistes, montagnes et passes. Le Conseil des ministres approuva le plan de Stone Pacha. Ratib Pacha fut investi du commandement en chef, le général américain Loring devant le seconder comme chef d'état-major. Son Altesse prit la parole. Le conciliabule qui se tenait à huis clos rappelait la scène d'*Aïda* où le Roi harangue ses ministres :

Alta cagion vi aduna
O fidi Egizii, al vostro Re d'intorno.
Dai confin d'Etiopia un Messaggiero
Dianzi giungea — gravi novelle ei reca...

[Une haute raison vous assemble, ô fidèles Egyptiens, autour de votre roi... Des frontières d'Ethiopie tantôt un messager est arrivé. Il apporte de graves nouvelles.]

Son Altesse affirma qu'elle n'avait pas d'autre objet en vue, en reprenant l'offensive, que de venger le meurtre d'Arendrup et d'Arakel et de faire passer aux barbares éthiopiens le goût des incursions et du pillage. Compère Nubar recommanda qu'on s'abstînt avec soin de prononcer le nom de conquête, le gouvernement de Son Altesse voulant être en règle avec le droit international.

L'objectif d'Ismaïl était bien la conquête de l'Ethiopie, et il en doutait si peu qu'il voulut que la gloire en rejaillît sur son second fils, Hassan Pacha. Il l'avait eu d'une esclave, mais ne l'en chérissait pas moins. Le destinant à la carrière des armes, il l'avait envoyé à Oxford et lui avait donné pour aide-de-camp un colonel de l'armée britannique. Hassan apprit l'anglais et des rudiments d'économie politique. Il s'adonna surtout aux

sports. Hôte du duc de Sutherland, il chassa le daim en Ros-shire. Le *dean* (chanoine) Liddel lui fit un peu de morale protestante. En 1873, Hassan était rentré en Egypte, simili-gentleman, crevant de santé, les joues roses, plein d'humour et d'entrain, le tarbouche incliné sur l'oreille, l'œil effronté. Son père le maria à Khadidjeh Hanoum, fille de Méhémet-Ali Pacha et petite-fille du grand Méhémet-Ali. Comme Hassan devait être un jour le généralissime de ses armées, Ismaïl l'expédia peu après à l'Académie de guerre de Berlin, où il atteignit au grade de major. Estimant que le prince était assez calé dans l'art militaire, Son Altesse pria Sa Majesté Impériale de lui faire la grâce d'accorder à son fils un délai de quelques semaines, le temps de s'initier, en Ethiopie, au métier, qui serait bientôt le sien, de conquérant. En rentrant de Berlin, Hassan avait de l'officier prussien la tournure engoncée, l'allure raide, le geste brutal et le ton cassant, il ne prononçait plus l'anglais qu'avec l'accent tudesque. Ismaïl, qui avait pour lui les yeux du Roi pour Radamès, eût pu s'écrier en l'accueillant :

...— Le sacre
Armi ti cingi e alla vittoria vola.

[Viens ceindre les armes sacrées, et vole à la victoire!]

et Hassan-Radamès, qui se croyait un foudre de guerre, eût pu répliquer au Roi-Khédive :

Sacro fremito di gloria
Tutta l'anima mi investe —
Su! corriamo alla vittoria!
Guerra e morte allo stranier!

[Un frémissement sacré de gloire vient agiter tout mon être. — Debout! courons à la victoire! guerre et mort à l'étranger!]

Il vola à la victoire comme à une partie de sport...

A Abdin et à Guéziréh, on partageait l'optimisme de Son Altesse. D'avance, on montrait l'armée khédiviale s'élançant, sur les traces des camarades dont elle brûlait de venger la mort, à l'assaut du plateau d'Hamacen. Une dépêche Reuter, datée du Kaire, 11 février, annonça que les troupes khédiviales avaient atteint Gonderati (?), une

autre dépêche, datée du 22, que Ratib Pacha avait reçu la soumission de Wallad Danguil, gouverneur d'Hamacen, qu'il l'avait maintenu dans ses fonctions sur le district s'étendant de ce plateau jusqu'à la rivière Mareb. Puis ce fut le silence. Des semaines, un mois s'écoulèrent, sans qu'on eût reçu de nouvelles de là-bas. De sinistres rumeurs commencèrent à circuler. On affirmait que l'armée de Son Altesse avait subi une défaite encore plus sanglante que celle de novembre dernier. Les feuilles à la solde du « vice-roi » traitèrent avec mépris ces racontars. Il fallait, disaient-elles, être ou fou ou imbécile pour penser un seul instant que les soldats du Khédive, pourvus d'une artillerie du plus récent modèle, armés de fusils de précision, admirablement organisés, équipés avec soin, commandés par le plus habile tacticien que Son Altesse eût à son service et par des chefs qui avaient l'expérience des champs de bataille, pussent seulement être tenus en échec par une nuée de myrmidons grotesquement armés d'antiques mousquetons et de canons hors d'usage. Reuter semblait confirmer cette façon de voir. Ses dépêches annonçaient que, le 7 mars, les Ethiopiens ayant attaqué le camp retranché des Egyptiens à Gourah, avaient été repoussés avec perte Le lendemain, le prince Hassan, à la tête de quelques bataillons, exécutait une sortie et s'emparait d'une importante position. De part et d'autre, les pertes avaient été lourdes. Le surlendemain, l'ennemi attaquait de nouveau, une grande bataille avait lieu, qui se terminait par la déroute complète de Yohannès Kassa et de son armée, poursuivis sans répit par les troupes du Khédive. Le Négus avait enfin écrit au prince Hassan pour solliciter l'*aman*. Aussitôt, le *Mahroussa* avait été expédié de Suez à Massaouah, avec des dépêches contenant des conditions de paix très modérées. Son Altesse avait atteint ses buts. L'honneur était sauf. Renchérissant sur ces communiqués réticents, inconsistants, et, dans le fond, d'une invraisemblance criante, la presse locale, indigène et franque, exaltait la bravoure non pareille des soldats de Son Altesse, contraints de se battre 3 contre 1, et de nuit, contrairement aux usages observés

par les belligérants civilisés. Mais les Européens mettaient en doute et ces prouesses et les circonstances dans lesquelles on prétendait qu'elles avaient été accomplies, remarquant avec ironie que, si les journaux avaient laissé la vie sauve à Yohannès Kassa, c'est qu'on avait besoin du Roi des Rois pour la signature du traité de paix, mais les cruels typos avaient impitoyablement massacré son grand vizir et tous ses ministres. Mariette, qui venait de publier à Leipzig, sous les auspices de Son Altesse le Khédive d'Egypte, les *Listes géographiques des pylones de Karnak comprenant la Palestine, l'Ethiopie, le pays de Somal,* Mariette, lui, se souvenait de ce passage de l'article de M. Renan, au sujet des stèles déchiffrées dans Thèbes aux cent portes, paru dans la *Revue des Deux Mondes* :

Plus d'une fois, à la vue de ces files de vaincus humiliés ou exterminés par le pharaon, j'ai pu regretter que les vaincus aussi n'aient pas su peindre. Le style officiel des scribes royaux me faisait involontairement songer à cette relation chinoise de l'une des dernières expéditions anglaises, où l'on voit la défaite des barbares, ceux-ci se jetant aux pieds de l'empereur pour lui demander grâce, et l'empereur, par pitié pure, leur accordant un territoire.

Ici, en Egypte, c'étaient les « vainqueurs » qui imitaient la chauvine mauvaise foi des Chinois. L'autre face de la stèle, la face secrète, la face honteuse, montrait ceci :

L'expédition ordonnée par Ismaïl se composait ainsi qu'il suit :

5 régiments d'infanterie à trois bataillons par régiment........................	12.500	hommes
3 escadrons de cavalerie de 150 hommes..	450	—
1 bataillon du génie	830	—
2 batteries de campagne Krupp	12	pièces
1 batterie de campagne (ancien système acier)................................	6	—

12 fusées.
Train : 1.600 à 1.800 hommes.
Mulets, petits chevaux et chameaux : 3.400.

Partie de Massaouah, le 24 janvier 1876, l'armée khédiviale, après avoir franchi le Bahr Riza, avait gravi la colline de Bamba, sur les confins de l'Ethiopie. Au bout de quatre jours de marche, elle faisait halte dans la vallée de Gourah et y établissait un camp entouré de remparts pourvus de douves de troncs d'arbres, flanqué à l'un de ses angles d'un fortin confié à la garde de deux bataillons disposant de quelques batteries. Le site était charmant. Une petite rivière serpentait à travers la vallée couverte d'herbes et encaissée dans des bois. Les soldats du Khédive grelottaient autant de peur que de froid. Sur le point de quitter Massaouah, ils avaient vu venir à eux une centaine de leurs camarades, des prisonniers que Yohannès Kassa renvoyait au Khédive. Vingt-sept d'entre eux étaient horriblement mutilés. Ils parlaient à la façon des *khaouals* et leur contèrent leurs souffrances et leurs malheurs, et cette boucherie de Gundet, que l'Effendina avait cachée aux Egyptiens; ils disaient la vaillance des Ethiopiens et les obstacles naturels qui, à chaque pas, entravaient l'avance d'une armée qu'on avait menée à la mort. Ce récit remplit de frayeur nègres et fellahs. Les officiers eux-mêmes, complètement démoralisés, s'étaient mis à maudire la folle et inutile aventure dans laquelle on les lançait, se lamentant sur le sort qui les attendait. Il y avait, en Egypte, plus de terres qu'ils n'en pouvaient cultiver, et le Phiraoun Ismaïl eût mieux fait de les laisser labourer en paix leurs champs et procurer, à la sueur de leur front, un peu de *dourah* (maïs) à leurs familles qui crevaient la faim, pendant qu'eux-mêmes ils allaient crever, là-haut, sur ces montagnes ennemies... Sac au dos, ils s'étaient mis en route, maugréant contre leur destinée. Point rassurés, dans leur hallucination, ils voyaient derrière chaque buisson des *habechi* embusqués, lance au poing. Ils avaient avancé péniblement à travers les gorges des montagnes, étreints par la terreur, persuadés que les rochers allaient rouler sur eux, poussés par l'ennemi, et les écraser tous, jusqu'au dernier... Le 7 mars, un peu avant 10 heures du matin, l'alarme fut donnée au camp khédivial. Yohannès Kassa était signalé à l'horizon. Huit

bataillons d'infanterie, deux escadrons et demi de cavalerie, traînant 12 pièces de montagnes, se portèrent vers le Nord, afin de joindre les forces laissées à Khaya-Khor, au sommet duquel un autre fortin avait été construit. Les Ethiopiens parurent et le combat s'engagea. Il ne dura guère. L'armée khédiviale se débanda. Soldats, sous-officiers, officiers, pachas, beys, effendis, turcs, américains, pliant sous l'avalanche, lâchèrent pied, tournèrent bride, tournèrent les talons, cherchèrent leur salut dans la fuite et n'y trouvant que la mort, harponnés et transpercés par les lances des guerriers de Yohannès Kassa acharnés à les traquer. Des milliers de cadavres coiffés de tarbouches jonchèrent, en quelques heures, la plaine ensanglantée où gisaient, pêle-mêle, des bêtes éventrées, la caisse de l'armée, des fusils, des sabres, des revolvers, des canons, des mitrailleuses, des pioches, tout le matériel de cette fatale campagne...

Le rêve pharaonique d'Ismaïl pacha, Khédive d'Egypte, était brutalement dissipé. Amonasro avait vaincu Radamès, il l'avait fait prisonnier. Les scènes triomphales d'*Aïda* avaient pour théâtre non pas Thèbes, ou le Kaire, mais Adoua. La nuit, dans ses cauchemars, Ismaïl voyait l'une des entrées de la capitale éthiopienne. Até Yohannès Kassa entrait, revêtu de la pourpre impériale, du *kintab*, tunique de soie brodée d'or, et d'un *lemd*, pèlerine en peau de lion. Il s'avance, entouré de ses vassaux, vêtus de costumes aux couleurs éclatantes. Un peuple frémissant l'acclame, il prend place sous la tente, les *ras* lui font cercle; derrière lui, son armée, infanterie et cavalerie, se tient rangée en bataille. Le Négus ordonne que devant lui soient conduits les prisonniers. Ils sont des milliers qui défilent devant sa tente, nus comme vers, bruns comme le limon du Nil, ou noirs comme l'ébène. Une pierre au cou, ils s'agenouillent, un par un, et, le front dans la poussière, baisent l'orteil de Yohannès Kassa, le fils D'jabafankel, le lion, fils de lion. Les *ras* crient : « Mort aux ennemis de la patrie! » et le peuple, qui fait le chœur, ne demande pas grâce pour les infortunés. Le Négus leur laisse la vie sauve, mais il ordonne

qu'ils soient tous châtrés. On les emmène, sous les huées. En tête, marche Hassan-Radamès, le fils de Son Altesse... (7).

C'était pour Até Yohannès Kassa, empereur d'Ethiopie, que sonnaient les fanfares de la céleste *Aïda*.

AURIANT.

(7) On vit reparaître au Kaire, quelques mois plus tard, le prince Hassan, honteux comme le renard de la fable, et surtout de sa voix, qui était celle des femmes et des *khaouals* (gitons). Des gens bien informés assuraient que le Khédive, son père, avait payé 200.000 tallaris (un million de francs) sa rançon et qu'il portait sur son bras droit une croix que le Négus lui avait imprimée au fer rouge en lui disant: « Tu porteras toujours la marque du roi chrétien. »

LA RESCOUSSE[1]

—

SECONDE PARTIE

LA CÔTE DU REFUGE

I

La côte, au large de laquelle le petit brick, flottant droit sur son ancre, semblait monter la garde auprès de la coque élevée du yacht, ne présente aucun trait distinctif. C'est une terre sans forme. Elle s'étend sans cap ni colline, longue et basse, — indéfiniment; et quand les lourds coups de vent de la mousson de nord-est chassent la pluie obliquement au-dessus de la mer, on ne la distingue qu'à peine sous le ciel gris, ligne noire et brouillée comme la bordure droite d'un rivage en dissolution. Durant la longue saison des jours sans nuages, elle n'apparaît que comme une étroite bande de terre que semble aplatir sur la vaste étendue de l'eau le poids d'un ciel dont le dôme immense repose sur elle en traçant une ligne aussi fine et nette que celle de l'horizon marin lui-même.

En dépit de sa proximité des centres de possessions européennes, cette côte était connue depuis des âges par les voyageurs armés qui parcouraient ces mers sous le nom de « Côte du Refuge ». Elle ne porte pas de nom spécifique sur les cartes, et les manuels de géographie ne la mentionnent absolument pas; mais plus d'un naufrage a été l'infaillible conséquence de dérives dans ses criques. Ses abords sont extrêmement dangereux pour le nouveau venu. Vus de la mer, les innombrables îlots qui bordent ce qu'à cause de sa vaste étendue on peut appeler la terre ferme, se confondent avec un arrière-plan qui n'offre aucun repère pour indiquer la route à travers des passes compliquées. On peut dire que dans un espace de vingt milles environ au long de cette côte, il y a encore plus de corail, de

(1) Voyez *Mercure de France*, N°s 898 et 899. —

vase, de sable et de pierres que d'eau de mer proprement dite. C'est parmi les hauts-fonds avancés de cette côte que le yacht s'était échoué et qu'eurent lieu les événements qui en furent la conséquence.

La diffuse lumière du brusque lever du jour montra vers l'ouest la haute mer, assoupie, unie et grise, sous un ciel délavé. La côte droite traçait une lourde ceinture de ténèbres le long des hauts-fonds qui, dans le calme de la nuit expirante, n'étaient indiqués par aucune ride. Dans l'aube confuse, les massifs d'arbustes sur les bancs de sable semblaient immenses.

Deux silhouettes, silencieuses comme deux ombres, traversèrent lentement la grève d'un îlot rocheux, et s'arrêtèrent côte à côte au bord même de l'eau. Derrière eux, entre les nattes d'où ils venaient de se lever, un petit feu de braises couvait doucement. Ils demeurèrent debout et absolument immobiles, sauf un léger mouvement de leurs têtes à droite et à gauche pour parcourir du regard la grise solitude des eaux où, à environ deux milles de là, du côté de la mer, la coque du yacht se détachait, noire et informe, sur le ciel blême.

Ces deux silhouettes regardaient au loin sans échanger le moindre murmure. La plus grande des deux appuyait à terre, à bout de bras, la crosse d'un fusil à long canon: la chevelure de l'autre lui tombait à la ceinture; et non loin de là les feuilles des plantes grimpantes qui retombaient du sommet du rocher escarpé ne remuaient pas plus que la pierre qu'elles festonnaient. La faible lumière qui laissait entrevoir çà et là le reflet de sables blancs et les masses brouillées d'îlots éparpillés parmi les ténèbres de la côte, le profond silence, la vaste quiétude des alentours, accentuaient la solitude de ces deux êtres qui, poussés par un espoir inquiet, s'étaient levés ainsi, à la pointe du jour, pour épier au loin l'étendue voilée de la mer.

— Rien, fit l'homme avec un soupir et comme s'il s'éveillait d'une longue rêverie.

Il était vêtu d'une veste grossière de coton bleu, comme celle d'un pauvre pêcheur, et il la portait large ouverte sur une poitrine musclée qui avait la couleur et le poli du bronze. A la ceinture de son *sarong* usé qui lui serrait étroitement les hanches passait à gauche le manche d'ivoire, cerclé de six anneaux d'or, d'une arme tout à fait digne d'un chef. De l'argent étincelait sur la culasse et la crosse de bois dur de son fusil. Le mouchoir rouge et or qui lui entourait la tête

était d'une étoffe de prix, comme les femmes de haute naissance en tissent dans la maison des chefs, mais les fils d'or en étaient ternis et la soie s'éraillait aux plis. Il tenait la tête rejetée en arrière et ses paupières tombantes rétrécissaient l'éclat de ses yeux. Il avait un visage imberbe, un nez court aux narines mobiles : et un sourire d'insouciante bonne humeur semblait avoir été dessiné une fois pour toutes, à l'aide d'un instrument délicat, aux commissures de ses lèvres charnues. Sa silhouette élancée avait une négligente élégance; mais l'insouciance du visage, l'aisance des gestes de cet homme avaient quelque chose d'attentif et de contenu.

Après avoir regardé fixement l'horizon une dernière fois, il se retourna et, face au soleil levant, marcha pieds nus sur le sable élastique où la crosse du fusil qu'il traînait derrière lui laissa un profond sillon. Les braises avaient cessé de couver. Il les examina un moment d'un air pensif, puis, par-dessus son épaule, il appela la femme qui était restée en arrière à scruter l'horizon:

— Le feu est mort, Immada.

Au son de la voix masculine, la femme se dirigea vers les nattes de rotin. Sa chevelure noire tombait comme un manteau. Son *sarong*, ce vêtement qui ressemble au *kilt* écossais et que portent l'un et l'autre sexe, présentait sa nationale décoration grise et rouge, mais son habillement ne se complétait pas de la ceinture, des foulards, des voiles lâches et de la coiffure d'une femme. Une veste de soie noire, comme celle d'un homme de haut rang, était boutonnée sur son buste et s'ajustait étroitement à sa taille mince. Le bord d'un col droit, raidi par une broderie d'or, lui effleurait la joue. Elle n'avait de bracelets ni aux mains ni aux pieds, et, quoique vêtue comme un homme, ne portait d'arme d'aucune sorte. Ses bras pendaient, dans des manches extrêmement étroites, fendues un peu au-dessus du poignet, soutachées d'or et ornées d'un rang de petits boutons dorés. Elle marchait, brune et alerte, tout d'une pièce, à pas menus, les yeux vifs dans un petit visage impassible, la bouche en arc bien serrée; et la gracieuse rigidité de toute sa personne marquait la farouche gravité de la jeunesse au début de la tâche de la vie, — au début des convictions et des espérances.

C'était le jour de l'arrivée de Lingard sur la côte, mais, comme on le sait, le brick, retardé par le calme, n'arriva pas en vue des hauts-fonds avant que la matinée ne fût déjà fort avancée. Déçus dans leur espoir de voir la voile attendue étin-

celer aux premiers rayons du soleil, l'homme et la femme, sans tenter de rallumer le feu, s'étendirent sur leurs nattes. A leurs pieds, un canoé tiré hors de l'eau fut, pour plus de sécurité, amarré par une corde d'herbe à la hampe d'une longue lance plantée fermement sur la grève blanche, et le flot qui montait venait battre son arrière avec un bruit monotone.

La femme, relevant sa chevelure noire, l'attacha avec de fines aiguilles de bois. L'homme, étendu tout de son long, avait ménagé sur la natte une place pour son fusil, — comme pour un ami, — et appuyé sur son coude, tourné dans la direction du yacht, le sombre regard de ses yeux s'approfondissait graduellement dans cette immobile rêverie où l'on aurait pu suivre, comme à travers un voile transparent, le passage de chaque pensée triste.

— Trois fois nous avons vu se lever le jour sur cet îlot, et aucun ami n'est venu de la mer, dit-il sans changer d'attitude, le dos tourné à la femme assise de l'autre côté des braises refroidies.

— Oui, et la lune décroît, répondit-elle à voix basse. La lune décroît. Il avait pourtant promis d'être ici alors que les nuits sont claires et que la mer recouvre les bancs de sable jusqu'aux buissons.

— Le voyageur connaît le moment de son départ, mais non pas celui du retour, déclara l'homme, d'une voix calme.

La jeune femme soupira.

— Les nuits d'attente sont longues, murmura-t-elle.

— Quelquefois elles sont vaines, fit l'homme avec le même calme. Peut-être ne reviendra-t-il plus.

— Quoi? s'écria la jeune femme.

— La route est longue et le cœur peut se refroidir, fut la réponse faite d'une voix tranquille. S'il ne revient pas, c'est qu'il a oublié.

— Oh! Hassim, c'est qu'il est mort, s'écria la femme avec indignation.

L'homme, le regard fixé vers la mer, se prit à sourire à cette ardente intonation.

C'était le frère et la sœur, et en dépit de leur ressemblance, l'air de famille se perdait dans des traits plus généraux communs à toute la race.

Ils étaient de Wajo, et c'est un dicton parmi les Malais que pour réussir dans les voyages et le commerce il faut qu'un homme ait du sang wajo dans les veines. Et pour ces gens, le commerce, qui exige également de lointains voyages, est

une honorable et romanesque occupation. Le commerçant doit posséder un esprit aventureux et une vive intelligence; il lui faut avoir l'intrépidité de la jeunesse et la sagacité de l'âge mûr; il lui faut être doué de diplomatie et de courage pour s'assurer la faveur des grands et inspirer de la crainte aux malfaiteurs.

On n'attend naturellement pas ces qualités d'un boutiquier ou d'un colporteur chinois: elles ne sont considérées comme indispensables que pour un homme qui, de haute naissance et peut-être parent du chef de son pays, parcourt les mers sur son propre navire, escorté d'une suite nombreuse, porte d'une île à l'autre des nouvelles importantes aussi bien que des marchandises; un homme à qui l'on peut confier des messages secrets et des objets de prix; un homme, en un mot, qui est aussi prêt au combat ou à l'intrigue qu'à vendre et à acheter. Tel est le trafiquant idéal de Wajo.

Ainsi compris, le commerce était l'occupation des hommes ambitieux qui ont joué un rôle occulte, mais considérable, dans tous ces soulèvements nationaux, ces agitations religieuses, et aussi dans ces mouvements de piraterie organisés sur une grande échelle qui, durant la première moitié du siècle dernier, ont affecté le sort de plus d'une dynastie indigène et, pendant quelques années du moins, ont menacé sérieusement la puissance hollandaise en Extrême-Orient. Quand, au prix de beaucoup de sang et d'or, on eut imposé une paix relative dans les îles, la même occupation, quoique dépouillée de ses glorieuses perspectives, exerça encore son attrait sur les esprits les plus aventureux d'une race turbulente. Des fils, des parents plus jeunes de bien des chefs indigènes parcoururent les mers de l'Archipel, explorèrent les innombrables îles à peu près ignorées et les rivages alors pratiquement inconnus de la Nouvelle-Guinée, tous les endroits où n'avait pas pénétré le commerce européen, — d'Aru à Atjeh, de Sumbawa à Palawan.

II

C'était dans le plus ignoré peut-être de ces endroits, — une petite baie sur la côte de la Nouvelle-Guinée, — que le jeune Pata Hassim, le neveu d'un des plus grands chefs de Wajo, avait rencontré Lingard pour la première fois.

C'était un trafiquant à la manière de Wajo: et dans une solide *prau* de haute mer, armée de deux canons et manœuvrée par

de jeunes gens que liait à sa famille le sang ou la dépendance, il était venu là acheter des plumes d'oiseaux de paradis pour le vieux sultan de Ternate: expédition dangereuse, entreprise non pas dans un but commercial, mais par manière de politesse envers le vieux sultan qui l'avait, à Ternate, traité magnifiquement, pendant plus d'un mois, dans son triste palais de brique.

Tandis qu'arrêté à distance du village, et soigneusement gardé, il attendait les plumes et négociait avec les sauvages perfides de la côte qui sont les intermédiaires de cette sorte de commerce, Hassim avait aperçu un matin le brick de Lingard qui venait mouiller dans la baie, et peu après, il avait vu un Blanc de haute stature dont la barbe brillait comme de l'or, débarquer d'une embarcation et s'avancer sans armes, quoique suivi par quatre Malais de l'équipage du brick, vers le village indigène.

Hassim fut frappé d'étonnement et d'admiration devant la froide témérité d'une pareille conduite : et, après avoir, à la façon malaise, discuté une heure au moins avec ses gens de l'urgence de la chose, il avait débarqué lui aussi, mais bien escorté et bien armé, dans l'intention d'aller voir ce qui adviendrait.

L'affaire avait été réellement très simple, telle, disait Lingard, « qu'elle eût pu arriver à n'importe qui ». Il était allé à terre pour chercher un ruisseau où refaire le plein de ses barils d'eau douce, ce qui était le véritable motif qui l'avait fait entrer dans cette baie.

Tandis qu'accompagné de ses hommes et entouré d'indigènes à visages couleur de suie et à chevelures en têtes-de-loup il montrait quelques mouchoirs de coton et s'efforçait d'expliquer par signes le but de son débarquement, une lance manœuvrée par derrière vint lui érafler le cou. Il est probable que les Papous voulaient seulement s'assurer qu'on pouvait tuer ou blesser une pareille créature, et très vraisemblablement ils devaient croire que ce n'était pas possible; mais un des marins de Lingard répliqua aussitôt en frappant de son *parang* ce sauvage curieux, — trois couperets de ce genre emportés pour se frayer un chemin dans les fourrés en cas de besoin, étaient toutes les armes dont disposait ce groupe descendu du brick.

Une terrible bagarre s'en était suivie avec une telle rapidité que Lingard, faisant brusquement volte-face, avait vu son défenseur, déjà percé de trois coups de lance, tomber en avant à ses pieds. Wasub, qui était là, et qui par la suite faisait ce

récit en moyenne une fois la semaine, épouvantait ses auditeurs en imitant la façon dont l'homme avait cligné rapidement des yeux avant de tomber. Lingard était sans armes. Jusqu'à la fin de ses jours, il conserva à cet égard son incorrigible témérité, expliquant qu'il était « d'un naturel beaucoup trop violent pour porter des armes en cas de dispute. Et s'il le faut, déclarait-il, je peux très bien m'arranger en tout cas pour tuer un homme d'un coup de poing: et alors, voyez-vous, vous savez ce que vous faites et vous n'êtes pas aussi porté à vous créer des histoires par simple colère, ou par frousse ».

En cette affaire, il fit de son mieux pour tuer un homme d'un coup d'épaule et en attrapant un autre à bras-le-corps, il le lança sur la foule des sauvages. « Il lançait des hommes de tous les côtés comme le vent disperse des branches cassées. Il s'est frayé un large passage à travers nos ennemis », racontait Wasub de sa voix saccadée. Il est plus probable que les mouvements rapides de Lingard et l'effrayant aspect d'un être aussi étrange firent reculer les guerriers devant sa charge.

Prenant immédiatement avantage de leur surprise et de leur terreur, Lingard suivi par ses hommes s'était élancé le long d'une sorte d'appontement en ruines qui menait au village, bâti comme d'usage au-dessus de l'eau. Ils se précipitèrent dans une des misérables cabanes faites de nattes pourries et de morceaux de canoés délabrés et dans cet abri qui montrait le jour de tous les côtés, ils eurent le temps de reprendre haleine et de comprendre que leur situation n'en était guère améliorée.

Les femmes et les enfants s'étaient enfuis en criant vers le fourré tandis qu'à l'extrémité de l'appontement du côté du rivage les guerriers cabriolaient et hurlaient, se préparant à une attaque en masse. Lingard, mortifié, avait remarqué que le canotier devait avoir perdu la tête, car au lieu de faire force de rames vers le navire pour donner l'alarme, comme il le pouvait parfaitement, il s'était littéralement précipité vers un petit rocher, à cent mètres de là, et s'efforçait désespérément d'en grimper la pente à pic. La marée étant basse, sauter dans l'horrible vase qui s'étendait au-dessous des habitations eût été la mort presque certaine. Il ne restait donc d'autre alternative, puisque cette misérable cabane n'eût certainement pas résisté à un coup de pied vigoureux, — pour ne pas parler d'un siège, — que de courir de nouveau jusqu'au rivage et de reprendre possession de l'embarcation. Lingard avait pris rapidement cette détermination, et s'armant d'un bâton recourbé

qui lui tomba sous la main, il s'était élancé à la tête de ses trois hommes. Tout en bondissant, loin en avant, il avait eu juste le temps de se rendre clairement compte de la nature désespérée de l'entreprise, lorsqu'il entendit tout à coup deux coups de feu à sa droite. La masse solide des corps noirs et des têtes frisées qui lui faisait face oscilla et se rompit. Ils ne s'enfuirent pourtant pas.

Lingard avait poursuivi sa course, mais avec ce tressaillement d'exaltation qu'un très vague espoir de réussite communique à un homme résolu. Il avait entendu au loin un bruit de voix nombreuses, puis de nouveau un coup de feu, et une balle tirée à longue distance souleva un petit jet de sable entre lui et les sauvages. Le bond suivant l'eût emporté jusqu'au milieu d'eux s'ils avaient attendu son assaut, mais son bras levé ne trouva plus rien sur quoi frapper. Des dos noirs sautaient en l'air ou se glissaient horizontalement dans l'herbe vers la lisière du fourré.

Il lança son bâton vers les épaules noires les plus proches et s'arrêta court. Les hautes herbes s'immobilisèrent, un chœur de vociférations et de cris perçants se fondit en un hurlement lugubre, et tout d'un coup les rivages boisés et le golfe bleu semblèrent soumis au charme d'une paix ensoleillée. La métamorphose fut aussi surprenante que peut l'être l'éveil d'un rêve. Lingard était resté stupéfait de ce soudain silence.

Il le rompit en poussant un cri de stentor qui arrêta la poursuite de ses hommes. Ils revinrent à regret, en jetant derrière eux des coups d'œil furieux sur le mur d'une jungle dont pas une feuille ne bougeait. Les étrangers, dont l'opportune apparition avait décidé de l'issue de cette aventure, n'avaient pas essayé de se joindre à la poursuite, mais avaient fait halte en formation serrée sur le terrain récemment occupé par les sauvages.

Lingard et le jeune chef des trafiquants de Wajo se rencontrèrent dans la lumière splendide de midi et au milieu de leurs compagnons attentifs et silencieux à l'endroit même où le marin malais avait perdu la vie. Lingard s'avança à grands pas, étendit la main, la paume ouverte; Hassim répondit aussitôt à la franchise de ce geste et ils échangèrent leur première étreinte au-dessus de ce corps inanimé, comme si la destinée avait déjà exigé le prix d'une vie en échange du plus redoutable de ses dons, — celui de l'amitié qui contient parfois tout le bien ou tout le mal d'une existence.

— Je n'oublierai jamais ce jour, s'était écrié Lingard avec chaleur.

L'autre avait eu un sourire tranquille.

— Allez-vous brûler le village comme vengeance? avait demandé le Malais au bout d'un moment, en lançant un rapide coup d'œil vers le corps du lascar qui, le visage et les bras étendus, semblait s'accrocher désespérément à cette terre qu'il avait si peu connue.

Lingard avait eu un moment d'hésitation.

— Non, avait-il dit à la fin. Cela ne servirait à rien.

— Cela est vrai! lui répondit Hassim, mais cet homme était-il ton débiteur, un esclave?

— Un esclave? s'était écrié Lingard. Ce brick est anglais. Un esclave? Non! Un homme libre comme moi.

— *Hai!* Il est certainement libre maintenant, murmura le Malais en jetant de nouveau un regard vers le sol. Mais qui paiera sa vie à ceux qui le pleureront?

— S'il a quelque part une femme ou un enfant, mon *serang* le sait, j'irai les chercher, s'était écrié Lingard avec un accent de remords.

— Tu parles comme un chef, répondit Hassim, seulement nos grands hommes ne vont pas au combat les mains vides. O vous, hommes blancs! O la valeur de vous autres, blancs!

— C'était une folie, une pure folie, protesta Lingard, et ce pauvre diable en a payé le prix.

— Il ne pouvait éviter sa destinée, murmura le Malais. Je crois bien que ma transaction ici est finie maintenant, ajouta-t-il gaiement.

Lingard lui en exprima tout son regret.

— Cela ne fait rien, cela ne fait rien, avait assuré l'autre aimablement.

Et, après que Lingard eut instamment prié Hassim et ses deux nobles compagnons de venir à bord du brick, les deux groupes s'étaient séparés.

Le soir était calme quand le navire malais quitta son atterrissage près du rivage et que ses rameurs lui firent traverser lentement la baie jusqu'au mouillage de Lingard. Le bout d'une solide bosse fut lancé à bord, et cette nuit-là le brick de l'homme blanc et la *prau* de l'homme brun évitèrent ensemble sur la même ancre.

Le soleil qui se couchait vers la mer lançait ses derniers rayons entre les promontoires, lorsque le cadavre du lascar, convenablement enveloppé d'un drap blanc, conformément à

l'usage musulman, glissa doucement dans l'eau tranquille de la baie sur laquelle ses regards curieux, quelques heures seulement auparavant, s'étaient posés pour la première fois. Au moment où le corps, glissant sur les cordes, disparut soudain aux yeux de ses compagnons, l'éclair étincelant et le coup sourd de la pièce-avant du brick furent suivis des échos assourdis du cercle de la rive et des cris aigus des oiseaux de mer, dont les nuages mouvants semblaient lancer au marin disparu un sauvage et éternel adieu. Le maître du brick se dirigea sur l'arrière, la tête basse, accompagné des murmures de surprise satisfaite aussi bien de son équipage que des étrangers assemblés sur le pont. De semblables actes accomplis avec simplicité, par conviction, révèlent ce qu'on peut appeler l'aspect romantique de la nature d'un homme; cette réponse aux appels confus de la vie et de la mort, qui est le fondement d'une nature chevaleresque.

Lingard avait fait les honneurs de son bord à ses trois visiteurs jusque fort avant dans la nuit. On donna aux hommes de la *prau* un mouton de l'approvisionnement du brick. Dans le carré, Hassim et ses deux amis, assis l'un à côté de l'autre sur le canapé de l'arrière, avaient grande allure avec leurs ornements de métal précieux et leurs bijoux. La conversation conduite par Lingard avec une chaleur amicale et, de la part des Malais, avec la distinction d'une discrète courtoisie qui est naturelle à la haute classe de ce peuple, avait roulé sur divers sujets et, à la fin, abordé la politique.

— Je suis sûr que vous êtes un homme puissant dans votre propre pays, avait dit Hassim en parcourant du regard le carré.

— Mon pays est très loin sur une mer où les brises légères sont aussi fortes que le sont ici les vents du temps de pluie, répondit Lingard.

Les autres échangèrent à voix basse des exclamations d'étonnement.

— Je l'ai quitté très jeune, et je ne sais rien de mon pouvoir là-bas où les gens importants sont à eux seuls aussi nombreux que les pauvres gens dans toutes vos îles, *Tuan* Hassim. Mais ici, reprit-il, ici, qui est aussi mon pays, — car ceci est un navire anglais et digne de l'être, — je suis assez puissant. En fait, je suis rajah ici. Ce morceau de mon pays est tout mon bien.

Les visiteurs, fort impressionnés, avaient échangé des regards entendus, des hochements de tête.

— Bien, bien, fit Hassim de la tête avec un sourire. Vous

emportez votre pays et votre puissance avec vous sur la mer. Un rajah sur la mer. C'est bien!

Lingard, à ces mots, s'était mis à rire, et les autres avaient paru amusés.

— Votre nation est très puissante, nous le savons, avait repris Hassim après une pause, mais est-elle plus puissante que celle des Hollandais qui nous ont volé notre pays?

— Plus puissante? s'était écrié Lingard. (Il avait ouvert sa large paume.) Plus puissante? Mais nous pourrions les prendre dans la main comme ceci.

Et il avait refermé les doigts d'un air triomphant.

— Et leur faites-vous payer un tribut pour leur terre ? avait demandé Hassim avec une vive curiosité.

— Non, répondit Lingard d'un ton radouci, ce n'est pas, voyez-vous, Hassim, la coutume des Blancs. Nous le pourrions, bien entendu, mais ce n'est pas la coutume.

— Vraiment? fit l'autre avec un sourire sceptique. Ils sont plus puissants que nous et ils exigent de nous un tribut. Et quelquefois ils l'obtiennent, — même à Wajo, où chacun est libre et porte un *kriss*.

Il y avait eu un moment de profond silence pendant lequel Lingard sembla pensif, et les Malais, comme pétrifiés, regardaient dans le vide.

— Mais nous brûlons notre poudre entre nous, avait repris doucement Hassim, et nous émoussons nos armes les uns contre les autres.

Il soupira, s'interrompit, puis d'un ton plus naturel il insista pour que Lingard vînt visiter Wajo, « pour faire des affaires et voir des amis », lui avait-il dit en mettant la main sur sa poitrine et en s'inclinant légèrement.

— Oui. Pour faire des affaires avec des amis, s'était écrié Lingard en riant, car un pareil navire (et du bras il fit un geste), car un pareil navire ressemble à une maisonnée où il y a beaucoup de monde derrière le rideau. C'est aussi coûteux qu'une femme et des enfants.

Les visiteurs s'étaient levés et avaient pris congé.

— Vous avez tiré trois coups de feu pour moi, Panglima Hassim, lui avait dit alors Lingard d'un ton grave. J'ai fait porter trois barils de poudre à bord de votre *prau* : un pour chaque coup. Mais nous ne sommes pas quittes.

Les yeux du Malais brillaient de plaisir.

— C'est là vraiment le don d'un ami, dit-il. Venez me voir dans mon pays.

— Je vous promets, répondit Lingard, d'aller vous voir, un de ces jours.

La surface unie de la baie reflétait le magnifique ciel nocturne, et le brick, avec la *prau* amarrée à l'arrière, semblait suspendu parmi les étoiles dans une paix presque surnaturelle, tant était absolue sa silencieuse immobilité. Les derniers serrements de mains s'échangèrent sur le pont et les Malais retournèrent à leur bord. Le lendemain matin, au moment où la brise fraîchissait, peu après le lever du soleil, le brick et la *prau* étaient sortis ensemble de la baie. Une fois débordé de la terre, Lingard avait établi toutes les voiles et il passa à ranger pour leur dire au revoir avant de se séparer d'eux, — le brick avançant naturellement trois fois plus vite.

Hassim se tenait debout sur la haute dunette à l'arrière.

— Bon voyage, cria Lingard.

— N'oubliez pas votre promesse, avait crié l'autre. Et venez bientôt, avait-il ajouté en élevant la voix au moment où le brick le dépassait. Venez bientôt, de crainte que peut-être ce qui est écrit n'arrive.

Le brick avait pris de la distance.

— Quoi? avait hurlé Lingard d'un air étonné, qu'est-ce qui est écrit?

Il avait tendu l'oreille. Et au-dessus de l'eau il avait entendu faiblement ces mots:

— Nul ne sait.

III

— Ma foi! Je ne pus m'empêcher d'aimer ce garçon-là, disait Lingard en racontant cette histoire : et, en observant autour de lui les regards étincelants à travers la fumée des cigares, ce mousse d'un chalutier de Brixham, devenu par la suite matelot à bord des charbonniers, de longs-courriers, puis chercheur d'or, armateur et capitaine du « plus joli brick qui se puisse voir », savait que ses auditeurs, — marins, trafiquants, aventuriers comme lui, — ne considéraient pas cela comme la simple expression d'un sentiment, mais comme le plus grand éloge qu'il pût faire de son ami malais.

— Bon Dieu! J'irai en Wajo! s'écria-t-il.

Et un demi-cercle de têtes graves firent des signes d'approbation tandis qu'une voix légèrement ironique déclarait lentement :

— Vous êtes un homme fait, Tom, si vous prenez le parti de ce rajah.

— Allez-y, et tenez-vous sur vos gardes, s'écria un autre en riant.

Un peu de jalousie professionnelle était inévitable, Wajo, à cause de son état de soulèvement chronique, restant fermé au trafic des Blancs; mais il n'y avait réellement aucune mauvaise intention dans les plaisanteries de ces hommes qui, après s'être levés en distribuant des poignées de main, s'en allèrent l'un après l'autre. Lingard était rentré directement à son bord, et, jusqu'au matin, il arpenta la dunette de son brick à pas mesurés. Les feux de mouillage des navires scintillaient autour de lui; à terre, des rangées de lumières scintillaient, les étoiles scintillaient au-dessus de sa tête dans le ciel noir: et, réfléchies dans l'eau noire de la rade, toutes ces lumières scintillaient lointaines au-dessous de lui. Et ces innombrables points brillants étaient absolument perdus dans l'immensité obscure. Il entendit tout à coup le vague grondement de la chaîne d'un navire qui mouillait au loin, quelque part, hors des limites officielles du port. C'est quelqu'un qui ne connaît pas l'endroit, avait pensé Lingard, n'importe lequel de nous serait entré directement. Peut-être un navire venant d'Europe? Et une étrange émotion s'était emparée de lui à la pensée de ce navire, exténué par des mois de voyage et qui n'osait pas s'approcher de l'endroit du repos. Au lever du soleil, tandis que le grand navire venu de l'Occident, les flancs zébrés de rouille et gris du sel de la mer, avançait lentement pour prendre son mouillage près du rivage, Lingard était sorti de la rade, en route vers l'est.

Une grosse tempête faisait rage, lorsque après un long voyage et à la fin d'une journée de calme étouffant, passée à tirer des bords en vue de sa destination, Lingard, profitant de capricieuses sautes de vent, s'approcha des rives de Wajo. Avec une audace caractéristique, il tenait sa route, longeant une côte qui lui était inconnue, et par une nuit qui eût épouvanté un autre homme: cependant qu'à chaque éclair le pays natal d'Hassim semblait bondir plus près du brick, — et disparaître instantanément comme s'il s'accroupissait pour bondir de nouveau du sein d'une impénétrable obscurité. Pendant ce long jour de calme, il avait pu, du haut de la dunette et du poste de vigie, bien reconnaître la côte, et il avait relevé si soigneusement la forme de la terre et la position des écueils, qu'au moment précis où il donna l'ordre de filer l'an-

cre, — quoiqu'il se trouvât aussi hors d'état de voir que, s'il eût eu la tête enveloppée d'une couverture de laine, — la clarté bleuâtre et fugitive de l'éclair suivant lui montra pourtant que le brick était mouillé presque exactement à l'endroit où il avait pensé qu'il devait être, en vue d'une étroite grève blanche, près de l'embouchure d'une rivière.

Il put distinguer sur le rivage un groupe de cabanes de bambous perchées sur des pilotis, un bouquet de larges palmes courbées toutes ensemble sous la rafale comme des brins d'herbe, et tout près de l'eau quelque chose qui ressemblait à une palissade de pieux pointus; au loin, — arrière-plan sombre pareil à un mur immense, — des collines couvertes de forêts. Un moment après, tout avait complètement disparu, comme supprimé, et avant d'avoir eu le temps de se détourner, il voyait, accompagné d'un craquement soudain, tout reparaître, semblable et immobile, sous des zigzags de flamme, comme quelque légendaire pays d'immortels, à l'épreuve de la colère et du feu du ciel.

Rendu inquiet par la nature du fond et craignant que dans une de ces terribles risées de terre le brick ne vînt à chasser sur son ancre, Lingard restait sur la dunette pour veiller à la sécurité de son navire. Une main sur la ligne de sonde qui lui donnerait un avertissement immédiat si le brick se mettait à chasser, il demeurait près de la lisse, la plupart du temps assourdi et aveuglé, mais fasciné aussi, par ces visions répétées d'un rivage inconnu : spectacle aussi évocateur peut-être par la vague suggestion du danger que par les espoirs de réussite qu'il ne peut manquer d'éveiller dans le cœur d'un véritable aventurier. Et cet immuable aspect de profond, d'immobile repos, entrevu ainsi sous des ruisseaux de feu et au milieu de ce vacarme, le rendait étrange et mystérieux.

Les rafales étaient entrecoupées de courts moments de calme, et le tonnerre de temps à autre cessait comme pour reprendre haleine. Pendant un de ces moments de répit, Lingard, accablé de lassitude, commençait à s'assoupir tout debout, lorsqu'il lui sembla tout à coup que, quelque part au-dessous de lui, la mer avait pris un langage humain. Elle avait dit : « Gloire à Dieu... » et la voix semblait faible, claire et confiante, comme la voix d'un enfant dans une cathédrale, Lingard sursauta: « Je rêve », se dit-il; aussitôt la mer articula tout près de lui: « Envoyez un bout. »

Le tonnerre se remit à gronder avec fureur, et Lingard, après avoir alerté les hommes sur le pont, regarda attenti-

vement l'eau au-dessous de lui jusqu'à ce qu'il pût enfin distinguer, flottant tout près du bord, le visage tourné vers lui d'un homme dont les yeux fixes étincelaient, puis clignèrent rapidement à la lueur d'un éclair. A ce moment tout l'équipage du brick s'était affairé, et plusieurs bouts avaient été lancés. Alors, en même temps qu'une rafale de vent, et comme si celle-ci l'avait lancé à bord, un homme dégringola par-dessus la lisse et tomba à la renverse sur le pont. Avant même qu'on eût eu le temps de le relever, il s'était remis sur pied avec une telle promptitude que les hommes qui l'entouraient reculèrent précipitamment. Un éclair d'un bleu sinistre montra les visages effrayés et les attitudes pétrifiées des hommes complètement assourdis par le coup de tonnerre qui accompagnait ce spectacle. Au bout d'un moment, comme à des êtres plongés dans les profondeurs d'un silence éternel, parvint à leurs oreilles une voix étrange, faible, lointaine et qui disait :

— Je veux voir l'homme blanc.

— Je suis ici, cria Lingard.

Et quand il eut amené sous la lampe du carré l'étranger, ruisselant et qui portait pour tout vêtement une ceinture :

— Je ne te connais pas, lui dit-il.

— Mon nom est Jaffir et je viens de la part de Pata Hassim, qui est mon chef et ton ami. Connais-tu ceci?

Il lui tendit un gros anneau d'or, orné d'une assez belle émeraude.

— Je l'ai vu auparavant au doigt du rajah, fit Lingard d'un air grave.

— Il atteste que je dis la vérité, — le message d'Hassim est : « Pars et oublie! »

— Je n'oublie pas, fit Lingard lentement. Je ne suis pas un homme de ce genre. Quelle folie est-ce là?

Il n'est pas nécessaire de rapporter ici en son entier le récit que fit Jaffir. A son retour, après sa rencontre avec Lingard, Hassim avait trouvé son parent à la mort et un parti important s'était formé pour s'opposer à son légitime successeur. Le vieux rajah Tulla mourut tard dans la nuit et, — comme Jaffir le rapporta, — avant le lever du soleil des coups avaient déjà été échangés dans la cour du *dalam* du chef. Ce fut le combat préliminaire d'une guerre civile, activée par des intrigues étrangères : une guerre de jungle et de rivière, de fortins pris d'assaut et d'embuscades tendues dans les forêts. Au cours de cette lutte, les deux partis, selon

Jaffir, montrèrent un grand courage, et l'un des deux un inébranlable attachement à ce qui, presque dès le début, était déjà une cause perdue. Avant qu'un mois ne se fût écoulé, quoiqu'il fût encore le chef d'une bande armée, Hassim était déjà un fugitif. Il n'en poursuivit pas moins la lutte, avec une vague idée que l'arrivée de Lingard donnerait un tour nouveau à la situation.

— Pendant des semaines nous avons vécu de riz sauvage; pendant des jours, nous avons combattu sans rien d'autre que de l'eau dans le ventre, déclamait Jaffir sur le ton d'un véritable mangeur de feu.

Et il continua en racontant comment, poussé lentement vers la mer, Hassim, avec une petite bande de partisans, avait, pendant des jours, tenu bon dans une sorte de fortin au bord de l'eau.

— Mais chaque nuit, avoua Jaffir, des hommes disparaissaient. Ils étaient las, ils avaient faim et ils s'en allaient manger chez l'ennemi. Nous ne sommes plus que dix maintenant, — dix hommes, et une femme qui a le cœur d'un homme, — qui meurent de faim ce soir et mourront rapidement demain. Tout le jour nous avons aperçu ton navire; mais tu es venu trop tard; et de crainte d'une trahison et pour que le malheur ne t'atteigne pas, toi, son ami, le rajah m'a donné sa bague et j'ai rampé sur le sable et j'ai nagé dans la nuit, et moi, Jaffir, le meilleur nageur de Wajo, et l'esclave d'Hassim, je te le dis, son message est : « Pars et oublie. » Ceci est son cadeau, prends-le.

Il saisit soudain la main de Lingard, y jeta brusquement la bague et ce n'est qu'alors, qu'il jeta autour de lui des regards étonnés mais intrépides. Ils se posèrent sur le demi-cercle de baïonnettes et s'arrêtèrent amoureusement sur le râtelier d'armes. Il fit entendre un grognement d'admiration.

— *Ya-wa*, voilà des forces! murmura-t-il, comme s'il se parlait à lui-même. Mais cela vient trop tard.

— Peut-être pas, s'écria Lingard.

— Trop tard! dit Jaffir, nous ne sommes que dix et au lever du jour nous ferons une sortie pour mourir.

Il se dirigea vers la porte du carré et, arrivé là, hésita, embarrassé, n'ayant pas l'habitude des serrures et des poignées de portes.

— Que vas-tu faire? demanda Lingard.

— Retourner à la nage, répondit Jaffir. J'ai transmis le message et la nuit ne peut pas durer toujours.

— Tu peux rester avec moi, dit Lingard en posant sur l'homme un regard pénétrant.

— Hassim attend, fut la brève réponse.

— T'a-t-il dit de revenir? demanda Lingard.

— Non. Pourquoi? fit l'autre avec un accent de surprise.

Lingard, impulsivement, lui saisit la main.

— Si j'avais dix hommes comme toi... s'écria-t-il.

— Nous sommes dix, mais chacun de nous en vaut vingt, dit Jaffir, avec simplicité.

Lingard ouvrit la porte.

— As-tu besoin de quelque chose que puisse donner un homme? demanda-t-il.

Le Malais eut un moment d'hésitation, et Lingard remarqua les yeux creux, les côtes proéminentes, l'air exténué de l'homme.

— Parle, insista-t-il avec un sourire, le porteur d'un cadeau a droit à une récompense.

— Un peu d'eau à boire et une poignée de riz pour pouvoir atteindre le rivage, dit Jaffir résolument. Car, là-bas (et il fit un signe de la tête), nous n'avons rien eu à manger aujourd'hui.

— Tu les auras, je te les donnerai moi-même, murmura Lingard.

Il le fit et baissa ainsi quelque temps dans l'estime de Jaffir. Tandis que le messager, accroupi sur le plancher, mangeait sans hâte mais avec gravité, Lingard combina un plan d'action. Dans l'ignorance où il était du véritable état des affaires du pays, sauver Hassim d'un danger immédiat était tout ce qu'il pouvait raisonnablement tenter. Dans ce but, Lingard proposa de mettre sa chaloupe à la mer et de l'envoyer près du bord pour prendre Hassim et ses gens. Il connaissait assez les Malais pour savoir que par une pareille nuit les assiégeants, assurés maintenant de leur succès, et étant, comme le disait Jaffir, en possession de tout ce qui pouvait flotter, ne seraient pas très vigilants, spécialement sur le front de mer du fortin. Le fait même que Jaffir avait pu s'éloigner à la nage sans être remarqué le prouvait. L'embarcation du brick pourrait, — quand la fréquence des éclairs diminuerait, — s'avancer à l'improviste tout près de la grève, et ces vaincus, soit en se glissant l'un après l'autre,

soit en se précipitant tous ensemble, s'y embarqueraient et on les recueillerait à bord du brick.

Il expliqua ce plan à Jaffir, qui l'écouta sans montrer la moindre marque d'intérêt, trop occupé qu'il était apparemment à manger. Quand le dernier grain de riz eut disparu, il se leva, but une longue gorgée à la carafe, murmura : « J'ai compris. Bien! Je le dirai à Hassim », et, serrant le morceau d'étoffe autour de ses hanches, il se prépara à partir.

— Donnez-moi le temps de nager jusqu'au rivage, dit-il, et quand l'embarcation partira, ajoutez un autre feu à celui qui brûle maintenant comme une étoile au-dessus de votre navire. Nous le verrons et nous comprendrons. N'envoie pas l'embarcation avant qu'il y ait moins d'éclairs: une chaloupe est plus grosse qu'un homme, sur l'eau. Dis aux rameurs de nager vers le bouquet de palmiers et de s'arrêter là où un aviron, plongé par un bras robuste, touche le fond. Ils nous entendront bientôt les héler; mais si personne ne vient, il faut qu'ils s'en aillent avant le lever du jour. Un chef peut préférer la mort à la vie, et nous tous qui restons avons le cœur fidèle. Tu as compris, ô grand homme?

— Ce garçon est plein de sens, murmura Lingard en se parlant à lui-même.

Et une fois sur le pont, l'un à côté de l'autre, il lui dit:

— Mais il peut y avoir des ennemis sur la grève, ô Jaffir, et eux aussi peuvent appeler pour tromper mes hommes. Que votre appel soit donc : « *Eclair.* » Tu te rappelleras?

On eût dit un moment que Jaffir étouffait.

— E...écair! C'est bien ça? Dis... est-ce cela? O homme puissant?

Le moment d'après, il se tenait tout droit, comme une ombre, sur la lisse.

— Oui! c'est cela. Va, dit Lingard.

Et Jaffir, faisant un bond, disparut bien avant d'avoir touché l'eau. On entendit un clapotis: au bout d'un moment, une voix bredouillante cria faiblement :

— Ecair! ah! ah!

Et soudain le tonnerre se déchaîna de nouveau sur la côte. A la lueur crépitante des éclairs, Lingard entrevit à maintes reprises une grève blanche, le bouquet de palmiers inclinés par le vent, le fortin près de la mer, la forêt au loin : un vaste paysage mystérieux et immobile, la terre natale d'Hassim, qui dormait impassible sous la colère et le feu du ciel.

IV

Le voyageur qui aujourd'hui visite Wajo peut, s'il a su gagner la confiance des habitants, entendre le traditionnel récit de la dernière guerre civile, ainsi que la légende d'un chef et de sa sœur, dont la mère avait été une grande princesse soupçonnée de sorcellerie et qui, sur son lit de mort, révéla à ses enfants les secrets de l'art de la magie. La sœur du chef particulièrement, — qui avait l'apparence d'un enfant et l'intrépidité d'un grand combattant, — devint habile à jeter des sorts. Ils furent défaits par le fils de leur oncle, parce que, expliquera avec simplicité le narrateur, « notre courage, à nous, gens de Wajo, est si grand que la magie ne peut rien contre lui. J'ai combattu dans cette guerre. Nous les avions acculés à la mer ». Et il continuera en vous racontant, avec un accent de terreur, qu'une certaine nuit, « alors que se succédaient des coups de tonnerre comme on n'en a jamais entendu auparavant ni depuis », un navire, qui ressemblait aux navires des hommes blancs, apparut au large de la côte, « comme s'il était descendu des nuages ». Il marchait, affirmera-t-il, « les voiles gonflées, contre le vent; il était aussi grand qu'une île : les éclairs passaient entre ses mâts, qui étaient aussi hauts que le sommet des montagnes : une étoile étincelait, assez basse, à travers les nuages qui étaient au-dessus de lui. Nous sûmes tout de suite que c'était une étoile parce qu'aucune flamme allumée par un homme n'aurait pu résister à la pluie et au vent de cette nuit-là : une nuit telle que nous qui étions en sentinelle, nous osions à peine regarder vers la mer. La lourde pluie nous frappait les paupières. Et quand vint le jour, il ne restait plus trace du navire, et dans le fortin où, la veille, ils étaient une centaine au moins à notre merci, il n'y avait plus personne. Le Chef, Hassim, avait disparu ainsi que la femme qui était une princesse dans le pays, — et personne n'a su depuis lors ce qui est advenu d'eux. Quelquefois, des trafiquants de nos régions disent avoir entendu parler d'eux ici, avoir entendu parler d'eux là, mais ce sont les mensonges de gens que l'appât du gain entraîne au loin. Nous qui vivons dans le pays, nous croyons que le navire retourna dans les nuages d'où la magie de cette femme l'avait fait sortir. N'avons-nous pas vu de nos yeux ce navire? Et quant au Rajah Hassim

et à sa sœur, Mas Immada, les uns disent une chose, les autres une autre, mais Dieu seul connaît la vérité. »

Tel est le récit traditionnel de la visite de Lingard aux rives de Wajo. La vérité est qu'il arriva et repartit la même nuit; car, lorsque l'aube eut envahi un ciel couvert de nuages, le brick, avec des ris dans les voiles et couvert d'embruns, luttait dur, route au sud, pour sortir du Golfe. Lingard, surveillant la marche rapide de son navire, regardait en avant avec anxiété et se demanda plus d'une fois avec étonnement pourquoi, après tout, il le chargeait ainsi de toute la toile qu'il pouvait porter. Il était échevelé par le vent, son esprit soucieux se remplissait des formes confuses de nombreuses pensées nouvelles et, sous ses pieds, le brick obéissant bondissait impétueusement d'une vague à l'autre.

Son armateur et commandant ne savait où il allait. Cet aventurier avait seulement la notion confuse de se trouver au seuil d'une grande aventure. Il y avait quelque chose à faire, et il sentait qu'il lui faudrait le faire. On l'attendait de lui. La mer l'attendait; la terre l'attendait. Les hommes aussi. Ce récit de guerre et de souffrance, le témoignage de fidélité de Jaffir, la vue d'Hassim et de sa sœur, la nuit, la tempête, la côte sous des torrents de feu, — tout cela formait le témoignage exaltant d'une vie qui réclamait à n'en pas douter son intervention. Mais ce qui le séduisit plus encore, ce fut la confiance silencieuse, absolue, sans question et apparemment sans curiosité, de ces gens. Ils avaient échappé à la mort pour arriver droit dans ses bras, pour ainsi dire, et ils y restaient passifs, comme s'il n'eût rien existé qui ressemblât au doute, à l'espérance ou au désir. Cet étonnant détachement semblait lui créer une lourde obligation.

Si ces vaincus, se disait-il, n'avaient pas tout attendu de lui, ils ne se seraient pas montrés aussi indifférents à son action. Leur muette tranquillité le bouleversa plus que ne l'eût fait la plus ardente supplication. Pas un mot, pas un soupir, pas même un regard interrogateur! Ils ne demandèrent rien. Cela le flatta. Il en fut satisfait aussi, car si la part inconsciente de lui-même était parfaitement certaine de son action, il ne savait pourtant que faire de ces êtres meurtris et exténués qu'un destin insouciant lui avait soudainement confiés.

Il avait accueilli lui-même les fugitifs, en avait aidé quelques-uns à passer par-dessus la lisse; dans cette obscurité que balafraient les éclairs, il avait deviné qu'il n'y en avait

aucun qui ne fût blessé, et, au milieu de ces formes trébuchantes, il se demandait comment ils avaient bien pu atteindre la chaloupe qui les avait emmenés. Il prit dans ses bras sans cérémonie la plus petite de ces formes et l'emporta dans le carré, puis, sans jeter un regard sur ce léger fardeau, il remonta en hâte sur le pont pour veiller à l'appareillage du brick. Tout en criant ses commandements, il eut vaguement l'impression que quelqu'un restait auprès de lui. C'était Hassim.

— Je ne suis pas en mesure de combattre, expliqua rapidement Lingard, par-dessus son épaule, et demain il peut n'y avoir pas de vent.

Ensuite, durant quelque temps, il oublia tout et tout le monde pendant qu'il naviguait à travers des écueils isolés. Mais en une demi-heure, courant vers le large avec la brise par la hanche, il fut tout à fait débordé de la côte et commença à respirer. Ce n'est qu'alors qu'il s'approcha de deux autres êtres sur cette dunette où il avait l'habitude dans les moments de difficulté de s'entretenir seul avec son navire. Hassim avait été chercher sa sœur dans le carré; de temps à autre, Lingard pouvait les voir avec netteté l'un près de l'autre, les bras enlacés, regarder vers le pays mystérieux qui semblait à chaque éclair bondir plus loin du brick, immuable et pourtant atténué.

La pensée maîtresse qui occupait l'esprit de Lingard était : « Que diable vais-je faire d'eux? » Et personne ne semblait se soucier de ce qu'il ferait. Jaffir et huit de ses compagnons s'étaient installés sur le grand panneau et pansaient mutuellement leurs blessures, conversant interminablement à voix basse, joyeux et tranquilles, comme des enfants sages. Chacun d'eux avait sauvé son *kris*, mais Lingard dut leur distribuer de la cotonnade tirée de son stock de marchandises. Chaque fois qu'il passait près d'eux, ils le regardaient tous gravement. Hassim et Immada étaient installés au carré. La sœur du chef ne prenait l'air que le soir, et l'on pouvait les entendre tous les deux chaque nuit, invisibles, échanger des murmures dans l'ombre du pont-arrière. A leur vue, chacun des Malais du bord se tenait respectueusement à distance.

Lingard, sur la dunette, écoutait ces voix douces monter et retomber, avec une cadence mélancolique; parfois la femme poussait un cri, de colère ou de souffrance. Il s'arrêtait net. Le son d'un profond soupir montait jusqu'à lui dans

le silence de la nuit. Des étoiles attentives entouraient la marche du brick; de tous côtés, leur lumière, à travers un vaste silence, tombait sur une mer silencieuse. Lingard se remettait à arpenter la dunette :

— Belarab est l'homme qui convient, se disait-il. Il n'y a qu'auprès de lui que je puisse trouver une aide, mais je ne pense pas que j'en sache assez pour l'obtenir. Si j'avais le vieux Jörgenson ici, ne fût-ce que dix minutes!

Ce Jörgenson connaissait des événements qui s'étaient passés bien longtemps auparavant, et il avait vécu parmi des hommes capables d'affronter les accidents de chaque jour, mais qui ne se souciaient aucunement de ce qui pourrait arriver le lendemain et n'avaient pas le loisir de se souvenir de ce qui s'était passé hier. A vrai dire, il ne vivait pas parmi eux. Il se contentait d'y faire une apparition de temps à autre. Il vivait dans le quartier indigène, avec une femme indigène, dans une maison indigène, bâtie au milieu d'un petit enclos où poussaient des bananiers, et qui n'était meublée que de quelques nattes, de quelques marmites, d'un bizarre filet de pêche monté sur deux bâtons et d'un petit coffre d'acajou à serrure, qui portait une plaque d'argent sur laquelle était gravé : « Capitaine H. C. Jörgenson. Trois-mâts *Eglantine.* »

Cela ressemblait à une épitaphe. *L'Eglantine* était morte, ainsi que le capitaine H. C. Jörgenson, et la boîte à sextant était tout ce qui restait d'eux. Le vieux Jörgenson, décharné et muet, montait à l'heure des repas, à bord de n'importe quel navire de commerce sur rade, et les stewards, — Chinois ou mulâtres — mettaient d'un air boudeur une assiette de plus sans attendre d'ordres. Et quand ces trafiquants de la mer se réunissaient bruyamment autour d'un groupe étincelant de bouteilles et de verres sur une véranda éclairée, on voyait le vieux Jörgenson émerger de l'escalier comme d'une eau sombre, et, s'avançant avec une sorte d'enjouement mal assuré, se verser à boire dans le premier verre qui lui tombait sous la main.

— A votre santé à tous. Non! pas de chaise!

Il restait debout, silencieux. Son mutisme était aussi éloquent que l'avertissement répété de l'esclave des fêtes antiques. Sa chair s'en était allée où s'en va toute chair; son esprit avait sombré dans l'agitation de son passé, mais sa grande et osseuse silhouette survivait, comme si elle était en fer. Ses mains tremblaient, mais ses yeux étaient fermes.

Il passait pour connaître en détail la fin d'hommes mystérieux et de mystérieuses entreprises. Il était lui-même un évident insuccès, mais il passait pour savoir des secrets capables de faire la fortune d'un homme; mais l'on pensait aussi, en général, que ses connaissances n'étaient pas de celles dont peuvent faire profit des gens modérément prudents.

Ce puissant squelette, vêtu de serge bleue déteinte et dépourvu de tout linge, existait en tout cas. Quelquefois, si on lui en faisait l'offre, il pilotait un navire européen à travers le détroit de Rhio, non sans avoir déclaré au capitaine :

— Vous n'avez pas besoin de pilote : un homme le franchirait les yeux fermés; mais, si vous avez besoin de moi, je viendrai. C'est dix dollars.

Alors, après avoir piloté le navire jusqu'à parer la dernière île de l'archipel, il faisait trente milles en canoë pour revenir, avec deux vieux Malais qui semblaient être en quelque sorte ses compagnons. Faire trente milles en mer sous un soleil équatorial et dans une frêle coquille de noix, où, une fois installé, il ne faut plus bouger, est une opération qui demande l'endurance d'un fakir et la vertu de la salamandre. Dix dollars, ce n'était pas cher et on avait généralement recours à lui. Quand les temps étaient durs, il empruntait cinq dollars à n'importe lequel de ces aventuriers en déclarant :

— Je ne peux pas vous rembourser tout de suite; mais il faut bien que la femme mange, et si vous avez besoin de savoir quoi que ce soit, je puis vous le dire.

Il était à remarquer que personne ne souriait à ce « quoi que ce soit ». D'habitude, on lui répondait :

— Merci, mon vieux; quand j'aurai besoin d'un renseignement, je viendrai vous trouver. »

Jörgenson hochait la tête et disait :

— A moins que vous autres jeunes gens vous ne soyez du même genre que nous qui parcourions cette région il y a bien des années, rappelez-vous que tout ce que je pourrais vous dire serait pire que du poison.

C'est par Jörgenson, qui avait ses favoris avec lesquels il se montrait moins taciturne, que Lingard avait entendu parler de Darat-es-Salam, la « Côte du Refuge ». Jörgenson avait, ainsi qu'il le disait, « connu l'intérieur de ce pays juste après le bon vieux temps où Padris, vêtu de blanc, prêchait et combattait d'un bout à l'autre de Sumatra, au point que les Hollandais en tremblaient dans leurs bottes ».

Il ne disait, à la vérité, ni « tremblaient », ni « bottes », mais cette paraphrase exprime assez bien son sentiment méprisant. Lingard essayait maintenant de se rappeler et de raccorder les morceaux utilisables des étonnants récits du vieux Jörgenson; mais tout ce qu'il en avait retenu était une idée approximative de l'endroit et une notion très vive, quoique confuse, de la nature dangereuse de ses abords. Il hésitait, et le brick, répondant par ses mouvements à l'état d'esprit de Lingard, s'attardait en route, semblait hésiter aussi, avec le cap tantôt d'un bord, tantôt de l'autre, les jours de calme.

Ce fut justement cette hésitation qui fit qu'un grand navire de New-York, portant un chargement de caisses de pétrole pour le Japon qui traversait le détroit de Biliton, aperçut un matin un très joli brick en panne, juste au milieu du chenal et un peu à l'est de Carimata. Le maigre capitaine en redingote et le grand second à grosses moustaches furent d'avis que ce navire était presque trop joli pour être anglais et s'étonnèrent de voir que son capitaine avait son hunier coiffé sans raison apparente.

La voilure du grand navire, battant dans la légère brise, l'entraînait, et, au moment où ils perdirent de vue le brick sur l'arrière, il avait encore sa grand'vergue sur le mât, comme s'il attendait quelqu'un. Mais quand, le lendemain, un *tea-clipper* de Londres passa au même endroit, il ne vit aucun joli brick tout blanc, hésiter, immobile à la bifurcation des routes. Toute cette nuit-là, Lingard s'était entretenu avec Hassim, cependant que les étoiles ruisselaient d'est en ouest comme une immense rivière d'étincelles au-dessus de leurs têtes. Immada écoutait, poussant parfois une exclamation étouffée, et parfois retenant son souffle. Une fois elle battit des mains. Une aube incertaine se leva.

— Vous serez traité comme mon père dans mon pays, disait Hassim.

Une abondante rosée dégouttait du gréement et les voiles assombries étaient noires sur le pâle azur du ciel. Vous serez le père qui donne de sages conseils...

— Je serai un ami fidèle, je veux être traité en ami, rien de plus, disait Lingard. Reprenez votre bague.

— Pourquoi méprisez-vous mon cadeau? demanda Hassim, avec un sourire triste et ironique.

— Prenez-le, dit Lingard, et considérez-le encore comme mien. Comment puis-je oublier qu'en face de la mort, vous

avez pensé à ma sécurité? Nous avons la perspective de nombreux dangers. Nous serons souvent séparés, — pour mieux travailler au même but. Si jamais vous avez besoin d'une aide immédiate et que je sois à proximité, envoyez-moi un message avec cet anneau, et, si je suis en vie, je ne vous ferai pas faux-bond.

Il regarda autour de lui la pâle aurore.

— Je parlerai franchement à Belarab, — comme nous faisons, nous autres Blancs. Je ne l'ai jamais vu, mais je suis un homme fort. Il faut que Belarab nous aide à reconquérir votre pays et, quand nous y serons parvenus, je ne le laisserai pas vous dévorer.

Hassim prit la bague et inclina la tête.

— Il est temps de nous mettre en route, dit Lingard.

Il se sentit tirer légèrement par la manche. Il abaissa le regard et vit Immada presser son front contre la flanelle grise.

— Non, mon enfant, fit-il doucement.

Le soleil se levait au-dessus de la confuse ligne bleuâtre de la Côte du Refuge.

Toute hésitation avait disparu. L'homme et le navire, d'un commun accord, avaient trouvé leur route vers ce vague rivage bleu. Avant que le soleil fût à moitié de sa course, le brick avait mouillé à portée de fusil des palétuviers limoneux, à un endroit où depuis au moins cent ans aucun navire européen n'avait été confié à la tenue du fond.

Les aventuriers d'il y a deux siècles avaient certainement connu ce mouillage, car ils étaient très ignorants et incomparablement audacieux. S'il est vrai, comme on le dit, que les esprits des morts hantent les lieux où les vivants ont péché et travaillé, ils auront pu voir une chaloupe blanche, tirée par huit avirons et que commandait un homme barbu et hâlé par le soleil, coiffé d'un chapeau de feuilles, portant des pistolets à la ceinture, longer la vase noire, pleine de racines entremêlées, à la recherche d'une embouchure probable.

Cours d'eau après cours d'eau fut exploré et l'exploration se traîna lentement comme une monstrueuse araignée aquatique avec un gros corps et huit pattes minces... Suiviez-vous de vos yeux de fantômes la recherche de cet obscur aventurier d'hier, ombres des aventuriers oubliés qui, dans vos justaucorps de cuir, et ruisselants sous vos casques d'acier, attaquiez avec de longues rapières les palissades de ces

étranges païens, ou qui gardiez, le mousquet sur l'épaule, des fortins de bois construits sur le bord des rivières qui commandaient le trafic profitable, vous qui, las du labeur des combats, dormiez enveloppés de manteaux de drap sur le sable de grêves paisibles, en rêvant de diamants fabuleux et de foyers lointains.

— Ici, il y a une ouverture, fit Lingard à Hassim, assis près de lui, au moment où le soleil se couchait, loin sur sa gauche. Il y a ici une ouverture assez large pour un navire. C'est l'entrée que nous cherchions, je crois. Nous ramerons toute la nuit pour remonter cette rivière et c'est bien le diable si nous n'atteignons pas le repaire de Belarab avant le jour. Il mit d'un coup la barre toute et l'embarcation, faisant un bond, disparut de la côte.

Et peut-être que les fantômes des anciens aventuriers hochèrent d'un air entendu leurs têtes fantômales et échangèrent le fantôme d'un sourire d'envie.

JOSEPH CONRAD.

Traduit de l'anglais par

G. JEAN-AUBRY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Monglond : *La France révolutionnaire et impériale. Annales de Bibliographie méthodique et Description des livres illustrés*, tome IV, Années 1797-1799, Grenoble, Editions B. Arthaud. — John Charpentier : *Napoléon et les hommes de lettres de son temps*, Mercure de France. — *Lettres inédites de Napoléon Ier à Marie-Louise, écrites de* 1810 *à* 1814, avec introduction et notes par Louis Madelin, Edit. des Bibliothèques nationales de France.

L'histoire romancée que d'aucuns, un peu naïfs, prennent pour un genre littéraire nouveau, nous vient, en fait, d'un lointain passé. Elle fut inaugurée par des écrivains d'imagination stérile qui trouvèrent plus commode d'emprunter leurs thèmes romanesques à l'histoire que de les inventer. Elle compte maints auteurs anciens parmi ses créateurs primitifs. Dans les temps modernes, elle semble avoir possédé, en la personne de Saint-Réal, l'un de ses rénovateurs les plus déterminés. Cet astucieux falsificateur de la réalité jouit, au XVIIe siècle, d'une belle vogue, puis son œuvre, maintes fois réimprimée, tomba dans un définitif discrédit.

Après lui, l'histoire romancée paraissait à jamais morte. Revivifiée par le Romantisme, elle prospéra de nouveau. Elle renaît ainsi de ses cendres à intervalles irréguliers. Elle a retrouvé de nos jours, après une longue éclipse, un tel engouement du public que les éditeurs les plus sérieux l'accueillent dans leurs officines avec de gracieuses révérences. Elle prolifère à cette heure comme tous les champignons vénéneux. Elle s'est introduite dans les revues. Elle fait l'ornement intellectuel et la gloire des journaux qui, comme on le sait, ont pour principale mission de propager les meilleurs produits de la « pensée française ».

Elle trouve des adeptes et des admirateurs si enthousiasmés, les uns de gagner leur pitance en mettant en pratique le principe du moindre effort, les autres de s'instruire en

meublant leurs cerveaux de notions erronées, que l'on peut, avec effroi, se demander ce que devient la véritable histoire. Eh bien, voici : de même que vivent, de concert, dans la forêt, le chêne et son parasite le gui, de même, dans la forêt littéraire, vivent l'histoire véritable et son parasite l'histoire romancée. L'un ne se préoccupe pas de l'autre: il le supporte, il poursuit, vers les routes aériennes, sa robuste poussée. Il sait, s'il existe une conscience végétale, qu'il deviendra centenaire et que vingt guis, au cours de sa carrière, accrochés à lui, suceront sa sève et retomberont en poussière.

Ainsi l'histoire véritable endure, méprise et voit disparaître l'histoire romancée. On peut affirmer, en ce moment surtout où elle a enfin découvert, pour se nourrir, les sucs documentaires les plus substantiels, qu'elle survivra à toutes les atteintes. Nous en pourrions donner cent preuves décisives. Nous nous bornerons à signaler que jamais, à travers le temps, l'une de ses branches essentielles, la Bibliographie, ne traversa une période plus fortunée. Cette science, restée longtemps à l'état précaire, traitée par des brouillons qui la rendaient aride à plaisir et presque inutilisable, a maintenant stabilisé ses principes et ses méthodes, acquis une sorte d'agrément, rencontré des éditeurs soucieux de lui donner vie et des amateurs heureux de parcourir ses œuvres merveilleusement évocatrices du passé.

Durant ces trente dernières années ont paru d'énormes et de doctes compilations où la vie et l'œuvre de Rabelais, Scarron, Pascal, Boileau, J.-J. Rousseau, Casanova, Sainte-Beuve, Paul-Louis Courier, etc... figurent, ressuscitées sans phrases superflues, dans un ordre chronologique admirable, par le moyen de titres de volumes, de citations de sources et de références, d'indications de manuscrits, actes notariés, documents d'archives. La Bibliographie ne se contente pas d'étudier des hommes et des œuvres; encline à la généralisation, elle englobe maintenant, dans ses travaux, de vastes périodes historiques, se plaît à reconstituer les annales d'une ville ou d'une province, aborde même, malgré les difficultés d'une telle tâche, l'histoire des mœurs. Elle tend à devenir mieux que l'auxiliaire de l'histoire, une initiatrice à l'histoire et on la voit peu à peu gagner du terrain, empiéter sur le domaine des sciences et des arts.

Si vous souhaitez prendre conscience de sa valeur et de son intérêt actuels, parcourez **La France révolutionnaire et impériale** que M. André Monglond publie depuis deux années. C'est la bibliographie générale d'une double période historique. Nous avons déjà commenté, dans cette revue, lors de leur publication, ses trois premiers tomes. Le quatrième, qui concerne les années 1797-1799, vient de paraître.

En ouvrant cet ouvrage remarquable, lancé par la vaillante librairie Arthaud, de Grenoble, sous la forme de luxueux in-octavos illustrés de nombreuses planches en phototypie, on éprouve tout de suite le sentiment d'échapper à l'heure présente et de participer à l'existence grouillante et mouvementée d'autrefois. Au seuil du tome quatrième, un gracieux couple vous accueille, l'homme, coiffé d'un chapeau en cône tronqué à bords relevés, vêtu d'une jaquette à vastes revers et d'un pantalon de chamois retenu à mi-jambe par des bottes souples, la femme, habillée de l'une de ces robes amples, légères et indiscrètes qui rendaient si attrayantes les Françaises du Directoire. Tous deux sont montés sur une gracile voiture, dite mésangère, le cavalier tenant le fouet, la dame les guides. Ils semblent vous convier à les suivre.

Soutiendra-t-on avec vraisemblance qu'une bibliographie, ainsi présentée, réserve à ses lecteurs de l'ennui? Le *Journal des Dames et des Modes* en a fourni le frontispice. Ce journal ne fut point créé, ce semble, pour déplaire à ses abonnés. Tout au long de l'ouvrage de M. André Monglond, riche d'une prodigieuse documentation, traité avec la plus parfaite rigueur scientifique, des planches, aussi plaisantes, accompagnent la promenade du curieux qui le feuillette.

Cette promenade, où donc M. André Monglond la dirige-t-il? Mais à travers toute la France. D'année en année, d'après le programme, divisé en quatre sections, qu'il s'est tracé, il réunit tous les textes qui peuvent évoquer, dans sa vie publique comme dans sa vie privée, à tous les étages de son organisation sociale, les physionomies d'un peuple trépidant, secoué de remous, incertain encore de son avenir au sortir de la Révolution. Seriez-vous aussi indiscret que le Siamois de Rivière-Dufresny ou que le Huron de Voltaire quc vous ne regretteriez point de l'avoir pour guide.

Où que vous souhaitiez aller, il vous conduit sur-le-champ. Voulez-vous voir, dans ses aspects diversifiés, la rue de ce temps lointain? Il vous en découvre le mouvement, la couleur, les types, les véhicules et jusqu'aux affiches qui placardent ses murs. Préférez-vous pénétrer dans la maison? Il vous en ouvre les portes. Vous y apercevez, dans sa réalité, le foyer familial. Voici, appendu à la paroi d'une salle, l'almanach nouveau et, posé sur une table, le dernier traité d'éducation. Si les événements politiques vous intéressent, il vous introduit dans les milieux qui les provoquent ou les subissent, vous montre, dans l'exercice de leur ministère, les hommes publics, vous énumère les brochures, les pamphlets, les décrets, publiés ou promulgués, au fur et à mesure qu'ils sortent des presses. Vous savez, par lui, quelles réformes sont proposées ou accomplies, comment fonctionnent les administrations, si les finances, l'industrie, le commerce, l'agriculture prospèrent ou périclitent. Grâce à ses enquêtes, vous voici en un tournemain au courant du mouvement des idées religieuses, philosophiques, sociales, des travaux des académies et des sociétés savantes. Toutes les publications des libraires, voyages, traductions, romans, poésies, vous sont révélées, et les pièces de théâtre, et les écrits scientifiques. Des beaux-arts vous apprenez jusqu'aux plus minimes manifestations. Des journaux, M. André Monglond vous donne une liste allant du journal de mode au journal publié à l'étranger en langue française. Si ces journaux contiennent des planches, il vous fournit le détail de celles-ci; ainsi, savez-vous qu'en l'an V le chignon féminin était à la grecque, le chapeau à l'anglaise, le bonnet à la jardinière? Ce ne sont pas renseignements négligeables. Il est bon aussi de connaître toutes les variétés de tulipes, que l'une d'elles se nommait Alexandre-le-Grand, d'autres la Belle Hollandaise, le Marquis de La Fayette, la Bamban.

M. André Monglond s'inquiète aussi de savoir comment, de 1797 à 1799, sont accueillis les souvenirs de la Révolution, dans quel esprit est envisagée l'émigration, quelle fidélité s'attache à la monarchie, si l'influence de Jean-Jacques Rousseau faiblit ou grandit dans les mémoires. Il situe à leur vraie place, d'après les écrits qui les concernent, les gens en relief. Il réserve des paragraphes spéciaux de sa bibliographie à

Chateaubriand et à Mme de Staël. Bref, son immense et curieux travail peut alimenter en sources de tous genres une histoire générale de la double période étudiée, et toutes les histoires particulières (littéraire, scientifique, artistique, religieuse, philosophique, économique, etc...) qui s'agrègent à l'histoire générale ou peuvent s'en détacher.

M. André Monglond a naturellement, au cours de sa bibliographie, évoqué la grande figure de Bonaparte. On trouve, dans ses pages, les discours, proclamations, etc... du général, les pamphlets ou les apologies qui accompagnent les actes de celui-ci jusqu'au 18 brumaire. L'homme ne paraît pas tenir alors une place très considérable dans les préoccupations des plumitifs. Il n'a pas encore tout à fait déçu les espérances des idéologues, des républicains, des libéraux et provoqué leurs ressentiments.

C'est plus tard, quand il se sera emparé du pouvoir, qu'il suscitera la colère active de ces purs, imbibés de l'esprit révolutionnaire. M. John Charpentier nous l'indique, dans un volume nouveau : **Napoléon et les hommes de lettres de son temps**, où il recueille avec soin, contre l'usurpateur, les griefs de ces idéologues devenus, pour les besoins de son pamphlet, ses alliés occasionnels.

Nous voudrions parler avec modération du volume de M. John Charpentier, traité avec beaucoup d'habileté et de talent, dans une langue ferme aux images souvent frappantes, mais ce volume ne nous semble pas écrit dans l'état de quiétude et de neutralité où doit se tenir l'histoire. Il sort de la même veine où son auteur puisa ses invectives contre Jean-Jacques Rousseau. M. John Charpentier ne se rendra-t-il pas compte qu'on s'épuise en vain à combattre des ombres et que, lorsque ces ombres sont entourées d'un prestige mérité par des œuvres de génie, on garde peu de chance de leur enlever l'admiration publique?

Nous convenons volontiers, avec M. John Charpentier, que l'Empereur imposa aux lettres une dictature, qu'il voulut les asservir à sa gloire, qu'il musela la presse, qu'il témoigna peu de considération à Chateaubriand et de courtoisie à Mme de Staël, qu'il goûtait fort Corneille et pas du tout Racine, enfin que, travestissant Platon, il eût volontiers chassé de l'Empire les poètes qui refusaient de le flagorner. Mais

tout cela ne lui rappelle-t-il rien d'équivalent? Pour nous, nous voyons fort bien, dans une attitude identique, les souverains de l'ancien régime. Les gens de plume n'ont jamais connu grande tendresse du pouvoir absolu. Etaient, en ce temps-là, pensionnés ceux d'entre eux qui maniaient avec aisance la flatterie, nullement les autres. Aux journalistes, qui rédigeaient pourtant des feuilles de large périodicité, on dictait, sans supporter une incartade, jusqu'au dernier mot de ce qu'ils devaient écrire. Aux gens qui avaient des idées philosophiques, ou libertines, ou politiques, ou économiques, et, parmi ces derniers, un Fénelon, un Vauban, on montrait le chemin de l'exil. Aux libraires qui imprimaient des livres trop libres, on imposait quelque temps de réflexion aux galères. Pas un homme de lettres n'était reçu à la Cour en dehors des historiographes ou des rimeurs de ballets. N'insistons pas. L'Empereur a suivi des exemples illustres. Pas un monarque ne resterait sur son trône s'il ne combattait avec vigueur les pamphlétaires et n'expédiait hors de son royaume les opposants trop entreprenants.

Napoléon Ier, honni dans ses pensées et ses œuvres par M. John Charpentier, ne fut pas tout à fait l'homme affreux que cet écrivain s'est efforcé de nous peindre. Ses **Lettres inédites à Marie-Louise,** récemment acquises par la Bibliothèque nationale, de même que toutes ses lettres de caractère familial indiquent, chez lui, l'existence de sentiments délicats et durables.

M. Louis Madelin a très abondamment et très intelligemment préfacé et annoté cette correspondance, qu'il considère comme de première importance au triple point de vue historique, psychologique et autographique. Laissons le point de vue autographique. L'histoire avait intérêt à connaître, sur les faits militaires et politiques, les idées et les réactions du souverain. Elle semble avoir glané, sur ces idées et réactions, quelques précisions curieuses dans les *Lettres à Marie-Louise,* mais non toutes celles que Frédéric Masson pensait y rencontrer. L'Empereur était tenu à la prudence, ses courriers étant souvent interceptés par l'ennemi. Il écrivait hâtivement, de manière laconique, donnait des nouvelles évasives des événements, manifestait la satisfaction ou l'ennui que ceux-ci lui causaient, se gardait de découvrir ses

mouvements de troupes ou ses plans futurs. Il se montrait à l'égard de Marie-Louise, tendre, doux, soucieux de la santé, de l'aise, du bonheur de la jeune femme. Au milieu des immenses préoccupations dont il était assailli, il n'oubliait quasi jamais de lui adresser un mot quotidien.

M. Louis Madelin nous apprend que la correspondance susdite, si longtemps recherchée par les historiens et jamais découverte, subsistait dans les archives des princes de Montenuovo, héritiers des enfants que Marie-Louise avait eus, avant la mort de l'Empereur, de sa liaison avec le général de Neipperg. C'est miracle qu'elle ait été conservée. Elle est entièrement autographe. Elle constitue un document précieux d'ordre intime, plutôt que d'ordre politique ou militaire.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Tristan Lamoureux : *La Création Nocturne*, « Le Divan ». — Fernand Dauphin : *Aux Confins du Songe*, « Le Divan ». — André Berry : *Le Congé de Jeunesse*, Firmin-Didot.

Il est glorieux à un poète encore jeune de répudier les thèmes habituels à la poésie contemporaine, et, absorbé en la volonté de construire, de risquer l'aventure de se voir en soi-même, de se créer un monde qui surgisse de soi et où l'on se sente exprimé. On transfigure l'atmosphère où se meut autour de soi misérablement la vie et désormais, dans un monde souterrain ou céleste, soustrait aux lois de la pesanteur, une humanité typique et haute se haussera à l'aspect, non de fantômes, mais de créatures où s'intègre beaucoup de la pensée, de la sensibilité du poète, sans être gêné par des modalités médiocres, nécessaires et triviales. Chacune signifiera un geste, un visage, une aspiration de l'intelligence, et c'est ce qu'ont réussi avec une sûreté, incroyable à peu près de nos jours, les grands des anciens temps, Homère, Dante, Milton peut-être et, à un certain degré, Gœthe souvent ou le Victor Hugo des grands poèmes écrits vers la fin de sa vie.

Je n'estime point que Tristan Lamoureux ait, du premier coup, atteint à ces hauteurs de vertige. Il l'a tenté, et c'est bien beau. La suite de stances qu'il a intitulée **la Création Nocturne** ne réalise qu'en partie ses ambitions. Le poète

a senti, a souffert, et dédaigneux, résout de se dérober à l'enserrement des vils appétits, des hontes hypocrites, de la triste méchanceté dont est dévorée l'âme dégénérée des hommes. L'intérêt, toujours, partout, en éveil, les suspicions courantes, la contrainte d'étroites et de sottes conventions, le sadisme écœurant qui impose aux plus faibles la torture et outrage la belle confiance que les plus purs sentaient s'épanouir dans leur cœur, tout cela est foulé aux pieds, sali, déshonoré. Où qu'il aille, s'il sort, où qu'il se mêle à ses prétendus semblables, il en éprouve la nausée, il se débat contre l'abjection. Se renfermer en soi n'est rien; on en mourrait; et puis, un grand esprit juge avec raison que la résistance lui est dictée par ce qu'il sent persister en lui de divin, par ce qu'il doit perpétuer en exemple, pour élever son fils à le comprendre et à le poursuivre après lui. A quel appui aura-t-il recours ? La vue des choses en tous lieux souillés ne lui en fournira aucun. Or, la nuit, dans le silence des songes et le calme du soleil, les viles flétrissures disparaissent, il y convient de fixer l'attention; le songe épure, la beauté naît. C'est un monde à pénétrer; un monde qui se révèle à la plupart par de plus ou moins fugitives lueurs. Il les faut capter, réduire à leur rang dans la suite ininterrompue des prestiges, et s'y rendre sensible. *La Création Nocturne :* oui, en dépit des résistances, des habitudes consenties depuis l'enfance, de l'incrédulité des proches asservis comme il le fut lui-même, amener la compagne de son existence à partager ses vues, afin qu'elle aide à leur réalisation et offre son concours pour, de la sorte, grandir à ces visions révélatrices la pensée de l'enfant issu de leur amour : ah! si elle se rendait compte, la femme, combien, affranchie de l'assaut des trivialités qui, le jour, la tachent de leur laideur, elle est plus belle, elle est plus noble, plus grande, plus pure, la nuit! Entrevoit-on l'aigu de cette crise? Le poète dans ce monde bienheureux qu'il s'est forgé se perpétuera-t-il? Ou sera-t-il misérable, incompris de ses aimés, car il n'a rien réalisé pour leur assurer le bonheur, et par leur incompréhension sera-t-il reployé encore au bourbier désolant d'où il croyait, pour leur profit comme pour le sien, s'être arraché?

Je ne sais si l'intention du poète s'est exprimée avec assez

de clarté, car telle est, selon son sentiment, la clé nécessaire à l'intelligence du poème entier :

J'irai vers l'ombre, avec mes yeux que les lumières
Ont déjà consumés dans leurs vacarmes vains.
.. ..
Je veux l'ombre en son calme et sa conduite obscure,
Car mon amour craintif n'espère plus en vous,
Corps brunissants, jardins de la riche Nature.
.. ..
Puis-je songer à vivre hélas, si mon visage
Ne sourit plus qu'à l'heure où mes frères ont fui
La terre lasse et dénudée...
Loin du brutal soleil qui calcine les fleurs?

La hantise du tercet dantesque moins peut-être que le goût des poèmes définitifs où s'exprimait la méditation dépouillée et puissante de Jean Moréas a dicté cette forme de stances — trois stances de quatre vers, dont se compose à peu près chacune des quatre-vingt-seize parties de ce poème nocturne. Parfois, la pensée s'y présente, souvent, veux-je dire et même le plus souvent, je crois, exacte, et dans l'apparence précise, juste et lyrique qui lui convient, comme le montre un morceau qui, justement, est écrit dans une coupe différente :

Sur cette pierre j'ai sculpté
Ta mouvante face de femme :
Miroir exact de ta beauté,
Qu'elle montre à mon gré ton âme
Triste ou joyeuse. Et qu'à mon choix
Son froid silence te proclame!

Je ne veux d'un vrai marteau
Te travailler, sage statue.
Je ne veux pas que mon cerveau
Jamais t'empêche, ô pierre nue,
De suivre mon rêve inconstant :
Fixer le rêve de l'instant?
Déjà le pleur s'y substitue...

Quelques duretés d'expressions, quelques manières de parler un tant soit peu forcées, des prosaïsmes de logicien n'ont point arrêté l'auteur. Il les a jugés inévitables, à moins

de céder sur l'intégrité de sa construction audacieuse et volontaire. Tristan Lamoureux a risqué une forte partie, elle est réussie presque d'un bout à l'autre de son effarant poème.

Le poète Fernand Dauphin qui, il y a un an environ, nous apportait ses poèmes *A l'unisson du Monde,* nous donne aujourd'hui ses chants **Aux confins du Songe.** Toujours il se plaît à hanter les coteaux aisément accessibles; il monte, il s'extasie, il contemple, et avec un sourire se ressaisit. Ce qu'il accomplit il l'accomplit à merveille, avec un sens extrêmement heureux du choix et des convenances, avec de la mesure et du tact. Sans doute est-ce à cause de cela que je goûte moins les poèmes longuement développés, tels que *le Retour de Prospero* ou *Sagesse des Bois,* que les plus courts poèmes où se modulent des impressions de la campagne, de la nature, une prédilection pour l'ombre fine des bois, pour les murmures des ruisseaux :

> Mon jardin vit si purement dans la clarté
> Que, certains soirs, j'hésite à troubler sa beauté !
>
> La paix de mon jardin m'incline à plus d'amour,
> M'ôte à moi-même et m'y rattache tour à tour!

Ce sont partout « à mi-côte », les « clartés frémissantes » les « jours limpides » dont il accueille les chants, mais parfois il atteint plus haut, non sans prudence, car il va là, un peu, à l'encontre de sa vraie nature. Cependant, le poème intitulé *Mort de Verlaine,* est un des plus entièrement réussis du volume, et l'idée même en est belle : « le pécheur Verlaine entre, courbé, vêtu de fanges » parmi les rondes angéliques :

> Il tremblait, souriant gauchement, n'osant plus,
> Suant encor la mort, de chair encor perclus...

Tandis qu'avec des cris de joie les anges se pressent autour du vagabond : « entrez », chantent-ils, « entrez, besacier; entrez, Verlaine, porteur du chant qui vous fait frère de Villon et de La Fontaine; nul plus que vous n'a gémi de la guerre que se font la joie et le plaisir, et vos plaintes parfois priaient en rendant le ton même et l'accent de Jésus »;

> Quels pleurs de joie éblouissaient les yeux des anges,
> Quand le pécheur Verlaine eut dépouillé toutes ses fanges!

Beaucoup moins de morgue ou de contrainte, une véhémente liberté du mouvement corrigent ce qu'une forme à soi pareille et empruntée des vieux poètes confère de monotonie à tout un poème, cette fois encore, le quatrième, composé savamment par André Berry : **le Congé de Jeunesse,** où le poète évoque tour à tour le « Rôle de Berry », le « Rôle des Seigneurs », le « Rôle des Dames », pour s'en revenir par le « Lai de l'Adieu » au « Rôle de Berry » avant de conclure, « épilogue du Trésor des Lais » par « le Procès de Vie » et « le Procès de mémoire ». Malgré ce raffinement et ce rappel constant d'usages, d'images et de rythmes surannés, malgré le malicieux regard, qu'on surprend d'un couplet à l'autre, au regard de Villon partout suscité, ce rappel d'une gaîté soutenue des fêtes du Quartier latin, des amours rencontrées de ville en ville à travers le monde, emporte l'assentiment et la connivence amusée du lecteur. Personne, assurément ne manie mieux la strophe de huit octosyllabes agencée à la manière la plus traditionnelle que cet érudit, André Berry. Il a soin, au surplus, de les entremêler, quand se présente l'occasion de discours dont le rythme est différent, de sérénades et de rondeaux, de doubles-rondeaux, réussis à perfection. Ce livre charmant à lire n'est point guindé à l'égal des précédents, ne sent pas l'artificiel. Et, d'ici, de là, quelques images attachantes :

Et Brême, et Ratisbonne encor
Qui tâte le fond du Danube
Avec l'ombre de sa tour d'or.

Mais aussi (c'est plus rare) des façons d'écrire contestables :

Vierges, dames, veuves aussi,
Dans les champs et dans les ruelles,
Dans la rose et dans le souci,
Dieu m'assiste! *j'en ai connues...*

« Pédant de collège », s'exclame, parlant de lui-même, l'auteur. Je m'arrête pour ne mériter à mon tour cette étiquette qu'on m'accolerait sans droit.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Bertrand de La Salle : *La pierre philosophale*, Plon. — Emile Zavie : *Le deuxième comte d'Ormoise*, Gallimard. — Marie Gevers : *Le voyage de frère Jean*, Plon; *Guldentop*, P. Lethilleux. — André Fraigneau : *L'irrésistible*, Gallimard. — Yves Gandon : *La belle inutile*, Albin Michel. — Maurice Fombeuse : *Soldat*, Gallimard.

Chaque génération trouve dans le milieu où le destin l'a placée des raisons de s'insurger contre lui. L'intéressant est de savoir comment elle instruit son procès. Nous autres, qui avons eu vingt ans avant la guerre, nous nourrissions contre notre temps autant de griefs que les jeunes hommes d'aujourd'hui en entretiennent contre le leur. Tous les siècles ont eu leur « mal », sinon leurs maux, et le plus classique, c'est-à-dire, le plus équilibré même de tous, le XVIIe, en témoigne, puisqu'on y trouve, à la fois, des libertins et des jansénistes, sans parler des pré-romantiques... Mais M. Bertrand de La Salle a voulu écrire quelque chose de pareil, à la fois à *Wilhelm Meister* et à *L'éducation sentimentale*, dans son roman **La pierre philosophale**; et il faut le louer de sa tentative, s'il est vrai qu'il n'a pas trente ans. Ce n'est généralement pas d'aussi bonne heure que l'on fait la revision ou la somme de ses années d'apprentissage. Les personnages de M. de La Salle finissaient leurs études au moment de l'armistice. Ils sont quatre ou cinq jeunes gens qui ont donc commencé de vivre quand le monde se livrait à cette bacchanale qui a achevé de l'épuiser après une saignée de quatre ans, ou, plutôt, qui lui a fait perdre tout le bénéfice d'un héroïsme peut-être sans analogue dans l'histoire. Mais point de personnage central, ici, comme dans le roman de Gœthe et dans le roman de Flaubert. M. de La Salle a voulu faire preuve d'impartialité en nous montrant les réactions de caractères différents en présence du désordre et de l'incertitude dans lesquels se débattaient les esprits au lendemain de la guerre. Le semblant de cohésion (ou le *précipité*) que l'on observe aujourd'hui, et qui divise avec assez de netteté la France en deux camps, n'existait pas encore environ le temps où se passe son récit. Celui-ci nous reporte en 1922, et le principal reproche que je ferai à M. de La Salle dont j'admire, par ailleurs, les qualités d'intelligence et d'observation, c'est, dans un livre qui a un caractère histo-

rique, de n'avoir pas suffisamment rappelé cette date par un choix de détails particuliers. Bien des événements qui avaient alors frappé les esprits, bien des problèmes qui les préoccupaient sont absents de *La pierre philosophale*. Le fascisme venait de triompher alors, en effet; et je n'ai pas vu que M. de La Salle en ait fait mention ni qu'il ait, d'autre part, cité le nom de M. Paul Valéry. Voilà, entre autres, deux oublis importants dans un roman dont les protagonistes se montrent curieux de questions politiques et sociales, et sont — comme on disait au temps de « L'Affaire » — des « intellectuels ». Aussi bien, dans l'ensemble, a-t-on l'impression que les considérations auxquelles se livre M. de La Salle, par le truchement de ses personnages, sont moins d'ordre particulier que d'ordre général... Quelle différence, au surplus, entre ses jeunes gens et ceux d'hier et même d'aujourd'hui? Je ne la vois pas bien. Je ne vois pas bien, non plus, que les critiques qu'ils font de l'état de chose dont ils sont témoins portent sur des points déterminés. Ils citent Nietzsche, Schopenhauer — Sorel aussi, il est vrai... Mais ils ne parlent pas des politiques en place, encore moins de leurs idées ou de leurs « programmes ». Est-ce qu'en ces matières nous n'avons pas bougé (je ne dis pas même fait « de progrès ») depuis un demi-siècle et davantage? Il est possible. Mais il y avait déjà la Société des Nations qui n'a pas mal fait parler d'elle depuis... Ah! comme il est difficile de faire l'histoire des esprits autrement qu'en tenant un journal ou qu'en écrivant ses mémoires! Enfin les personnages de M. de La Salle sont trop nombreux — je veux dire il leur donne à chacun trop d'importance — pour pouvoir nous les montrer autrement que sous un certain angle ou qu'à la surface d'eux-mêmes. Il les a écrémés, qu'on me passe l'expression. Il ne nous les a pas révélés dans leur réalité profonde. Nous connaissons leurs arguments, nous ignorons les réactions de leur moi intime sur leur moi social. Mais ils sont vrais, toujours, et toujours expressifs. Il n'y a pas de fausses notes dans *La pierre philosophale*. M. de La Salle a dessiné, enfin, un type d'Américaine qui suffirait, à lui seul, à donner du prix à son livre, fort bien écrit, ce qui n'est pas rien.

M. Emile Zavie est un curieux romancier, ou plutôt un

étrange conteur et qui me séduit par cela même qu'il a de déconcertant. C'est dans une atmosphère réaliste, et après s'être appliqué minutieusement à douer ses personnages de vraisemblance, qu'il imagine des histoires extravagantes, mais gratuites. Compte tenu de ses qualités personnelles, je l'apparenterais à la fois à Stendhal et à Mérimée. Il a, de l'un, la curiosité de la vie et des passions; de l'autre, l'humeur mystificatrice, et par là-dessus je ne sais quoi de désabusé mais que dore un rayon d'espoir... Le nouveau récit qu'il nous donne aujourd'hui, **Le deuxième comte d'Ormoise,** se passe du côté de Sens, dans la demeure campagnarde d'une vieille dame qui prend des pensionnaires. Cette dame a deux filles dont la curiosité est éveillée par la présence chez elle d'un romancier. Elle a aussi un neveu et une nièce qui sont venus passer les vacances de Noël chez elle. Tout ce monde est peint avec une bonhomie charmante et une justesse de traits qui ravissent. Pour occuper son temps, le neveu écrit à sa fiancée, une Russe, et entre autres choses lui narre l'intrigue du récit que le romancier est censément en train de composer pour un éditeur avec lequel il a signé un contrat. Il se trouve que c'est l'histoire même de la jeune femme; mais je ne vous la dirai pas, pour vous laisser le plaisir de la surprise et, aussi, je l'avoue, parce que les incidents qui entourent ce drame sont très compliqués. Des comparses interviennent (un curé, un inspecteur de la Sûreté, notamment, à propos d'un piquant petit carnet) qui accidentent le roman de M. Zavie; un ancien officier de l'armée de Wrangel, qui lui fournira son dénouement. Celui-ci, M. Zavie le connaissait-il en commençant? Il n'est pas interdit d'en douter; mais peu importe. Le hasard est le dieu de M. Zavie, et je ne serais pas surpris qu'il s'abandonnât le premier à la fantaisie de ce dieu, avant d'y abandonner ses personnages.

L'art de Mme Marie Gevers est des plus frais et des plus séduisants qui soient. Cette romancière, qui nous vient des Flandres brumeuses, écrit, dans le meilleur français, des histoires ensoleillées et toutes débordantes de la joie de vivre. **Le voyage de frère Jean,** sa dernière œuvre, est une manière de conte picaresque. comme *Mme Orpha* était une façon de féerie bourgeoise. D'un vieux livre trouvé, par

hasard, dans un grenier, une source de rêve a jailli. Et la voilà devenir rivière, puis fleuve, et couler à travers la France par la Champagne, la Bourgogne, le Lyonnais, Avignon, Aix et Marseille. Stevenson naguère était descendu en canoë d'Anvers jusqu'à l'Oise mais pour composer avec humour un bouquet en l'honneur de la gentillesse de nos mœurs. C'est à la recherche du bonheur que Mme Marie Gevers emmène ses personnages — toute une famille — sur les routes de France. Et voilà, chemin faisant, que la personnalité d'une jeune fille éclôt, se développe, s'affirme... Influence du génie d'un peuple individualiste? Peut-être. Et voyage symbolique, assurément. C'est bien joli.

Je signale, du même auteur, **Guldentop,** qui parut en 1922, à la Renaissance d'Occident, et dont une réédition s'accompagne d'une demi-douzaine de contes flamands. C'est du meilleur « Marie Gevers ».

Guillaume Francœur, le héros de **L'irrésistible,** le premier roman, à ma connaissance, de M. André Fraigneau, est un jeune homme assez vain, mais nerveux et sensible (ce qui ne veut pas dire bon) et qui nous conte ses aventures plus intérieures peut-être qu'extérieures. Comme je soupçonne Guillaume Francœur de ressembler à M. André Fraigneau, je lui avouerai qu'à en juger par les qualités littéraires dont celui-ci témoigne, je le crois plus doué pour la critique ou pour l'essai que pour le roman... Francœur, il est vrai, qui s'exprime, comme il sied dans le genre de récits qu'il fait, à la première personne, a beaucoup lu, mais n'a pas assez oublié ses lectures. M. André Gide lui a révélé le charme de l'acte gratuit (Chapitre I); et M. Jean Cocteau, la poésie des tentatives juvéniles de suicide (Chapitre II). Il use de « directs », comme M. Jean Giraudoux, dont il réussit, parfois, à rappeler la fantaisie prestigieuse; et il ne méprise pas le réalisme caricatural de M. Paul Morand. Avec tout cela, il a son accent personnel : une ironie froide et pincée; de la grâce, mais dont le velours enveloppe l'intelligence la plus aiguë, le don d'observation le plus cruel.

Le sujet du roman de M. Yves Gandon, **La belle inutile,** pouvait fournir matière à des analyses très savantes et très osées. Il traite, il est vrai, d'un complexe freudien. Une jeune fille, au moment où elle apprenait la mort de son père,

un doux philosophe qu'elle admirait autant qu'elle l'aimait, a été victime d'une tentative de viol. Elle en a gardé une horreur profonde de l'homme. Horreur maladive, sans doute, et qui lui impose dans la vie une attitude volontaire jusqu'à la tension. A la tête d'une maison de parfumerie florissante, cette « refoulée » succombe, bientôt, sous les coups sournois d'un affreux métèque qui s'est épris d'elle, et qu'elle a cru pouvoir jouer. Heureusement, un loyal jeune homme lui tend, à point nommé, une main secourable... Elle sera sauvée, nouvelle Andromède attachée au rocher du célibat, par ce jeune Persée, et non seulement matériellement, mais psychiquement. L'amour la libérera en la faisant se confesser, c'est-à-dire remonter, selon la méthode du professeur viennois, à la source de son mal... Oui, on pouvait composer une œuvre sévère sur ce thème. Mais M. Gandon, qui a de l'esprit, ne l'a pas voulu. Il s'est efforcé, au contraire, d'insister aussi peu que possible sur les réactions intérieures de son héroïne; et très au courant des affaires et de la finance — à ce qu'il m'a semblé — il a écrit un roman plein de péripéties et de personnages pittoresques, qui est encore plus un roman de mœurs qu'un roman psychologique.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul ». Il est plus mauvais encore qu'il soit en nombre. **Soldat,** par M. Maurice Fombeuse en apporte la preuve. Ce livre qui peint la vie de caserne, et par là même en veut faire la satire, montre, il est vrai, à quel degré de bassesse les meilleurs garçons du monde peuvent descendre quand la promiscuité les incite à une ordurière émulation. M. Fombeuse appelle « un chat, un chat », et vous entendez ce que l'expression de Boileau peut signifier, ici, où l'on trouve, en particulier, toutes les chansons qui se chantent dans la chambrée sur des airs de sonneries... Un document? Oui. M. Fombeuse a cru à son utilité. Soit! Qu'il fasse, à présent, un meilleur emploi de son talent.

JOHN CHARPENTIER.

THEATRE

La Guerre de Troie n'aura pas lieu, deux actes de Jean Giraudoux, Théâtre de l'Athénée.

Je ne pense pas du tout que les choses se soient passées comme M. Jean Giraudoux nous les montre dans sa pièce,

La guerre de Troie n'aura pas lieu. J'imagine qu'un jour, les sentinelles qui veillaient sur les remparts de Troie aperçurent les voiles des bateaux grecs qui se dirigeaient vers leurs rives et qui étaient déjà bien proches puisqu'on les distinguait à l'œil nu. Les armes dont ces vaisseaux étaient remplis ne leur augurèrent rien de bon, et Troie se mit en défense, sans qu'il y ait eu au préalable aucune conversation diplomatique, aucune rupture de relations ni aucune déclaration de guerre conforme à ce que le droit international moderne exigeait jusqu'à ces derniers temps et dont on dit qu'on se passera désormais s'il doit y avoir de nouvelles guerres — ce dont M. Giraudoux semble bien persuadé.

D'ailleurs je ne pense pas non plus que les choses se soient passées comme Racine nous l'a dit. Je ne crois pas qu'une galanterie si raffinée, qu'une courtoisie amoureuse digne de l'ère chevaleresque et comparable à ce que les cours d'amour ont inventé de plus subtil, aient été possibles dans le palais de Pyrrhus. Ce devait être une sombre bâtisse, sauvage comme ses hôtes et dont fort heureusement la Comédie-Française n'a pas encore eu l'idée de nous représenter l'aspect en de nouveaux décors. Si vraiment Andromaque et Hermione ont cohabité sous son toit, ce devait être comme deux favorites. Il n'y a dû avoir entre elles qu'une rivalité de harem, sans retentissement diplomatique (*et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés*), sans répercussions extérieures. Le chef-d'œuvre de l'amour nuancé n'est qu'une façade dressée devant un lieu où s'agitent les plus basses passions; mais qu'importe.

Vers 1667 on connaissait cela: les princesses qui s'en allaient en qualité de fiancées éventuelles dans une cour étrangère dont on les renvoyait parfois sans qu'eles aient eu la chance d'être épousées. Racine a eu l'expérience de réalités analogues et la situation d'Hermione à la cour de Pyrrhus avait pour le public qui l'observa le premier une force d'allusion aussi sûre que les événements que M. Giraudoux vient d'agencer pour notre enseignement.

Telle est la vertu que recèlent ces figures millénaires, celle aussi que contiennent ces thèmes antiques. Ils sont comme le chapeau de l'escamoteur sous lequel on trouve tout ce

que l'on cherche. Ces noms célèbres se rapportent à des notions à la fois si pleines et si dépouillées qu'ils érigent dans la conscience de tout homme, fût-il de culture fort modérée, un minimum de réalité poétique autour duquel peuvent venir s'enrouler toutes les possibilités que l'imagination conçoit. Epouse et mère, Andromaque demeure à jamais aux yeux de l'humanité l'image de la maternité défensive et de la fidélité conjugale; Hector, le guerrier paternel, et à la fois celui qui retire son casque dont l'aigrette faite de crins de cheval effraie le bébé que présente une nourrice, et le vaincu « traîné sans honneur autour de ses murailles ». Le voici qui va demeurer dans les mémoires celui qui parle aux morts et je me demande si l'épreuve que vient d'en imprimer M. Giraudoux n'est pas faite pour durer aussi longtemps que l'homérique et que la racinienne:

O vous qui ne nous entendez pas, qui ne nous voyez pas, écoutez ces paroles, voyez ce cortège. Nous sommes les vainqueurs... O vous qui ne sentez pas, qui ne touchez pas, respirez cet encens, touchez ces offrandes... vous absents, vous inexistants, vous oubliés, vous sans occupation, sans repos, sans être, je comprends en effet qu'il faille en fermant ces portes excuser près de vous ces déserteurs que sont les survivants et ressentir comme un privilège et un vol ces deux biens qui s'appellent de deux noms dont j'espère que la résonance ne vous atteint jamais, la chaleur et le ciel.

Si les contemporains de Racine avaient une expérience qui leur rendait singulièrement parlant tout ce qui se rapportait à la vie de cour ou à l'existence d'une famille royale, nous appartenons nous autres à un temps où les discours aux morts retentissent singulièrement dans notre sensibilité. En avons-nous entendu depuis quinze ans et plus! Je me souviens d'une époque où ils étaient exactement hebdomadaires et qu'il ne se passait point un dimanche qui n'en entendît un. Et ces discours aux morts correspondaient à tout un état de choses dont M. Giraudoux nous a offert dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* une représentation stylisée, exactement comme Racine, dans Andromaque, a réussi une peinture stylisée de la vie de cour.

Comment définir cet état de choses où nous vivons? Nous sommes des gens qui vingt ans après une guerre affreuse

n'en sommes pas encore remis. Nous vivons dans un trouble douloureux qui tient à ce que nous ne sommes pas encore guéris du choc que nous avons subi, et d'autre part à ce que nous redoutons cruellement le retour d'un malheur pareil à celui qui nous a frappés, sinon d'un pire. Nous haïssons la guerre, comme peut-être aucun groupement humain, peuplade, cité, nation, ne l'a haïe et cependant nous nous y sentons irrésistiblement, inéluctablement conduits. Et nous avons l'impression qu'aucun effort ne pourra nous garantir contre elle. Voilà comment nous sommes, ou plutôt, voilà comment nous savons que nous sommes depuis que M. Giraudoux nous l'a dit. Il nous a expliqué notre sort, il nous a prédit notre destin, nous prouvant par là même qu'il est bien un poète au sens divinatoire du mot: *vates*.

Les Troyens, tels qu'ils nous les peint, rentrent vainqueurs d'une guerre qui vient de se terminer. Hector a juré à Andromaque que cette guerre était la dernière. *C'était la dernière,* répond Cassandre. *La suivante l'attend.* Et voici que cette suivante ne se fait pas attendre aussi longtemps qu'on aurait pu l'espérer. L'incident qui doit provoquer la guerre de Troie a eu lieu, Pâris a enlevé Hélène, et les rois grecs alliés sont venus demander raison de cette offense. En vain tout ce qui dans une nation a les plus fortes raisons de ne pas vouloir la guerre (les hommes jeunes qui la font, les femmes qui en souffrent presque aussi cruellement qu'eux) tente de s'opposer au retour de ce fléau, la fatalité s'accomplit, les efforts que l'on fait pour dresser des obstacles devant sa marche restent vains (et nous qui savons que la guerre de Troie a eu lieu, nous concevons dès l'origine que ces efforts ne peuvent être que vains) et l'événement se produit. Il se produit comme il pourrait faire dans notre monde contemporain. De longues palabres diplomatiques le précèdent dont on ne sait si elles ont pour but d'empêcher la guerre, comme elles en ont l'air, ou de la précipiter: entrevues, conférences, congrès...

A la veille de toute guerre il est courant que deux chefs de peuples en conflit se rencontrent seuls dans quelque innocent village, sur la terrasse au bord d'un lac, dans l'angle d'un jardin. Et ils conviennent que la guerre est le pire fléau du monde, et

tous deux, à suivre du regard ces reflets et ces rides sur les eaux, à recevoir sur l'épaule ces pétales de magnolias, ils sont pacifiques, modestes, loyaux. Et ils s'étudient. Ils se regardent. Et, tiédis par le soleil, attendris par un vin clairet, ils ne trouvent dans le visage d'en face aucun trait qui justifie la haine, aucun trait qui n'appelle l'amour humain, et rien d'incompatible non plus dans leur langage, dans leur façon de se gratter le nez ou de boire. Et ils sont vraiment combles de paix, de désirs de paix. Et ils se quittent en se serrant les mains, en se sentant des frères. Et ils se retournent de leur calèche pour se sourire... Et le lendemain pourtant éclate la guerre.

L'Hector d'Homère n'aurait certainement pas écouté de sang-froid ce récit. Il était belliciste, ne souhaitant point qu'il n'y eût plus de guerre, mais rêvait pour son fils un avenir de succès militaires. Pour nous en qui une civilisation peut-être trop longue cultive des sentiments sans doute inconnus à nos rudes aïeux et une mansuétude qui les étonnerait, ce discours qu'Ulysse adresse à Hector nous semble une amère dérision. Et nous le remplissons d'un sens universel qu'il doit au caractère du héros qui le prononce. Lorsque nous nous trouvons en présence d'un tel personnage, son nom seul suffit à lui conférer une autorité devant laquelle tout cède, et c'est ce qui permet à un écrivain savant comme M. Giraudoux de nous dire à travers ce masque tout ce qui peut nous intéresser aussi bien que ce qui pourrait en intéresser d'autres.

Ne trouvons-nous pas d'ailleurs dans la plupart des mythes le vestige en quelque sorte d'événements toujours comparables à ceux qui nous inquiètent. De même qu'avec la guerre de Troie on peut nous occuper de tout ce qui concerne l'éventualité des guerres, si redoutable pour nous, ne pourrait-on pas avec l'histoire de Thésée et du Minotaure nous expliquer le danger des mauvais traités? Pourquoi les Argonautes ont-ils voulu se débarrasser de ce monstre fabuleux parce qu'un traité antérieur leur imposait un affreux tribut qu'ils ne voulaient plus payer? Ce tribut supposait donc une guerre précédente, une paix cruellement accordée au vaincu. Et le vaincu, ayant repris ses forces, se révolta contre tel paragraphe de telle clause de tel chapitre du traité. Fil d'Ariane! Labyrinthe! Singulières amours de Pasiphaé,

ah, comme toute la poésie de cette mythologie voile sous ses charmes le dur squelette des éternelles réalités qui nous oppressent.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Aurel: *L'art de joie*, Ed. de l'Institut Pelman (80, bd Haussmann, Paris). — G. Dwelshauvers, *L'exercice de la volonté*, Paris, Payot, 1935.

Comme contribution au Pelmanisme, qui est méthode de vie et de travail, ainsi qu'assouplissement des fonctions mentales, Mme Aurel a, ces dernières années, gratifié *La Psychologie et la Vie* (Revue de l'Institut Pelman de Paris) d'articles inspirés par le dynamisme le plus généreux. La poétesse, la patronne des poètes s'y est révélée moraliste de grande race, merveilleusement prête à guider jeunes, adultes ou vieux, ceux qui cherchent, qui s'ennuient ou qui souffrent vers l'épanouissement d'eux-mêmes. Son âme lyrique, depuis toujours habituée à survoler les cimes les plus hautes; ses épreuves récentes, apprentissage sévère de la douleur, l'ont rendue non seulement compréhensive à l'extrême, mais possédée d'un ardent prosélytisme pour la confiance à propager, les ententes à sauver, le bien à faire.

De cet esprit procède l'*Art de joie*. Le plaisir est saillant, mais raboteux et fragile; il ne vaut rien sans la joie. Le bonheur, qui devrait s'éprouver continu, reste creux si la joie fait défaut. Mais il n'y a de joie que par « construction de l'esprit, de la grâce, de la volonté, de l'amour ». Elle exige la bravoure, elle requiert la personnalité. Elle est un poète, elle est une sainte. Elle n'existe que par une création continuée; on ne l'obtient que si on la réalise. Mais l'art qui la confectionne, dans une certaine mesure se laisse enseigner. Pitié pour les tristes qui ne naquirent jamais à la joie, pardon aux désespérés, morts à la joie; mais ne nous laissons pas enliser dans la mare stagnante des mécontents, des dénigreurs perpétuels. Aurel leur apprend à changer le mal en bien, le temps adverse en occasion propice, l'atrabile en rêve exaltante. Le dévouement doit être sans cesse à l'ordre du jour, sauf celui qui « nous détruit sans profit pour personne ». Que les jeunes soient élevés dans la joie, une joie qu'ils sauront gagner. Adultes, « jetons-nous à l'amour »,

qui est le contraire de la dissipation, puisqu'il suppose un approfondissement toujours plus révélateur, œuvre de don et d'ingéniosité. Quel idéal! : au lieu du sage antique, morose dans son impassibilité, le couple formé par les deux sexes également nobles, également voués au bien! « Sachons être un peu fous par sagesse ». Mais « rien ne nous dispense de travailler notre amour », et « on ne paie jamais trop cher le droit de vivre chaudement ». L'âge venu n'exclura toute jeunesse que si nous perdons le courage d'être heureux : « c'est de renoncer qu'on vieillit ».

Le mal, c'est paresse, égoïsme. « Celui qui ne veut pas d'enfants, ce coriace, qui limite à lui sa durée, est un mort ambulant ». Le salut se trouve dans l'amour, qui fonde la famille, école de perfection. Un zèle qui sait se faire impérieux autant que discret, ou discret autant qu'impérieux, anime Aurel à prévenir, à conjurer les multiples malentendus qui gâcheraient la félicité des amants, des époux. Bien plus qu'aucun de nos classiques moralistes, elle est le moraliste du couple, dispensatrice de sagesse et de dévouement non moins que de tendre et délicate volupté. On sait que son *art d'aimer* ne guide les sens et le cœur qu'en les transposant dans le dépassement de soi-même. Le style ne le cède à celui d'aucun des meilleurs classiques. Impétueux comme est généreuse la pensée, il excelle à forcer, attiser, provoquer. Son prestige? « Se tendre vers la trouvaille, seul lourd effort du monde, vers l'extorsion du vrai le plus reculé, vers la création, ce viol du vrai, qui seule est joie, c'est-à-dire sommeil vaincu, levée d'armes et invasion de Dieu » (105).

Quoique conçu selon la pédagogie, non selon le lyrisme, *L'exercice de la Volonté* appartient aussi à la littérature « dynamique ». L'excellent psychologue G. Dwelshauvers — un autre collaborateur de *La Psychologie et la Vie* — paraît avoir voulu refaire, avec plus de technicité psychologique, l'ouvrage toujours si recherché de J. Payot, *L'Education de la volonté*, il analyse les conditions du vouloir, depuis les plus psychologiques, par exemple l'état de « vigilance » du système nerveux, jusqu'aux plus morales et religieuses, en passant par les « habitus » et les habitudes. Des remarques

ingénieuses sont présentées, en cours d'exercice, sur les relations entre langage et volonté : le rythme de la parole exprime la sincérité, le ferme propos d'être soi-même. Une grande part de l'étude se trouve défrayée par une enquête ouverte à l'Institut Catholique de Paris sur le fait de volonté, parallèle à celle que le même auteur avait exploitée, dans son travail sur la *Pensée*, à propos du « spirituel ». L'originalité du livre consiste ainsi en son caractère mixte, psychologique et pédagogique à la fois — notamment dans les conseils pratiques, vraiment pelmanistes, qu'il fournit très utilement.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Pierre Ducassé : *La pensée mathématique d'Auguste Comte;* Henri Volkringer : *La nature de la lumière;* Louis de Broglie : *Coup d'œil sur l'histoire de l'optique;* Jean Mariani : *La signification philosophique de la théorie des quanta;* Jean Amiel : *Quelques nouvelles théories de la valence chimique* (Articles parus dans « Thalès », recueil annuel des travaux de l'Institut de l'histoire des sciences et des techniques de l'Université de Paris, Alcan).

Nous venons de voir paraître le premier recueil annuel, intitulé **Thalès,** où le nouvel Institut d'histoire des sciences publie un résumé de ses conférences et quelques analyses bibliographiques. On ne saurait surestimer l'intérêt culturel d'une histoire de la pensée scientifique; mais on peut trouver quelque peu choquant de constater, à la direction d'une œuvre de cette importance, la présence d'un professeur à la Faculté des *Lettres* (!), dont l'insuffisance scientifique ne fait de doute pour personne (1). Ainsi que nous le verrons en terminant (insertion des propres louanges de Max Franck), le professeur Abel Rey n'est pas inaccessible aux complaisances mondaines.

Ceci dit, nous allons glaner, dans ce nouveau volume, ce qui concerne le domaine de notre rubrique.

§

Mentionnons tout d'abord les quelques pages (pp. 133-143), que Pierre Ducassé consacre à *la pensée mathématique d'Au-*

(1) Voir, par exemple, notre analyse de son ouvrage : *Le retour éternel et la philosophie de la physique* (*Mercure de France*, du 15 avril 1927, pp. 432-435), où abondent les erreurs, les contre-vérités, voire les absurdités.

guste Comte. L'auteur commence par dissiper quelques malentendus classiques :

Parce que le positivisme aurait voulu asseoir toute certitude humaine sur l'ordre des vérités scientifiques, on l'a cru lié (2) pour toujours à une science périmée (p. 133). Les célèbres « erreurs » d'Auguste Comte pourraient recéler autant, et peut-être plus, de profit intellectuel que ses idées les plus couramment reçues, s'il est possible d'approfondir à leur occasion les faits historiques et scientifiques qu'elles consacrent et l'intention philosophique qu'elles expriment. Sous certaines réserves (relatives au caractère un peu désuet et scolaire des mathématiques et de la physique), le donné scientifique et historique d'Auguste Comte, pour tout ce qui concerne la science de son temps, est de tout premier ordre (p. 134).

Les pages suivantes tracent une « esquisse d'une biographie mathématique d'Auguste Comte », qui abonde en remarques profondes, dont certaines méritent d'être reproduites ici :

La réalité scientifique se contente moins que toute autre des approximations du sens commun pour suppléer aux vues d'ensemble (p. 135). L'analyse mathématique est le summum de l'abstraction *non* métaphysique, et la conception fondamentale de Descartes a prouvé que toutes les idées de qualité étaient réductibles aux idées de quantité (p. 139). L'espace est « une des créations éminemment philosophiques de notre esprit », qui n'offre de signification rationnelle et cohérente que s'il est défini comme l'instrument nécessaire de nos opérations sur l'étendue (p. 138).

§

En dehors du résumé d'ensemble (pp. 155-160) sur la *valence chimique*, les autres travaux, que nous examinerons ici, traitent de physique.

Henri Volkringer, qui rédigea un important chapitre d'histoire de la physique dans notre récente encyclopédie scientifique (2 *bis*), résume en quelques lignes (pp. 57-58), les conférences qu'il fît l'hiver dernier et où il développa les *théories sur la nature de la lumière*.

(2) Ou on a feint de le croire lié (M. B.).

(2 *bis*) Georges Urbain et Marcel Boll, *La science, ses progrès, ses applications*, I, pp. 37-76, Larousse. Voir *Mercure de France*, 15 mai 1933, p. 174.

De son côté, Louis de Broglie publie (pp. 3-8) la leçon inaugurale (novembre 1933) d'un cours sur les interactions de la matière et du rayonnement. Comme le résumé de Volkringer, cette leçon est accessible aux lecteurs non spécialisés.

Il nous faut faire une place à part à l'exposé (pp. 85-93), de Jean Mariani, assistant au Collège de France, sur *la signification philosophique de la théorie des quanta* (degré de validité de la mécanique quantique, caractère relatif de l'indétermination, la notion d'objet et sa nature statistique, le rayonnement...). Nos lecteurs sont au courant de ces questions : outre les ouvrages examinés au jour le jour, nous leur avons consacré des chroniques spéciales (3) et nous avons signalé, dès leur apparition, les nouvelles conceptions de Paul Langevin sur la disparition de la notion de *chose* (4).

Voici quelques phrases intéressantes à reproduire (5) :

L'indéterminisme traduit, non pas une propriété intrinsèque de la nature, qui se ferait jour seulement à l'échelle atomique, mais le rapport entre l'expérience macroscopique et l'expérience microscopique (p. 88). Nous accordons instinctivement le primat à la première aux dépens de la seconde... Le problème revient à savoir si nous pouvons remplacer les notions classiques par d'autres, qui conservent leur validité dans le domaine atomique; si l'on peut résoudre ce problème par l'affirmative, l'indétermination quantique ne se présentera plus (p. 89). La théorie de Newton part de la conception vulgaire du monde physique, regardé comme un ensemble d'objets, définis par leurs propriétés intrinsèques (p. 90) ; or, la notion d'objet, qui ne possède qu'une valeur statistique (6), ne peut donc plus s'appliquer intégralement, quand on a quitté l'échelle humaine (p. 92).

Voilà, dans ces cinq chapitres, de la science authentique... Mais pourquoi faut-il qu'à la suite d'interventions — auxquelles nous avons fait allusion plus haut — on cite, à la

(3) *Mercure de France*, 15 mars 1925, pp. 777-779; 15 mai 1927, pp. 152-155; 15 avril 1929, pp. 429-431; 15 août 1929, pp. 177-180; 15 septembre 1929, pp. 676-680; 15 octobre 1929, pp. 440-442.

(4) *Ibid.*, 15 juillet 1930, pp. 438-439.

(5) Il conviendrait de se méfier des termes amphibologiques : ainsi, le mot « transformations » est employé dans deux acceptions distinctes : transformation mathématique (p. 86), évolution physique (p. 89).

(6) Ainsi que Paul Ehrenfest l'a montré (1927).

place d'une trentaine d'ouvrages de grande valeur, les élucubrations d'un ancien X (promotion 1886), ex-chef d'escadron, Max Franck, et qu'on trouve notamment cette phrase ahurissante : « L'ouvrage *La loi de Newton est la loi unique* (1921) a reçu, depuis, les plus frappantes vérifications », ce qui constitue une négation gratuite de la relativité généralisée! Il y a, dans le Comité Directeur de l'Institut d'histoire des sciences, des savants, qui en seront éberlués, puisqu'ils n'ont sûrement pas été consultés... Est-ce le rôle d'un Institut de recopier les éloges que se décerne, sous forme de « prière d'insérer », un homme qui passe unanimement pour une « mazette » de la relativité?

Mémento. — Un Anglais, J. Chadwick et deux de nos compatriotes, Frédéric et Irène Joliot viennent d'obtenir le prix Nobel de physique et de chimie. Joliot avait exposé ses recherches sur la radioactivité artificielle dans une conférence (10 décembre 1934), à l'*Union rationaliste* (*Cahiers rationalistes* de décembre 1934, pp. 276-285); nous avons ici même (7) traité en détail les travaux des trois lauréats, à propos du septième congrès de l'Institut Solvay, à Bruxelles.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Docteur Raymond Mallet: *La Démence*, Librairie Armand Colin, 103, bd Saint-Michel. — Docteur Eugène Gelma: *La Dépression mélancolique du poète Ovide pendant son exil*, in « Le Médecin d'Alsace et de Lorraine », n° du 15 janvier 1935. — Docteur Robert Cornilleau: *Barbey d'Aurevilly et la Médecine*, éditions Spès, Paris. — André Adnès: *Shakespeare et la Pathologie mentale*, Librairie Maloine, Paris. — Henri Damaye: *Psychiatrie et Civilisation*, Librairie Félix Alcan.

Le docteur Raymond Mallet, médecin inspecteur des asiles, est non seulement un remarquable psychiatre, mais un excellent écrivain. Ce dernier nous a donné ces émouvants petits livres si purement écrits: *Le pavillon H, Dévastations, Notations*. Au premier nous devons ces ouvrages classiques d'enseignement que sont: *Semiologie mentale, Psychiatrie de guerre, Les Obsédés, Les Délirants*, ouvrages clairs et mesurés, dédaigneux de ces théories qui encombrent la médecine, utilisant essentiellement la minutieuse observation d'un maître de la clinique mentale. **La Démence** présente les mêmes

(7) *Mercure de France*, 15 septembre 1935 (pp. 586-591).

qualités. L'auteur passe avec le même bonheur à travers toutes les embûches d'une science meuble où le philosophe, le médecin et le physiologiste s'affrontent sans cesse et souvent se gênent.

Mallet sait qu'il y a toujours dans les questions qui touchent au problème de la pensée la part du subjectif à laquelle, il le reconnaît volontiers, on doit les écoles psychiatriques à tendances diverses, psychologique, psychanalytique, physiologique, qui se sont opposées au récent Congrès de Lyon (août 1934).

L'auteur cherche à classer la démence.

Il la différencie d'abord de l'obsession et du délire.

L'obsession, accompagnée souvent de troubles vaso-moteurs, endocriniens et organiques, naît essentiellement sur une hyperémotivité constitutionnelle. Elle est une sorte de parasitisme psychique dont le malade a conscience, qui gêne son activité volontaire, mais ne l'annihile pas. Il y a intégrité de la conscience et maintien de l'unité du « moi ». Elle n'est qu'un symptôme, et, comme diversité, bénignité ou gravité, il y a autant d'obsédés que de sujets; elle peut être simple ou s'ajouter à la plupart des autres syndromes.

Sans appartenir à aucune école, je me permets d'insister ici sur son processus psychologique, et, *soulignant ce maintien de l'unité du « moi »* que Mallet met en tête, de noter le rôle de l'habitude dans la continuation et l'aggravation des obsessions. La psychothérapie agit toujours chez les obsédés intelligents quand on leur fait toucher du doigt la part de l'habitude trop consentie dans la persistance de leurs malaises, ce que j'ai appelé la part de *l'habitudinisme,* pour employer un terme excellent de la langue ecclésiastique. Trop d'obsédés ont, en effet, pris l'habitude de céder à l'angoisse et à ses impulses, et il ne faut pas oublier à leur sujet : 1° que l'attitude crée le sentiment; 2° que l'habitude devient rapidement une seconde nature. Un obsédé peut se redresser, et, comme dirait Descartes, «incliner l'automate» dans le bon sens. Cela n'empêche pas de soigner les troubles organiques, les fatigues, les lésions gastro-intestinales, les troubles endocriniens et surtout le grand sympathique.

Je n'insiste que pour être utile à quelques-uns de mes lec-

teurs. Les obsédés sont si nombreux! Ils craignent tous la folie dans laquelle, chose curieuse, ils versent rarement, et le spécialiste doit les aider, par la confiance et l'autovérification de leur mécanisme mental, à obtenir une victoire qui dépend souvent plus d'eux-mêmes que de leur docteur.

Chez le délirant au contraire, le malade accepte les exigences de son automatisme. Il perd son moi primitf. Une nouvelle personnalité se crée, qui fait de lui un aliéné.

Enfin, la démence est caractérisée par l'effondrement de l'intelligence, de l'affectivité et l'inconscience absolue. Parfois primitive et dans ce cas due à une hérédité, le plus souvent tuberculeuse, elle est généralement secondaire et provient de causes extrêmement multiples, toutes les intoxications, internes et externes (artério-sclérose, alcoolisme etc..), et toutes les infections, aiguës ou chroniques pouvant la causer.

Raymond Mallet en explore parfaitement les aspects cliniques et met très heureusement en évidence ce qu'il y a de commun dans leur diversité.

Le docteur Eugène Gelma a consacré un excellent article à **la dépression mélancolique du poète Ovide pendant son exil.**

Ovide fut arraché à son foyer dans la quatrième veille du 19 au 20 novembre de l'an 763 de Rome. Ses amis l'ont lâché. Notre illustre confrère Celse lui prodigua courageusement les dernières espérances. Le poète eut encore la joie d'être secouru à Brindes par son cher Fabius Maximus. On le mena après une périlleuse traversée à Tomes, sauvée de l'oubli par son génie, quelque part vers les embouchures du Danube, à l'endroit le plus éloigné qu'un Romain ait jamais habité. Il avait 52 ans. Il ne devait jamais revoir sa patrie. Il mourut à 60 ans sur les rivages incléments du Pont. Auguste, inclinant sur le tard à la vertu, exagéra comme il est habituel. Ovide avait trop de succès. L'armée s'affaiblissait. L'esprit public s'affichait déplorable. Les scandales se succédaient. Ovide fut puni, semble-t-il, non seulement à cause de sa poésie érotique, mais probablement parce qu'il avait surpris dans l'entourage immédiat du Prince un commerce secret auquel il fit une allusion, transparente à l'époque, dont le sens nous

échappe aujourd'hui et qu'on regarda comme un affront impardonnable.

Ovide était un homme doux, affectueux, non rancunier, simplement faible de caractère, et ayant manqué de dignité dans les louanges adressées à Auguste et à Tibère.

Faut-il en trouver l'excuse dans la maladie?

Les *Tristes* sont une longue plainte. A 54 ans, ses jambes chancellent, ses cheveux ont entièrement blanchi, son style s'altère. Sa fatigue est telle que le stylet devient trop lourd pour ses doigts. En proie à une insomnie tenace, il fait du délire nocturne. Son amaigrissement est considérable. Il est secoué par des alternative d'insensibilité morale et de chagrin atroce. La nourriture lui soulève le cœur. Il présente des hauts et des bas, continue à se plaindre, puis se tait avec les derniers vers de la dernière lettre *Pontique*. Le docteur Gelma reconnaît dans son état le tableau classique de la mélancolie, et non ce simple « cafard » ou « spleen » qu'y ont vu des historiens étrangers à l'art médical.

Le docteur Robert Cornilleau a consacré sa thèse inaugurale à **Barbey d'Aurevilly et la Médecine.** Travail précieux pour ceux qu'intéresse la clinique des lettres. Barbey d'Aurevilly n'est pas, comme Sainte-Beuve, Léon Daudet, Duhamel et tant d'autres, un « évadé » de la médecine. Mais — comme les Goncourt, comme Balzac, comme Bourget et beaucoup d'écrivains qui aiment particulièrement notre fréquentation — il possédait une forte culture médicale. Il est certain qu'il fut très sensible à l'influence de son oncle, médecin à Valognes. Les questions de physiologie l'ont toujours intéressé au plus haut point, comme en témoignent, non seulement ses livres mais sa correspondance et ses notes personnelles (*Disjecta Membra.*) Il a laissé un certain nombre de portraits de médecins ayant réellement existé, ou imaginés d'après la forte personnalité de son oncle. Enfin la plupart de ses romans présentent de véritables cas pathologiques, au sujet de chacun desquels M. Robert Cornilleau pose un diagnostic précis. De même que Paul Bourget me dit un jour, rue Barbet-de-Jouy: « J'ai raté ma vocation, j'aurais dû être médecin », Barbey d'Aurevilly avait écrit à Trébutien: « Je suis médecin. » Et l'auteur de ce travail de déclarer que ce n'est

« ni une fanfaronnade, ni une usurpation », sinon de ce « médecin », du moins de cet « écrivain médical ».

Robert Cornilleau s'élève à juste titre contre la facilité avec laquelle on fait d'un « original » un « névrosé ». Son hérédité était excellente. Il est mort à 81 ans. Pendant la première moitié de sa vie, il a pu présenter certains signes d'hypersensibilité, mais qui ne constituaient que des troubles fonctionnels proprement dits. On trouve à un moment de la gastrite et de l'éthylisme. « Son hypersensibilité et son dandysme exagéré le conduisaient peut-être à un déséquilibre nerveux. Il s'est corrigé aux environs de la quarantaine par un retour aux disciplines morales du catholicisme. » Personnellement je me suis toujours élevé contre la facilité avec laquelle on emploie vis-à-vis des grands hommes le terme de « névrose ». Leur « tuile » ici, c'est d'être trop connus; mais qu'on regarde vivre autour de soi les mondains, les bourgeois et les plus petites gens, et qu'on épluche leur vie comme on épluche celle des écrivains! Alors!

Encore une très bonne thèse inaugurale que celle du docteur André Adnès, sur **Shakespeare et la Pathologie mentale.** L'auteur a dépouillé la considérable bibliographie médicale de Shakespeare. Que n'a pas fait écrire Hamlet, en particulier! Il cite: Mackenzie, Ferriar, Drake, Boswell, Coleridge, Willis, Villemain, Farren, Chateaubriand et des séries d'aliénistes. Il faut signaler, en 1859, l'ouvrage capital de John Charles Bucknill sur *La Psychologie de Shakespeare,* Brierre de Boismont, Conolly, Hense et Sigismund, Ziino, et ces temps-ci deux études qui renouvellent presque la question : celle de Weygandt, en Allemagne (1910) et celle de Vigouroux en France (1918); « ce dernier, bien qu'il ne cite pas Weygandt, l'a certainement lu tant ses conclusions sont semblables aux siennes. » En 1933, Pierre L'Hotellier soutient sa thèse de doctorat sur *Shakespeare au regard de la Médecine.*

L'étude de M. André Adnès est complète. Une mise au point heureuse est faite de l'état de la Psychiatrie à l'époque de Shakespeare. Puis les différents types cliniques sont résumés. Un chapitre nous renseigne sur les sources de Shakespare. Il nous aide à garder une certaine mesure. Les types cliniques n'évoluent guère: un confus, un maniaque, un mé-

ncolique, un dément, gardent aujourd'hui l'allure qu'ils
raient dans l'antiquité, et, si les explications varient, en re-
nche les qualités d'observation des hommes ont toujours
é les mêmes. On a tendance à prêter exagérément aux ri-
nes et à considérer Shakespeare en avance de plusieurs
ècles sur la science de son époque. Exagération! Il n'est
ême pas nécessaire, comme on l'a fait, de « supposer »
i'il a étudié spécialement la médecine. C'est plus simple: les
otions médicales qu'il possède avaient pénétré tous les es-
rits, animaient sans doute les conversations courantes.

Shakespeare a plus vraisemblablement parcouru l'une de ces
ıcyclopédies que faisait éclore le désir qu'avait de s'instruire
monde lettré et qui connaissaient un grand succès; elles repro-
ıisaient, en les condensant, toutes les acquisitions des ouvrages
ondamentaux que nous avons nommés.

En outre, Shakespeare savait regarder. Il regardait, il no-
ıit. N'oublions pas que nous, spécialistes, nous disons vo-
ontiers: « Le diagnostic d'une affection mentale est un
iagnostic d'infirmier. » Qu'est-ce à dire quand l' « infir-
ıier » a du génie?

Dans **Psychiatrie et Civilisation,** le docteur Henri Da-
ıaye montre qu'une psychiatrie sans sociologie « est un mé-
ecin sans clientèle » et, de même, qu'une sociologie sans
sychiatrie est inexacte, incomplète, pour la bonne raison
ue les petites anomalies mentales, innombrables dans la vie
bre, y jouent un rôle incontestable. Il met aussi au point
ue possible la grosse question actuelle des méningo-encé-
halites dues à des germes filtrants divers, formes filtrantes
u bacille de Koch, formes filtrantes de staphylocoques, de
treptocoques, de pneumocoques, des maladies éruptives de
enfance, infections dont les complications nerveuses pas-
ent souvent inaperçues alors que par leurs séquelles elles ont
ans l'avenir physique et mental du malade une importance
onsidérable. La découverte de ces complications nerveuses
e la plupart des infections aiguës, à germes si divers, est
ı grande découverte de la neuro-psychiatrie d'aujourd'hui,
t pousse la thérapeutique dans la voie des sérums et des
vaccins.

PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Traverse : *Plan de prospérité. L'Economie sociale des temps nouveaux*, Nouvelles Editions latines. — A. C. Clairac : *La Réforme administrative, la vraie, est-elle en marche?* Figuière. — André Tardieu : *Sur la pente*, Flammarion.

Il est consolant, par un temps où tout le monde se plaint, de trouver des gens qui ont bon espoir dans l'avenir, pourvu, bien entendu, qu'on adopte leur plan de palingénésie sociale. Tel est le cas de M. Georges Traverse qui intitule son livre tout simplement **Plan de prospérité.** Dès sa première ligne, il annonce que le bonheur de tous est possible dans une vie large et aisée, et que dans son *économie sociale des temps nouveaux* il y aura place plus que jamais pour des bénéfices, et tout cela sans le moindre risque d'esclavage communiste, car notre auteur est justement sévère pour les réclamateurs du Grand Soir. En vérité, on comprend qu'il écrive, presque dès le début aussi, cette phrase étonnante : « Mon but est d'arrêter l'Humanité dans sa chute vertigineuse. » Ici, Tartarin ferait : Outre!

Le livre, nous dit l'auteur, a deux idées maîtresses. L'une consiste à regarder les journées de chômage comme des journées de repos, de loisir, de vacance. Parfait. Il suffit pour cela d'un peu de bonne volonté. Mais les gens qui en manquent grogneront : « Avec ça que c'est commode! » La seconde idée maîtresse est d'extraire des possibilités nouvelles de profit d'une production si abondante qu'elle entraîne la disparition de tout bénéfice, ce qui consiste, je continue à reproduire le texte, à distribuer à chacun sa part de travail, puis, suivant ses besoins et ses mérites, l'argent qui lui permettra de mener une vie aussi large que possible. Encore parfait. Mais deux questions: Et s'il n'y a pas de travail à distribuer? Et s'il n'y a pas d'argent à répartir? L'auteur, il est vrai, répond : « Qu'on me fasse confiance jusqu'à la fin de ce livre! » Ce qui est un excellent moyen pour le faire lire. Mais qu'il me pardonne si je lui avoue que je n'ai pas trouvé la réponse à ces deux questions simplettes! Certes, je rends justice et hommage à son excellent esprit d'honnêteté, de concorde, d'entr'aide, mais que dirait-il, puisqu'il est constructeur de maisons d'habitation, si on lui conseillait :

onstruisez sans vous préoccuper ni de vos disponibilités 'argent, ni de vos possibilités de clients?

Un livre autrement positif est celui que M. Clairac publie ous le titre **La Réforme administrative, la vraie, est-elle n marche?** L'auteur se présente comme un ancien foncionnaire parvenu à un haut grade en ses quarante années e service; et, en effet, on devine, à travers son livre, l'homme 'expérience qui voudrait faire profiter ses successeurs de e qu'il a appris. Il a raison quand il dit que l'Administration urait besoin avant tout, dans ses hauts grades, d'hommes telligents, pratiques, simplificateurs et consciencieux, car op souvent, elle a des directeurs ayant exactement les quaés contraires, et servis par des collaborateurs, du coup, écouragés et négligents. Mais ici, il ne faut pas oublier que, resque toujours, les torts originaires ne sont pas à l'Admistration, mais à la Règlementation qui vient du Parlement, onc de la politique vulgaire. Au cours de ma propre carrière lministrative, j'ai constaté, à cent reprises, que c'était la olitique politicienne politicaillante qui faussait, sophistiuait et empoisonnait tout : les excès de paperasserie, les omplications de chinoiseries, etc., ne viennent ni des diections de ministères, ni des sections du Conseil d'Etat, ais des injonctions du Parlement. M. Clairac en cite un emple en commençant son livre : Un projet de loi (donc posé par le Gouvernement, c'est-à-dire par les bureaux) mporte la suppression de 8 à 9 millions de cartes d'assunces sociales ,d'où, grosse économie et grande simplificaon. Après examen et retouches des deux Chambres, la comication de la paperasserie est augmentée, avec dépense pplémentaire de 24 millions. Multipliez ceci par des diines et des centaines de cas, et vous verrez que les défauts la machine administrative ne viennent pas tant de ses écaniciens que des constructeurs de la machine.

Même quand l'Administration est dans son tort, ce n'est s à elle qu'il faut s'en prendre, mais à ses grands chefs, ministres, qui sont beaucoup plus parlementaires qu'adnistrateurs, et quand ce sont les administrateurs eux-mês qui sont fautifs, ce sont, neuf fois sur dix, non pas des reaucrates de carrière, mais des prébendiers issus de la litique et nommés là par des ministres ou assimilés; on

ne dira jamais assez le mal que le *chefdecabinétisme* a fait à notre administration.

Le Dragon à vaincre, donc, ici comme partout, c'est l'esprit politicien. Tous les hommes d'Etat un peu dignes de ce nom que nous avons eus ont été dévorés par ce monstre: Poincaré, Clemenceau, Doumergue, Tardieu; et à son tour, Laval le sera-t-il peut-être, quand ces lignes paraîtront, et ne restera-t-il de lui « qu'un horrible mélange d'actes et de discours prononcés dans la fange! » On peut s'en rendre compte en lisant le dernier livre de M. Tardieu, *Sur la pente*, que je ne fais que rappeler parce qu'il en a déjà été rendu compte ici, et qui montre comment tous les efforts d'amélioration sont paralysés par cette Ligue du mal public (en voilà une qu'on ne parle pas de désarmer!) où figurent tous les politiciens du front populaire, nommés si souvent représentants du peuple par la grâce de Stavisky.

Et ceci m'amène à une question plus générale et qui, elle, ressortit bien à la science sociale: Comment pourrait-on arriver à guérir la France du mal politicien cent fois plus induré que le mal vénérien? L'ulcère est beaucoup plus difficile à cautériser, ne serait-ce que pour cette raison que les vérolés de la politique tiennent très fort à leur chancre dont ils vivent, Métaphores à part, nous souffrons et même nous crevons du parasitisme électoral, et il faudrait guérir cette diathèse sans contracter le mal contraire qu'on pourrait appeler la dictature antiélectorale. D'autre part, quelque dangereux que soit l'esprit de parti, on ne peut pas supprimer les partis eux-mêmes; dans tout Etat libre, il y aura des partis, et chaque citoyen a non seulement le droit, mais même le devoir d'être membre de celui qui répond à ses préférences doctrinales. Comment concilier le parti et l'absence d'esprit de parti? Voilà le problème que nos hommes d'Etat auraient dû et devraient se poser, s'ils n'étaient pas des incapables, et qu'ils ne semble pas qu'aucun se soit posé, pas même Poincaré, le plus intelligent de tous! Alors, on est un peu ridicule quand, simple passant dans la rue, simple individualité sans mandat, comme disent les bons mandatés, on se mêle de proposer une solution! Pourtant, en voici une que je propose aux bons citoyens et dont je n'ai pas

parlé dans mon livre *Au pays des Leviers de commande,* ce qui m'oblige à entrer dans quelques détails.

Tout notre mal socialo-politique serait guéri si, au lieu de voter pour des hommes, on votait pour des doctrines, des partis. On dresserait la liste de ces partis qu'il faudrait assez nombreuse pour qu'elle soit loyale et il semble qu'avec une quinzaine de cases, on aurait le damier complet : 1° Théocratie; 2° Royauté personnelle; 3° Royauté constitutionnelle; 4° Empire autoritaire; 5° Empire libéral; 6° Dictature (fascisme italien); 7° République présidentielle (à l'américaine); 8° République parlementaire conservatrice; 9° libérale-sociale; 10° radicale; 11° radicalo-socialiste; 12° socialiste (non-marxiste); 13° République non parlementaire communiste-socialiste (marxiste); 14° Syndicalisme révolutionnaire; 15° Corporatisme conservateur; 16° Anarchie. Je crois que mon seizain répond à tous les goûts.

Le premier acte alors consisterait, pour tout citoyen, à dire à quel parti il appartient, en ajoutant ceci: Mêmes Hommes ou Hommes Différents pour donner satisfaction à ceux qui, tout en restant fidèles à leur parti, préféreraient le voir dirigé autrement. Et ce vote devrait êre obligatoire, car aucun citoyen n'a le droit de se désintéresser de ce choix entre les partis. Il ne serait pas d'ailleurs rigoureusement nécessaire qu'il fût secret, puisque personne n'a à rougir du parti auquel il donne sa préférence doctrinale. Et chacun ici pourra s'amuser à répartir entre les seize cases les douze millions d'électeurs qui auraient à se prononcer. C'est un bon petit jeu de société pour les soirs d'hiver.

Le second acte consisterait à faire choisir les représentants auxquels chaque parti aurait droit proportionnellement au vote par le conseil central du parti, lequel pourrait être très nombreux, puisqu'il comprendrait : 1° les sénateurs, députés, conseillers généraux et maires de grandes villes se réclamant de ce parti; 2° un nombre au moins égal à celui de cette première catégorie, choisis parmi les notabilités locales adhérant au parti (ce choix pourrait être exercé par le préfet, ceci pour éviter l'excès des petites chapelles); 3° les directeurs et rédacteurs principaux des journaux affiliés au parti. Ainsi, on obtiendrait, dans tel ou tel cas, un conseil central

de plusieurs centaines ou même milliers de membres et c'est ce grand congrès qui désignerait les représentants au Parlement. Ceux-ci, du coup, seraient tous des gens remarquables et aucun d'eux ne serait ce que trop souvent sont les députés issus du vote individuel au suffrage universel.

Voilà mon plan de réforme électorale. Il devrait sembler très sage, très loyal, et très soucieux à la fois de l'honorabilité des partis et de l'intérêt général du pays. Qu'on l'adopte et tout sera sauvé, provisoirement!

HENRI MAZEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Léon Daudet : *Magistrats et policiers,* Grasset.

M. Léon Daudet, qui nous parle si librement d'art, de science et de littérature, où il est passé maître, se montre moins conciliant quand il aborde la question politique. Là, fidèle à son rôle de *leader* royaliste, ennemi des institutions républicaines, il se déchaîne contre elles avec cette fougue audacieuse, cette souveraine intrépidité qui n'appartient qu'à lui. A preuve son récent livre: **Magistrats et policiers,** qui constitue le plus violent des réquisitoires dressés contre les soutiens du régime actuel. La politique n'étant pas mon rayon, je me garderai bien d'engager à ce sujet la moindre controverse avec le redoutable polémiste, mais il est des jugements qu'il porte sur certains chefs de police que j'ai connus et que, sans manquer à la révérence qui lui est due, il me permettra de trouver, soit en bien, soit en mal, quelque peu excessifs.

C'est ainsi qu'il fait grand éloge de M. Andrieux qu'il n'est pas loin de nous donner comme un Préfet de Police modèle. Or, M. Andrieux reconnaît, lui-même, dans ses *mémoires,* ne s'y être jamais comporté qu'en factieux, pour ainsi dire. Fort de son privilège de député, il tenait tête au gouvernement, et n'agissait qu'à sa guise, de sorte qu'il finit par brouiller son administration avec tout le monde, à la rendre odieuse au Parlement, au Conseil Municipal, à l'opinion publique, et à la plonger dans un tel gâchis qu'il fallut attendre jusqu'à l'arrivée de M. Lépine pour la remettre en ordre. Et n'est-ce pas M. Andrieux qui avait livré la police muni-

cipale à la franc-maçonnerie en la mettant aux mains de M. Caubet?

M. Léon Daudet n'aime pas M. Lépine qui, du moins, eut l'habileté de se rendre un moment populaire, et qui savait écarter les sollicitations des politiciens d'affaires, au point que ces derniers, las d'être évincés par lui, firent décréter que des maisons de jeu pourraient s'ouvrir sans son autorisation. M. Léon Daudet nous montre un Lépine tant soit peu ridicule, commandant les services d'ordre, sur la place de la République, un jour d'effervescence populaire, en chapeau haut-de-forme et cravate blanche. M. Lépine ne s'impose pas à mes souvenirs, paré d'un tel éclat vestimentaire. Je ne l'ai jamais vu, dans la rue, qu'en chapeau melon et en cravate quelconque, nouée au petit bonheur. M. Léon Daudet nous le dit « froussard ». Or, il était si téméraire qu'un jour, devant la Bourse du Travail, fermée sur son ordre, il s'était aventuré, seul, au milieu de manifestants syndicalistes, qui en exigeaient violemment la réouverture. Comme ils menaçaient de lui faire un mauvais parti, M. Lépine leur jeta : « Alors, c'est la Bourse ou la vie », ce qui prouve, contrairement à ce qu'affirme M. Léon Daudet, qu'il avait du sang-froid et de l'esprit. C'est miracle qu'un secours opportun lui soit venu à temps pour le dégager de la situation fâcheuse où il s'était mis, et dont il sortit fort malmené.

M. Lépine avait ses défauts, comme tout le monde, c'est entendu; mais son mérite fut, — ce qui est la vertu essentielle d'un chef, — de savoir s'entourer de collaborateurs d'une valeur éprouvée, les Touny, les Mouquin, les Cochefert,... sur lesquels il pouvait se reposer en toute sécurité.

M. Léon Daudet n'aime pas non plus M. Laurent qu'il traite d' « endormi ». M. Laurent savait pourtant se réveiller à l'occasion, puisqu'il accepta le poste de Préfet de Police à un moment des plus critiques, alors que Paris, durant la guerre, venait d'être déclaré « ville ouverte ». Il montrait ainsi plus de cran que son prédécesseur M. Hennion, qui avait déserté son poste, craignant d'être fusillé par l'ennemi, en laissant sur son bureau un ordre de démobilisation des gardiens de la paix.

Ce poste de Préfet de police, personne n'en voulait alors,

tant il était gros de menaces et de dangers. Le gouvernement ne savait à qui l'offrir, et la façon dont il se tira d'embarras mérite d'être rapportée. M. Laurent, secrétaire général de la Préfecture décapitée, assistait au départ des ministres pour Bordeaux. Le train déjà s'ébranlait, lorsque le ministre de l'Intérieur (n'était-ce pas M. Malvy?), pris d'une inspiration subite, avisant M. Laurent, resté sur le quai d'embarquement, lui cria de loin, penché à la portière de son wagon: « Je vous nomme Préfet de Police », puis disparut subitement, sans attendre une réponse qu'il appréhendait peut-être négative; mais M. Laurent n'était pas homme à esquiver ses responsabilités. Et, détail qu'ignore sans doute M. Léon Daudet, c'est qu'aussitôt rentré à la Caserne de la Cité, M. Laurent trouva l'ex-préfet de police Lépine, venu se mettre à sa disposition, avec ces mots: « Demain, ce soir peut-être, les Allemands seront à Paris. Il peut s'ensuivre des troubles, des émeutes, de sanglantes représailles. J'ai l'expérience de la voie publique. Chargez-moi de ce soin. J'accepterai de servir sous vos ordres sans porter préjudice à personne, comme simple adjoint du directeur de la Police municipale. Je n'exige aucun traitement, l'autorité me suffira. » Voilà un trait d'héroïsme civique, de nature, me semble-t-il, à impressionner M. Léon Daudet et à le détendre un peu de sa sévérité à l'endroit de M. Lépine. M. Laurent ne pouvait légalement accepter l'offre de son ancien chef. Il savait, d'ailleurs, que le gouvernement s'y serait opposé, qui tenait M. Lépine pour « indésirable ». Aussi bien, la victoire de la Marne allait changer subitement la face des choses. Paris, n'ayant plus à craindre de tomber aux mains des Allemands, pouvait se passer du concours de celui qui s'était mérité d'être appelé « l'homme de la rue ».

M. Léon Daudet n'est pas tendre, non plus, pour feu Joseph Dumas, l'ancien directeur des renseignements généraux, qu'il accuse d'avoir voulu le faire assassiner, ni pour le commissaire Guillaume, chef de la brigade spéciale, qu'il accuse d'avoir truqué son rapport de l'affaire Prince sur les injonctions de la Sûreté générale, ce qui est bien invraisemblable

quand on connaît les relations plutôt tendues qui existent entre les deux services.

Or, j'ai eu la bonne fortune, étant commissaire de police au XV[e] arrondissement, d'avoir successivement sous mes ordres Dumas et Guillaume comme secrétaires suppléants, trop peu de temps, à mon gré, mais assez pour apprécier leur caractère et savoir qu'ils étaient, tous deux, d'une moralité sûre, d'une haute conscience, incapables de la moindre forfaiture.

Le rapport Guillaume concernant l'affaire Prince, n'était pas destiné à la publicité. Ce n'est pas la faute de son auteur s'il a été divulgué et si ses conclusions ne sont pas conformes à celles qu'en pouvait attendre M. Léon Daudet.

Dumas n'a jamais agi qu'en vertu de l'ordre de ses chefs ou avec leur assentiment. Le préfet Laurent, en le couvrant, l'a lavé de l'accusation portée à tort contre lui, lors du procès du *Bonnet Rouge*, d'intelligence avec l'ennemi. C'est ce que semble oublier M. Léon Daudet, qui sait pourtant que la police et la magistrature sont, et ont été de tout temps, les humbles serviteurs du gouvernement. Il va de soi que c'est au gouvernement que revient la responsabilité de tous les scandales qui ont défrayé de nos jours la chronique. Si Stavisky, par exemple, a pu se jouer si longtemps de la justice, c'est qu'il était protégé par des parlementaires puissants. D'ailleurs, dans cette affaire, les fonctionnaires de carrière de la Préfecture de Police sont les seuls qui aient fait leur devoir, mais ils étaient tenus en échec par une autorité supérieure.

M. Léon Daudet appelle en vain, comme remède au mal, la dissolution de cette « caverne de malfaiteurs » qu'est, dit-il, la sûreté nationale, et la constitution d'un Conseil de la magistrature. Ce serait tourner dans un cercle vicieux puisque, quoi qu'il advienne, les fonctionnaires de la police et les magistrats devront toujours obéir aux ministres qui les nomment et disposent de leur avancement. M. Léon Daudet lui-même, s'il était au pouvoir, leur permettrait-il de se dérober à ses suggestions?

Le salut serait-il dans la restauration du pouvoir monarchique? L'ancien régime pourtant a connu ses crimes poli-

ciers. Il a connu ses magistrats à tout faire, les Maillard, les Laffemas, les Laubardemont. On peut reprocher à notre régime, — qui se dit à tort républicain, s'il est vrai, comme le dit Montesquieu, que la République repose sur la vertu, — d'être corrompu, mais je me souviens que Saint-Simon, royaliste dans l'âme, écrivait sous la Régence: « *Le goût, l'exemple du feu roi* (Louis XIV) *avait fait de Paris l'égout des voluptés de toute l'Europe.* » Et ces dossiers secrets de la Police des mœurs, dont M. Léon Daudet se plaint avec raison, n'est-ce pas l'ancien régime qui en a inauguré la pratique?

Il est évident que nous souffrons présentement d'une crise de l'autorité et que notre système administratif flottera à la dérive tant que nos gouvernants ne se décideront pas à s'en tenir à la seule utilisation des compétences, en commençant par eux-mêmes, qui s'estiment propres à occuper, tour à tour, les différents ministères, comme si chaque ministère n'exigeait pas des aptitudes spéciales, et à ne plus nommer indifféremment n'importe qui à n'importe quoi, au seul gré de leur fantaisie ou selon les exigences d'une coterie. Paris n'a-t-il pas été secoué récemment d'un fou rire en apprenant qu'un directeur de la Sûreté nationale en disponibilité avait été désigné pour administrer le Théâtre-Français?

Le plus urgent remède au mal qui nous dévore, je le trouve sous la signature de Gabriel Boissy, dans les *Taches d'encre:* « *Chacun à sa place. Rien par l'intrigue. Tout par la valeur.* »

L'ancien régime, déjà, s'était déconsidéré par sa manie de mettre des danseurs là où il fallait des calculateurs. Le nôtre court à sa perte de la même façon. Pour ce qui est de la corruption que la politique a introduite dans les différents services, qu'ils soient de justice ou de police, elle ne pourra disparaître que le jour où les politiciens donneront eux-mêmes l'exemple de l'intégrité.

ERNEST RAYNAUD.

SCIENCE FINANCIÈRE

Louis Fizaine : *Crise et Monnaie*, Union industrielle et commerciale de l'Est. — Jean Salien: *Théorie et Technique de la Dévaluation*, de Boccard.

Pour réduire la fréquence et l'amplitude des crises économiques, adoptons un système monétaire rationnel, déclare,

au début de son livre **Crise et Monnaie,** M. Louis Fizaine. Au lieu de gager, en effet, la monnaie sur l'or et l'argent ou uniquement sur l'or, l'auteur propose de prendre comme terme de comparaison un ensemble de marchandises. Pour obtenir une compensation des fluctuations inévitables de leurs valeurs, il s'agit de les choisir en assez grand nombre. L'auteur incline vers un groupe de huit métaux. Il n'est plus nécessaire de les choisir parmi les métaux rares, il devient avantageux, au contraire, de les prendre parmi les métaux d'utilisation courante, dont on peut à volonté développer la production et utiliser les stocks pour la consommation. L'adoption de plusieurs métaux permet, en outre, de couvrir intégralement les billets en circulation, résultat qu'il est impossible d'obtenir avec l'or, dont les stocks mondiaux sont limités et dont l'inégale répartition est une cause de troubles monétaires continuels.

M. Fizaine nous démontre que ce système jouerait sur notre machine économique le rôle d'un régulateur sur une machine à vapeur. La valeur nominale du groupe de huit métaux choisis serait constante sans cependant empêcher les huit métaux de prendre entre eux les valeurs relatives résultant du libre jeu de la loi de l'offre et de la demande. Ce serait une perpétuelle répartition intérieure de la valeur nominale constante de l'ensemble proportionnellement aux rapports des valeurs successives des huit métaux composant cet ensemble. Les variations de valeur d'un métal monétaire, conséquences de modifications de prix de revient pouvant lui être propres, ne pourraient dans ces conditions, influencer sensiblement la valeur nominale des autres métaux monétaires et pas davantage celle des autres marchandises. Lorsque les valeurs relatives de plusieurs métaux monétaires varieraient ensemble à la suite de changements dans les conditions de production de ces métaux, il s'établirait des compensations, et, même si sept métaux sur huit variaient simultanément dans le même sens et dans les mêmes proportions, ce seraient toujours les valeurs nominales du plus grand nombre de métaux monétaires qui tendraient à ne pas varier. Le groupe le plus important serait le plus inerte. La valeur moyenne de l'ensemble des marchandises hors système ayant

plus de raisons d'être solidaire de la valeur moyenne de sept des métaux du système que de la valeur d'un de ces métaux seulement, il en résulterait que la stabilisation des prix du plus grand nombre possible de métaux monétaires contribuerait à la stabilisation de l'ensemble des prix des marchandises générales. Le ralentissement de l'activité des industries productrices de marchandises générales entraînerait, d'autre part, l'entrée en activité des industries productrices de marchandises monétaires, et inversement, avec, comme conséquences, d'une part, une émission de billets gagés réagissant contre la baisse des prix en période de crise, et d'autre part une déflation réagissant contre la hausse des prix en période de prospérité. La baisse des prix étant une cause d'inflation gagée et la hausse des prix une cause de déflation, la quantité de monnaie représentative s'ajusterait ainsi et d'elle-même, au volume des échanges, aux variations de vitesse de circulation des monnaies, ainsi qu'aux changements de mœurs relatifs à l'emploi plus ou moins répandu de chèques ou de virements. Le système fonctionnerait automatiquement, dans le cadre de l'économie libérale, et en dehors de toute intervention gouvernementale. Non seulement, nous dit M. Louis Fizaine, son application ne dépendrait d'aucune entente internationale, mais elle constituerait un avantage certain pour la nation adoptant le système isolément, puisqu'elle favoriserait ses exportations en période de crise.

Enfin, assure l'auteur, cette mesure aurait une conséquence étonnante et d'une portée sociale considérable. Le machinisme tendant sans cesse à faire baisser les prix et le jeu du système tendant de même à les ramener à leur position d'équilibre, il apparaît que cela ne pourrait pas ne pas entraîner un accroissement constant de la valeur nominale des salaires et des bénéfices patronaux, cette augmentation étant fonction du progrès. En effet, le temps nécessaire à la production d'une même quantité de marchandises générales étant en constante décroissance, il faudrait bien que la valeur nominale de ce temps varie proportionnellement, mais en sens inverse, de façon que le produit du temps par sa valeur tende toujours vers un prix de vente sans cesse ramené à son centre de gravité par les variations de la masse monétaire. En somme l'augmentation du pouvoir d'achat ne

serait pas obtenue à gain égal par une constante diminution des prix, mais à prix égaux, par une constante diminution du gain.

§

C'est dans un autre sens que M. Jean Salien cherche un remède à nos maux actuels. Pour lui les monnaies continueront, à intervalles incertains, à descendre les gradins du grand escalier de la dévaluation, jusqu'au moment où les dettes publiques auront été réduites à un volume et à un poids tels que la puissance économique générale les puisse supporter. A quelles conditions les affaires peuvent-elles reprendre? Dans son livre **Théorie et technique de la dévaluation,** M. Jean Salien répond ceci: à la condition que le prix de revient industriel redescende à un niveau tel que le prix de vente redevienne rémunérateur. La confiance, estime-t-il, ne peut renaître tant que l'opinion garde le sentiment net que l'exploitation industrielle se fait à perte, ou du moins sans un bénéfice suffisant. Pour cela, il faut que les charges fixes qui la grèvent diminuent. La seule qui puisse être vraiment réduite, c'est l'impôt. Pour notre auteur, l'excès d'impôt ne représente pas autre chose que la part du service des rentes, assuré par l'industrie. Il faut donc que la rente soit réduite. La guerre s'est résolue en une augmentation de capital immense, mais la crise économique a fait apparaître le véritable caractère de cette fausse richesse et la nécessité de sa déflation. Comme on ne peut dégonfler d'un coup cette richesse factice, il faut la dissoudre de façon insensible. Il faut que le volume des affaires augmente, le montant de la dette n'augmentant pas. Comme on ne peut espérer que ce volume revienne absolument à son niveau d'avant-crise, il faut qu'il augmente nominalement, il faut donc que la monnaie baisse. Il faut que le prix de revient industriel redescende par rapport au prix de vente en gros, en tout cas tombe au-dessous de lui. Il faut que le prix de vente en gros se rapproche du prix de vente au détail. Ce sont les deux conditions techniques. Il faut que tous les prix soient orientés à la hausse. C'est la condition psychologique. Il faut enfin que ce mouvement de hausse soit lent. C'est la condition organique.

LOUIS CARIO.

GEOGRAPHIE

Léon Bertrand: *Histoire de la formation du sous-sol de la France, les grandes régions géologiques du sol français*, 1 vol. in-12, 8 pl., 25 fig., Paris, Ernest Flammarion, 1935. — A. Meynier: *Géographie du Massif central*, 1 vol. in-12, 15 cartes et plans, 16 phot., Paris, Les Editions Rieder, 1935.

En matière de géologie de la France, on aura une idée très satisfaisante et bien au point, non seulement de la science acquise, mais de celle qui s'ébauche, et même de celle qui pourra se faire dans l'avenir en lisant l'excellent volume de Léon Bertrand, **Les grandes régions géologiques du sol français.**

Ce volume de 325 pages est un peu touffu et un peu dense pour un tel sujet, car l'auteur a eu le souci de ne rien omettre d'essentiel, et les faits essentiels, ou ceux que nous jugeons tels, ne cessent de croître en nombre. Les progrès de la recherche scientifique, pour la géologie, suivent la même marche un peu décevante que pour les autres sciences naturelles: les lumières des grandes généralisations paraissent toujours provisoires; elles s'éteignent ou pâlissent bientôt; la science paraît marcher, non du complexe au simple, mais du complexe au complexe. On croyait avoir atteint, avec les gneiss et les schistes cristallins, le *substratum* primitif de la scorie solide de notre globe. On ne l'a point atteint. Ces roches dites primitives sont des roches métamorphisées, d'origine mystérieuse et d'âge plus mystérieux encore. Même chose pour une quantité d'autres notions crues acquises une fois pour toutes. Ces prétendues notions font place à des problèmes. On conçoit que les géologues, lorsqu'ils tentent de synthétiser leurs observations, aiment bien mieux présenter leurs tentatives comme des hypothèses de travail que comme des lois établies.

Cette méthode prudente est celle de Léon Bertrand. Cela ressort nettement de l'ensemble de son livre, et l'auteur le précise ainsi aux dernières lignes: « Je me suis efforcé de les exposer [les divergences d'opinion] aussi objectivement et aussi impartialement que je l'ai pu, dans le but de fournir une base aussi précise que possible à des essais d'une synthèse qu'en bien des points j'estimerais encore prématurée,

autrement qu'à titre d'hypothèse et en vue de provoquer des vérifications et de nouvelles recherches. »

L'expression est un peu défectueuse. Mais la pensée est claire.

Et pourtant, la géologie est une science de synthèse. C'est, dit Léon Bertrand dans sa très instructive *Introduction*, la *synthèse historique* du passé lointain de la surface terrestre, prolongée jusqu'aux temps proches et jusqu'au présent par la préhistoire, par l'histoire et par la géographie.

Il y a deux manières de classer les faits de la géologie. La *géologie stratigraphique* étudie les terrains des différents âges et leurs subdivisions simultanément et comparativement sur l'ensemble du globe. La géologie *régionale* ou *structurale* étudie, dans la succession des temps, la formation et la déformation des terrains superposés ou juxtaposés dans une région déterminée. Le livre de Léon Bertrand applique la deuxième manière à l'ensemble du sol français.

Mais le sol français, unité politique, ne forme point une unité géologique. Il comprend à ce point de vue plusieurs régions inscrites tout entières en lui ou chevauchant sur ses frontières. Qu'est-ce donc qu'une *région* géologique? La question se pose pour le géologue comme pour le géographe. Elle est aussi difficile pour le premier que pour le second.

Léon Bertrand définit comme *unité structurale*, à son point de vue, toute région dans l'étendue de laquelle des conditions semblables ont existé simultanément au cours des temps géologiques tant au point de vue de la sédimentation qu'au point de vue des avancées ou des reculs de la mer (transgressions et régressions), et au point de vue des plissements. Ces unités peuvent du reste se grouper en *zones structurales*. En fait, Léon Bertrand ne reconnaît que deux grandes zones sur le sol français: celle des plissements hercyniens (arc armoricain et arc varisque) et celle des plissements pyrénéens et alpins, séparées par un très long intervalle de temps. Car, pour lui, toutes les unités structurales, même les aires d'ennoyage comme le bassin de Paris, sont des zones plus ou moins anciennement plissées. Là où les plis ne sont pas directement visibles, Léon Bertrand admet l'existence de *plissements de fond* dont les témoins, pour lui, sont constitués par des faits

de surface que beaucoup de géologues rattachent à d'autres causes, telles que des *mouvements épirogéniques,* ou d'extrême surface, ou des *abaissements eustatiques* du niveau marin. Léon Bertrand n'admet volontiers ni les uns ni les autres. Par prudence scientifique, il ne prononce pas de condamnation positive. Mais on voit qu'il est essentiellement *tectonicien;* de sorte que malgré les réserves que forcent bien à faire les observations récentes, il demeure favorable, par exemple, à la grande *nappe de charriage* provençale décrite il y a trente-cinq ans par Marcel Bertrand, hypothèse certainement admirable qui depuis a fait son chemin dans le monde.

Quoique tout le volume soit bien au courant des travaux les plus récents sur la géologie de la France (j'ai pu le constater pour la presqu'île bretonne que j'habite et que je connais un peu moins mal que le reste), je suis plus satisfait des chapitres sur les Pyrénées et sur les Alpes que des autres. Alpes et Pyrénées ont, si je puis dire, un accent plus personnel. Cela se sent bien même dans les travaux scientifiques. Sur nos montagnes, Léon Bertrand travaillait de première main: il les a parcourues et étudiées en tous sens.

Les huit planches géologiques de la fin du volume sont de simples croquis au trait. Aucune de ces riches couleurs que les géologues prodiguaient si volontiers autrefois, quand l'exécution des cartes en couleurs n'avait pas atteint des prix astronomiques. Mais les croquis de Léon Bertrand sont, tels quels, clairs et instructifs.

§

Le Plateau central, comme on disait autrefois, le Massif central, comme on dit plutôt aujourd'hui, forme assurément une des régions françaises où les traits accentués et variés de la nature physique et de la vie humaine se prêtent le mieux aux grandes monographies. En écrivant la **Géographie du Massif central,** M. A. Meynier travaillait sur une riche matière. Il s'en est montré digne. Son livre est une suite de tableaux intéressants qui débutent par le Limousin granitique et bocager, et se terminent par les « volcans et limagnes » d'Auvergne. Mais l'auteur a aussi senti le besoin d'une image d'ensemble. Il le fait au début du livre, en résumant

les *traits généraux*. Il le fait à la fin de chaque chapitre et du volume, par des *conclusions*. Traits généraux et conclusions s'accordent-ils toujours les uns avec les autres, et avec le détail des descriptions? Pas d'une manière complète. La pensée de l'auteur paraît hésiter parfois, malgré ou plutôt à cause de la richesse de ses observations personnelles et aussi de son érudition. Il en est ici comme dans le livre de Léon Bertrand: devant la complexité des choses, notre effort de généralisation hésite et trébuche.

Elie de Beaumont, géologue aux vues géométriques, simplistes et intrépides, voyait dans le Massif central le *pôle répulsif* de la France. M. Meynier, impressionné sans doute par le grand nom d'Elie de Beaumont, accepte d'abord à peu près cette vue. A la fin, il semble la rejeter complètement. Il a raison de se raviser ainsi. Ce nom de *pôle répulsif* ne signifie rien. Le Massif central, très anciennement peuplé, malgré l'âpreté des conditions naturelles sur quelques-unes de ses parties, a été longtemps une terre si riche en hommes, qu'il pouvait en donner aux régions voisines tout en gardant son peuple rural dur à la tâche; au surplus, souvent lui venaient d'ailleurs de nouveaux apports humains. La vérité, c'est que les conditions naturelles ont longtemps réduit à l'isolement quelques parties du Massif. Mais quelques parties seulement. Aujourd'hui, grâce au chemin de fer et à l'automobile, l'isolement a cessé partout, même dans les cantons les plus âpres, les plus désolés, les plus hérissés d'abrupts et de gorges.

Ce qui fait l'unité physique du Massif central, c'est la *pénéplaine cristalline* inclinée d'ouest en est qui partout en constitue le sol fondamental, ainsi que sur une grande étendue (Cévennes, Limousin), le sol superficiel. A ces granites, gneiss et micaschistes sont venus se superposer, dans les Causses, d'épais sédiments calcaires; en Auvergne, dans le tertiaire et dans le quaternaire, de larges épanchements de roches éruptives; en Auvergne encore, les golfes et lacs maintenant asséchés sont devenus les Limagnes; l'ensemble a été fortement relevé à l'est et au sud-est par la poussée des plissements alpins, contemporaine des premiers épanchements éruptifs. Ainsi se sont constitués les paysages physi-

ques du Massif Central, complétés, modifiés et transformés sur de nombreux points, comme dit M. Meynier, par le *paysage économique,* c'est-à-dire par l'effort humain d'appropriation et d'utilisation. Effort de dévastation aussi, parfois.

Au point de vue agricole, il y a dans cet effort quelque chose de permanent et de continu. Autrefois, sur la plus grande partie du Massif, régna le parcours pastoral, continué encore sur plusieurs points par la transhumance. Aujourd'hui, après une phase d'énergique exploitation par le labour, on revient, sur bien des points, même dans la Limagne d'Auvergne, à l'ère pastorale sous la forme de l'élevage moderne.

Mais le Massif Central contient aussi de nombreux foyers industriels de population dense et toujours croissante : foyers secondaires, comme Roanne, Montluçon, Decazeville; foyers de première grandeur à l'ouest, au centre et à l'est, Limoges, Clermont-Ferrand, Saint-Etienne. Le développement des uns et des autres date d'avant-hier et d'hier ; il a été puissamment activé par les voies ferrées et par les autos; il transforme profondément les conditions sociales et démographiques où vit le Massif Central.

Le Massif Central s'urbanise; même beaucoup de petites villes, à moitié mortes, se raniment. Mais il se dépeuple aussi. Il fut toujours un centre d'émigration vers les plaines voisines. Autrefois, les vides étaient aisément comblés par une robuste natalité. Cette natalité n'existe plus. Le Massif Central a suivi, à distance, l'exemple de la Normandie et de l'Aquitaine.

M. Meynier attribue aux causes économiques un *rôle primordial* dans le dépeuplement du Massif Central. Le paysan, dit-il, envie le fonctionnaire et le commerçant; il veut devenir, à son tour, commerçant ou fonctionnaire; aussi quitte-t-il la terre. Soit; mais c'est déplacer la question, ce n'est pas la résoudre. Pourquoi le commerçant et le fonctionnaire, à leur tour, n'ont-ils pas d'enfants? Pourquoi, dans les campagnes, la dénatalité sévit-elle aussi bien dans les pays où l'on vit à l'aise sur la terre que dans les pays où l'on vit mal? Selon M. Meynier lui-même, sur les hautes terres du Livra-

dois et du Forez, pays pauvres, les familles ne veulent avoir qu'un enfant; mais dans la plantureuse Limagne d'Auvergne, depuis cent ans, les familles sont aussi réduites à l'enfant unique. Je crois, comme M. Meynier, que le Code civil, souvent incriminé, n'y est pour rien. Mais je crois aussi que la question échappe à la géographie économique. Elle est d'ordre moral et social.

CAMILLE VALLAUX.

PRÉHISTOIRE

E. Octobon: *A propos des « classifications » du Néolithique; leur opportunité;* extr. du XIe Congrès Préhistorique de France, Le Mans, Monnoyer, 8e. — Pierre Waltz: *Le Monde égéen avant les Grecs,* « Collection Armand Colin », no 172, in-16, ill.

Le commandant Octobon, dont j'ai signalé déjà plusieurs fois la parfaite compétence et le sang-froid critique (qualité rare parmi les préhistoriens), pose, **A propos des classifications du Néolithique,** plusieurs questions de principe dont l'importance théorique dépasse, non seulement le Néolithique lui-même, mais même toute la Préhistoire. Car, le terme fondamental, qui avait un sens simple au début, celui d'*Age de la Pierre polie,* n'en a plus un maintenant que vague et fluide. La faute n'en est pas aux inventeurs du premier classement, mais au fait que de nombreuses découvertes ont prouvé la coexistence fréquente de pierres éclatées et de pierres polies dans les stations en surface, et ont obligé de supprimer un hiatus théorique entre les deux périodes, parce qu'il n'y en a pas entre les deux techniques. Ce fait est universel; dans mes *Mythes et Légendes d'Australie,* j'avais prouvé la même coexistence chez les indigènes de ce continent actuellement encore à l'Age de Pierre.

On a essayé alors de désigner par *Néolithique* non pas une période technologique, mais une durée, à savoir celle qui sépare le Magdalénien de la période d'Hallstadt et l'on a voulu supprimer le Robenhausien. Mais alors, il faut créer un *Mésolithique.*

Or, dit Octobon, la création d'un mot ne change rien aux faits; et ceux-ci, sur le terrain, sont extrêmement complexes; du moins, ce mot permet de réunir les faits disparates provisoirement, en attendant la définition des subdivisions.

Donc, adoptons *Mésolithique;* et tâchons de discerner où finit le Paléo et où commence le Néo véritable.

La principale difficulté, à laquelle on se heurte d'autant plus que le territoire français s'explore mieux, est l'étonnante variabilité des faciès locaux. Chaque savant local a tendance à regarder son propre groupe de stations comme typique et à introduire dans la classification un terme nouveau, qui fera sa gloire, et auquel il tiendra d'autant plus que les confrères l'attaqueront davantage. Octobon demande un peu plus de modestie, ou de modération. Il cite l'exemple du terme *Campignien* qui se caractérise, dit-on, par le pic et le tranchet, mais qu'on est bien obligé d'appliquer aussi à des stations sans tranchets ni pics. On est donc obligé d'étudier minutieusement toutes les pièces d'une station, les plus grossières autant que les plus belles, et de chercher les points de concordance avec d'autres stations, elles aussi étudiées à fond.

Ce principe est si évident qu'on s'étonne de voir Octobon forcé de le formuler de nouveau. Gabriel de Mortillet me l'avait inculqué, et avant lui André Perrin, quand j'avais de seize à vingt ans. Ma quarantaine de stations du plateau de Longboyau m'a fourni près de cinq mille pièces sur lesquelles une cinquantaine à peine sont typiques et sans que jusqu'ici j'aie pu découvrir un faciès général pour ce plateau; mais si je n'avais ramassé que ces cinquante pièces, j'aurais obtenu un ensemble typique... et faux. Aussi ne saurais-je comprendre qu'Octobon s'émeuve des critiques qu'on lui a faites au sujet de sa patience et de sa minutie.

Etonnant est aussi le fait qu'il se voie obligé de prier ses collègues d'étudier les objets *en série*. On le fait depuis cent ans dans les sciences naturelles. Dans les musées, on classe les tableaux par séries ou « écoles », les meubles par séries ou « styles », les objets ethnographiques par séries ou « types ». Si les préhistoriens ne l'ont pas fait davantage, c'est donc qu'ils ignoraient l'un des principes fondamentaux de toute science. Et qu'ils aient sur ce point fait opposition à Octobon est proprement stupéfiant. Et l'est d'autant plus que les collaborateurs du Museum d'Histoire Naturelle de Washington, notamment Otis T. Mason, ont décrit en séries

les outillages en pierre, la poterie, la vannerie, etc. des Indiens nord-américains. Il est vrai que peu de préhistoriens comprennent que des connaissances générales, sinon universelles, sont nécessaires pour évaluer le moindre petit fait localisé. Ils commencent tous par la spécialisation, ce qui est autant une erreur en science qu'en médecine ou en chirurgie.

Ainsi s'explique cette abondance de travaux hâtifs qu'Octobon déplore assez longuement; je n'insiste pas; car les auteurs sont les premiers punis, et leur nom ne jouit pas de la renommée escomptée. Seulement, cette hâte a pour conséquence que pour beaucoup de stations françaises tout classement sérieux demeure impossible.

Aussi, les trois classement les plus récents, ceux de Goury, de Louis et de Baudouin, ne sont-ils pas admissibles, comme Octobon le montre par une discussion serrée qui n'est intelligible que pour les spécialistes. Parfois, le classement est trop simple, et des quantités de stations restent alors en dehors; tantôt, il est très compliqué; on distingue maintenant le Campignien I, II, III et IV; dans ce cas, le chercheur local se perd dans les nomenclatures. C'est bien pour cela qu'Octobon, qui a organisé à la Société préhistorique une Commission du Néolithique, s'est refusé jusqu'ici à mettre à l'ordre du jour une discussion sur la terminologie du Néolithique.

Je suis quant à moi, quoique d'une compétence très limitée en préhistoire, entièrement de son bord. Il est ridicule et malsain d'attaquer un homme qui a eu le courage de travailler à pied d'œuvre pendant des années pour ne publier que lorsque les résultats acquis lui paraissaient aussi proches que possible des faits réels, malgré leur complexité. Il ne s'agit nullement ici d'une manie de minutie comme celle du philatéliste, qui recherche les filigranes, les nuances, les dentelures; mais de la minutie du biologiste qui, dans son laboratoire, fait pendant des années des recherches au microscope et ne rend compte des résultats obtenus qu'après avoir institué des contrôles nombreux.

Octobon est donc certainement dans la bonne voie, ou plutôt dans la seule voie qui soit scientifique. L'écueil pourrait être que la multiplicité des faciès ne fasse à la fin per-

dre courage pour établir un classement commode. De plus, une difficulté à laquelle chacun de nous se heurte est la persistance des types archaïques ou anciens à côté de types nouveaux, sans qu'on puisse savoir s'il y a vraiment une succession chronologique pour une station en surface.

§

Le petit volume de vulgarisation où Pierre Waltz décrit le **Monde Egéen avant les Grecs** est une bonne mise au point de questions et de problèmes que de nombreuses découvertes récentes ont permis de serrer de plus près. L'auteur, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, est connu comme l'un de nos meilleurs hellénistes et ses mémoires dans la *Revue historique* sur la vie des artisans en Grèce avaient montré qu'il s'intéressait à mieux qu'aux seuls textes anciens. Son petit volume est une reconstitution exacte et animée de la vie égéenne, fondée sur l'étude directe des documents archéologiques découverts depuis la publication du livre de Glotz.

Je ne saurais trop insister ici sur le fait que la civilisation de l'Archipel ainsi exhumée présente dans l'histoire générale de l'humanté, et notamment du monde méditerranéen, une importance relativement plus grande que celle de la Grèce continentale; car ses irradiations se font sentir même encore de nos jours sur les côtes d'Afrique (la poterie kabyle est nettement égéenne, même au Maroc), d'Espagne et de Provence. La thalassocratie crétoise a joué un rôle considérable dans les échanges d'objets et d'idées sur tout le pourtour de la Méditerranée, et sa chute a marqué plutôt une décadence en faveur des barbares grecs. A lire Waltz, on a une impression de modernisme curieuse; car si le canal de Suez a modifié l'un des éléments politiques, malgré tout, les mœurs sous-jacentes n'ont que peu varié.

A ce propos, je félicite l'auteur d'avoir marqué un point important: il y a eu en Crète une ou plusieurs civilisations néolithiques de très longue durée; mais jusqu'ici, pas plus qu'en Grèce continentale, on n'a trouvé du paléolithique; on croyait qu'il en était de même dans l'Afrique du Nord; mais Reygasse, je l'ai dit ici à plusieurs reprises, a montré que c'était une erreur. Par suite, la civilisation égéenne la

plus ancienne est de centaines de milliers d'années plus jeune que nos civilisations françaises; et quand bien même on doit admettre à partir du Minoen une formation culturelle orientale, il se peut que le peuplement primitif des îles de l'Archipel se soit fait d'Occident en Orient; étant entendu de nouveau qu'un changement de civilisation ne prouve pas un changement de race, mais tout au plus quelques infiltrations de nouveaux venus parmi les occupants du sol antérieurs.

Car, tout en admettant l'exactitude aussi vraisemblable que possible des reconstitutions de Glotz et de Waltz, je n'admets pas le raisonnement sous-jacent, utilisé par la plupart des archéologues, que des types nouveaux d'objets, disons de formes et de décors céramiques, sont la preuve d'un changement de population. Il y a eu de tout temps, même pendant le paléolithique, des spécialistes tailleurs de pierres, dessinateurs et peintres, graveurs et sculpteurs, plus tard fondeurs et travailleurs de cuivre, de bronze, de fer, fabricants et décorateurs de poteries. C'est ainsi que j'explique et non par des migrations massives, ou des invasions, les similitudes technologiques constatées sur des points éloignés.

L'autre argument est que la présence d'objets ne prouve pas la connaissance de la technique de fabrication. Mais la discussion de ce point entraînerait trop loin. J'y reviendrai; mais encore, si on en tient compte, ne peut-on regarder beaucoup de reconstitutions historiques que comme imaginaires, ou plutôt comme conformes à la vie moderne, mais non à la vie primitive.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue de Paris : le philosophe William James et Gertrude Stein, candidats à un examen. — *Revue Bleue :* Tolstoï en 1885; son inquiétude; un conte de petite moujik; dissentiments de famille; le Christ, missionnaire humain du Ciel. — *Corymbe :* hommage à notre Alfred Vallette. — *La Revue du Centre:* le douanier Rousseau vu par ses familiers. — Mémento.

M. Bernard Fay publie à la **Revue de Paris** (15 novembre) un article d'excellente information sur « Gertrude Stein », l'une des vedettes de la littérature américaine d'aujourd'hui, parisienne de résidence. Il conte avec élégance cet épisode

de la vie estudiantine de l'auteur, la « petite sauvagesse de Californie » alors dépaysée pour suivre l'enseignement universitaire à Radcliff, le Harvard féminin :

A Radcliff, elle apparut comme un phénomène savoureux. Elle arrivait ignorante de tout ce que savaient les autres, au courant de tout ce qu'ils ignoraient, sans formation scolaire ni diplôme, mais peu curieuse d'en gagner, et universellement avide d'acquérir tout ce qui sollicitait son intelligence et sa sensibilité. Ses camarades lui firent fête et elle fut pour ses professeurs une délectation; plus ils étaient grands, plus grand était le plaisir qu'elle leur donnait. William James qui lui enseignait la philosophie était féru d'elle. Quand, en fin d'année, le moment des examens fut venu, et qu'elle se rendit à l'amphithéâtre pour l'écrit de la Philosophie, elle dut constater avec tristesse qu'elle ne pourrait point témoigner à William James de l'admiration qu'elle avait pour lui et du bénéfice qu'elle avait tiré de son cours, mais au moins voulut-elle lui dire la vérité et, après avoir réfléchi quelques instants sur sa feuille d'examen, elle écrivit: « Monsieur le Professeur, vos questions sont très intéressantes, mais j'ai été à l'Opéra tous ces soirs-ci, et cette journée de Printemps est si délicieuse que je me sens incapable d'écrire un seul mot de Philosophie. J'en suis désolée et vous envoie mon respectueux souvenir. » Puis elle s'en alla, assurée d'avoir échoué à cet examen. Quelques jours plus tard, elle reçut un mot de William James ainsi conçu: « Chère Mademoiselle, je suis entièrement de votre avis et j'approuve votre conduite Votre bien dévoué, William James. » « Post-scriptum. Il est bien entendu que vous avez la note la plus haute pour votre examen. » Plus tard, elle devait rendre à James cette politesse. S'il lui avait donné le goût de la Philosophie, et s'il lui avait inspiré pour la Philosophie un respect philosophique, elle fut son introductrice dans l'appréciation des cubistes et de la littérature d'avant-garde.

§

Revue bleue (16 novembre) célèbre le 25e anniversaire mortuaire de Tolstoï, par la publication de quelques lettres du grand écrivain, traduites par Z. Lvovsky, d'un lot récemment découvert en U. R. S. S. On y voit, dès 1886, l'inquiétude morale se développer chez l'auteur de *la Sonate à Kreutzer.* A la fin de cette année, il mandait à l'un de ses disciples, Isaac Borisovitch Faïnerman :

Je vous embrasse de tout cœur, cher ami. Quant à moi, je vis bien et mal tout à la fois. Bien, parce que mon amour pour autrui augmente chaque jour, et mal, parce que, paresseuse et malhonnête, ma vie physique laisse à désirer.

En 1885, il écrit à sa fille Tatiana. L'*Oliver Twist*, de Dickens, lui inspire ce souhait : « Ah! que ce serait bon de le lire dans une école! » Il a gagné la confiance des enfants d'Iassnaïa Poliana. Voilà ce qu'il rapporte :

Ce matin, alors que j'étais en train de fendre du bois, je vis venir trois gosses qu'accompagnait Ivan Pavlovitch, fils de notre cordonnier. Une fois dans la cour, ils se mirent à me regarder fixement, sans souffler mot. Comme je leur demandais ce qu'ils voulaient de moi, Ivan Pavlovitch me répondit après quelque hésitation: « Je viens d'écrire un conte sur un pauvre moujik. Voulez-vous le lire et me dire votre opinion? » Je l'ai lu. C'est un ouvrage quasi-ironique, sans valeur, mais qui comporte deux détails très artistiques. Le moujik en question est tellement pauvre, que les manches de sa demi-pelisse sont déchirées jusqu'aux coudes et que ses orteils sortent de ses bottes aux talons éculés. Or, lorsqu'il se met à danser, ses manches s'agitent comme les ailes d'un épervier et ses orteils regardent les bottes comme de jeunes rossignols leur nid. Ces images m'ont beaucoup plu.

Cette même année, il confiait à N. N. Guë, un autre de ses disciples :

...J'ai été très affligé ces derniers jours, et vous allez savoir pourquoi. Les miens ont été désagréablement surpris du fait que j'avais, dans mon dernier article, écrit une tranche de ma propre vie, et par conséquent d'eux-mêmes, ce qui était quasi-inévitable, comme vous le pensez bien. Cela m'a causé tant de chagrin que je n'ai plus songé qu'à cela, mon état d'âme empirant chaque jour.

Maintenant, tout est passé, heureusement.

Cette lettre contient une profession relative au Christ, qui correspond exactement à celle de Renan :

...Un côté de la doctrine du Christ, côté principal mais étroitement lié à tout le reste, a été complètement assombri, voire estompé par notre désir de déifier le Sauveur. Pensez au nombre de fois où lui-même, profitant de chaque occasion opportune, spécifia qu'il ne faisait que la volonté de Celui qui l'avait envoyé sur terre et que, n'étant *lui-même* rien, toute sa vie et toute son acti-

vité n'avaient d'autre raison que l'accomplissement de la mission qui lui avait été imposée du ciel. Seul, le fait de l'avoir toujours considéré comme un être à part, et non comme un homme, explique cette aberration voulue qui a causé tant de tort à l'humanité. Je viens seulement de le comprendre maintenant, la vie m'ayant renseigné par de nombreuses expériences graves et portant loin. D'incessants doutes et d'interminables obscurités touchant à la réalisation de la parole du Christ m'ont tourmenté de tout temps.

Bien que les résolvant à ma propre manière, j'ai toujours senti que quelque chose de très important ne marchait pas. Et c'est seulement à l'heure actuelle qu'il m'est apparu clairement que toutes les difficultés et tous les doutes résident dans ce que nous ne reconnaissons pas à la vie ce seul sens qu'elle a en fait, et que nous a autrefois indiqué le Sauveur: nous devons servir la vérité (la vérité suprême!) et l'imposer, non seulement à nos proches, mais au monde entier, toute notre vie n'étant qu'une activité sensée et continue se faisant en nous et desservant le monde extérieur. Le Christ s'est toujours jugé comme étant un Messager de Dieu, ce qu'il nous apprit sans jamais se contredire. Chacun de nous représente une force consciente d'elle-même, c'est-à-dire une force ayant connaissance de son but final et qui y tend, le cœur joyeux. C'est en quelque sorte une pierre lancée qui sait où elle va tomber et qui s'en réjouit, bien qu'elle connaisse qu'elle-même n'est qu'une pierre et que toute sa signification se concentre dans sa trajectoire.

§

Noël Santon signe de ses initiales les lignes ci-après qui figurent en tête de la rubrique : « vie littéraire interrégionale » de **Corymbe** (septembre-octobre) :

= *Corymbe* ne saurait manquer de rendre hommage à la mémoire de M. Alfred Vallette, *directeur du Mercure de France*, décédé fin septembre, mari de notre grande amie Madame Rachilde. Comme le notait si justement le *Temps*, il fut « frappé en pleine vigueur intellectuelle, en pleine puissance de travail, ce qui pour tout homme de pensée et d'action est la fin la plus noble et la plus digne d'envie ». Il est difficile à ceux qui l'ont connu d'oublier la cordialité de son accueil. Je revois encore, comme si c'était hier, son calme visage dans la salle de rédaction du *Mercure*, aux côtés de Louis Dumur, — un autre disparu aussi, — et son expression de bonté à l'adresse des visiteurs hésitants... que de souvenirs s'effeuillent, cet automne!... Certes, ses amis, ses collaborateurs,

tous les grands écrivains ses contemporains, n'oublieront pas celui qui fut: « l'un des derniers représentants d'une époque qui marqua fortement dans le mouvement général de la littérature française. » Mais les jeunes, aussi, garderont fidèlement mémoire de l'accueil, que, par son directeur, *le Mercure de France* a réservé aux Jeunes.

§

La fantaisie d'Alfred Jarry, l'indulgence et le dilettantisme à base d'ironie de Guillaume Apollinaire, l'adresse des marchands à diriger les complaisantes erreurs de la critique d'art, ont créé la gloire du peintre Henri Rousseau, sur la médiocrité des barbouillages à quoi passait le temps un modeste retraité de l'octroi de Paris. **La Revue du Centre** (n° 61) contient des pages relatives à cet homme plus que simple. Elles émanent de M. Claude Rameau, peintre, qui les intitule: « Souvenirs sur un brave homme qui fut peut-être un grand artiste. » Même cette forme dubitative est un excès en ce qu'elle prête couleur de sincérité à ce qui fut une basse spéculation de mercantis qui, hélas! a laissé des traces dans les musées d'Europe.

M. Rameau dépeint Rousseau « un homme sans orgueil, bon et simple, ne s'étonnant de rien ». Oui, même pas de dessiner et de peindre, sans avoir appris. L'ignorance est une garantie de génie. Le « douanier », convient le biographe, « sentait tout de même qu'il n'était pas le premier venu ». Plus loin, on lit : « C'est un enfant ». Cet enfant majeur enseignait « musique, solfège, diction, peinture, dessin, à 8 francs par mois aux gosses du quartier ». M. Rameau croit pouvoir justifier pour une part cette quasi-universalité:

> Sa prétention musicale n'était d'ailleurs pas une blague, car il avait été musicien au régiment, lors de l'entrée de Maximilien à Mexico, et il avait joué du violon à des concerts aux Tuileries.

Mme Henry Déziré, la femme du peintre, a décrit pour M. Claude Rameau « une soirée-type », de celles où, déclare celui-ci : « nous avons tous assisté, riant comme des bossus, d'un fou rire du début à la fin ». C'était aux dépens de l'hôte, à qui, peu généreusement, on présentait Racine ou Marmontel « qu'il « tutoyait amicalement ».

Telle est la communication de Mme Henry Déziré :

Le père Rousseau aimait à donner des soirées auxquelles il invitait des artistes, littérateurs, peintres, de belles étrangères et les familles de son quartier; il y avait concert, ses élèves jouaient qui de la mandoline, qui du violon, récitaient des poésies, chantaient; lui-même y allait de sa chansonnette:

Moi, je n'aim' pas les grands journaux
Qui parl'nt de politique,
Qué que ç'a m'fait qu'les Esquimaux
I s'aient ravagé l'Afrique!
C'qui m'faut, à moi, c'est l'*P'tit Journal*,
La *Gazett'* ou la *Croix* d'ma mère,
Tant plus qu'y a d'noyés dans l'canal
Tant plus qu'c'est mon affaire.
Un p'tit journal comm' ça, ça m'va,
J'en fais mon ordinaire,
Un p'tit journal comm' ça, ça m'va,
Et j'suis heureux comm'ça.
(*Applaudissements, bans.*)

Les invitations aux soirées de Rousseau étaient polycopiées en rouge ou en violet par le procédé « à la gélatine »; on y pouvait lire que Henri Rousseau invitait son ami « Untel » et sa dame « à une soirée familiale et artistique et le priait d'en faire part aux amis ». Suivait le programme de la soirée:

Cécilette (polka), dédiée à Charles Guérin.
Les Clochettes (mazurka).
Eglantine (valse).
Clémence (valse).

Ces œuvres musicales étaient naturellement du père Rousseau et étaient exécutées par l'orchestre ou en solo par ses élèves les plus en progrès ou par lui-même. Notez que ces petits jeunes gens de son quartier le prenaient très au sérieux. Les élèves du cours de diction récitaient des poésies: « Le petit Chat », « L'Enfant et le Perroquet ».

Et dire qu'à ce lamentable bonhomme chansonné par ses amis, impitoyablement berné par eux, des critiques ont trouvé un précurseur dans Giotto!

M. Rameau publie une chanson sur l'air de Cadet Roussel, composée par « un copain et chantée obligatoirement à ses soirées », celles de Rousseau. Vous jugerez du ton de cette élucubration, d'après ce couplet, le deuxième :

Le père Rousseau a trois pinceaux
Qui lui serv'nt à peindre ses tableaux :
Un pour la tête, un pour les pieds,

Ils sont en poil de périné;
Mais le troisièm', c'est le plus chouette,
De Cézanne c'est la barbichette.

Chœur des invités:

REFRAIN

Ah! ah! oui, vraiment,
Le père Rousseau est épatant (*bis*).

MÉMENTO. — *La Bourgogne d'Or* (octob.-nov.): Une étude de M. Georges Normandy sur M. Philéas Lebesgue « poète et paysan ». — Un « Chant bourguignon » de M. Pierre Chaffange, à la gloire des crus fameux de sa province.

La Grande Revue (octob.): Mme H. d'Albret: « Histoires tunisiennes ». — M. E. Meyer: « Dostoïevsky et le Bolchévisme ». — M. Léon Dubreuil: « Paul Bert et Gambetta ».

Ma Revue (n° 60): « Les cris de Paris », par M. le colonel Godchot.

Revue hebdomadaire (9 nov.): D'un « portrait de famille: Anthony Eden », par Mme Daisy Fellowes, cette vision du duc de Reichstadt, d'après un contemporain qui l'aperçoit à Laxenbourg, allant dîner avec son oncle l'empereur d'Autriche:

« Le jeune Napoléon est un jeune homme très gai, il a environ cinq pieds sept pouces. Il était habillé d'une veste noire et de pantalons blancs. Sa mère est forte et belle. L'Empereur adore son petit-fils qui est constamment avec lui, et que toute la cour aime beaucoup, car il est toujours en train et plein d'esprit. »

On sait que le roi de Rome grandi fut du dernier mieux avec l'archiduchesse Sophie, mère de François-Joseph II.

La Nouvelle Revue (15 nov.): M. S.-M. Stambat: « Le petit Cimetière ».

Revue de l'Alliance française (octobre): « Chantilly », par M. Henri Malo. — « Gounod et le Wagnérisme », par M. Max d'Ollone. — « De l'astrophysique », par M. Paul Baud.

Revue des Deux Mondes (15 novembre) : « Lola Montes », par M. A. Augustin-Thierry. — Duc de la Force: « Aristocrates et sans-culotte ».

Europe (15 nov.): « Jeunesse de la France », par M. J. Guéhenno. — M. Laforêt : « Charretier ». — « Anniversaire d'*octobre* », par M. J.-R. Bloch. — « 27 septembre 1935 », qui est le titre d'un ouvrage singulier ainsi défini par un de ceux appelés à y collaborer, M. J. Guéhenno:

Maxime Gorki, Michel Koltzow ont conçu l'idée d'une œuvre collective qui serait intitulée Une journée dans le monde entier. *Leur souci est, « en réunissant les impressions éparpillées des individus, de dresser le tableau d'une journée dans le monde entier ».*

De M. N.-R. Masani: « L'Inde et l'Abyssinie », ou les deux faces d'Albion.

Dante (nov.-déc.): Une lettre inédite, en italien, de Stendhal au chevalier Cobianchi et son commentaire par M. F. Gentili di Giuseppe. — « Pape Satan Aleppe », par M. Camille Pitollet. — « La poésie japonaise d'aujourd'hui traduite en italien et vue par un Hongrois » (!), par M. Ladislas Galdi.

Le Feu (15 oct.): « A la Provence », un beau poème de M. Jacques Reynaud. — De M. Marcel Brion, le début de « Remarques sur l'art égéen ».

Visages du Monde (15 nov.): « Abbayes et monastères », par MM. R.-L. Doyon, E. Avilès Ramirez, G. Pillement, G. Fouquet, E. Jacob.

Le Journal du Dimanche (27 oct.) du Caire: « Mme Woezoro Manen, la Mata-Hari abyssine », par F. E. G.

La Vie (15 nov.): « Tricentenaire des Antilles », n° spécial.

Points et Contrepoints (novemb.): « A M. Alfred Vallette, les Lettres françaises reconnaissantes », par M. René Hener. Une amusante opposition fait que le même signataire traite de « La firme Paul Reboux », avec un sentiment de légitime indignation.

Æsculape (nov.): « Notes médicales sur l'Exposition d'Art ancien à Bruxelles », par M. le professeur Lagnel-Lavastine. — « Les cheveux », poème de Remy de Gourmont.

Jeux (octob.), « cahiers à peu près mensuels »: « Baptême païen », par M. Raoul Dubois, où cette devinette à l'intention d'une fillette de 5 ans: « Où trouve-t-on, au mois d'avril, des éponges bonnes à manger? »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'élection de Georges Duhamel à l'Académie française (*Toute l'Edition*, 23 novembre; *Les Nouvelles Littéraires*, 23 novembre). — L'éternelle illusion des générations (*le Journal*, 14 novembre). — « Fier comme Artaban » (*le Figaro le Journal des Débats, la Victoire*, novembre). — Alfred Vallette et Antoine Albalat (*le Journal du Département de l'Indre*, 27 octobre).

Alfred Vallette aurait été heureux de l'élection de M. Georges Duhamel à l'Académie Française. Au fait, y a-t-il quelqu'un pour ne pas approuver le vote des Quarante?

M. Georges Duhamel, directeur du *Mercure de France*, lisons-nous dans **Toute l'Edition**, est un des représentants les plus marquants de la génération qui atteint aujourd'hui la cinquantaine. Plus de trente livres, pour la plupart des romans, attestent la vigueur de son esprit et ses dons profonds d'artiste et de

poète. L'auteur de *Civilisation*, de *la Pierre d'Horel*, du *Journal de Salavin*, de la *Chronique des Pasquier* avait, depuis longtemps, sa place marquée chez les Quarante. Son élection réjouit la grande famille des lettres. Elle fait honneur à l'Académie française.

Les quelques lignes que nous venons de citer résument bien l'approbation générale. De tous les articles qui ont marqué la signification de l'événement, si nous avons retenu celui de M. Maurice Martin du Gard, c'est que le directeur des **Nouvelles Littéraires** a défini, avec un particulier bonheur, les raisons de la sympathie dont bénéficie le nouvel académicien.

A un correspondant étranger qui, récemment, me demandait de lui indiquer, parmi les contemporains, un ou deux types exemplaires de Français, c'est sans hésiter que je répondis: Duhamel. J'ajoutai même un peu indiscrètement: la famille Duhamel; et, sans autre commentaire, bouclai ma lettre. Fut-il surpris de cette réponse? Ce ne serait pas étonnant, car je lui donnais là le nom d'un homme qui a la passion de la mesure, et la France, s'il fallait la juger aux apparences, paraîtrait pour l'instant décidée à renier beaucoup de son génie. Je lui citais le nom d'un homme qui a de la vie un respect incorruptible, et ce respect, à regarder autour de soi, est un sens qui manque à la plupart, qu'on abandonne au profit de la dispersion et de la colère, et qui, pas plus que le sens commun, n'a résisté à la guerre ni aux folies qu'elle traîne après elle. Un homme qui n'a d'extrême que le goût quand il écrit et l'amour du travail parfait. Un homme libre, enfin, qui pour n'avoir de parti que le sien, n'en sert que mieux la justice.

Le voici à l'Académie. Or, remarque M. Maurice Martin du Gard :

Il arrive de loin, dira-t-on; faut-il qu'il soit habile! Si l'habileté est d'être honnête, en effet, je crois qu'il est habile. Sa ligne est droite. Georges Duhamel n'a trahi personne pour parvenir jusque-là.

M. Maurice Martin du Gard, dans un couplet qui ne serait pas indigne d'être entendu sous la Coupole, évoque, à propos de Duhamel, la figure de Diderot :

Il y a des jours où Duhamel me fait penser à Diderot, pour toutes sortes de raisons et bien différentes, non pas tant pour le mouvement de son récit, pour sa langue d'un mâle artisan,

fruitée et sobre. Philosophe comme au dix-huitième, encyclopédiste, botaniste avec une ivre minutie en Seine-et-Oise, dès le printemps, dans la vallée du Sausseron, biologiste avec plus de science, gourmet plus que Diderot lui-même, père de famille comme lui, ne le disant pas moins, en jouissant davantage, pédant en rien, tout d'une source, heureux de vivre, pressé de vivre, jamais une heure qui sonne creux, sans cesse occupé par les dieux dont le plus grand est Jean-Sébastien Bach qui fait croire en Dieu même les incroyants, en voilà une preuve nouvelle.

M. Maurice Martin du Gard évoque Créteil, l'Abbaye, le temps où Georges Duhamel, typographe, levait ses 1.200 lettres à l'heure et composait ses livres de poèmes : *Des légendes, des batailles,* et ceux de ses camarades: *la Vie unanime,* de Jules Romains; les *Images et Mirages,* de Charles Vildrac; le temps, aussi, où Antoine montait, à l'Odéon, *la Lumière,* puis *Dans l'ombre des statues.* Je me souviens, j'étais venu pour ne pas applaudir; soudain, j'éclatai en bravos. C'était l'époque où les hardiesses de Duhamel, où l'art tout nouveau de Duhamel suscitaient deux armées dans la ville, j'entends: une querelle sous le ciel de la République des Lettres, *Renaissance française* contre *Unanimisme.* La guerre tout court fit la paix entre les combattants d'une saison, les sacra soldats, les obligea à des préoccupations, à des occupations d'où sortit, en ce qui concerne Duhamel, à l'issue de cinquante mois de contact avec la mort, la *Vie des Martyrs.* Je suis content d'avoir applaudi Duhamel à l'instant où j'hésitais à croire en lui. C'était marquer quelque prescience: il n'y a pas loin de l'Odéon au *Mercure.* Et voici le *Mercure* chez les Quarante. *La Revue des Deux-Mondes des Jeunes,* ainsi l'appelait-on à l'origine.

§

N'est-ce pas « l'éternelle illusion des générations » qui incite l'homme, ne fût-il que jeune homme, à taxer son époque d'infériorité sur l'époque qu'il n'a pas connue? M. Alfred Mortier, dans **le Journal,** a recueilli ces doléances d'un vieux monsieur :

La politesse n'est plus à la mode. On remarquait autrefois, dans un salon, les jeunes gens qui n'étaient pas polis; on remarque

aujourd'hui ceux qui le sont... Les gens qui ne jurent que par les Etats-Unis vous objectent qu'en Amérique on se soucie peu de la politesse. C'est précisément pour cela que j'y tiens, parce que c'est une qualité française.

M. Alfred Mortier ajoute :

Voilà un mieux monsieur qui est bien « à la page », n'est-ce pas? car il maudit notre muflerie et notre américanisme. Eh bien! ce vieux monsieur, c'est feu Ernest Legouvé.

Ernest Legouvé, qui, vers 1873, il y a donc plus d'un demi-siècle, s'exprimait ainsi dans *Nos filles et nos fils*. Et il y a plus longtemps encore, le 20 janvier 1857, pour préciser, les Goncourt écrivaient dans leur « Journal » :

O jeunesse des écoles, jeunesse autrefois jeune, qui poussait de ses deux mains battantes le style à la gloire!

Ce qui a son écho dans la parole que de braves gens prononcent aujourd'hui avec autant de bonne foi que d'ignorance: « La jeunesse ne sait plus rire ». Elle aurait quelque courage à le faire, ajouterions-nous devant le spectacle d'une jeunesse désireuse de s'employer et les bras nécessairement croisés devant les portes qu'on lui ferme... Mais il n'existe point d'exemple que, dans les pires moments, le rire ait perdu ses entrées. Et si le visage d'Eliacin est plus grave peut-être, depuis quand n'y a-t-il de vraie humeur que dans l'épanouissement des traits? On ne « rigole » plus autant, mais on rit toujours, telle est la nuance.

§

« La jeunesse ne sait plus rire », c'est un de ces lieux communs de la pensée et de la conversation qu'il faudrait chasser tout autant que ces expressions toutes cuites, auxquelles M. Fernand Vandérem nous convie à faire la chasse au cri de : « Artaban! » *Artaban, artabanisme*, ont leur source dans l'une des plus usitées parmi les formules chères à M. et Mme Toutlemonde : « Fier comme Artaban ».

Et M. Vandérem ayant édicté dans **le Figaro** la règle du jeu, maints journaux ont pris parti pour ou contre « blanc comme neige », « dur comme fer », « gentil comme un marmot », « solide comme le roc », bref, la litanie des » comme ».

Il y a tout un trésor dans les mots et les groupes de mots que les siècles ont inventés et noués, dit M. Tristan Derème dans le **Journal des Débats,** et l'on ne voudrait pas que, pour l'unique et piquant souci de se montrer *bien moderne,* on parût mépriser tant de richesses qui sont la chair même de la langue française.

Il ne s'agit pas de se montrer « bien moderne », mais de veiller à ce que, de la conversation où ils sont — relativement — supportables, les poncifs ne passent dans le style. M. Ernest Prévost, qui fait sienne la défense de Derème, précise dans **la Victoire** que s'il cherche à les éviter quand il écrit, s'il ne les emploie guère en parlant, il les trouve *commodes* dans la bouche d'autrui. Beaucoup d'écrivains les trouvent *commodes,* la plume à la main, et là est le péril : la monotonie s'ensuit, et parfois une confusion pareille à un affreux calembour. Il me souvient d'une œuvre, par ailleurs d'une lecture agréable, où l'auteur met ses personnages en posture de s'affronter dans une atmosphère très tendue : « l'orage éclata », écrit-il. Et par là il entend que les invectives pleuvent. « Pleuvent » est le mot, car il ajoute: « A ce moment, une pluie diluvienne s'abattit sur le jardin. » Il eût été souhaitable que M. Vandérem apparût, et, repérant « l'orage éclata », s'écriât : « Artaban! artaban! »

Ce n'est pas seulement la série des *comme* qui est en cause, ce sont les images du genre de l'image... orageuse, — et, plus graves, les lieux communs dont Léon Bloy fit l'*Exégèse.* Remy de Gourmont, dans l'*Esthétique de la langue française,* a consacré au *cliché* les pages très fouillées que l'on sait; et il a établi qu'il y a lieu de différencier le cliché d'avec le lieu commun: « Le type du cliché, c'est le proverbe, immuable et raide; le lieu commun prend autant de formes qu'il y a de combinaisons possibles dans une langue pour énoncer une sottise ou une incontestable vérité. Des hommes peuvent parler une journée entière, et toute leur vie, sans proférer une phrase qui n'ait pas été dite. On a écrit des tomes compacts où pas une ligne ne se lit pour la première fois ». Et trop d'ouvrages, trop d'articles présentent ce caractère de non-inédit. Quelle originalité louer chez l'auteur égal en *artabanisme* à celui dont le *Sermon en proverbes,* cité par Gourmont, raille la facile éloquence :

Prenez garde, n'éveillez pas le chat qui dort; l'occasion fait le larrons, mais les battus paieront l'amende; fin contre fin ne vaut rien pour doublure; ce qui est doux à la bouche est amer au cœur, et à la chandeleur sont les grandes douleurs. Vous êtes aises comme des rats en paille; vous avez le dos au feu et le ventre à table; on vous prêche et vous n'écoutez pas...

M. Fernand Vandérem, s'il écoutait, aurait perdu le souffle, à force de crier : « Artaban! »

§

« ...Ce livre m'intéresse; je regrette même qu'il ait paru avant que j'aie écrit sur le cliché », disait Gourmont dans une lettre à Antoine Albalat dont il venait de lire *l'Art d'écrire*. S'il y a un lieu commun du vers, c'est bien celui qui se déclenche, inévitablement, toutes les fois qu'on prononce le nom d'Albalat :

Qu'entends-je? C'est Gaubert qui crie à perdre haleine!
Albalat, Albalat, Albalat, morne plaine.

Seul, M. Ernest Gaubert est autorisé à citer le distique de Moréas, puisque y jouant un rôle. Aussi ne s'en prive-t-il pas, dans **le Journal du Département de l'Indre,** où il salue *Vallette et Albalat:*

Il y a trente-cinq ans, lorsque le jeune bachelier de la veille que j'étais arriva à Paris, sa première visite fut pour le *Mercure de France* auquel il avait déjà collaboré étant élève au lycée de Montpellier.

Et c'est là que je connus Alfred Vallette, mort pendant mon séjour en Italie. Le lendemain, je connus Antoine Albalat au café Vachette et pendant six ans j'ai vu Albalat tous les jours, et pendant vingt ans Vallette tous les mardis.

Et voilà six ans que M. Gaubert se propose d'écrire un article sur *Mallarmé et ses livres d'enseignement*. Il s'en ouvrait à Alfred Vallette, l'été dernier. Les livres d'enseignement du poète de *l'Après-midi d'un faune* ont ceci de bon qu'à les lire, M. Vandérem trouverait à ne pas user davantage sa voix. Ce n'est pas avec Mallarmé qu'on pourrait beaucoup s'écrier : « Artaban! »

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Premières auditions : Florent Schmitt, *In Memoriam* (Concerts Colonne). — Festival Fauré à l'Orchestre National.

M. Florent Schmitt, qui fut l'élève de Fauré après avoir été celui de Massenet, a dressé, à la mémoire de son maître (c'est Fauré que je veux dire), un « tombeau » parfaitement digne du grand mort qu'il voulait honorer. Le public du Châtelet n'a point paru comprendre — quand il entendit la seconde des deux pièces composant cet *In Memoriam* — qu'une œuvre de cette sorte ne fût pas nécessairement un pastiche, et qu'il était même plus convenable de chanter avec sa propre voix la gloire d'un maître vénéré que de contrefaire plus ou moins habilement ce que ce maître fit lui-même. Parce qu'il s'agissait d'un *scherzo,* il y eut donc quelques protestations aux gradins supérieurs du théâtre. Le monde s'est-il donc renversé, comme on dit? Aux temps lointains, voire heureux, où je fréquentais ces hauteurs, on n'avait pas coutume de s'y montrer réfractaire aux hardiesses et c'est des loges et des fauteuils d'orchestre que s'élevaient murmures et sifflets quand un musicien osait ce que nul autre n'avait fait avant lui. Encore qu'il n'y ait dans l'ouvrage nouveau de M. Florent Schmitt rien qui puisse scandaliser quiconque ne tient pas pour scandaleuse la marque d'une personnalité forte et quiconque ne réprouve pas le talent dès qu'il se montre original, on eût compris que des ennemis jurés de tout art indépendant se montrassent étonnés de ce *scherzo* d'allure si franche; mais que des « mélomanes », que des habitués de nos grands concerts oublient en un moment à qui ils ont affaire et traitent sans plus de respect un Florent Schmitt, on croit rêver. Enfin, s'il fallait une preuve de l'étonnante jeunesse de ce maître, de son renouvellement incessant, de la vitalité dont il fait preuve, on nous l'a donnée : il n'est pas permis à tout le monde de soulever ainsi les passions. Vive donc la musique qui arrache à sa somnolence un public engourdi par l'ingestion hebdomadaire de trop lénifiants programmes...

Mais revenons-en à l'*In memoriam.* La première partie, donc, a pour titre *Cippus feralis.* Traduisons : colonne funèbre, stèle funéraire. Et c'est bien une colonne que nous

voyons s'élever de l'orchestre, lentement, tristement, une colonne d'une sonorité splendide, d'une richesse simple, et qui vaut par la qualité rare de la matière autant que par l'harmonie des proportions, la sobre grandeur de la forme. Jamais Florent Schmitt ne s'est mieux exprimé lui-même qu'en exprimant sa ferveur envers le maître disparu. Ce *Cippus feralis* est une des plus belles pages qu'il ait écrites, une des plus nobles et des plus hautes. Le monument est bien celui qui convenait à Fauré, au plus personnel, au plus grand peut-être des musiciens français, si la grandeur est dans la qualité des idées et dans la nouveauté de leur expression, dans le rejet de tout ce qui est extérieur, banal, convenu, dans la sincérité absolue, dans la pureté du style et la sobre élégance de la forme, dans ce que l'on pourrait appeler sa spiritualité. Je ne saurais, sur une seule audition, donner une idée exacte de cette œuvre nouvelle. J'ai noté les sommets, les moments où l'on reste ébloui devant l'étincelante réussite, ou frappé devant le magnifique envol de la pensée. C'est d'abord le thème grave et lent, méditatif, du début, c'est la phrase confiée aux violons en sourdine, et celle peut-être plus belle encore, où le violon solo élève sa plainte, accompagné très doucement par le violoncelle. Et c'est un finale d'une superbe inquiétude, d'une grandiose angoisse, où paraît cependant une promesse d'apaisement.

Fallait-il qu'on eût si vite oublié ce qu'il y a de sublime dans cette admirable page (et j'emploie le mot à dessein), pour ne point faire au moins crédit au *scherzo* qui la suit? Le public est ingrat et bien inconstant...

Ce *scherzo* est donc construit selon l'usage des anciens luthistes, sur les lettres du nom de Gabriel Fauré : G : *sol;* A : *la;* B : *si,* etc. Usage repris par Bach, par Schumann, par cent autres. Quant à la forme *scherzo* — et j'avoue qu'elle m'a surpris moi-même par le contraste violent qu'elle fait à la tendre et grave méditation qui la précède — l'auteur est bien maître, après tout, de la choisir : il y avait, on l'a rappelé, des jeux funéraires dans l'antiquité, au temps précisément où l'on élevait aux héros des cippes. Et c'est un jeu si brillant, si mouvementé et qui révèle tant de puissance et de force lui aussi, qu'il nous étonne davantage. Tout à l'heure, Florent Schmitt nous émouvait par sa calme

puissance. Maintenant cette puissance est en action. Entre les deux parties de cet *In Memoriam*, l'opposition est complète : le *scherzo* est exactement aux antipodes du *Cippus feralis*. A cause de cela, certainement, il a surpris, il a déçu; on a dit qu'il n'était nullement fauréen, et c'est vrai. Mais tout ce qu'il y a de dynamique (on a fait abus du mot, mais on peut bien l'employer quand il s'agit de Florent Schmitt, puisque c'est pour caractériser une de ses œuvres, je crois bien, qu'on l'appliqua pour la première fois à la musique), tout le dynamisme, donc, de Florent Schmitt se libère dans cette œuvre.

J'espère qu'on ne nous fera pas trop attendre la seconde audition réparatrice.

§

On sait quels éminents services rend à la musique **l'Orchestre National,** dont les programmes, soigneusement établis, ne peuvent manquer de répandre et de développer l'amour des belles œuvres. L'autre soir, qui était le onzième anniversaire de **Gabriel Fauré,** mort dans la nuit du 3 au 4 novembre, les ondes ont transmis à travers le monde le message du maître disparu : l'admirable *Ballade,* avec Mme Marguerite Long au piano, interprète idéale de cette musique exquise, les chœurs de femmes de *Caligula,* la suite de *Shylock,* la suite de *Pelléas et Mélisande,* l'ouverture de *Pénélope, Dolly,* orchestré par M. H. Rabaud, — un choix d'une richesse et d'une variété qui donnaient l'exacte image du maître. L'exécution, sous la baguette de M. D.-E. Inghelbrecht, fut mieux qu'irréprochable, car elle laissa voir la ferveur du musicien qui conduisait l'orchestre. Des soirées comme celle-ci restent inoubliables et sont l'honneur de la radiodiffusion française.

Cet anniversaire de Fauré nous remet en mémoire une de ses dernières paroles, rapportées par son fils dans le beau livre qu'il lui a consacré : « Quand je ne serai plus là, dit le maître pendant un répit des douleurs atroces auxquelles il allait succomber, vous entendrez dire de mon œuvre : Après tout, ça n'était que ça!... On s'en détachera peut-être. Il ne faudra pas vous tourmenter ni vous affliger. C'est fatal; cela s'est produit pour Saint-Saëns et pour d'autres. Il y a tou-

jours un moment d'oubli. Tout cela n'a pas d'importance : j'ai fait ce que j'ai pu, et puis, jugez, mon Dieu! »

« J'ai fait ce que j'ai pu!... » Quelle grande leçon dans ces simples mots, prononcés si simplement au bord de la tombe! Ce qu'il avait pu, c'était *Shylock* et *Pelléas*, la *Ballade* et les *Nocturnes*, les *Impromptus* et les *Barcarolles*, et tant de mélodies suaves, et les *Quatuors* et les deux *Quintettes* et le *Requiem*, *Prométhée* et *Pénélope*. Qui donc, parmi les plus grands, a fait davantage et qui donc a fait mieux?

Ce qu'il avait pu, c'était de nous donner en se donnant lui-même, et si pleinement dans sa musique, quelques pages qui sont parmi les plus belles qui aient jamais été écrites, c'était d'enrichir le patrimoine musical français de quelques impérissables chefs-d'œuvre. Et précisément, cet oubli qu'il prévoyait n'est point venu; ce passage momentané dans l'ombre, comme un astre qui s'éclipse, ne s'est pas réalisé pour lui. Il n'a pas cessé de grandir, notre grand et cher Fauré. Il est resté tout près de nous, et ceux d'entre nous qui ont eu le bonheur de le connaître le retrouvent dans sa musique, toute pareille à lui-même. Les autres découvrent dans ses œuvres un maître que sa valeur si haute oblige à révérer, mais aussi un homme que les qualités de son cœur les inclinent à aimer.

Pourtant sa place n'est pas encore aussi large qu'elle le devrait être. Si l'on n'a point attendu sa mort pour lui rendre pleine justice en France, on n'ose pas affirmer que Fauré soit compris, apprécié hors de nos frontières comme il le devrait être. La raison est surtout qu'il n'y est pas assez connu, qu'il passe encore, comme il a trop longtemps passé chez nous, pour un agréable compositeur de mélodies, mais point pour ce qu'il est en vérité : un très grand musicien, un compositeur de génie, et dont les œuvres sont peut-être l'expression la plus parfaite du génie musical de son propre pays, car elles ont cet équilibre et cette justesse des proportions, cette audace tranquille et cette originalité, cette grâce et cette distinction, cette mesure et cette sobre grandeur que nous aimons chez nos classiques. Et c'est précisément en cela que les concerts radiodiffusés, comme celui de l'autre soir, montrent leur efficacité : une exécution parfaitement au point, confiée à des artistes de grande valeur sous la direc-

tion d'un chef comme M. D.-E. Inghelbrecht (qui fut un disciple du maître et qui s'est nourri de son enseignement), que peut-on rêver de meilleur pour servir non seulement la mémoire de Fauré, mais en même temps le renom artistique de la France?

RENÉ DUMESNIL.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

A propos d'un projet de loi qu'il faut déplorer. — Les livres belges. — Julia Frézin: *Marèze,* Editions de Belgique. — Mémento.

Bien que je n'aie pas accoutumé d'entretenir les lecteurs de cette chronique des **projets de loi** dont le Parlement belge est saisi, je crois devoir déroger à cette réserve en signalant ici la menace qui pèse sur les rapports intellectuels existant entre la France et la Belgique.

Voici de quoi il s'agit. La Belgique, on le sait, est une des plus grosses clientes de la librairie et du journal français. L'importation des imprimés français en Belgique atteint le chiffre annuel de 80 millions de francs; la vente des journaux français contrebalance, du moins dans la partie wallonne du pays, celle des quotidiens nationaux.

Depuis que la dévaluation belge a eu lieu, l'exportation du livre français a marqué, comme bien on pense, un brusque et grave recul. Pareillement, les périodiques ont vu leur débit diminuer notablement; le quotidien a un peu mieux résisté, car l'on décaisse plus aisément un surcroît de deux ou trois sous qu'un supplément qui peut aller de dix sous à plusieurs francs; ce sont donc les feuilles politiques ou d'information, par conséquent les publications les moins dignes d'intérêt du point de vue artistique, littéraire et scientifique, qui ont le moins souffert de l'effondrement de notre change; mais là aussi cependant la mévente est sensible.

Des parlementaires en mal de ressources budgétaires viennent d'imaginer un moyen d'accroître encore ce marasme. Ils proposent de taxer les publications étrangères importées en Belgique d'un impôt calculé sur le montant de leur publicité. Si cette loi passe, elle n'accroîtra pas le prix du livre, qui ne contient pas de publicité; mais elle frappera durement les périodiques hebdomadaires, dont la diffusion, jusqu'en mars dernier très considérable en Belgique, irrite profondé-

ment ceux dont c'est ici la profession de mépriser tout ce qui porte la marque de l'esprit français.

Les promoteurs de cette mesure qui tendrait à instaurer chez nous un commencement d'autarchie intellectuelle, répliquent que la France elle-même applique un droit de douane au livre belge. Mais ce droit est minime, comme l'est d'ailleurs notre diffusion en France! Ils ajoutent encore, avec une admirable hypocrisie, que leur texte de loi, précisément, épargne le livre et respecte la plupart des revues documentaires ou esthétiques, lesquelles ne comportent pas de texte publicitaire. Ainsi, d'après eux, les droits de la pensée sont saufs. Ils font remarquer aussi que cette mesure est générale, et qu'elle touchera aussi bien la *Gazette de Francfort* que le *Popolo d'Italia,* le *Times* que *Nieuwe Rotterdamsche Courant.* Mais ils savent très bien, ces bons apôtres, que les revues sont destinées à une élite et n'atteignent que les lettrés, voire les spécialistes d'un art ou d'une science, et que celles-là même qui sont encyclopédiques ne tombent guère dans les mains de l'homme dans la rue, *the man in the street,* comme disent les Anglais. Or, c'est cet homme de la rue qu'ils veulent détacher de *Gringoire,* de *Candide,* de *Marianne,* de *Monde* ou du *Canard Enchaîné* — j'ai cité ici à dessein des feuilles dont les tendances sont diverses ou contradictoires — parce qu'ils estiment, en catimini, que ces feuilles rendent les choses et les gens de France trop présents aux masses de chez nous.

Ils savent également fort bien que les Belges d'expression flamande lisent avant tout leurs journaux flamands et que la presse néerlandaise, sans être délaissée, n'exerce sur eux qu'un rayonnement secondaire. Ils savent que les journaux allemands sont peu demandés depuis l'avènement d'Hitler, et que les journaux italiens n'ont en Belgique qu'une audience insignifiante; ils savent enfin que les journaux britanniques n'ont aucune influence sur le public belge, non pas qu'il n'y ait ici de gens qui lisent l'anglais, mais l'insularité excessive des journaux d'outre-Manche rebute le lecteur continental, s'il n'a point pénétré les arcanes de la vie anglo-saxonne.

La conclusion de cet exposé s'impose, me semble-t-il: il y a

là une tentative de délatinisation, un attentat contre cet esprit classique que la France perpétue à travers les fluctuations de l'actualité et jusque dans les colonnes les plus frivoles de ses gazettes.

Il est peu probable par ailleurs que les lettres, que les périodiques et les journaux belges en profiteront. Le livre belge se vend toutes les fois où il offre un intérêt réel et original. Lorsqu'il n'est que de l'*ersatz*, rien ne peut l'imposer au public. Le lecteur d'un journal français en achète presque toujours un belge, et ce n'est point parce qu'on le privera de son quotidien parisien qu'il se portera acquéreur d'un second journal bruxellois. Quant aux périodiques belges de grande diffusion, comme l'humoristique *Pourquoi pas?* il n'est comparable à nulle autre feuille étrangère du même type, et son très large public, qui lui constitue une sorte de plafond, ne s'accroîtra pas par l'apport de lecteurs belges privés de leur périodique français. Car ce que l'on trouve dans *Pourquoi pas?* c'est quelque chose de spécifiquement national, et non pas de la copie de « remplacement ». C'est pourquoi le projet de loi sur lequel nous venons de nous étendre promet d'être sans profit. Le fisc en tirera peu, les feuilles nationales n'y gagneront guère: on aura tout simplement tenté de verrouiller, dans un pays aux limites étroites, où la pénurie d'argent claquemure le citoyen, la dernière baie vitrée qui permettait une évasion vers des perspectives.

Mme Julia Frézin vient de donner une suite à *l'Intruse,* qui disait « l'enfance solitaire et l'adolescence sans joie d'une enfant victime de la faute maternelle ».

Le thème de **Marèse** ne manque pas de pathétique.

Marèze, retenue anormalement en pension pendant toute sa jeunesse, avait l'impression que sa présence était odieuse au foyer paternel. Les très rares et courtes visites de sa mère, l'accueil froid de son père l'avaient souvent attristée.

La mère de Marèze meurt. Celle-ci rentre au logis, et se retrouve en face d'un père versatile et désagréable, d'un frère infirme et tyrannique, qui voudrait la tenir en charte privée, comme il en usa jadis avec la défunte. Heureusement, la musique distrait Marèze; et elle s'y consacre malgré les reproches sanglants de l'infirme.

Un jour, elle est amenée à remplir le rôle d'un artiste tombé malade et se découvre une vocation théâtrale; un ami de son père, le capitaine aviateur Reynold, est le premier à la féliciter. Ce dernier l'accompagne en Savoie, et une idylle se noue. Mais au retour, en fouillant dans un coffret, Marèze découvre que sa mère a jadis fauté. Son vrai père fut un colonial; si Dalmont lui a donné son nom, c'est pour éviter le scandale. Sur ces entrefaites, Reynold demande Marèze en mariage. Mais Dalmont refuse, prétextant les risques du métier. Soit! les jeunes gens passeront outre. Le lendemain d'un grand meeting, ils s'uniront en dépit de cet obstacle. Hélas! Reynold, au cours de ce meeting, fait une chute et se tue; voilà Marèze de nouveau seule en face de l'odieux infirme et de Dalmont, dont elle se croit haïe...

Impression fausse d'ailleurs. Car si son père légal l'a d'abord en effet détestée comme une preuve de son infortune conjugale, il retrouve à présent en elle les traits de la morte qui l'a trahi. Il aime d'un amour trouble et secret celle qui par le sang n'est que sa belle-fille.

Il ne reste à Marèze d'autre ressource que la fuite. Elle sera artiste et partira pour l'Amérique.

Il y a dans ce roman des possibilités dramatiques. Voir Phèdre, avec, en place du chaste Hippolyte, une vierge poursuivie par le destin. Voir aussi, plus près de nous, la Massière, du bon Lemaître, et l'âcreté des passions automnales. Mais la psychologie de cet aimable roman est en surface: Mme Frézin, décidément, n'effleure que les cœurs et n'ose pas fouiller les reins.

Mémento. — Fernand Humbert: *Feux Morts*, la Renaissance du livre. Un roman d'amour infiniment distingué, infiniment quintessencié. Mme Françoise, une Colette, une Janine. Des ombres aimantes, évoluant et se blessant dans cette atmosphère de limbes à quoi nous a accoutumés Jacques de Lacretelle. On voudrait y saisir des contours plus nets, moins de préciosité dans l'analyse. — Emma Lambotte: *Astrid, reine des Belges*, la Renaissance du livre. La biographie, fort consciencieuse et fort pieuse, que Mme Lambotte consacre à la reine Astrid si tragiquement disparue, se lit avec beaucoup d'agrément. La matière était peu abondante, puisque l'héroïne du livre n'a connu d'autre drame que

celui qui mit fin à ses jours. Mais Mme Lambotte a su exprimer le charme exquis, la bonté rayonnante de celle que la Belgique a tant aimée. Et cela suffit à remplir les pages de cette œuvre sincère.

ED. EWBANK.

LETTRES ANGLAISES

Le poète Harold Monro et la Librairie de Poésie. — Sir Robert Vansittart : *Collected Poems*, Lovat Dickson. — Une Exposition du Livre. — « A. E. » (George Russell) : *Selected Poems;* Macmillan.

Il y a plus de vingt ans, c'était, je crois, en janvier 1913, **le poète Harold Monro** fonda « The Poetry Bookshop », **la Librairie de Poésie,** un joli nom qui évoquait un pavillon pimpant au milieu de parterres fleuris. Il n'y avait de pimpant et de fleuri que l'imagination de ceux qui se réunissaient là, car la réalité avait de quoi décevoir le visiteur terre-à-terre. La librairie était installée dans une de ces maisons de briques, construites en série, toutes de même modèle et de mêmes dimensions, accolées les unes aux autres sans rien qui les distingue qu'un numéro peint sur une vitre de l'imposte au-dessus de l'étroite porte d'entrée. C'était dans une rue triste, quelque peu sordide, branchée sur une voie passante et populaire qui fait communiquer le West End élégant avec des quartiers d'usines, d'ateliers et de magasins de commerce en gros.

Dans la rue, jouait une marmaille débraillée et sur le pas des portes s'accotaient, interpellant leurs voisines, des matrones dépenaillées, au corp déformé, coiffées d'indescriptibles chapeaux à plumes méconnaissables, un tablier sale recouvrant leur ventre proéminent, et qui vous regardaient passer sans curiosité. Cependant, la librairie de Poésie tranchait sur les façades sinistres d'alentour ; les boiseries étaient peintes de couleurs gaies, et derrière les fenêtres du rez-de-chaussée des étagères de livres aux reliures multicolores remplaçaient les rideaux.

Les temps alors semblaient propices : on voyait monter une génération de poètes remarquablement doués, bien décidés à laisser leur marque sur leur époque, et Harold Monro lui-même n'était pas le moins original d'entre eux. On ne pouvait aller à la maison de poésie sans rencontrer les uns ou les autres réunis là comme dans une chapelle où, selon

le rite le plus pur, le culte des muses était pieusement et sans interruption célébré.

Brusquement, la guerre vint, qui dispersa le groupe. A son tour, Monro endossa l'uniforme... Le fracas de l'imbécile massacre étouffa les voix harmonieuses de ce nid d'oiseaux chanteurs.

A la paix, Monro transféra sa librairie dans un local situé presque en face du British Museum où le groupe se retrouva, du moins ceux qui avaient survécu. Les poètes reprirent leurs chants. Les étagères se garnirent à nouveau de volumes de toutes couleurs. Monro éditait de délicates plaquettes imprimées sur beau papier avec des caractères choisis et des ornements coloriés, genre image d'Epinal. Il publiait aussi des liasses de feuillets mobiles, très épais, chacun portant un poème, qu'on pouvait accrocher au mur et tourner comme un calendrier à éphémérides. Tout cela était charmant, et l'on éprouvait un plaisir rafraîchissant à s'attarder dans ce havre des rêves.

Mais, aux prises avec des difficultés matérielles croissantes et tourmenté par la menace d'un nouvel Armaggeddon, le public ne prêtait plus l'oreille au lyrisme des poètes, et c'est grand dommage, car eux seuls ont le don divin d'élever les cœurs et d'inspirer les âmes.

D'une santé peu solide, Monro mourut. L'apôtre succombait à la peine, à vingt ans d'efforts contre l'indifférence, renforcée par les inquiétudes politiques et la crise économique. La clientèle se fit plus rare; les livres restèrent sur les rayons. La veuve du poète décida de clore la Librairie de Poésie...

J'aurai été un de ses derniers clients. Récemment, venant du British Museum, j'y entrai. Couché sur des piles de livres, un chat entr'ouvrit ses paupières et allongea ses pattes, comme heureux d'être éveillé d'un long sommeil. Il se laissa caresser en ronronnant. D'un coin obscur, surgit un jeune homme étonné. Nous causâmes, et je compris que la fin de ce bel effort était proche. Il semblait appréhender de m'offrir un achat, et de mon côté, j'éprouvais quelque honte à m'en aller les mains vides. Avisant alors les **Collected Poems,** de Robert Vansittart, je demandai, ce que je savais de reste,

si l'auteur de ces poèmes était le sous-Secrétaire permanent du Foreign Office. Le jeune homme avoua qu'il l'ignorait, et cela paraissait, d'ailleurs, lui être parfaitement indifférent. J'emportai le volume.

J'y retrouvai le contenu de plusieurs plaquettes précédentes et l'ensemble est d'une étonnante variété; il est vrai qu'il est la production de vingt années pendant lesquelles l'esprit du poète s'est développé et ses sentiments ont évolué. Beaucoup de gens entretiennent un préjugé inflexible contre quiconque prétend être poète et exerce en même temps des fonctions ou une profession qu'ils jugent hétérodoxe. Récemment, je soutenais devant le comité d'admission d'un club exclusivement composé, en nombre limité, d'artistes, de littérateurs, d'hommes de science et de théâtre, la candidature d'un ami, et parce que cet ami, passionné d'art et de poésie toute sa vie, avait été directeur d'agence de banque pendant vingt ans, il eût fallu presque que chacun de ses poèmes fût un chef-d'œuvre. Hier encore, un autre ami, écrivain de grand talent et d'un jugement généralement sûr, s'obstinait à tort à refuser la moindre valeur aux vers d'un poète d'un talent réel, parce que ce poète est un financier, chef d'une banque de la Cité qui porte son nom. Pourquoi cet ostracisme ne s'applique-t-il plus s'il s'agit d'un médecin, d'un cultivateur, d'un diplomate, d'un employé de chemin de fer ou d'un mineur? On trouve tout naturel que Paul Claudel, Jean Giraudoux, Paul Morand, soient à la fois diplomates et littérateurs. M. Alexis Léger lui-même n'a-t-il pas publié jadis un recueil de nouvelles? Et le fait qu'il fut plusieurs fois ministre des Affaires étrangères n'empêche pas Edouard Herriot de publier de magistrales études historiques et littéraires. Les journaux n'annonçaient-ils pas, ces temps derniers, qu'il partait pour Bruxelles, faire une conférence sur Beethoven? Les *Collected Poems,* dont il est ici question, sont l'œuvre de Sir Robert Vansittart, qui entra en 1902 au Foreign Office, dont il est, à l'heure actuelle, le chef permanent. Il n'est pas inutile de le savoir, car à coup sûr, sa carrière diplomatique a influencé son œuvre poétique. S'il n'avait été premier secrétaire à Téhéran et au Caire, trouverions-nous dans le présent recueil maintes pièces de la partie intitulée « Chiaroscuro », ou

surtout toute la série de la « Singing Caravan », dont le prélude a une allure chantante et presque dansante? N'est-ce pas la calme philosophie dictée par l'expérience du diplomate qui donne leur sérénité parfois ironique aux poèmes de la série « Homo sapiens »? Il n'y a pas seulement dans ces poèmes, comme le dit le poète Clifford Bax qui les préface, des qualités de musique verbale, d'expression précise, de clarté et de beauté dans la forme, il s'en dégage aussi une sensibilité profondément humaine; il suffit de rapprocher l'*In Memoriam*, émouvant et ému (Si vis me flere...) de la page 71, des quatrains intitulés « A word to the Wise » qui commencent chacun par une adjuration : « Join Hands with youth... Bear long with Youth... Give joy to youth... Give way to youth... Strive to live always near the soul of youth... » Ou le second quatrain du premier des « Sonnets » :

Happy are they who drink the opiate
Of loving-kindness, and whose lips are wet
With Lethe, undefiled by any threat
Or grudge against their fellow-men or Fate.

Au cours de son introduction, Clifford Bax raconte une anecdote dont la dernière phrase s'applique fort bien à Robert Vansittart. Un jour, Arnold Bennett, parlant d'un poète louangé à l'excès, disait de sa voix bégayante, un peu forcée : « Il ne sait pas écrire... L'ennui avec lui, c'est qu'il est devenu adulte... Un artiste ne devient jamais adulte... ». Si, chez Sir Robert Vansittart, le diplomate est promptement parvenu à l'âge adulte, il y eut des heures où il retrouva sa juvénile exubérance, une malicieuse gaîté, deux vertus dont le temps nous frustre peu à peu, en raison même de l'expérience que la vie nous apporte, nous contraignant à passer à l'âge adulte : « Homo sapiens ». Redoute-t-il d'avoir atteint cette période de la vie où l'on ne chante plus? On pourrait le croire à lire l' « Exegi Monumentum » qui clôt son recueil. A l'édifice, humble comme une tombe que le gazon recouvre, il suspend, frêles comme des fils de la Vierge, « Love's parting wreaths », avec sa lyre dont les dernières notes meurent...

§

Pour la troisième fois, il vient de se tenir à Londres **une exposition du livre.** L'initiative en fut prise en 1933 par le *Sunday Times*, un des plus importants journaux du dimanche, dépendant du même groupe que le *Daily Telegraph*. La tentative eut un tel succès qu'on la reprit en novembre, depuis lors, et qu'il fallut, cette année, l'installer dans des locaux beaucoup plus vastes. Le droit d'entrée est d'un shilling, réduit de moitié après dix-huit heures, et les visiteurs s'y pressent. Dans l'après-midi surtout on se croirait dans un grand magasin un jour de soldes. Une centaine d'éditeurs y exposent un choix d'ouvrages de leur catalogue, de leurs belles éditions et de leurs nouveautés. En outre, on a eu l'excellente idée de charger des experts d'installer des stands où sont réunis des volumes traitant d'un sujet déterminé ou d'une question spéciale. Cela s'appelle la Bibliothèque des livres vivants, ou plutôt de ceux qui survivent. Parmi les ouvrages destinés à la jeunesse, par exemple, il est curieux de voir quels sont ceux que l'on réimprime constamment, ceux qui séduisent l'imagination des générations successives. Selon ses goûts et sa fantaisie, le visiteur trouve rassemblés les meilleurs ouvrages et les plus utiles sur le jardinage, la maison et la famille, le cinéma, le ballet, le théâtre, les sports, l'auto, l'aviation, sur l'état actuel et sur l'avenir du monde et de l'humanité, sur la psychologie, la philosophie et la pensée religieuse, sur le dessin, l'architecture, la vie rurale et la campagne. X. M. Boulestin a choisi les meilleurs livres sur la bonne chère et à côté, André Simon a réuni ceux qui concernent les vins. La collection d'ouvrages de référence établie par le rédacteur en chef du *Sunday Times* fait apprécier l'outillage dont disposent journalistes et écrivains anglais et qui nous manque pour une large part en France. Quand aurons-nous des annuaires aussi parfaits que le *Who's Who* ou que le *Whitaker's Almanac*?

C'est en admirant les belles éditions de Kipling exposées par la maison Macmillan, que je vis un choix de poèmes que j'acquis immédiatement. L'auteur qui les signe « A. E. », déclare que s'il doit échapper à l'oubli, c'est par les vers que ce volume contient et qu'il a choisis lui-même qu'il désire

survivre : sorte de testament poétique, car depuis quelques années son état de santé était précaire et ses derniers poèmes révélaient une hantise de la mort. Il mourut, en effet, le 17 juillet dernier, dans sa soixante-huitième année, à Bournemouth, loin de son Irlande natale, où il avait vécu la plus grande partie de sa vie.

Jai relu dans ce recueil de **Selected Poems,** des pièces de ses débuts, de ces « Songs by the Way » qui me sont familiers depuis quarante ans, depuis l'époque de l'Ecole Celtique, des poètes qui se rassemblaient autour du grand W. B. Yeats, et dispersés ou muets depuis déjà longtemps. Mais les vers de « A. E. » ne sont pas démodés; ils avaient des qualités qui leur assurent la durée, les qualités originales qui caractérisaient la captivante et forte personnalité dont on a pu dire qu'il avait du génie. Il reste inoubliable pour ceux qui l'ont connu. Je revois sa belle tête barbue et chevelue, ses yeux gris-bleu scintillant derrière ses lunettes, une mèche rebelle sur le front; dans le nuage de fumée de sa pipe, il dissertait interminablement, avec vivacité souvent, et toujours en une langue parfaite illuminée d'humour et de malice, sur les sujets les plus divers, allant de la politique à la philosophie, de l'art à l'agriculture, de la religion au commerce. Cependant, cet « être unique », comme on l'a appelé, avait une double personnalité. Il n'y eut pas de rêveur plus réaliste; nul ne percevait plus distinctement que lui les difficultés et les dangers de l'heure, les erreurs et les supercheries des politiciens sectaires ou sans scrupules, et nul ne gardait un optimisme aussi encourageant. Cet être paradoxal était en réalité connu du plus grand nombre sous son vrai nom de George Russell. Ce poète qui fut aussi un peintre avait, au début de sa vie, exercé la profession d'expert-comptable et à sa mort, les journaux déplorèrent la perte d'un économiste de grande valeur. Pendant de longues années, avant que le Home Rule ne fût accordé à l'Irlande, il avait été, avec Sir Horace Plunkett, l'un des infatigables animateurs de l'Irish Agricultural Society, et il parcourut l'Irlande à bicyclette pour prêcher la coopération agricole. Il exerça sur les milieux irlandais une influence aussi étendue que profonde; la largeur de ses vues, l'absence d'animo-

sité et de haine dans ses jugements pleins de droiture et de loyauté, le manque de rancune et la générosité de ses sentiments, faisaient rechercher ses conseils qui n'étaient pas toujours suivis. Ce fut une belle âme, un esprit vaste et lumineux et un noble caractère.

HENRY D. DAVRAY.

CONTROVERSES

A propos du « mal d'amour ».

Monsieur le Directeur,

Les psychiatres lecteurs du *Mercure*, et sans doute aussi quelques profanes, n'auront pas lu sans un étonnement amusé l'article de M. Emile Malespine, intitulé : « Le mal d'amour » (1).

Il paraît qu' « un psychiatre ne comprendra jamais rien à un dictateur, à un anarchiste, voire simplement (!) à un poète ou à un amoureux ». Hélas! ce n'est pas ce laborieux travail qui éclairera son obscurantisme. Si encore, pour se consoler, cet infortuné avait trouvé, à défaut d'intérêt scientifique, quelque charme littéraire à cet article! Mais sans doute la faute en est à la médecine mentale qui « s'est créé une langue assez pauvre et assez prétentieuse ».

Pourtant, il serait bon de connaître au moins le sens des termes qu'on emploie et des notions qu'on prétend critiquer. Toute science, toute spécialité, médicale ou autre, toute technique a besoin d'un langage. Ce n'est pas ici le lieu d'en faire une démonstration de tous (ou presque) connue. Cette élémentaire précaution aurait peut-être épargné à M. Malespine l'inutile mal qu'il s'est donné.

Il croit donc que l'érotomanie, c'est « un amour exclusif et très vif, tantôt pour un objet réel, tantôt pour un objet imaginaire ». L'érotomanie est par définition un délire, et un délire très particulier. Elle n'a rien à voir avec la passion amoureuse, normale ou non, (L'auteur n'apporte d'ailleurs guère de lumière sur cet antique sujet. Il ne sait pas très bien lui-même s'il doit considérer le « mal d'amour » comme un état normal ou morbide.) L'érotomanie en tout cas est autre

(1) *Mercure de France*, 15 octobre 1935.

chose: c'est la croyance délirante qu'a le malade *d'être aimé* par quelqu'un. Que ce quelqu'un représente souvent, non toujours, un personnage en vue, peu importe. Le fait fondamental, c'est qu'il est aimé du personnage. (Le délire est alimenté par des phénomènes spéciaux: interprétations, hallucinations psychiques, voix, parfois visions, etc., etc.; souvent même, il n'est qu'un thème particulier au cours d'une psychose plus complexe.)

Ce délire, dit passionnel, rappelle évidemment par de nombreux côtés et au début de son évolution, certains états de la passion ordinaire (exaltation, démarches, lettres, déclarations, etc.). Mais c'est encore un fait bien connu qu'un comportement identique n'exprime pas une forme mentale exclusive. La même attitude sera prise, dans le cas qui nous occupe, par un délirant érotomane aussi bien que par un grand amoureux physiologique normal, ou par un quelconque dément, paralytique général ou sénile, érotique, mais sans passion.

Mais après une certaine période d'évolution, au stade d'amour (imaginé) peut succéder chez l'érotomane le stade de haine (effective). Alors s'ouvre la période aux réactions antisociales, dangereuse pour l'objet du délire. Et si M. Malespine recevait d'aventure les six coups de revolver d'une érotomane, il ne penserait peut-être plus aussi naïvement qu'on a « dépouillé le grand amour de la douceur même de son nom. »

M. Malespine n'a pas plus de chance avec l'hystérie. Le moins expérimenté des psychiatres reconnaîtrait, sous les états qu'il diagnostique hystériques chez ses malades, des manifestations anxieuses et hypocondriaques qui n'ont jamais eu aucun rapport avec l'hystérie. Quant à ramener à l'hystérie la passion amoureuse, il ne s'est certainement jamais trouvé non seulement un poète (et même un anarchiste), mais un psychiatre, pour y penser. Babinski a très bien dit que lorsqu'une émotion vraie, sincère, profonde secoue l'âme humaine, il n'y a pas place pour l'hystérie. Et la passion est d'abord une émotion.

M. Malespine a découvert que « les psychiatres vont par un syllogisme sur le normal (??) tirer à eux toute la psycho-

logie ». On a vu, par l'exemple de l'érotomanie, qu'il est prudent d'apprendre d'abord à distinguer le normal du pathologique. C'est d'ailleurs la psychologie pathologique qui éclaire la psychologie normale, comme la pathologie médicale éclaire la physiologie. Tout esprit scientifique, même non médical, l'a parfaitement compris.

Mais le docteur Malespine est vraiment trop mal documenté. Il nous dit: « J'ai, il y a quelques années, trempé moi-même dans cette psychologie à ras du crâne. » Nous voulons croire que ce fut peu de temps. Ce qui nous expliquera qu'il en soit resté, sans les comprendre, à Pinel et à Esquirol.

Je vous fais juge, monsieur le directeur, de l'utilité de cette réponse; je m'excuse de sa longueur et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments de haute considération.

Dr J. BOREL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Werner Sombart : *Deutscher Sozialismus;* Charlottenburg, Buchholz und Weisswange. — R. Recouly : *La Pologne de Pilsudski;* les Editions de France. — Etienne Gilson : *Pour un ordre catholique;* Desclée De Brouwer.

Le traité de Werner Sombart sur **le Socialisme pour l'Allemagne** est une théorie du socialisme national « taillée à la mesure de l'Allemagne ». Sombart ne se présente donc pas expressément comme le théoricien du national-socialisme, mais comme proche de lui et, en effet, ses théories sont dans un accord significatif avec celles qui dominent aujourd'hui en Allemagne, et en particulier, avec les théories raciales et antisémites.

Son socialisme n'est donc pas conçu au profit de l'individu (comme ceux de ses prédécesseurs), mais au profit de l'Etat. Celui-ci est conduit par un Führer :

Le « principe du Führer » (auquel nous donnons notre adhésion) est caractérisé surtout par l'acceptation de la volonté de ce Führer suprême, qui reçoit ses inspirations non pas d'un Führer supérieur (comme c'est le cas des Führers inférieurs), mais du Führer du monde. Celui qui comprend complètement ce principe et l'approuve sans réserve, doit croire à une révélation continue. Sans la croyance à cette révélation, le principe du Führer flotte dans l'air. Le guide de l'Etat reçoit donc sa mission de Dieu; c'est ce que signifie au fond la phrase: « Toute souveraineté est di-

vine. » Il n'a pas à tenir compte de la « voix du peuple », quand il n'y reconnaît pas la voix de Dieu...

On aurait tort de croire d'après cette citation, que Sombart est un rêveur fanatique; c'est un esprit raisonneur et profond. Sa pensée est fort originale et fort instructive. On apprend beaucoup en lisant son livre.

M. Recouly dont les nombreux volumes sur des questions d'actualité ont obtenu tant de succès auprès du public, vient de consacrer un nouveau volume à la **Pologne de Pilsudski.**

La question que se posent aujourd'hui tous les Français est: « Avec qui « marchent » les Polonais? » M. Recouly avoue ne pas savoir y répondre. Il peut seulement redire ce qu'on lui a raconté en Pologne: quand Hitler quitta la Société des Nations, Pilsudski chargea son ambassadeur d'aller le trouver pour lui demander quelles étaient au juste ses intentions à l'égard de la Pologne. Hitler, étant alors sans alliés, proposa à Pilsudski de traiter avec lui. Celui-ci accepta et c'est ainsi que fut conclu ce traité dont tout ce qu'on sait est que les deux Etats se sont promis de ne pas s'attaquer pendant une période de dix ans. Le négociateur polonais de cet accord fut le colonel Beck.

Il n'est certainement pas un ami de la France, écrit M. Recouly. Ce n'est pas révéler un secret de dire qu'il a eu, alors qu'il était attaché militaire de Pologne à Paris, de graves difficultés avec l'état-major et les grands chefs de notre armée. Ces difficultés l'ont obligé de quitter son poste, ce qui ne l'a pas empêché, comme on le voit, de faire en Pologne, par la volonté de Pilsudski, une carrière exceptionnellement brillante et rapide.

Pilsudski était connu comme haïssant la France. M. Recouly ne parle pas de ce côté de la physionomie de ce dictateur, il lui attribue seulement « un jugement sévère » sur notre pays, basé sur ce que, « faute d'un gouvernement durable et fort, il est voué à une politique étrangère faible ». Cependant, après les événements du 6 février 1934, Pilsudski se serait demandé si la France n'allait pas enfin se donner un gouvernement digne de ce nom. Il aurait été prêt dans ce cas à réviser entièrement son opinion sur elle », mais quelques semaines seulement après la formation du ministère Doumergue, il estima que celui-ci, « en ne réalisant pas sans

retard la réforme indispensable et radicale de l'Etat », avait anéanti les espoirs d'un redressement.

La Pologne n'est pas riche, dit M. Recouly. D'après un diplomate étranger, il n'y a pas, dans toute la contrée, plus de 60.000 personnes ayant un revenu supérieur à 5.000 francs de notre monnaie. Les paysans, les ouvriers vivent dans un extraordinaire dénuement... La plupart des gens dans les villes ne font guère qu'un seul repas, vers le milieu de la journée; ils se contentent le soir d'une légère collation... Un étudiant à Varsovie parvient à vivre, me disent les professeurs, pour quatre ou cinq francs par jour. Tout le monde est pauvre, et personne ne s'en plaint.

C'est à cette pauvreté générale que M. Recouly attribue les brimades et extorsions du gouvernement polonais contre les capitalistes français établis en Pologne: leurs bénéfices paraissaient trop grands et en discordance avec la misère des indigènes. M. Recouly cherche à nous consoler du traitement subi par nos compatriotes en assurant que les Allemands n'ont pas été mieux traités qu'eux.

M. Etienne Gilson, professeur au Collège de France, et directeur de l'Institut d'Etudes médiévales de Toronto (Canada), est de ces catholiques « qui veulent remplir exactement leurs devoirs envers leur pays et envers l'Eglise, qui se demandent à quelles conditions il serait possible de les accorder, si ces conditions se trouvent réalisées dans la Société dont ils font partie, et si elles ne le sont pas, ce qu'il faudrait faire pour qu'elles le fussent ». En d'autres termes, il est préoccupé de savoir comment « des catholiques vivant dans un Etat non chrétien peuvent-ils rendre leur vie catholique possible ». Il constate que « l'Etat qui nous gouverne est païen, que non seulement on nous démoralise en nous déchristianisant, mais qu'on travaille avec succès à nous abrutir ». De là, le peu de temps consacré dans les Universités françaises à la philosophie générale.

On ne l'avoue pas parce que ce ne serait pas de bon ton, mais la métaphysique est considérée comme *réactionnaire*... La Troisième République a cru devoir et pouvoir se donner une vue du monde qui fût indépendante de toute foi religieuse et même de toute spéculation rationnelle sur les problèmes qui se rapportent à Dieu. Quel est le bilan de l'entreprise? Le néant... Tant que l'Etat

français ne s'est flatté que d'avoir une Instruction Publique, il n'a dit que la vérité; depuis qu'il prétend avoir un Ministère de l'Education Nationale, il ment... Nous n'avons ni éducation, ni éducateurs.

De là, « le droit des catholiques de vouloir des écoles où ils puissent donner l'éducation dont l'Etat se désintéresse ». Il faudra aussi « restaurer l'idéal humaniste, mais pour cela d'abord restaurer en France l'enseignement des humanités (grecques et latines) ». L'enseignement devra être libre, et la proportionnelle scolaire être appliquée, mais sous condition de ne pas entraver la liberté. L'enseignement libre sera le maître, non seulement de ses programmes, mais aussi des examens et de la collation des grades qui les sanctionnent. Pour éviter qu'il devienne un enseignement de classe, il est urgent d'organiser une caisse nationale des écoles chrétiennes et de demander le retour des Congrégations enseignantes. Telles sont les principales demandes de M. Gilson **pour un ordre catholique.**

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Jean Follain : *Paris;* Corréa. 12 »

Armand Praviel : *Toulouse, ville de brique et de soleil.* Avec des illustrations; Privat, Toulouse. » »

Cinématographie

Maurice Bardèche et Robert Brasillach : *Histoire du cinéma;* Denoël et Steele. 25 »

Esotérisme et Sciences psychiques

René Thimmy : *La magie aux colonies;* Edit. de France. 12 »

Finance

Fernand Baudhuin : *La dévaluation du franc belge. Une opération délicate parfaitement réussie;* Desclée De Brouwer. » »

Histoire

Robert Forrer : *L'Alsace romaine.* Avec des illust. documentaires; Leroux. 25 »

Pierre Ordioni : *Pozzo di Borgo, diplomate de l'Europe française;* Plon. » »

Comte de Saint-Aulaire : *Talleyrand;* Dunod. 30 »

Littérature

Roger Bellanger : *J'ai vingt ans.* (Coll. *Commune*); Edit. Sociales internationales, 24, rue Racine, Paris. 10 »

Jacques Boulenger : *Toulet au bar et à la poste;* Le Divan. » »
Funck-Brentano : *La belle Hélène, reine de Sparte.* (Coll. *Les grandes pécheresses*); Albin Michel. 10 »
André Breton : *Position politique du Surréalisme;* Edit. du Sagittaire. 12 »
Isabel Clarke : *Byron et Shelley. Une amitié tragique.* Traduit et adapté par Mme G. d'Estensan; Hachette. » »
Léon Daudet : *Les universaux,* essai sur les mouvements et les figures des idées et des passions humaines; Grasset. 15 »
Albert Duchêne : *Les rêveries de Bernardin de Saint-Pierre;* Alcan. 15 »
Commandant Léon Four : *Le long des routes de Franche-Comté au XVIIIe siècle;* Daniel, Besançon. 12 »
Octavian Gheorghiu : *Les romans de Dumas fils;* Presses universitaires. 15 »
M.-S. Gillet : *Paul Valéry et la métaphysique.* Avec une lettre-préface de Paul Valéry; Flammarion. 12 »
Léon Legavre : *Le livre du corsaire;* L'Eglantine, Bruxelles. » »
W. B. Murray : *La vérité sur le mariage,* traduit et adapté de l'anglais par Albert Morris; Figuière. » »
Paul Nyssens : *Vers la richesse;* Edit. Nyssens, Bruxelles. » »
Antoine Redier : *Hélène Boucher, jeune fille française;* Flammarion. 12 »

Livres d'Etrennes

Marie Colmont : *Rossignol des neiges;* Bourrelier. 7 »
Lily Jean-Javal : *Ma cousine trois-pommes.* Illust. de Maggie Salcedo; Bourrelier. 10 »
Andrée Martignon : *Jean des Villes chez Jean des Champs.* Illust. de G. Tscherkessof; Bourrelier. 8 »

Poésie

Louis Brasseler : *Douleur de Dieu;* Edit. de la Concorde, Lausanne. » »
Jean-Théodore Brutsch : *Le bonheur consenti;* Jullien, Genève. » »
Victor Colin : *Plus tard;* Soubiron, Alger. 12 »
G. Espé de Metz : *Ludibria venti,* amusettes; Edit. René Debresse. 6 »
Edmond Fleg : *Ecoute, Israël,* version nouvelle; Gallimard. 15 »
René Grossein : *Rêve païen;* Librairie Pellissier, Thonon-les-Bains. 10 »
Hélène d'Huc-Dressler : *L'âme prisonnière;* Perrin. 10 »
Jeanne Lenglin : *Les reflets d'un miroir;* Perrin. 10 »
Camille Marignac : *Cœur dans l'ombre;* La Caravelle. 12 »
Camille Marignac : *La lampe d'ivoire.* Préface de Cécile Périn; Imp. Centrale et du Palais réunies, Nice. » »
Paul Verdier : *Usines;* La Semeuse, Bergerac. 10 »
André Vernier : *Odes et refoulements;* Revue moderne des arts et de la vie. 7 »

Politique

Albert Renard : *Sécurité! d'abord.* (Belgique, France, Grande-Bretagne, Italie, Russie, Eupen, Malmédy et Saint-Vith); Berger-Levrault. 12 »

Questions coloniales

Félicien Challaye : *Souvenirs sur la colonisation;* Picart, 59, boulevard Saint-Michel, Paris. 9 »
Divers : *Nos Antilles,* trois siècles de vie française, publié sous la direction de Georges Denis. Introduction de L. Gallouedec ; Maison du livre français. 24 »
Alfred Martineau : *Bussy et l'Inde française, 1720-1785;* Ernest Leroux. 50 »
Eliezer Yapou : *De la non-discrimination en matière économique, notamment en pays de protectorat et sous mandat;* Recueil Sirey. » »

Questions médicales

Docteur Henri Bon : *Précis de médecine catholique;* Alcan. 40 »

Camille Eynard : *On m'accuse de guérir.* Préface de M. L. Turenne; Libr. Scientifique, 91, boulevard Saint-Germain, Paris. 15 »

Questions religieuses

Jean Baruzi : *Problèmes d'histoire des religions;* Alcan. 10 »

Lucien Henry : *Les origines de la religion;* Edit. Sociales internationales. 12 »

Abbé Eugène Labelle : *Mgr Buguet et l'Œuvre de Montligeon;* Tolra. 15 »

Roman

Pierre Anzin : *Trois baignoires.* (Coll. *Détective*); Gallimard. 6 »

Henri Duclos : *Le rendez-vous;* Grasset. 15 »

Raymond Fauchet : *La guinguette au trésor.* (Coll. *Détective*); Gallimard. 6 »

Geneviève Fauconnier : *Les étangs de la Double;* Stock. 15 »

Guglielmo Ferrero : *Le prisonnier des Abyssins,* traduit de l'italien par Paul-Henri Michel; Rieder. 12 »

Stanley Gardner : *Griffes de velours.* (Coll. *Détective*); Gallimard. 6 »

Camille Hedwige : *L'appel de la morte,* roman policier; Edit. de France. 6 »

J. Kessel : *Une balle perdue;* Edit. de France. 15 »

François Körmendi : *L'aventure à Budapest,* traduit de l'original hongrois par G. Strem, revue par A. Sauvageot; Albin Michel. 20 »

Henri de Régnier : *Moi, Elle et Lui;* Mercure de France. 15 »

Sociologie

Robert Aron : *Dictature de la liberté;* Grasset. » »

Barthélemy de Ligt : *Pour vaincre sans violence,* réflexions sur la guerre et la révolution; Mignolet et Storz. 6 »

Christian Cornélissen : *Les générations nouvelles,* essai d'une éthique moderne; Mercure de France. 24 »

Jacques Duboin : *En route vers l'abondance;* Edit. Fustier, 8, rue de Choiseul, Paris, 2 vol., chacun. 5 »

Gaëtan Pirou : *Nouveaux aspects du corporatisme;* Recueil Sirey. » »

Pierre Joly : *La mystique du corporatisme.* Préface de M. Joseph Barthélemy; Hachette. 12 »

Varia

G. Laurent et G. Guignard : *Proses modernes,* textes extraits des auteurs contemporains; Bourrelier. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du Mercure de France : Assemblée générale. — Prix littéraires. — Un monument à Charles Van Lerberghe. — La fondation américaine pour la pensée et l'art français. — Un appel en faveur d'une bibliothèque. — Une exposition d'autographes consacrée aux poètes. — Un « lexique-Shakespeare ». — Editions originales du Mercure à la vente Barthou. — Une lettre de M. Edmond Pilon. — A propos d'un mot de Mark Twain. — Le Sottisier universel.

Société anonyme du Mercure de France: Assemblée générale. — Les actionnaires de la Société anonyme du Mercure de France sont convoqués en assemblée générale ordinaire, au siège social, le lundi 23 décembre courant, à dix-sept heures et demie.

§

Prix littéraires. — Le prix Goncourt a été décerné à M. Joseph Peyré pour son roman *Sang et lumières*, par cinq voix contre quatre à M. Van der Meersch (*Invasion 1914*) et une à M. Louis Guilloux (*Le Sang noir*); le prix Femina à Mme Claude Silve (*Bénédiction*) par neuf voix contre cinq à Mme Isabelle Rivière (*Le bouquet de roses rouges*); le prix Théophraste Renaudot à M. François de Roux (*Jours sans gloire*), par six voix contre deux à M. Yves Gandon (*La belle inutile*); et le prix Interallié à M. Debu-Bridel (*Jeunes ménages*) par douze voix contre huit à O.-P. Gilbert (*Fièvre blanche*), une à Georges Blond (*L'amour n'est qu'un plaisir*), et une à Paul Nizan (*Le cheval de Troie*).

§

Un monument à Charles Van Lerberghe. — La Société des Ecrivains Ardennais (France-Belgique-Luxembourg), à laquelle on doit déjà les monuments Rimbaud, Apollinaire et des Quatre Fils Aymon, les plaques Verlaine, Michelet et Sainte-Beuve, a décidé d'élever l'été prochain un monument à Charles Van Lerberghe à Bouillon (Ardenne belge) où le poète écrivit son chef-d'œuvre, la *Chanson d'Eve*.

Les admirateurs du poète qui désireraient s'associer à cette opportune commémoration peuvent adresser leur offrande à M. André Payer, délégué des Ecrivains Ardennais à Paris, 40, avenue Junot (18e),

Le Mercure de France, qui a publié dans ses éditions *La Chanson d'Eve*, recommande cette souscription à ses lecteurs.

§

La fondation américaine pour la pensée et l'art français, créée à la fin de la guerre par Mme George Blumenthal, et dont M. George Blumenthal assume la présidence, distribuera, au printemps de 1936, ses quatorze bourses, trois pour la Littérature, deux pour la Peinture, deux pour la Sculpture, une pour la Gravure, trois pour les Arts décoratifs, une pour l'Architecture, une pour la Musique (composition musicale), la dernière demeurant à la disposition des jurys pour être attribuée en surnombre à l'une ou l'autre de ces sections.

Chaque bourse s'élève à 20.000 francs, payables en deux annuités de 10.000 francs chacune.

Le Comité tient bien à préciser que la Fondation distribue des bourses et non des prix. Ces bourses ne visent pas à récompenser une œuvre particulière ou un ensemble réalisé, *mais à aider de jeunes talents à tenir leurs promesses d'œuvres.*

Le Comité invite les candidats, hommes ou femmes, âgés de moins de 35 ans, c'est-à-dire nés après le 1er juin 1901, à adresser dès maintenant leur candidature au secrétaire général de la fondation, M. A. Dezarrois, 54, rue de Monceau, Paris (8e).

Nulle candidature ne sera valable passé le 31 mars 1936.

§

Un appel en faveur d'une bibliothèque. — Dans un article des *Nouvelles littéraires* (n° du 23 novembre), M. Georges Duhamel signale à l'attention des écrivains, des éditeurs, des lettrés de toute sorte, la bibliothèque de la Maison internationale de la Cité universitaire (boulevard Jourdan).

Au milieu de la cité nouvelle, dit-il, à proximité des services médicaux et des services administratifs, s'élève une belle et vaste demeure qu'on est en train d'achever, que la France recevra en présent d'une illustre personnalité américaine et qui sera la Maison internationale. On y peut admirer dès maintenant tout ce que la jeunesse souhaite trouver, après l'étude et les jeux en plein air : des restaurants modèles, un théâtre, presque aussi spacieux que notre vieil Odéon, des salles de culture physique, une piscine exemplaire, une bibliothèque enfin.

Cette bibliothèque est construite, avec ses magasins et ses salles de lecture. On est en train de la décorer selon le vœu du donateur. Une chaleur aimable y règne déjà. Mais cette bibliothèque est vide. C'est un magnifique espoir de bibliothèque.

Pour combler tous ces magasins, pour charger tous ces rayons, pour donner le sens et la vie à cette luxueuse coquille, il faudrait plusieurs millions. Il existe une méthode théorique et, si j'ose dire, rationnelle pour former une bibliothèque universitaire. Cette méthode n'est pas applicable ici. Les animateurs de la cité, sans doute, ont trouvé de l'argent, ils n'en ont pas trouvé tant que tout leur soit donné. Il faut qu'on les aide encore et sans perdre beaucoup de temps.

Et M. Duhamel exprime le vœu que les auteurs qui écrivent des ouvrages, les éditeurs qui les font paraître et les directeurs de publications scientifiques et littéraires « pensent amicalement et généreusement à cette bibliothèque » et veuillent bien lui envoyer livres et revues. Il ajoute :

Cela, c'est pour l'avenir. Pour le présent, voici : je ne crois pas outrepasser le mandat amical dont je suis le porteur bénévole en invitant mes confrères d'abord, tous les amis des lettres ensuite à se dessaisir, en faveur de la nouvelle bibliothèque, de tous les ouvrages — sciences et lettres — dont ils ne se servent pas ou qu'ils possèdent en double exemplaire. Je ne fais aucune énumération, mais j'ajoute pourtant que les collections de périodiques seront également acceptées avec plaisir et reconnaissance.

Le *Mercure de France* s'associe au vœu de son directeur.

§

Une exposition d'autographes consacrée aux poètes. — Sous les auspices d'une société littéraire, l'« Association des Jeunes Auteurs français », une exposition de manuscrits dus à 89 poètes a eu lieu dans les salons (offerts gracieusement) de la « Fenêtre Ouverte », 5, rue Lincoln (Champs-Elysées), du 30 no-

vembre au 15 décembre. Le vernissage fut présidé par M. Mario Roustan, ministre de l'Education nationale.

C'est à un jeune poète, M. V. de Berval, que revient l'initiative et l'organisation de cette exposition. Voici, tels qu'ils figurent au catalogue, par ordre alphabétique, les noms des poètes, les uns très jeunes et encore inconnus, les autres connus ou célèbres : Alcanter de Brahm, Jeanne d'Arboy, Audiberti, Meroujan Barsamian, Aloys Bataillard, Nicolas Bauduin, Janine Belmont, Jacques Bergeal, V. de Berval, Léon Bocquet, Dominique Boiziau, Jean de Bosschère, Bricoteaux-Vivran, Francis Carco, Jane Catulle-Mendès, Philippe Chabaneix, Marcel Chabot, Henriette Charasson, Paul Claudel, Léon Cordonnier, Max Daireaux, Fernand Dauphin, L. Delarue-Mardrus, Yanette Delétang-Tardif, Joseph Delteil, Tristan Derême, Henry Dérieux, Jean Desthieux, Marcel Diamant-Berger, Fernand Divoire, Lucio Dornano, Georges Duhamel, Raymond Duncan, Fernand Marc, Jean Follain, André Fontainas, Paul Fort, Gautier-Walter, George-Day, Rosemonde Gérard, Armand Godoy, Fernand Gregh, G.-J. Gros, Ch.-A. Grouas, Gui d'Helle, Jacques Hameline, Edmond Haraucourt, Danielle Hemmert, Robert Honnert, Gérard d'Houville, Francis Jammes, Gustave Kahn, Roger Lannes, Léo Larguier, André Lebey, Jean Le Louet, Xavier de Magallon, Maurice Magre, Louis Mandin, René Maran, Fernand Mazade, Georges Millandy, Henri de Montherland, Alfred Mortier, Lionel Nastorg, Pierre de Nolhac, Georges Normandy, André Payer, Paul Reboux, Henri de Régnier, Paule Reuss, Jean de Ricaumont, Léon Riotor, André Romane, Maurice Rostand, Jean Royère, Saint-Georges de Bouhélier, André Salmon, Germaine Saulnier, Alphonse Séché, André Silvaire, Henri Strentz, Jean Suberville, Georges Turpin, Hélène Vacaresco, Paul Valéry, Daniel de Venancourt, E.-F. Xau, Miguel Zamacoïs.

Ces noms, rassemblés des points les plus opposés de la littérature, montrent le large éclectisme qui a présidé à leur choix. Néanmoins, une liste de ce genre sera toujours discutable, et l'on peut regretter de ne pas trouver dans celle-ci certains poètes dont le talent est reconnu et classé. Mais on ne doit pas exiger la perfection dès un début, un essai qui eut à surmonter des difficultés de toute sorte et qui néanmoins a, du premier coup, fort bien réussi. L'avenir perfectionnera sans doute cette réussite et réparera les omissions involontaires, car M. de Berval et son association se proposent de reprendre leur exposition annuellement.

A chaque manuscrit exposé correspond une illustration, due à un jeune dessinateur déjà apprécié, Paul-François Morvan, qui, malgré le manque de temps et la diversité des poèmes, s'est acquitté

de sa tâche avec un brio, une souplesse, une pénétration, une faculté d'adaptation aux textes, qu'il est juste de signaler.

§

Un « lexique-Shakespeare ». — Notre confrère Gaston Picard a signalé dans le *Mercure* du 1er décembre (p. 391), une information du *Petit Parisien*, relative à un Américain du Texas, nommé Anderson Baten, lequel, selon les termes du grand journal quotidien, aurait voué sa vie « à la réalisation d'une encyclopédie qui ne compte pas moin de 1.500 pages », et où trouvent place tous les mots dont s'est servi Shakespeare, « chacun avec l'indication de l'acte et de la scène où il a été employé ».

Espérons pour M. Baten qu'au lieu d'une « encyclopédie », il s'est simplement amusé à couver un de ces œufs d'où sortent les canards. En effet, s'il connaît tant soit peu Shakespeare et les œuvres qu'il a inspirées, il ne peut manquer de savoir qu'un ouvrage, exactement pareil à celui que décrit le *Petit Parisien*, existe depuis plus de 60 ans et défie, par son mérite, toute contrefaçon. Cet ouvrage est dû à un Allemand, mais écrit en anglais, et porte ce titre : *Shakespeare-Lexicon, a complete Dictionary of all the english words, phrases and constructions of the works of the Poet, by Dr Alexander Schmidt* (« Lexique-Shakespeare, dictionnaire complet de tous les mots anglais, phrases et constructions des ouvrages du poète, par le docteur Alexandre Schmidt. »)

La première édition date de 1874 et indique deux firmes d'éditeurs : « Berlin, Georg Reimer; Londres, William and Norgate ».

Ce lexique, en deux gros volumes, ne donne pas seulement les mots de Shakespeare, mais leurs diverses acceptions, leurs nuances de sens, soigneusement classées. On sait que l'exégèse shakespearienne est parfois compliquée, très controversée. Si le dictionnaire de Schmidt n'est pas le guide infaillible, c'est au moins le meilleur. Aussi, sa réputation est universelle. L'illustre professeur Dowden a pu déclarer qu'il avait une valeur inappréciable et le considérer comme la contribution la plus utile de l'Allemagne à l'étude des œuvres de Shakespeare. Il figure à notre Bibliothèque Nationale, sur les rayons de la salle de travail. — L. M.

§

Editions originales du Mercure à la vente Barthou. — Nous avons pensé qu'il serait curieux de détacher, pour les mettre sous les yeux de nos lecteurs, les prix qu'ont réalisés à la vente Barthou (seconde partie), quelques éditions originales du *Mercure*. Evidemment, il faut tenir compte de la personnalité de M. Louis

Barthou, des reliures, truffages, etc... Il n'en reste pas moins que les chiffres qu'on voudra bien trouver ci-dessous sont assez significatifs.

Colette: *Dialogues de bêtes*, éd. orig.	2.000 »
Gide: *L'Immoraliste*, un des 300 ex. sur Arches	4.950 »
Ch. Guérin: *Le sang des crépuscules*, un des 320 ex. sur vélin teinté	2.000 »
Ch. Guérin: *L'Homme intérieur*, un des 12 ex. sur Hollande	1.400 »
Louys: *Aphrodite*, un des 20 ex. sur Hollande	3.500 »
H. de Régnier: *La cité des eaux*, un des 5 ex. sur Japon impérial	4.000 »
H. de Régnier: *La sandale ailée*, un des 20 ex. sur Arches pour la Société « Les XX »	1.350 »
Rictus: *Doléances*, éd. orig.	780 »
Rimbaud: *Première édition collective*, un des 15 ex. sur Hollande	1.400 »
Rimbaud. *Lettres*, un des 12 ex. sur Hollande	1.950 »
Samain: *Aux flancs du vase*, un des 9 ex. sur Imp. du Japon	2.100 »
Samain: *Contes*, un des 4 ex. sur Chine	2.500 »
Samain: *Au jardin de l'Infante*, un des 10 ex. sur Japon	4.450 »
Samain: *Le chariot d'or*, un des 20 ex. sur Arches pour la Société « Les XX »	22.000 »

§

Une lettre de M. Edmond Pilon.

Paris, le 18 novembre 1935.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du 15 novembre de votre publication, pages 67 et 68, M. Paul Léautaud a éprouvé le besoin de faire connaître à vos lecteurs que, lorsque je me présentais, en 1905, aux mardis de Mme Rachilde, c'était « empaqueté dans une redingote noire trop grande pour moi ».

Puisque M. Léautaud, comme son maître Diderot aux vieilles robes de chambre, s'intéresse si fort aux vieilles redingotes, il entendra l'histoire de la mienne. Celle que je portais à ces mardis (mes souvenirs sont aussi précis que les siens) avait à ce moment six années d'âge. Cette redingote avait été achetée par moi en 1899, et elle l'avait été « à tempérament ». Si elle était trop vaste pour mes dimensions, c'est que, dans ce temps-là, mes ressources ne me permettaient pas de me montrer difficile. M. Léautaud, qui

écrit la petite histoire littéraire, apprendra en effet que j'étais à l'époque, de même que mes amis d'alors, Charles-Louis Philippe et Lucien Jean, petit fonctionnaire dans une administration municipale. Mes appointements mensuels s'élevaient exactement à 142 francs 50 centimes; et ce n'était pas avec cette somme, votre collaborateur en conviendra, que je pouvais me commander une belle redingote chez un grand tailleur. Au surplus, je ne savais pas (et je remercie M. Léautaud de me l'apprendre) qu'il fût ridicule d'être pauvre et plus ridicule encore d'être mal habillé quand on est pauvre.

M. Paul Léautaud prodiguant à ses confrères des leçons d'élégance vestimentaire, voilà certes ce qu'on n'attendait pas. Ce qu'on attendait, tout au contraire (et cela, l'auteur du *Journal littéraire* n'y a pas manqué), c'étaient des caricatures. Dans ces notes, datées de 1905, M. Léautaud en a produit de diverses et de charitables. De morts bien entendu qui ne peuvent pas répondre, comme les regrettés Eugène Morel et Guillaume Apollinaire. De vivants aussi, comme mon excellent ami Maurice Beaubourg, qu'un immense chagrin particulier et l'affection de la vue la plus pénible tiennent éloigné de Paris... Quant aux « allures de porteur d'eau » que me prête si obligeamment, dans la silhouette qu'il trace de moi, le sémillant M. Léautaud, chacun conviendra que, provenant d'un Adonis et d'un joli cœur tel que lui, cela est d'une drôlerie infinie, d'un esprit parfait.

En vous demandant, Monsieur le Directeur, de vouloir bien insérer la présente lettre dans l'un de vos prochains numéros, je vous prie, etc...

EDMOND PILON,
homme de lettres.

§

A propos d'un mot de Mark Twain.

Paris, le 15 novembre 1935.

Mon cher Directeur,

Les anecdotes classiques de Mark Twain, rappelées à la page 73 du *Mercure* d'aujourd'hui, m'incitent à vous communiquer un trait d'humour moins connu, qui se rattache à l'histoire des sciences.

Moritz-Hermann Jacobi (1801-1874), le physicien, fit des travaux intéressants en électricité.

Karl-Gustav Jacobi (1804-1851), le mathématicien, nous laissa des mémoires remarquables sur les fonctions elliptiques et la mécanique rationnelle.

Un quidam rencontre un jour le mathématicien à Kœnigsberg: « C'est bien vous le frère du célèbre Jacobi? lui demande-t-il. « Non, répond son interlocuteur, le frère du célèbre Jacobi, c'est mon frère. »

La postérité ne manqua pas d'homologuer ce jugement strictement objectif: un siècle plus tard, une équation fameuse (dite l'équation de Hamilton-Jacobi) servait de fondement à la théorie des quanta et à la mécanique ondulatoire.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, etc.

MARCEL BOLL.

§

Le Sottisier universel.

Une rage inexprimable rendit le capitaine plus blanc que ses voiles : d'un seul bond, il sauta sur le timonier et l'atteignit si furieusement de son poignard qu'il le manqua, mais il le précipita dans la mer. — H. DE BALZAC, *La femme de trente ans*, « Scènes de la vie privée », p. 664 (édit. Michel Lévy, in-8°, Paris, 1875).

Qui, actuellement, a pris des concessions dans tous ces territoires [de l'Ethiopie]? Les Anglais. Quinze, vingt, trente millions de kilomètres, je ne sais pas au juste, ont été jetés là... — *Marianne*, 25 septembre.

L'« AUTEUR INCONNU » D'UN TABLEAU DU MUSÉE SERAIT REMBRANDT DE MACON. — Le musée de Mâcon possède depuis fort longtemps une toile rprésentant un paysage sur lequel se détachent des ruines et qui est catalogué sous le titre : « De l'école hollandaise, auteur inconnu ». Or, un critique artistique vient de découvrir que ce tableau serait un Rembrandt datant de 1630. — *Le Journal*, 30 octobre.

ON VA RENFLOUER A QUIBERON LE CUIRASSÉ « FRANCE ». — ...La coque et les tourelles seront décapées et découpées à la dynamite. Les canons seront hissés ensuite. — *Paris-Soir*, 27 septembre.

Le calendrier républicain date du 24 novembre 1799 (18 brumaire an VIII). Bonaparte renversa le Directoire et établit le Consulat. — *L'Ordre*, 6 novembre.

Vous connaissez le Togo, notre colonie de l'A. O. F. qui se trouve juste à l'est du Dahomey ? — *Le Journal*, 24 octobre

Auf wie dersehen! dit Frank en lui serrant la main. C'était l'un des cinq mots allemands qu'il connaissait. — *Le Journal*, 10 novembre.

LE DÉPLACEMENT DE L'ÉQUIPE DES ALPES EN ALLEMAGNE. — ...Départ de Grenoble vendredi 8 novembre à 20 h. 45, et arrivée à Heidelberg de l'équipe des Alpes, samedi 9, à 18 h. 46, après un arrêt assez long à Strasbourg, qui permettra à nos représentants de visiter la cité Lorraine. — *Petit Dauphinois*, 3 novembre.

Tenant toujours rigueur à son fils, le prince Claude-Lamoral [de Ligne] n'avait nullement pris part à la grave maladie qui le frappa. — *Cassandre* (Bruxelles), 12 octobre.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.

TABLE DES SOMMAIRES

1935

—

CCLVII N° 879. — 1er FÉVRIER

CCLVIII N° 880. — 15 FÉVRIER

CCLVIII N° 881. — 1er MARS

CCLVIII N° 882. — 15 MARS

CCLIX No 883. — 1er AVRIL

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMEROS
LES NUMEROS DE LA PAGINATION
1 9 3 5

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont indiqués en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques; le numéro d'insertion des matières se trouve à la table chronologique de la *Revue de la Quinzaine.*

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	877-CCLVII — 5-224	1er mai	885-CCLIX — 449-672	1er sept.	893-CCLXII — 225-448
15 janv.	878-CCLVII — 225-448	15 mai	886-CCLX — 5-224	15 sept.	894-CCLXII — 449-672
1er févr.	879-CCLVII — 449-672	1er juin	887-CCLX — 225-448	1er oct.	895-CCLXIII — 5-224
15 févr.	880-CCLVIII — 5-224	15 juin	888-CCLX — 449-672	15 oct.	896-CCLXIII — 225-448
1er mars	881-CCLVIII — 225-448	1er juill.	889-CCLXI — 5-224	1er nov.	897-CCLXIII — 449-672
15 mars	882-CCLVIII — 449-672	15 juill.	890-CCLXI — 225-448	15 nov.	898-CCLXIV — 5-224
1er avril	883-CCLIX — 5-224	1er août	891-CCLXI — 449-672	1er déc.	899-CCLXIV — 225-448
15 avril	884-CCLIX — 225-448	15 août	892-CCLXII — 5-224	15 déc.	900-CCLXIV — 449-704

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABETIQUE DES RUBRIQUES
1935

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination ; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires.

	Tomes
1er et 15 janvier, 1er février	CCLVII
15 février, 1er et 15 mars	CCLVIII
1er et 15 avril, 1er mai	CCLIX
15 mai, 1er et 15 juin	CCLX
1er et 15 juillet, 1er août	CCLXI
15 août, 1er et 15 septembre	CCLXII
1er et 15 octobre, 1er novembre	CCLXIII
15 novembre, 1er et 15 décembre	CCLXIV

ANTHROPOLOGIE

1er Octobre: John Cameron: *The Skeleton of British Neolithic Man, including a comparison with that of other prehistoric periods and more modern times*, London, William and Norgate, 8° ill.

ARCHEOLOGIE

15 Janvier: Georges Plane-Burgade: *Bordeaux*, Librairie Raymond Picquot, Bordeaux. — Jacques Daurelle: *Vence et ses monuments*, Editions de la Vieille Provence, Vence. — **1er Février:** Orientalisme. — A. Poidebard: *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le Limes, de Trajan à la Conquête arabe. Recherches aériennes* (1925-1932); Geuthner, 1934. 1 vol. de texte, un portefeuille de planches. — Du Mesnil du Buisson: *La technique des fouilles archéologiques. Les principes généraux;* Geuthner, 1934. — Steven Runciman: *La Civilisation byzantine;* Payot, 1934. — La restauration des mosaïques de Sainte-Sophie, par M. Whittemore. — Dr F. Brunet: *Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles. I. Aleexandre de Tralles et la médecine byzantine;* Geuthner, 1933. — Le millénaire de Firdousi et sa célébration en Perse. — **1er Mars:** Marcel Aubert: *L'Abbaye des Vaux-de-Cernay*, Laurens. — Henriette Pascal: *Abbeville et ses environs*, imprimerie Paillard, Abbeville. — **15 Avril:** M. François Benoît: *L'Architecture, l'Occident médiéval du Romain au Roman;* Laurens. — Pol Abraham: *Viollet-le-Duc et le Nationalisme médiéval;* Vincent Fréal, Paris. — **1er Juin** : Orientalisme. — P. Deschamps: *Les châteaux des Croisés en Terre Sainte, le Crac des Chevaliers*, 1 vol. texte, 1 alb. de planches; Geuthner, 1934. — R. Pfister: *Textiles de Palmyre;* Editions d'Art et d'Histoire, 1934. — *Etudes Textiles*, ibid., 1934. — *Teinture et Alchimie dans l'Orient hellénistique*, Institut Kondakov (Prague), 1935. — G.-R. Tabouis: *Salomon*, Payot, 1934. — A.-G. Poisson: *Les Aryens*, Payot, 1934. — H. Massé: *Les Epopées persanes, Firdousi, et l'Epopée nationale*, Perrin, 1935. — **15 Juillet** : François Benoît: *L'Architecture, L'Occident Médiéval Romano-gothique et Gothique*, Laurens. — **1er Septembre** : Charles Fedgal : *Dans notre vieux Paris*, Librairie Stock; Delamain, Boutelleau et Cie, succes-

seurs. — Emile Magne: *Le Château de Marly*, Calmann-Lévy. — **1er Octobre:** Marquis d'Albon: *Les peintures du château de Saint-Marcel-de-Félines en Forez*, Imprimerie Louis Jean, Gap. — J. Clemence: *La nouvelle Gergovie*, Imprimerie Générale, Clermont-Ferrand. — **15 Novembre :** A. Mabille de Poncheville: *Histoire d'Artois*, Boivin. — Fernand Cauët: *Aux Quatre Vents de la Picardie*, La Renaissance du Livre.

ART

1er Janvier : Exposition Fernand Maillaud: Galerie Sélection. — Exposition Marie Howet: Galerie Druet. — Exposition Jane Simon Bussy: Galerie Druet. — Exposition Legueult, Brianchon, Roland Oudot: Galerie Charpentier. — Pour la réhabilitation du *Sujet:* Galerie Seligmann. — Exposition Pissaro et ses fils: Galerie Marcel Bernheim. — **15 Janvier:** Le Nouveau Salon (XVe Exposition), Gal. Bernheim jeune. — VIe Groupe d'artistes de ce temps: Petit Palais. — **1er Mars :** L'Exposition des Indépendants. — **1er Avril :** L'Exposition des Humoristes, 11, rue Royale. — Exposition Henri Martin, Petit Palais. — Exposition Charles Guérin, galerie Charpentier. — Exposition Marguerite Fontainas, le Balcon. — Exposition Jaulmes, galerie Charpentier. — Exposition Abel Bertram, galerie Charpentier. — Exposition Georges d'Espagnat, galerie Druet. — Exposition Henry Portal, galerie Druet. — **1er Mai :** Exposition J.-L. Perrichon, galerie Pelletan-Helleu. — La Provence, galerie Charpentier. — Exposition de peintures, galerie Attica. — Exposition de la jeune peinture belge, Musée du Jeu de Paume. — Exposition Frédéric Bazille, salle des Etudiants protestants. — Exposition des Futuristes italiens, galerie Bernheim-Jeune. — **1er Juin :** Le Salon des Artistes français. — Le Salon de la Société nationale. — **15 Juillet :** Le Salon des Tuileries (Néoparnasse). — Le Salon des Femmes artistes modernes, galerie Bernheim jeune. — Exposition Fernand et Louise Ochsé (11, rue Royale). — **1er Octobre :** Deux morts: Paul Signac, Frantz Jourdain. — **1er Décembre :** Le Salon d'Automne.

L'ART A L'ETRANGER

1er Octobre : L'Association d'Expansion et d'échanges artistiques. — Expositions d'art français à l'étranger: Prague, Bruxelles. — L'art français du XVIIIe siècle à Copenhague. — Les expositions du Gouvernement Général de l'Algérie.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : *La Sarre?* Editions des Portiques, prix: 9 fr. — André Gervais: *Les Combattants à l'ombre du Faisceau;* Baudinière. — **15 Janvier :** La conception nationale-socialiste de l'histoire. — *L'U.R.S.S., puissance d'Asie* (Le Document n° 1), Denoël et Steele. — **1er Février :** Léon Mirman: *La Route nationale*, Fayard. — Antonin de Mun : *Dictature ou Parlement?* Alcan. — Troubat Le Houx: *L'Europe et la Paix*, Montluçon, Société générale des cires françaises. — **15 Février:** Henri Mazel: *Histoire et psychologie de l'affaire Dreyfus;* Boivin. — Jules Romains: *Le couple France-Allemagne*; Flammarion. — Henri Membré: *Un Occidental en U.R.S.S.*, Denoël et Steele. — **1er Mars :** Maurice Lair: *Jaurès et l'Allemagne*, Perrin. — H. C. Engelbrecht et F.-C. Hanighen: *Marchands de morts;* Flammarion. — Mémento. — **15 Mars :** Lieutenant-colonel de La Rocque: *Service public;* Grasset. — S. Vialla: *Daladier (l'homme du 6 février)*; Orange, M. Berlengue. — Philippe Henriot: *Mort de la trêve;* Flammarion. — O. Pianitski: *La Dictature fasciste en Allemagne;* Bureau d'éditions, 4, rue Saint-Germain-l'Auxerrois. — Mémento. — Jean Jacoby: *La guerre rouge est déclarée*, les Editions de France. — Boris Wartanoff: *Un Russe retrouve son pays*, Tallandier. — **1er Avril :** Walter Franck: *Nationalismus und Demokratie im Frankreich der dritten Republik (1871-1918), Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt*, 1933. — Benito Mussolini: *Edition définitive des Œuvres et Discours. 1. Campagne pour l'intervention de l'Italie, Mon journal de guerre, Naissance du fascisme;* Flammarion. — Denis de Rougemont: *Politique de la personne;* éditions « Je sers ». — J.-M. Carretero: *Alphonse XIII fut-il un*

bon roi? Baudinière. — A. Novikov-Priboï: *La tragédie de Tsoushima*, traduit du russe par V. Soukhomline et S. Campaux; Payot, éditeur. — **1er Mai** : Vladimir Lazarevsky: *La Russie sous l'uniforme bolchevique*, Editions Spes. — **15 Mai** : Jacques Fischer: *Doumergue et les politiciens*, Editions « Le Jour », 91, Champs-Elysées. — Laurent Bonnevay: *Les journées sanglantes de février 1934*, Flammarion. — Drieu La Rochelle: *Socialisme fasciste;* Gallimard. — Pierre Goemaere: *Albert Ier loin des foules*, Arthaud, Grenoble. — **1er Juin** : Nicolas Politis: *La Neutralité et la Paix*, Hachette. — Duc de Lévis-Mirepoix: *Vieilles Races et Temps nouveaux;* M. d'Hartoy. — **1er Juillet** : Jacques Bainville: *La Troisième République;* Fayard. — Romain Rolland: *Par la Révolution, la Paix;* Editions sociales internationales. — Romain Rolland: *Quinze Ans de combat;* Rieder. — Nicholas Murray Butler: *Points de vue, II;* Dotation Carnegie, 173, boul. Saint-Germain. — **1er Août** : André Tardieu: *Sur la pente;* Flammarion. — Gustave Hervé: *C'est Pétain qu'il nous faut!* Editions de la Victoire, 24, boulevard Poissonnière. — Raymond Recouly: *George V et son peuple*; les Editions de France. — Benito Mussolini: *Edition définitive des Œuvres et Discours*, II; Flammarion. — Maurice Lachin: *La IVe Italie;* Gallimard. — Emilio Lussu: *La Marche sur Rome;* Gallimard. — Mémento. — **15 Août** : *Le Livre blanc austro-allemand;* Nouvelle Revue Critique. — Maurice Paléologue: *Guillaume II et Nicolas II;* Plon. — Bojidar Saritch: *La Petite Entente, facteur de paix en Europe* (Rodstein), s. d. — **15 Septembre** : V.-M. Radovanovitch: *La Petite Entente*, étude historico-juridique, A. Pédone, s. d. — Raoul Chélard: *Le danger hongrois*, Figuière 1934. — Ladislas Fenyes: *Le peuple hongrois accuse*, Rieder, 1934. — H. Slovès: *La France et l'Union soviétique*, avec une préface de Henry Torrès, éd. Rieder. — **1er Octobre** : Boris Souvarine: *Staline*; Plon, 30 fr. — **15 Octobre:** Max Beer: *L'Allemagne devant le monde;* Grasset. — Joannès Dupraz: *Regards sur le fascisme;* Nouvelle Revue Critique, Fr. 9. — Maria Rygier: *Problèmes d'Italie, démagogie rouge et démagogie fasciste;* impr. Clerc, Saint-Amand (Cher); Fr. 3. — Mémento. — **1er Décembre** : Maurice Laporte: *Histoire de l'Okhrana;* Payot. — **15 Décembre:** Werner Sombart : *Deutscher Sozialismus;* Charlottenburg, Buchholz und Weisswange. — R. Recouly : *La Pologne de Pilsudski;* les Editions de France. — Etienne Gilson : *Pour un ordre catholique;* Desclée De Brouwer.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier: Elections à l'Académie de Belgique. — Deux chroniqueurs. Gustave Van Zype: *Le prologue du drame;* Charles d'Ydewalle: *Vienne et le destin des Habsbourgs;* Nouvelle Soc. d'Edit., Bruxelles. — Mémento. — **1er Mars** : Le théâtre belge et les compagnies dramatiques. — Robert Goffin: *L'Apostat*, Les Editions de Belgique. — Félicien Rousseaux: *Patrouilleurs*, Editions de Belgique. — Mémento. — **15 Avril** : Constant Burniaux: *Le Village;* Editions de Belgique. — Henri Drum: *L'Etrange Baiser;* Editions de Belgique. — Gustave Charlier: *Machiavel;* La Renaissance du Livre. — Louis Piérard: *Visages de la Wallonie*; Editions Labor. — Paul Colin: *Hippolyte Boulenger;* Nouvelle Société d'Editions. — **15 Juin** : Camille Melloy: *L'Offrande filiale*, Durendal; *Le Chemin de la Croix*, Desclée de Brouwer. — Marcel Lobet: *Camille Melloy;* Desclée De Brouwer. — Auguste Vierset: *L'Espagne en autocar;* Ed. de Belgique. — Mathieu Corman: *Brûleurs d'idoles*; Tribord, Ostende. — Mémento. — **15 Juillet** : La peinture à Bruxelles et à l'Exposition de Bruxelles. — Les impressionnistes aux palais des Beaux-Arts. — Les salons de l'Art moderne et de l'Art ancien au Heysel. — La Revue « Equilibres » et son activité. — Albert Chomé: *Structures;* Louis Rougier: *La Mystique soviétique*; Louis Piérard: *Propos sur l'art et la littérature*, Libr. fédérale, Mons. — **1er Septembre** : Le centenaire du Prince de Ligne. — Léon Hennebicq: *La Maison des Pendules mortes*, hors commerce. — Pierre Goemaere: *Quand Israël rentre chez soi*, Goemaere, Bruxelles. — Maurice Gauchez: *Au cœur des Fagnes*, Les Cahiers Ardennais, Spa. — Mémento. — **1er Novembre** : Albert Guislain: *Le Palais de Justice ou Les confidences du Mammouth*, Editions du Cheval de Bois. —

J.-B. Haesaert, Paul Brien, Auguste Ley, F.-H. Van den Dungen, A.-P. Dustin, Victor Bohet: *Construction d'un Etat: Russies*, Equilibres, Bruxelles. — Paul Dewalhens: Les poètes: *Le Cri sous la tente*, Les Cahiers du Journal des Poètes. — Edmond Vandercammen: *Saison du Malheur*, id. — Van der Fest : *La Meuse*, Les Editions Littéraires. — **15 Décembre** : A propos d'un projet de loi qu'il faut déplorer. — Les livres belges. — Julia Frézin : *Marèze*, Editions de Belgique. — Mémento.

CHRONIQUE DES MŒURS

1er Janvier : Sonya Ruth Das: *La Femme américaine dans le mariage moderne*, préface de C. Cestre, Alcan. — Charles Cestre: *La Technique du mariage aux Etats-Unis*, L'Archer, 18, rue Dalbade, Toulouse. — Ferri-Pisani: *L'Amour en Amérique*, Editions de France. — **15 Mars** : E. Armand: *La révolution sexuelle et la camaraderie amoureuse*, Critique et Raison, Paris. — Berjanette: *Les Femmes, la Table, l'Amour*, Editions d'Art, 4, rue de Castellane, Paris. — **1er Juillet**: Docteur Robert Teutsch: *Le Féminisme*, Malfère. — Pierre Bernard: *Avec les figurantes*, Editions de France. — Mémento.

CHRONIQUE NORD-AFRICAINE

15 Avril : A propos du Grand Prix Littéraire algérien.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

15 Février : Le Tir fédéral de Fribourg. — Mémento. — **1er Mars** : Emmanuel Buenzod: *Boabdil Nux, roi du violon;* Paris, Editions des Portiques. — Le même: *Comme un air oublié;* Paris, V. Attinger. — Le même: *Ciel vide;* Paris, Corréa. — **1er Mai** : Gonzague de Reynold: *La Démocratie et la Suisse*, essai d'une philosophie de notre histoire nationale, troisième éditions revue et augmentée; Bienne, Editions du Chandelier. — Mémento. — **1er Août** : Edmond Buchet: *Un homme se lève*, roman, Corréa, Paris. — Clarisse Francillon: *Chronique locale*, Gallimard, Paris. — Robert de Traz: *Le Pouvoir des Fables*, roman, Grasset, Paris. — Jean Marteau: *Ivoire ou Corne*, roman, Corréa, Paris.

CONTROVERSES

1er Janvier : Réponse à trois critiques sur « Baudelaire et Balzac ». — **15 Janvier** : A propos du Revisionnisme Juif. Réponse à M. Kadmi-Cohen. — **15 Mars** : Malentendus métaphysiques. — **1er Mai** : A propos de la défense contre avions. — **15 Mai** : La D. C. A. Essai de point final. — **15 Décembre** : A propos du « mal d'amour ».

ECHOS

1er Janvier : Prix littéraires. — Que sont devenus les bustes de Paris-Duvernet? — Une source de « Jocelyn ». — Une lettre de M. André Billy. — Les Juifs et l'Arc de Titus. — Sur un article de M. Hughes et un vers de Baudelaire. — Rectification. — Le Sottisier universel. — **15 Janvier** : Le Prix de la Maison de Poésie. — A propos d'un article de M. Marcel Boll. — Sur une source de « Madame Bovary ». — La chanson du « brav'général ». — Sur le sonnet des Voyelles de Rimbaud. — Javel (Eau de) ou de Javelle. — Un prieuré clunisien en Angleterre. — Le Sottisier universel. — **1er Février** : Les anniversaires de 1935. — Jules Vallès et le « Journal de Sainte-Pélagie ». — Le sacre de Louis XV. — Sur un tableau représentant Mme de Maintenon. — La chanson de Rou-Piou-Piou. — La chanson du « brav'général ». — A propos du revisionnisme juif. — Bigand-Kaire et le « Journal » d'Edmond de Goncourt. — Les imprécisions de la langue française. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Février** : Prix littéraires. — Les anniversaires de 1935. — Sur le sonnet des Voyelles de Rimbaud. — Sur Villiers de l'Isle-Adam et quelques autres. — La maison de Mme Geoffrin. — Marcel Proust en proie aux grammairiens. — A propos de « climat ». — Un banquet qui a beaucoup servi. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Mars** : Prix littéraires. — Jules Vallès eut-il un fils? — La correspondance de Napo-

léon. — A propos de l'Affaire Dreyfus. — Phonographe et Discothèque. — A propos d'un article de M. Hughes. Une question de plagiats. — La paternité des « trognes armées ». — La chanson de Rou-Piou-Piou. — A propos de « climat ». — Marie Favart et Emile Perrin. — De la nécessité de vérifier ses citations avant d'écrire. — Les imprécisions de la langue française. — Le Sottisier universel. — **15 Mars** : Mort de Paul-Redonnel. — Mort de Jules Lévy. — Un syndicat de peintres restaurateurs. — Cinquantenaire du docteur Georges Camuset. — Une clef des romans de Tolstoï. — Sur Villiers de l'Isle-Adam et quelques autres. — Une lettre du colonel Godchot. — Marie-Louise vue par Marceline Desbordes-Valmore. — Sur quelques vers de M. Henri de Régnier. — Reliques verlainiennes. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Avril** : Prix littéraires. — Mort d'Henry Kistemaekers père. — Une réponse de M. Jean Ajalbert à la Protestation des Pensionnaires de la villa Médicis. — Léon Roux. — Flaubert chez lui. — La guillotine avant Guillotin. — Une réponse à M. Tourneur au sujet du conditionnel. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Avril** : Un médaillon à Louis Dumur. — La Société des Amis de Verlaine. — A propos de la Défense contre Avions. — Une réponse de M. Hughes au sujet de Baudelaire et d'une question de plagiats. — Un lettre de M. Henri Martineau sur une édition de Stendhal. — La gastronomie et les Auvergnats. — La lettre B à l'Académie. — A propos d'une image littéraire. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Mai** : Jean Marnold. — Prix littéraires. — Un mémorial en Ardennes à Guillaume Apollinaire. — Un buste à Léon Deubel. — Sur les débuts de Jean Moréas. — A propos des « Sonnets du Docteur ». — Le « chabichou ». — Le Sottisier universel. — **15 Mai** : Joffre écrivain. — Un hymne à la mémoire d'Orsini. — A propos d'Eugène Hugo. — Les cent ans d' « Angelo, tyran de Padoue ». — A propos des « Sonnets du Docteur ». — Une lettre de M. C. Burniaux. — Un cas typique d'inceste double. — La jupe-culotte et le conditionnel. — Rodendach-Charles Renel. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juin** : Prix littéraires. — Une figure originale: Gérard de Martha. — Maxime Du Camp et les obsèques de Victor Hugo. — Lettres inédites de Victor Hugo à Léningrad. — A propos des « Sonnets du Docteur ». — A propos d'un hymne à la mémoire d'Orsini. — Edgar Poe, O'Brien et Thomas de Quincey. — Le Sottisier universel. — **15 Juin** : Le prix Jean Moréas 1935 et un prix Léon Dierx. — Les Amis de Verlaine. — Prix littéraires. — Léon Cladel et la Belgique. — Succession en déshérence. — A propos des « Sonnets du Docteur ». — A propos du minutier central des notaires. — Enigmes généalogiques. — Un vers de Banville à retrouver. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juillet** : Prix littéraires. — Assemblée générale de la société J.-K. Huysmans. — Huysmans et les « Foules de Lourdes ». — « L'homme sans nom », l'évêque et le conventionnel des « Misérables ». — Une lettre de M. Georges Batault. — Une lettre de M. Georges Brunet. — Impressions parisiennes d'un Germano-Américain sous le Second Empire. — Le Sottisier universel. — **15 Juillet** : Un vers de Banville à retrouver. — Deux lettres sur la guillotine avant Guillotin. — A propos de l'exposition d'art italien. — Le centenaire d'un attentat. — Le Sottisier universel. — **1er Août** : L'inauguration du buste de Léon Deubel. — Prix littéraires. — A la mémoire de Louis Desprez. — Demblon et Shakespeare. — Un pseudonyme de la comtesse d'Agoult. — La guillotine avant Guillotin. — Erratum. — Les belles enseignes. — Le Sottisier universel. — **15 Août**: Mort de Gustave Guiches. — A propos du tricentenaire de l'Académie française. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la correspondance des Goncourt. — Les réminiscences de Mistral chez Alphonse Daudet. — A propos de l' « école unique ». — La barbe de Victor Hugo. — La démolition du palais du Trocadéro. — Le Sottisier universel. — **1er Septembre** : Charles Rabou et « Le Député d'Arcis ». — Une source de « Chérie » : les confidences de Mme Valtesse de la Bigne. — A propos de « la vie du scorpion ». — La guillotine avant Guillotin. — Le docteur Camuset. — A propos du centenaire de Bellini. —

Le vers qui manque dans « Une soirée perdue ». — Le Sottisier universel. — **15 Septembre** : Rabou et « Le Député d'Arcis ». — Deux lettres de Louis Desprez. — Un ami de l'Ethiopie: Maurice Maindron. — La guillotine avant Guillotin. — Le vers qui manque dans «Une sorée perdue ». — Le Sottisier universel. — **1er Octobre** : Mort d'Antoine Albalat. — Un monument à Pierre Lasserre. — Un poème inédit. — Le premier concert de César Franck à Paris. — Sur les sources du « Bateau Ivre ». — A propos de « La vie du scorpion ». — Le vers qui manque dans « Une soirée perdue ». — La naissance hâtive du pont d'Iéna. — Une recette infaillible. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Octobre** : Edmond de Goncourt et son grenier. — A propos de la bibliographie de Remy de Gourmont. — Sur l'inventaire de l' « Avare ». — « Mémoires de ma vie morte ». — Erreurs de dates. — Style administratif. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Novembre** : Prix Léon Dierx et Prix Moréas. — Remy de Gourmont au lycée de Coutances. — A propos du centenaire de Mme Adam. — Pour l'histoire du solipsisme. — Le vers qui manque dans « Une soirée perdue ». — Errata. — Un roman de Joseph Conrad. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Novembre** : Charlotte Chabrier, premier prix Minerva. — Le premier livre éthiopien imprimé. — La « Frégate ». — Heredia et Albalat. — La guillotine avant Guillotin. — Le vers qui manque dans « Une Sorée perdue ». — Style administratif. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre** : Prix Léon Dierx et Prix Moréas. — Les obsèques de M. Alfred Vallette. — Alfred Vallette collaborateur du *Mercure de France*. — Le portrait d'Alfred Vallette par Jules Renard. — Alfred Vallette et les jeunes revues. — Rachilde romancière jugée par Alfred Vallette. — Un portrait d'Albert Samain par Alfred Vallette. — Alfred Vallette automobiliste. — Une manifestation du souvenir. — L'épitaphe d'Alfred Vallette par lui-même. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Décembre** : Société anonyme du Mercure de France : Assemblée générale. — Prix littéraires. — Un monument à Charles Van Lerberghe. — La fondation américaine pour la pensée et l'art français. — Un appel en faveur d'une bibliothèque. — Une exposition d'autographes consacrée aux poètes. — Un « lexique-Shakespeare ». — Editions originales du Mercure à la vente Barthou. — Une lettre de M. Edmond Pilon. — A propos d'un mot de Mark Twain. — Le Sottisier universel.

ETHNOGRAPHIE

1er Avril : W. H. Murray Walton: *Scrambles in Japan and Formose*, London, Edward Arnold and C°, 8° ill. de 26 pl. — Felix M. Keesing and Marie Keesing: *Taming Philippine Headhunters, a study of government and of cultural change in Northen Luzon*, London, George Allen and Unwin, 8°. — René Jouglet: *Au cœur sauvage des Philippines*, Grasset, in-16, nombreuses photos. — **1er Juillet** : Sir Harold Maamichael: *The Anglo-Egyptian Sudan*, London, Faber and Faber, 8°, grande carte. — Ray Huffman: *Nuer Customs and Folklore*, International Institute of African Languages and Cultures, en dépôt à l'Oxford University Press, London, Humphrey Milford, in-16, ill. — E. Dora Earthy: *Valenge Women, the social and economic Life of the Valenge women of Portuguese East Africa, an ethnographic study*, ibid., 8° ill. — Hugh A. Stayt: *The Bavenda*, ibid., 8°, ill. — Th. Delachaux et Ch.-E. Tiébaud: *Pays et Peuples d'Angola; études, souvenirs et photos*, Neufchâtel et Paris, Victor Attinger, 4°, carte, et 80 pl. — Lucie Paul-Margueritte: *Chants berbères du Maroc*, Paris, Berger-Levrault, in-16. — **15 Août** : Le racisme. — Théodore Balk: *Problèmes; Races; Mythe et Vérité*, Editions sociales internationales, in-16. — Frank F. Hankins: *La Race dans la Civilisation; une critique de la doctrine nordiqué*, avec une préface de Georges Montandon, Paris, Payot, 8°. — **15 Septembre** : R. U. Sayce: *Primitive Arts and Crafts; an introduction to the study of material culture*, Cambridge, University Press, in-16, ill. — Raoul Montandon: *L'Ologenèse culturelle; Traité d'ethnologie culturelle*, avec 438 fig., 7 graphiques, 19 cartes dans

le texte, 12 cartes et 32 planches hors texte, Paris, Payot, 8°. — A. M. Hocart: *The Progress of Man; a short survey of his evolution, his customs and his works*, London, Methuen and Co in-16. — **1er Novembre:** Benoît Brouillette: *La Chasse des animaux à fourrures au Canada*, Collection *Géographie humaine*, Gallimard, in-8°, ill. — Jean Wenzl : *La vie des Esquimaux*, trad. du tchèque par J. Gagnaire, même collection, Gallimard, in-8°, ill. — Paul Coze: *Rodéos de Cow-Boys et les Jeux du Lasso*, Soc. fr. de Librairie et d'Editions, in-4°, ill. — Geoffrey Gorer: *Africa dances, a book about West African Negroes*, London, Faber and Faber, in-8°, ill.

FOLKLORE

1er Mars : Montague Summers: *The Geography of Witchcraft*, 1 vol., 8° ill. — Du même: *The Werewolf*, 1 vol. 8° ill. — Du même: *The Vampire, his kith and kin*, 1 vol., 8° ill. — Du même: *The Vampire in Europe*, 1 vol., 8° ill., London, Kegan Paul, Trench, Trubner and C°. — A. van Gennep: *Contributions au Folklore des Provinces de France*, t. I, *Le Folklore de la Bourgogne (Côte-d'Or), avec une discussion théorique sur le prétendu culte des sources*, 1 vol. 8°, Gap, Impr. Louis Jean, et Paris, Gustave Maisonneuve, 8°. — **15 Mai** : P. Saintyves: *Corpus du Folklore des Eaux en France et dans les Colonies françaises*, t. I, *Introduction*, Paris, E. Nourry, gr. in-8°. — P. Saintyves: *Corpus du Folklore préhistorique en France et dans les Colonies françaises; Enquête entreprise avec le concours des membres de la Société du Folklore français et colonial et de la Société préhistorique française*, t. I, E. Nourry, in-8°. — **15 Juillet** : P. Saintyves: Vie et œuvres. — E. Violet: *Vignerons et Fileuses*, suivi d'une *Bibliographie folklorique du Mâconnais*, Mâcon, Renaudier, 8°, ill. — *Enquêtes de folklore*, Société des Sciences, etc., de la Creuse, Guéret, 8°. — Francis Bussière et Jehan Pauflque: *La Gerbe Creusoise*, Guéret, Lecante, in-16. — Marcel Provence: *Essai sur le Folklore de l'Ubaye*, en vente au Musée de Moustiers (B.-A.), 4°. — Ludwig Flagge: *Provenzalischees Alpenleben in den Hochtaelern des Verdon und der Bléone; ein Beitrag zur Volkskunde der Basses-Alpes*, Biblioteca dell Archivum Romanicum, série II, Linguistica, Firenze, Leo S. Olschki, gr. 8°, ill. — Charles Forot: *Almanach Vivarois*, 1935, Au Pigeonnier, Saint-Félicien, Ardèche, pet. 8°, ill. — Charles Forot: *Almanach Lyonnais*, 1935, ibidem, pet. 8°, ill. — Capatti et Isnard: *Armanac Nissart*, 1934 et 1935, Nice, rue de l'Hôtel-des-Postes, 27, 8°, ill. — Arrighi et Leca, *L'Annu Corsu, Revue du Cyrénéisme*, t. XIII, pour 1934, Marseille, impr. du *Petit Marseillais*, 8° ill. — **1er Septembre** : Lucien Lévy-Bruhl: *La Mythologie primitive; le monde mythique des Australiens et des Papous*, Paris, Alcan, in-8°, ill. — Sir James George Frazer: *Myths of the Origin of fire, an Essay*, London, Macmillan, in-8°; traduction française par Michel Drucker, Paris, Payot, in-8° — Henri Brocher: *Le Mythe du Héros et la Mentalité primitive*, Alcan, in-16. — G.-D. Kelchner: *Dreams in old Norse litterature and their affinities in Folklore*, Cambridge University Press, in-8°. — **15 Octobre**: François Dezeuze (L'Escoutaire): *Saveurs et Gaîtés du terroir montpelliérain*, Montpellier, Impr. Dezeuze, in-16. — Violet Alford: *The Farandole*, Journal of the English Folk Dance and Song Society, t. I, n° 1, pp. 18-33. — *Les Archives internationales de la Danse*, Paris, 6, rue Vital. — A propos de danses populaires: rigodon, bourrée, polka, pas-de-quatre, danses nègres. — **15 Novembre:** Adolf Spamer: *Die Deutsche Volksunde*, en collaboration avec plusieurs auteurs; 2 vol. de 632 et 508, plus 86 pages, ill. de nombreuses photos, Leipzig, Bibliographisches Institut, gr. 8°.

LA FRANCE JUGEE A L'ETRANGER

1er Avril: Sur André Gide.

GEOGRAPHIE

1er Février : Divers: *Histoire de la Marine*, publiée par *l'Illustration*, album in-8° de 575 pages, Paris, aux Bureaux de l'*Illustration*, 1934. — M. Sorre et J. Sion: *Méditerranée, Péninsules méditerranéennes; 1re partie, Généralités, Espagne et Portugal* (tome VII de la *Géographie univer-*

selle), 1 vol. in-8° de 234 pages, Paris, Armand Colin, 1934. — Pierre Clerget: *La Corse et son destin*, 1 broch. in-8° de 24 pages, Lyon, Imprimerie du Salut Public, 1934. — **1er Mai** : Jacques Weulersse: *L'Afrique noire, précédée d'une vue d'ensemble sur le continent africain*, 1 vol. in-8 de la collection *Géographie pour tous*, A. Fayard et Cie, Paris, 1934. — Maurice Robert: *L'Afrique centrale*, 1 vol. in-16 de la collection Armand Colin, A. Colin, Paris, 1934. — M. A. Hérubel: *Les origines des ports de la Gironde et de la Garonne maritime*, 1 vol. in-8°, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1934. — **15 Juin**: Dr J. Richard: *Liste générale des stations des campagnes scientifiques du prince Albert de Monaco, avec notes et observations* (fascicule LXXXIX des *Résultats des campagnes scientifiques*), 1 vol. in-f° de 472 p., VIII planches phot., Imprimerie de Monaco, 1934. — Ed. Le Danois: *Les transgressions océaniques* (extrait de la *Revue des travaux de l'Office des pêches maritimes*), 1 vol. in-8°, Paris, Imprimerie nationale, 1934. — William Beebe: *Five hundred fathoms down* (Bulletin New-York Zoological Society, vol. XXXVII, n° 6, nov.-déc. 1934). — **15 Août** : J. Sion et Y. Chataigneau: *Italie, Pays balkaniques* (2e partie du t. VII de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1934. — Paul Roussier: *L'établissement d'Issiny*, 1687-1702 (Publications du Comité d'Etudes historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française, série A, n° 3), 1 vol. in-8°, Paris, Larose, 1935. — Mémento. — **15 Octobre** : Paul Descamps: *Le Portugal, la vie sociale actuelle*, 1 vol. in-8°, Paris, Firmin-Didot, s. d. [1935]. — Divers: *Le pétrole et son économie*, 1 vol. in-8° des *Cahiers économiques et sociaux*, Paris, Librairie technique et économique, 17, rue de Constantinople, s. d. [1935]. — A propos des objets scientifiques de la géographie. — *L'American Geographical Society* et la *Geographical Review*. — **15 Décembre** : Léon Bertrand : *Histoire de la formation du sous-sol de la France, les grandes régions géologiques du sol français*, 1 vol. in-12, 8 pl., 25 fig., Paris, Ernest Flammarion, 1935. — A. Melynier : *Géographie du Massif central*, 1 vol. in-12, 15 cartes et plans, 16 phot., Paris, Les Editions Rieder, 1935.

HISTOIRE

15 Janvier : « *Clio* », *introduction aux études historiques*. 2. *La Grèce et l'Hellénisation du monde antique*, par Robert Cohen. 5. *L'Elaboration du monde moderne*, par Joseph Calmette, Les Presses Universitaires de France. — Victor-L. Tapié: *La Politique étrangère de la France et le début de la Guerre de Trente Ans*, E. Leroux. — Robert de Loture: *Washington, nous voici!* Hachette. — Louis Madelin: *Napoléon*, Dunod. — Prokesch-Osten: *Mes relations avec le duc de Reichstadt*, Plon. — René Derville: *Napoléon II*, Hachette. — Robert Dufourg: *Le procès des Ministres de Charles X*, R. Picquot, Bordeaux. — Pierre Dominique: *Marianne et les prétendants*, Grasset. — Charles Chesnelong: *L'Avènement de la République*, Perrin. — Mémento. — **1er Mai** : Cte L. de Voinovitch: *Histoire de Dalmatie*, Hachette, 2 vol. — M. L. Amiet: *La condamnation de Jeanne d'Arc*, Nouvelles Editions du Siècle. — Jean-Richard Bloch: *L'Anoblissement en France au temps de François Ier*, Alcan. — Lorenzo de Bradi: *Les Misères de Napoléon*, Taillandier. — Pierre de Luz: *Isabelle II, reine d'Espagne*, Plon. — Cte de Romanones: *La Reine Marie-Christine, régente d'Espagne*, Plon. — **1er Juillet** : Ch. Seignobos: *Etudes de politique et d'histoire*; les Presses Universitaires de France. — A. Demangeon et L. Febvre: *Le Rhin*, A. Colin. — Charles Benoist: *La Monarchie française*, 1. *L'œuvre royale*. 2. *Quelques rois*; Dunod. — Ed. Krakowski: *Histoire de la Pologne*; Denoël et Steele. — F. Grenard: *Gengis-Khan*; A. Colin.— Otto Rahn: *La Croisade contre le Graal*; Stock. — Pierre Borel: *Saint François d'Assise*; Fontenay-aux-Roses, L. Bellenand. — B. Llorca: *Die spanische Inquisition und die « Alumbrados »*; Berlin, F. Dümmler. — Henri Sée et A. Rébillon: *Le XVIe siècle*; Les Presses Universitaires de France. — Max. Deloche: *Un Frère de Richelieu inconnu*; Desclée. — Paul Frischauer: *Le Prince Eugène*; Attinger. — François Piétri: *La Réforme de l'Etat au XVIIIe siècle*; les Editions de France. — Fr. Lachèvre: *L'Assassinat juridique de Eustache-Bernart de*

Courménil; château de Courménil. — Babeuf: *Pages choisies;* A. Colin. — J. Thiry: *Cambacérès*; Berger-Levrault. — O. Aubry: *Sainte-Hélène;* Flammarion. — R. Demoulin: *Les journées de septembre* 1830 *à Bruxelles et en province;* E. Droz. — W. Sérieyx: *L'Ascension de Louis Bonaparte;* Les Editions de France. — R. Sencourt: *Napoléon III;* Plon. — Impératrice Eugénie: *Lettres familières;* Le Divan, 37, rue, Bonaparte. — E. Pillias: *Léonie Léon;* Gallimard.— L. Bauer: *Léopold le Mal-Aimé;* A. Michel. — Mémento. — **15 Septembre :** F. Lot, C. Pfister et F.-L. Ganshof: *Histoire du moyen âge, tome I, fasci.* 4. Les Presses Universitaires de France. — Carton de Wiart: *Marguerite d'Autriche*, Grasset. — C. Vassal-Reig: *Richelieu et la Catalogne*, Occitania. — A. Praviel: *Monsieur Vincent chez les Turcs*, Bloud et Gay. — P. Bonardi: *Napoléon Bonaparte, enfant d'Ajaccio*, les Editions de France. — Henri d'Alméras: *La Tyrannie démocratique pendant la Révolution*, Albin-Michel. — G. Delamare: *L'Empire oublié*, Hachette. — A. Zévaès: *Les Débuts de la République et le procès Baudin*, Grenoble, B. Arthaud.

HISTOIRE DE L'ART

1er Juin : M. Adolfo Venturi et sa *Storia dell' Arte italiana.* — La Collection de manuels d'histoire de l'Art « Nemi ». — Les publications de *l'Instituto di Arte* de la commune de Sienne. — L'Art dans les Marches. — Publications de la *Libreria dello Stato.* — Mémento. — **1er Novembre:** M. Berenson. — Le dix-huitième volume de la *Storia dell' Arte italiana* de M. Venturi. — Jacopo della Quercia. — Giovanni Bellini. — L'architecture byzantine. — La peinture byzantine. — L'église S. Maria di Donna Regina de Naples. — Mémento.

HISTOIRE DES RELIGIONS

15 Juillet : J. Turmel: *Histoire des Dogmes, quatre volumes parus* (Rieder). — P. de Labriolle: *La réaction païenne. Etude sur la polémique antichrétienne du Ier au VIe siècle* (Artisan du Livre). — A. Bayet: *Pacifisme et christianisme aux premiers siècles* (Bibliothèque de l'Union Rationaliste).

LES JOURNAUX

1er Novembre : *Alfred Vallette* (*Le Temps*, 1er et 2 octobre). — (*Le Journal*, 6 octobre.) — (*Les Nouvelles Littéraires*, 5 octobre.) — (*Le Figaro*, 3 et 5 octobre.) — (*L'Action Française*, 1er octobre.) — **15 Novembre :** L'embouteillage dirigé (*Le Figaro*, 22 octobre). — Le sadisme de la fausse nouvelle (*Le Journal*, 11 octobre). — Faut-il réduire les Anglais en esclavage? (*Gringoire*, 11 octobre). — Un communiqué de l'Association de la critique littéraire (Divers: octobre). — Les drames de la rue portés à l'honneur (Divers: octobre). — **1er Décembre :** *Le Président Barthou parmi ses livres* (*Le Petit Parisien*, 5 novembre). — *Le Pain qu'on ne refuse pas aux petits oiseaux, les lettres le doivent à l'écrivain* (*Le Journal*, 7 novembre). — *Remy de Gourmont en Bulgarie* (*La Bulgarie*, 5 octobre). — *Combien de fois Shakespeare a-t-il employé le mot « amour »?* (*Le Petit Parisien*, 5 novembre). — **15 Décembre :** L'élection de Georges Duhamel à l'Académie française (*Toute l'Edition*, 23 novembre; *Les Nouvelles Littéraires*, 23 novembre). — L'éternelle illusion des générations (le *Journal*, 14 novembre). — « Fier comme Artaban » (le *Figaro, le Journal des Débats, la Victoire*, novembre). — Alfred Vallette et Antoine Albalat (*le Journal du Département de l'Indre*, 27 octobre).

LETTRES ALLEMANDES

15 Février : Funck-Brentano: *Luther*, Paris, éditions Bernard Grasset. — Auguste Cornu: *La Jeunesse de Karl Marx* (1817-1845), Paris, Félix Alcan. — Mémento. — **15 Mai :** Edmond Duméril: *Le lied allemand et ses traductions poétiques en France*, Honoré Champion, Paris. — René Guignard: *C. Brentano* (*1778-1842*). *Un Poète romantique allemand*, Société d'Editions Les Belles-Lettres, Paris. — Rainer Maria Rilke: *Lettres* (*1900-1911*), traduites par H. Zylberberg et J. Nougayrol, Librairie Stock, Paris. — Geneviève Bianquis: *Faust à travers quatre siècles*, E. Droz, Paris. — **1er Septembre :** Thomas Mann: *Leiden und Grösse der Meister*

(*Grandeur et souffrances des Maîtres*), Berlin, chez S. Fischer. — Stefan Zweig: *Triumph und Tragik des Erasmus von Rotterdam* (*Les triomphes et la tragédie dans la vie d'Erasme de Rotterdam*), Wien, chez Reichner. — Alfred Schlagdenhauffen: *Frédéric Schlegel et son groupe. La doctrine de l'Athenœum* (*1798-1800*), Paris, les Belles Lettres.

LETTRES ANGLAISES

1er Mai : Edgar Jepson: *Memories of a Victorian*, Gollancz. — Jean Catel: *John Keats et les Odes*, Cahiers du Sud. — James Milne: *The Memoirs of a Bookman*, John Murray. — Halliday Sutherland: *The Arches of the Years*, Geoffrey Bles. — John Middleton Murry: *Between two Worlds*, Jonathan Cape. — **15 Décembre** : Le poète Harold Monro et la Librairie de Poésie. — Sir Robert Vansittart : *Collected Poems*, Lovat Dickson. — Une Exposition du Livre. — « A. E. » (George Russell) : *Selected Poems;* Macmillan.

LETTRES ANGLO-AMERICAINES

15 Novembre : Mort du poète Edwin Arlington Robinson. — Frederick Goddard Tuckerman: *Sonnets*, édités par Witter Bynner, Alfred A. Knopf. — Nathaniel Hawthorne: *Contes choisis, traduits* par Charles Cestre, Editions Montaigne, Paris. — Walt Whitman, ses *Meilleures pages*, traduites par Rosaire Dion-Lévesque, Les Elzévirs, Montréal. — *Whitmaniana*, réflexions d'un adepte de la morale ouverte, Les Ecrivains Indépendants, 24, avenue de la Porte-Clignancourt, Paris. — Mémento.

LETTRES ANTIQUES

15 Juin : Longus: *Pastorales*, texte établi et traduit par Georges Dalmeyda, Collection des Universités de France; E. Bergougnan, *Romans Grecs*, les *Ethiopiques* ou *Théagène et Chariclée*, suivis de *Daphnis et Chloé*, traduction de Jacques Amyot, revue, corrigée, complétée par P.-L. Courier. — Mémento.

LETTRES BRESILIENNES

15 Janvier : Ribeiro Couto: *Poesia*, Civilizaçao brasileira à Rio, et œuvres diverses. — Monteiro Lobato: *Contos Pesados*, Companhia editora nacional , Sao Paulo. — *Emilia no pais da Gramatica, Novas Reinaçoes de Narizinho, Viagem ao Ceu*, même éditeur. — Mémento. — **15 Août** : Gastâo Cruls: *Vertigem*, éditions Ariel, Rio de Janeiro. — Menotti del Picchia: *O Crime daquela Noite*, éditions Unitas, Sao Paulo. — Osorio Dutra: *Dentro da Noite Azul*, éditions Pongetti, Rio. — Aydano do Couto Ferraz: *Canticos do Mar*, A. Graphica, Bahia. — Carlos Drummond de Andrade: *Brejo das Almas*, Os Amigos do Livre, Belo Horizonte. — Tasso da Silveira: *Discurso ao Povo Infiel*, Livraria Catholica, Rio. — Mémento.

LETTRES CATALANES

15 Août : Jean Narach: *Flors d'hivern;* Lucie Bartre: *Argelacs;* Jean Amade: *l'Oliveda;* Jean Amade: *Mélanges de Folklore* (Imp. de l'Indépendant, Perpignan). — Joan Maragall: *Œuvres complètes*, volume XIX. *Elogi de la Paraula i altres escrits*, Barcelona, 1935. — Mémento.

LETTRES CHINOISES

15 Mars : William Martin: *Il faut comprendre la Chine*, Perrin. — *Sinica*, janvier-février 1935. — **15 Juillet**: Pierre Lyautey: *Chine ou Japon*, édit. Sequana. — *Sinica*, avril 1935.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Février : E. de Champourcin: *En Silencio*, Calpe. — Julio Romero: *Pedro Antonio Alarcon*, Vidas Españolas e Hispano-Americanas, coleccion Calpe. — A. Capdevila: *La Santa Feria del Padre Castanada*, Calpe. — Antonio Botin: *Logaritmo*, Calpe. — Andrès Gimenez Soler: *La Edad Media en la Corona de Aragon*, Biblioteca de Iniciacion Cultural, Ediciones Labor, Barcelona. — Manuel B. Cossio et Jose Pijoan: *Summa Artis*, tome I: *El Arte de los Pueblos Aborigenes*, Calpe. — Revues: *Religion y Cultura*, El Escorial; *La Revista de Occidente*, Calpe; *Arte*, « revista de

la sociedad de artista ibericos », Madrid; *Valencia Atraccion*, Valencia. — **1er Décembre** : Lope de Vega: *Prosa Varia*, prologue, édition et notes critiques et bibliographiques de Luis Guarner (Libreria Bergua, Madrid). — Id.: *Novelas*, tomes I et II (id.). — Les fêtes du Tricentenaire de Lope de Vega. *A. B. C.* et *Blanco y Negro*. — Benavente renonce-t-il au théâtre? — E. Blanco: *La Gesta del Evalu* (Ed. Monteso, Barcelona). — *Le Patronato del Turismo Español* ignore les Lettres. — M. Louis Bertrand à Madrid. — Mémento.

LETTRES HISPANO-AMERICAINES

1er Janvier : Octavio R. Amadeo: *Vidas argentinas*, La Faculdad, Buenos-Aires. — Miguel Luis Rocuant: *En la barca de Ulises*, C.I.A.P., Madrid. — Genaro Estrada: *Senderillos a ras* et *Paso a nivel*, « Becquer » et « Heroe », Madrid. — Federico Mould Tavara: *Viajar...*, Libreria Espanola, Barcelone. — Pescatore di Perle: *Antologia del disparate*, Gustavo Gili, Barcelone. — Benito Lynch: *De los campos portenos*, Anaconda, Buenos-Aires.

LETTRES HONGROISES

1er Avril : Le roman. — Zsigmond Moricz: *Transylvanie*, Ed. Athenaeum. — Lajos Kassak: *La vie d'un homme* (7e et 8e volume, *La Révolution et la Commune*), Ed. Pantheon. — Endre Kadar: *Par sa propre faute*, Ed. Athenaeum. — Ferenc Herczeg: *Adam et Eve*, Ed. Singer et Wolfner. — Zsolt Harsanyi: *Ecce homo*, Ed. Singer et Wolfner. — Comte Nicolas Banffy: *Tu as été compté*, Ed. Revai. — Antal Szerb: *La Légende Pentragon*, Ed. Franklin. — Œuvres posthumes de Ferenc Mora, Ed. Revai et Gardonyi, Ed. Dante. — Le théâtre. — Lajos Zilahy: *L'oiseau de feu*, *La douzième heure*, Ed. Athenaeum. — Ferenc Molnar: *L'Inconnue*, Ed. Athenaeum. — La poésie: Oszkar Bellert: *Dix années*, Ed. Nyugat. — Milan Füst: *Poèmes choisis*, Ed. Nyugat. — Sophie Török: *Tu es née pour la joie*. Ed. Nyugat. — Attila Jozsef: *Danse des ours*, Ed. Revai. — Tibor Marconnay: *Contre l'homme*, chez l'auteur. — La critique et les essais. — Aladar Schöpflin: *Ady*, Ed. Nyugat. — Georges Bölöni: *Ady*, à Paris chez l'auteur. — Laszlo Nemeth: *L'homme et son rôle*, chez l'auteur. — Gyula Illyes: *Russie* Ed. Nyugat. — Istvan Genthon: *La nouvelle peinture hongroise*, Ed. Magyar Szemle. — **15 Août**: La poésie. — Dezsö Kosztolanyi: *Poésies complètes*, 1907-1935, Edit. Revai. — Lajos Kassak: *Ma terre, ma fleur*, cent poèmes choisis, 1915-1935, Ed. Pantheon. — Gyula Illyes: *Poésies nouvelles*, Edit. de l'Imprimerie de Kecskemet. — Le roman et la nouvelle. — Zsigmond Moricz: *L'homme heureux*, Edit. Athenaeum. — Jenö Heltaï: *Le fils*, Edit. Athenaeum. — Sandor Maraï: *Confessions d'un bourgeois*, 2e partie. Edit. Pantheon. — Akos Molnar: *La Nourrice de l'Empereur*, Edit. Pantheon. — Sandor Brody: *Anthologie posthume*, publiée et préfacée par Lajos Hatvany, Edit. Athenaeum. — *Anthologie des conteurs hongrois modernes*, Edit. Athenaeum. — Ferenc Körmendi: *La Musique au bord du lac*, Edit. Athenaeum. — Geza Feja: *Vie et Rêve*, Edit. des Presses universitaires. — Jenö Mohacsi: *Feu Follet*, Edit. Nyugat. — Tibor Köves: *Le Barbare*, Edit. Cserepfalvi. — La Critique. — Mihali Babits: *Histoire de la littérature européenne*, 2e vol., Edit. Nyugat. —Janos Horvath: *Histoire de la littérature hongroise;* 1er vol., le moyen âge; 2e volume, l'humanisme, Edit. Magyar Szemle. — Aurel Karpati: *L'âme en fuite*, chez l'auteur. — Sandor Makkaï: *La vie interroge*, Edit. Revai. — Bela Just: *La littérature française catholique*, Edit. Magyar Kultura.

LETTRES ITALIENNES

1er Février: Piero Bargellini: *Giosué Carducci*, Morcelliana, Brescia. — Corrado Alvaro: *Il Mare*, Mondadori, Milan. — Massimo Bontempelli: *Primi Raconti*, Mondadori, Milan. — Francesco Chiesa: *Scoperte nel mio Mondo*, Mondadori, Milan. — Pietro Pancrazi: *Donne e Buoi de' Paesi tuoi*, Vallecchi, Florence. — Michele Saponaro: *La Città Felice*, Mondadori, Milan. — Arturo Foa: *Uomini in Piedi*, Lattes, Turin. — Arturo Foà: *I Sette Giorni di Uno*, Lattes Turin. — Guglielmo Lo Curzio: *Religiosità di Villon*, Tradizione, Palerme. — **15 Mars** : Ardengo Soffici:

Periplo dell'Arte, Vallecchi, Florence. — Giovanni Papini: *La Pietra Infernale*, Morcelliana, Brescia. — Aldo Palazzeschi: *Sorelle Materassi*, Vallecchi, Florence. — Aberto Abertini: *Due Anni*, Editiones Officinæ Bodoni. — Oneli: *Puccio Lunare*, Anonima Romana, Rome. — Ettore Romagnoli: *Genii in Incognito*, Mondadori, Milan. — Eberto Buttini: *Poesia*, La Prora, Milan. — Mémento. — **15 Mai** : Benedetto Croce: *La critica e la storia delle Arti Figurative. Questioni di Metodo*, Giuseppe Laterza, Bari. — Adriano Tilgher: *Studi di Poetica*, Libreria di Scienze e di Lettere, Rome. — Adriano Tilgher: *Cristo e Noi*, Guanda, Modène. — Maria Luisa Belleli: *Modernità di Montaigne*, Formiggini, Rome. — Bruno Brunelli: *Capricci e Scandali alla Corte di Modena*, Mondadori, Milan. — Francesco Chiesa: *Voci nella Notte*, Mondadori, Milan. — Mémento. — **15 Juillet** : Giovanni Papini: *Grandezze di Carducci*, Vallecchi, Florence. — Federico Vittore Nardelli: *L'Uomo Segreto, Vita e Croci di Pirandello*, Mondadori, Milan. — Pietro Mignosi: *Il Segreto di Pirandello*, La Tradizione, Palerme. — Pietro Mignosi: *Schopenhauer*, Morcelliana, Brescia. — Giuseppe Petralia: *Mignosi ovvero della Trascendenza*, Reber, Palerme. — Marino Moretti: *L'Andreana, Romanzo dei Figli*, Mondadori, Milan. — Domenico Giuliotti: *Il Merlo sulla Forca*, Vallecchi, Florence. — Enrico Piceni: *Il mio Amico Charlot*, Mondadori, Milan. — Giuseppe Agnelli: *La Battaglia al Ponte di Lodi; la Settimana lodigiana di Napoleone Bonaparte*, 8-15 *maggio* 1796, Biancardi, Lodi. — Michel-Ange: *Poésies*, traduites intégralement pour la première fois par Marie Dormoy, Edit. Spirale. Dépôt: Maison du Livre, Paris. — **1er Octobre** : Angelo Cocles: *Cento e Cento e Cento e Cento Pagine del Libro Segreto di Gabriele d'Annunzio, tentato di morire*, Mondadori, Milan. — Fabio Tombari: *Il Libro degli Animali*, Mondadori, Milan. — Paolo Buzzi : *Nostra Signora degli Abissi*, La Prora, Milan. — Nino Salvaneschi: *Madonna Pazienza*, Corbaccio, Milan. — Maria Luisa Fiumi: *Sua Maestà la Vita*, Ceschina, Milan. — Luigi Tonelli: *Tasso*, Paravia, Turin. — Mémento. — **15 Novembre** : Alfredo Panzini: *Rose d'Ogni Mese*, Mondadori, Milan. — Alfredo Panzini: *Viaggio con la Giovane Ebrea*, Mondadori, Milan. — Alfredo Panzini: *Legione Decima*, Mondadori, Milan. — Angelo Gatti: *Racconti di Questi Tempi*, Mondadori, Milan. — Angelo Gatti: *Le Massime e i Caratteri*, Mondadori, Milan. — F. T. Marinetti: *L'Aeropoema del Golfo della Spezia*, Mondadori, Milan. — Raffaello Franchi: *L'Equilibrista*, Vallecchi, Firenze. — Giuseppe Villaroel: *La Donna e il Vortice*, Ceschina, Milan. — Onello Onelli: *Verlaine Poeta Intelligente*, Paravia, Torino. — Gina Lombroso: *Lo Sboccio di una Vita, Note su Leo Ferrero Lombroso dalla Nascita ai venti anni*, hors commerce. — *Crestomazia della Lirica di Gabriele d'Annunzio*, di Enzo Palmieri, Zanichelli, Bologna. — Joseph G. Fucilla et Joseph M. Carrière: *D'Annunzio abroad, A Bibliographical Essay*, Columbia University, New-York. — Mémento.

LETTRES JAPONAISES

15 Juin : La Société des Relations Culturelles; son programme; l'adhésion des pouvoirs publics. — Mourasaki Shihibou: *Genji Monogatari;* traduction anglaise du docteur K. Suematsu; San Kaku Sha, Tokio. — *Le Roman de Genji*, traduit par Kikou Yamata; Plon, Paris. — Kikou Yamata: *Vies de Geishas*; Gallimard, Paris. — Mémento.

LETTRES NEERLANDAISES

1er Juin : Willem Kloos: *Verzen* (Wereldbibliotheek), Amsterdam). — E. du Perron: *De smalle Mens* (Querido, Amsterdam). — J. W.J. Werumeus Buning: *Maria Lecina* (Querido, Amsterdam).

LETTRES NEO-GRECQUES

1er Janvier : Takis Dimopoulos: *O Dithyrambos tou Rodou tou Sikélianou*, Ed. Kyklos, Athènes. — Costis Palamas: *La Flûte du Roi*, trad. Eug. Clément, Stock, Paris. — *Ta Parakaira tou Costi Palama* (articles critiques): La « Hestia », Athènes. — Ap. Mammélis: *Pnoï kai Techni;* Typ. Gérard frères, Athènes. — Markos Tsiromokos: *Tragoudia tou Ponou*, Mousika Chronika, Athènes. — Mémento. — **1er Juin** :

Edouard Driault: *La Grèce d'aujourd'hui et la Grèce Eternelle;* E. Figuière, Paris. — Octave Merlier: *Skiathos, île grecque;* Les Belles-Lettres, Paris. — O. Merlier: *A. Papadiamandi: Grammata;* Sidéris, Athènes. — Glafkos Alithersis: *To Provlima tou Kavafi;* Spyros N. Grivas, Athènes. — A. Chalas: *I Allilographia mou mé ton Poïtis mas Kosti Palama;* Kollaros, Athènes. — Ap. Mélachrinos: *Filtra Epodôn;* Kyklos, Athènes. — Mémento. — **15 Septembre** : Costis Palamas: *I Nyktes tou Phimiou* (1931-1932), Kollaros, Athènes. — Nicos Pappadimitriou: *Prooimia kai Chorika*, Poèmes; Papayoryou, Athènes. — K. Th. Dimara: *Ilepta Kephalaia yia tin Poïsin*, Kastalia, Athènes. — Triandaphyllidi: *Dimotikismos*, Athènes. — Triandaphyllidi: *Apo ti Glossiki mas Historia* (Vernardakis, Kontos, Hatzidakis); Athènes. — Petros Vlastos: *I helliniki kai merikes alles parallîles Diglossies;* Hestia, Athènes. — Mémento.

LETTRES ORIENTALES

15 Octobre : *Prosateurs turcs contemporains*, extraits choisis, présentés et traduits par Edmond Saussey (E. de Boccard).

LETTRES POLONAISES

1er Octobre : Persistance du roman historique. — Waclaw Berent: *Nurt* (Le Courant). Récits biographiques, I et II vol., Varsovie, 1934-35, Gebethner et Wolff. — Jaroslaw Iwaszkiewicz: *Czerwone tarcze* (Les Boucliers rouges), Varsovie, 1934, Geb. et Wolff. — Mémento.

LETTRES PORTUGAISES

15 Février: Aquilino Ribeiro: *E a Guerra...*, Lib. Bertrand, Lisbonne. — Raul Brandâo: *Vale de Josafat;* Seara Nova, Lisbonne. — Aquilino Ribeiro: *A Batalha sem fim;* Lib. Bertrand, Lisbonne. — Aquilino Ribeiro: *Maria Benigna; As tres Mulheres de Sansâo;* Lib. Bertrand, Lisbonne. — Ruy Sant' Elmo: *Alma Rude;* Sà da Costa, Lisbonne. — José Regio; *Jogo da Cabra cega;* Atlantida, Coimbra. — Osorio de Oliveira: *Diario Romantico;* Ed. Atica, Lisbonne. — M. Portugal-Dias: *Terra silenciosa;* Société Ind. de Typ., Lisbonne. — Eugenio de Castro: *Oaristys, Canstance, Eglogues*, trad. R. Bernard; Ed. Coueslant, Cahors. — Ad. Casais Monteiro: *Poemas do tempo incerto;* Ed « Presença », Coimbra. — Augusto Ferreira Gomes: *Quinto Imperio;* Ant. Maria Pereira, Lisbonne. — Mémento. — **1er Juillet** : Fran Paxeco: *Portugal nâo è iberico;* Rodrigues, Lisbonne. — Mendès Corréa: *No Centenario de Martins Sarmento; Lisbonne.* — Mendès Corrêa: *Introduçao à Antropobiologia;* Imp. da *Universidade*, Coimbra. — Osorio de Oliveira*: Psicologia de Portugal;* Ed. Descobrimento, Lisbonne. — Antonio Sergio: *Histori-tragico-maritima;* Sà da Costa, Lisbonne. — Ana de Castro Osorio: *Quatro Novelas;* Ed. Descobrimento, Lisbonne. — Antonio Botto: *O meu Amor pequenino; Anuario Comercial*, Lisbonne. — Cruz Malpique; *Introduçâo à Vida intelectual;* Imp. da Universidade, Coimbra. — Mémento. — **1er Novembre:** G. Le Gentil: *La littérature portugaise;* Armand Colin, Paris. — Moses Bensabat Amzalak: *Trois précurseurs portugais;* Lib. du Recueil Sirey, Paris. — Ad. Casais Monteiro: *Cartas ineditas de Antonio Nobre;* Ed. « Presença », Coimbra. — Ad. Casais Monteiro: *A poesia de Ribeiro Couto*, Ed. « Presença », Coimbra. — Mémento.

LETTRES ROMANES

1er Mai : Paul Froment: *Ecrits en prose*, Imp. Castellui, Toulouse. — — Philadelphe de Gerde: *Bernadeta*, Privat-Didier, Toulouse, Paris. — Abbé Joseph Salvat: *Paraulas crestianas*, Privat-Didier. — Baptiste Bonnet: *Le valet de ferme*, Ed. méridionales, Nîmes. — Joan Ladoux: *Canson carladeza*, Imp. du Midi, Béziers. — Gabriel Bernard: *Madeloun Pourtoulago*, Macabet frères, Vaison (Vaucluse). — Louis de Nussac: *La fondation du haras royal de Pompadour*, Imp. Lachaise, Brive. — J. de Font-Vierano: *Tres pacho diaboulico en Ceveno*, Ed. dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Henri Gilbert: *Contes de l'Aze* (II), Lib. de « L'Avenir », Clermont-Ferrand. — *Armana marsihés*, Imp. Charbonnel, Marseille. — *Armana prouvençau*, Lib. du Roi René, Aix-en-Provence. — *Lou Bartavèu*, Macabet frères, Vaison. — Pierre Azéma: *Outavian Brin-*

guier, Ed. de la Cauquilha, Montpellier. — Revues: *Calendau, Oc, Marsyas.* — Edouard Mazin, Bernard Sarrieu, Mme Luquin. — Arsène Vermenouze. — Les prix Fabien-Artigue. — Mémento. — **15 Septembre** : M. Camelat: *L'Espigue aus dits*, Imp. de Marrimpouey, Pau. — Emile Ripert: *Notes et Commentaires pour le poème de Mirélo*, « Les Belles Lettres », Paris. — B. Combes de Patris: *Anthologie des Ecrivains du Rouergue*, Carrère, Rodez. — J. Labaigt-Langlade: *Obres causides*, Imp. Nabère, Orthez. — François-Paul Raynal: *Deux cents noms de végétaux en quelques dialectes d'Oc*, Carrère. — Farfantello: *Juli Boissière*, Ed. dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Alfons Th. Schmitt: *La terminologie pastorale dans les Pyrénées centrales*, Lib. E. Droz, Paris. — F. Dezeuze: *Sant Guilhem*, F. Dezeuze, Montpellier. — Victor Poucel: *Mistral*, Ed. du « Feu », Aix-en-Provence. — Comte de Mongins-Roquefort: *Deux heures chez Mistral*, Imp. F. Chauvet, Aix-en-Provence. — *Recueil de l'Académie des Jeux Floraux* 1935, Imp. Douladoure, Toulouse. — Revues et journaux: *Calendau, Marsyas, Journal de l'Aveyron, Langue d'Oc et patois, Lo Cobreto.* — De quelques manifestations.

LETTRES RUSSES

1er Mars : Motchoulsky (K.): *Doukhovny pout Gogolia* (La voie spirituelle de Gogol), Y.M.C.A. Press, Paris, 1934. — Kobilinski-Ellis: *Das goldene Zeitalter der russischen Poesie. W. A. Joukowski. Seine Personlichkeit, seine Leben und sein Werk.* Verlag F. Schöning, Paderborn, 1933. — Boutchik (V.): *Biographie des œuvres littéraires russes traduites en français*, Librairie Orobitg, Paris, 1934. — **15 Avril** : A propos du prochain anniversaire de la mort de Léon Tolstoï. — Mémento. — **1er Août**: « Litératournoïé Nasledstvo » (*Héritage littéraire*), vol. 16-17, Moscou, 1935. — Michel Gorlin: *N.-V. Gogol und E. Th. A. Hoffmann*, Leipzig, 1933. — Du même: *Hoffmann en Russie* (« Revue de littérature comparée », janvier-mars 1935). — *Seminarium Kondakovianum*, tome VII, Prague 1935. — **15 Octobre** : L. N. Tolstoï: *Polnoié sobranié sotchinény* (Œuvres complètes), seria *A. Dnevniki* (notes journalières), tome 46, Gosizdat, Moskva 1934. — Vinceslas Lednicki: *Quelques aspects du naturalisme et du christianisme chez Tolstoï* (Les variations tolstoïennes à l'égard de la Pologne), Cracovie, 1935. — Maxime Gorki: *Trois Russes. L. N. Tolstoï, A. Tchekov, Leonid Andreev;* traduit du russe par Dumesnil de Gramont, Paris, 1935. — Nina Gourfinkel: *Tolstoï contre la médecine* et *La médecine contre Tolstoï* (« Hippocrate », avril-mai 1935). — Mémento.

LETTRES TCHECOSLOVAQUES

1er Juillet : Un historien de la littérature tchèque.

LETTRES YOUGOSLAVES

15 Avril : Raguse. — Le Piémont Yougoslave. — Comte Louis de Voïnovitch: *Histoire de Dalmatie;* Hachette, Paris. — Les Ecrivains de l'heure présente. — Milan Voukassovitch: *Srj ili igra kosturova;* Jeremija Djelebdjitch, Belgrade. — Jakovlijévitch: *Devetsto Tchétrnaesta*, roman; Getse Kon, Belgrade. — Svétislav Stéfanovitch: *Hennil and other poems;* Cviyanovitch, Belgrade. — Mémento.

LINGUISTIQUE

1er Juin : J. Damourette et E. Pichon: *Des mots à la pensée, Essai de Grammaire de la Langue française*, tomes I, II, III, IV, d'Artrey.

LITTERATURE

1er Janvier : René-Louis Doyon: *Barbey d'Aurevilly amoureux et dupe*, Corréard. — Léon Riotor: *Barbey d'Aurevilly, Connétable des Lettres*, Albert Messein. — André Fontaine: *Le Génie de Rimbaud*, Delagrave. — Jules Mouquet: *Rimbaud raconté par Verlaine*, Mercure de France. — Colonel Godchot: *La Voyance de Rimbaud*, Editions de la « Guiterne ». — **15 Janvier** : Jean Larnac: *Louise Labé, la belle cordière de Lyon 1522?-1566*, Firmin-Didot. — François Crucy: *Brantôme;* avec 60 pl. hors-texte, Editions Rieder. — Henriette Celarié: *Les Fio-*

retti de saint François de Sales*, Desclée de Brouwer. — Montaigne: *Essais*, texte établi et annoté par Albert Thibaudet, Bibliothèque de la Pléiade. — Mémento. — **1er Février** : Paul Léautaud: *Amour (portrait de l'auteur par Edouard Vuillard)*, Editions Spirale. — Jean Guéhenno: *Journal d'un Homme de 40 ans*, Pour mon Plaisir, Bernard Grasset. — Henry Bordeaux: *Episodes de la Vie littéraire*, Librairie Plon. — Emeric Fisier: *L'Esthétique de Marcel Proust*, Alexis Rieder. — Hélène Frejlich: *Flaubert d'après sa correspondance*, Société Française d'Editions littéraires et techniques. — **15 Février** : *Œuvres complètes d'Alfred de Vigny. Correspondance.* Première série (1816-1835). Notes et éclaircissements de M. Fernand Baldensperger, Louis Conard. — Honoré de Balzac: *Correspondance inédite avec Madame Zulma Carraud* (1829-1850). Avant-propos, commentaires, notes et appendices de Marcel Bouteron, Armand Colin. — **1er Mars** : Fernand Lot: *Alfred Jarry, son œuvre*, Nouvelle Revue Critique. — Henri Massis: *Débats*, Plon. — Léon Daudet: *L'Hérédo, Essai sur le drame intérieur*, Grasset. — Marcel Proust: *Lettres*, La Palatine, Plon. — Robert Goffin: *Sur les traces d'Arthur Rimbaud*, Editions du Sagittaire. — **15 Mars** : Pierre Jourda: *Stendhal. L'Homme et l'Œuvre*, Desclée de Brouwer. — Stendhal: *Correspondance.* Etablissement du texte et préface par Henri Martineau, Le Divan, 10 volumes. — J. Lucas-Dubreton: *Figures du passé. Béranger. La chanson, la politique, la société*, Libr. Hachette. — F. W. Reed: *A Bibliography of Alexandre Dumas père*, Londres, J. A. Neuhuys. — **1er Avril** : Hubert Fabureau: *Max Jacob, son œuvre*, Nouvelle Revue Critique. — Noël Bureau: *Jim au miroir*, Editions de la Girafe. — Henri Mazel: *Théâtre 1890-97*, tome III, Mercure de France. — Georges Jamati: *Le Complot*, Mercure universel. — François Duhourcau, Gaston Mauberger, Hector Talvard: *Images de Pierre Loti*, Editions d'Art « Ramuntcho », La Rochelle. — Georges Gaudy: *Le Destin de la France d'après des prophéties ignorées*, Les Œuvres françaises. — **15 Avril** : Florence L. Wickelgren: *La Mothe Le Vayer, sa vie et son œuvre*, Libr. E. Droz. — Adrien Huguet: *Les Dames de Belleval*, Abbeville, Impr. du Pilote de la Somme. — Adrien Huguet: *Une Amie de La Rochefoucauld, Suzanne d'Aumale, maréchale de Schomberg*, Amiens, Impr. Yvert. — Louis André: *Les sources de l'Histoire de France, XVIIe siècle* (1610-1715), Auguste Picard. — H. Emile-Paul: *Bulletin du Bibliophile et du Bibliothécaire. Table générale*, 1907-1933, L. Giraud-Badin. — **1er Mai** : Marcel Thiébaut: *Evasions littéraires*, Gallimard. — Denis Saurat : *Modernes*, Denoël et Steele. — Tristan Tzara : *Grains et issues*, Denoël et Steele. — Serge Evans: *Leur Jeunesse: Michelet, Renan, Taine*, Revue Moderne des Arts et de la Vie. — **15 Mai** : Pierre Mélèse: *Le Théâtre et le Public à Paris sous Louis XIV, 1659-1715*, Libr. E. Droz. — Pierre Mélèse: *Répertoire analytique des Documents contemporains d'information et de critique concernant le Théâtre à Paris, sous Louis XIV, 1659-1715*, Libr. E. Droz. — La Bruyère: *Œuvres complètes.* Préface, variantes, notes, bibliographie par Julien Benda, Bibliothèque de la Pléiade. — **1er Juin** : Romain Rolland: *Quinze Ans de Combat (1919-1934)*; Editions Rieder. — Emmanuel Berl: *Discours aux Français;* Nouvelle Revue Française. — Emmanuel Berl: *Lignes de chance;* Nouvelle Revue Française. — André Lang: *Tiers de Siècle, Théâtre, Hommes de Lettres, Cinéma;* Plon. — René Taupin et Louis Zukofsky: *Le style Apollinaire;* Les Presses Modernes. — **15 Juin** : *Œuvres complètes de Boileau, t. I, Satires.* Texte établi et présenté par Charles-H. Boudhors, Société Les Belles-Lettres. — Mary Théodora Noss: *La Sensibilité de Boileau*, Libr. Universitaire J. Gambert. — **1er Juillet:** Jean Ajalbert: *Feux et Cendres d'Auvergne*, La Renaissance du Livre, — Jean Ajalbert: *L'Italie en silence et Rome sans amour*, Albin-Michel. — Henri Barbusse: *Staline*, Flammarion. — Ernest Seillière: *Jules Lemaître, historien de l'évolution naturiste*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Roger de Pampelone: *Paradoxes et lieux communs*, préface de Henry Charpentier, La Presse à bras. — **15 Juillet** : Georges Brunet: *Victor Hugo*, ouvrage illustré de 48 planches hors-texte en phototypie, Edit. Rieder. — Fernand Gregh: *L'œuvre de Victor Hugo*, Ernest Flammarion. — Paul Berret: *La Légende des Siècles*, étude et analyse, Mel-

lottée. — Marc Blanchard: *Marie Tudor*, essai sur les sources du drame avec des notes inédites de Victor Hugo, Boivin. — John Heywood Thomas: *L'Angleterre dans l'œuvre de Victor Hugo*, Libr. E. Droz. — Martin Saint-René: *Les Visages de l'Amour dans l'œuvre de Victor Hugo*, H. Le Soudier. — Gaston Picard: *Hommage à Victor Hugo*, discours prononcé à l'Académie Montaigne, le 22 mai 1935, Edit. de La Caravelle. — **1er Août** : Henry Dérieux: *La Poésie française contemporaine*, 1885-1935, Mercure de France. — Jan-Topass: *La Pensée en Révolte, Essai sur le surréalisme*, René Henriquez, Bruxelles. — Julien Teppe: *Apologie pour l'anormal ou Manifeste du Dolorisme*, préface du Dr Charles Fiessinger, Editions de la Caravelle. — **15 Août**: Eugénie Droz: *Le Recueil Trepperel*, tome I, *Les Sotties*, Libr. E. Droz. — Mémento. — **1er Septembre** : Jean Royère: *Le Point de Vue de Sirius*, Albert Messein. — René Dumesnil: *Les meilleurs textes de J.-K. Huysmans* avec une Introduction, Desclée de Brouwer. — Gustave Vanwelkenhuysen: *J.-K. Huysmans et la Belgique*, Mercure de France. — Helen Trudgian: *L'Esthétique de J.-K. Huysmans*, Louis Conard. — P.-V. Stock: *Memorandum d'un Editeur, Préface de Jean Ajalbert*, Stock. — **15 Septembre** : Albéric Cahuet: *Un Werther féminin, Lucile de Chateaubriand*, Fasquelle. — **15 Octobre**: André Cazes: *Grimm et les Encyclopédistes*, Les Presses universitaires de France. — André Cazes: *Correspondance inédite* (1791-1801), *du baron Grimm au Comte de Findlater*, Les Presses universitaires de France. — Paul Chaponnière: *La vie joyeuse de Piron*, Mercure de France. — Comte Pierre de Zurich: *Une femme heureuse: Madame de la Briche* (1755-1844). *Sa famille, son salon, le château du Marais*, E. de Boccard. — *Les Voyages en Suisse de Madame de La Briche*, publiés avec une préface, une introduction et des notes... par le comte Pierre de Zurich, Victor Attinger. — **1er Novembre** : Maurice Martin du Gard: *Un Français en Europe*, Flammarion. — Antonio Aniante: *La Poésie, l'Action et la Guerre, défaite de l'Esprit du Sud*, traduit par Paul-Henri Michel, Mercure de France. — Pierre Mauriac: *Libres Echanges*, Bernard Grasset. — **15 Novembre** : Mme de Maintenon: *Lettres* publiées par Marcel Langlois sous les auspices de l'Institut de France, II, 1655 à septembre 1683, Letouzey et Ané. — Fénelon: *Pages nouvelles pour servir à l'étude des origines du quiétisme avant 1694*, publiées par Marcel Langlois, Desclée de Brouwer. — Ferdinand Cohin: *Les comédies attribuées à La Fontaine*, Garnier frères. — La Rochefoucauld: *Œuvres complètes*. Préface, variantes, notes, bibliographie par L. Martin-Chauffier, Bibliothèque de la Pléiade, libr. Gallimard. — Mémento. — **15 Décembre** : André Monglond : *La France révolutionnaire et impériale. Annales de Bibliographie méthodique et Description des livres illustrés*, tome IV, Années 1797-1799. Grenoble, Editions B. Arthaud. — John Charpentier : *Napoléon et les hommes de lettres de son temps*, Mercure de France. — *Lettres inédites de Napoléon Ier à Marie-Louise, écrites de* 1810 *à* 1814, avec introduction et notes, par Louis Madelin, Edit. des Bibliothèques nationales de France.

LITTERATURE ET QUESTIONS COLONIALES

15 Avril : XXX: *Réalités Coloniales*, Mercure de France. — Raymond Savignac: *Dans le sillage des Caravelles*, éditions des « Annales Coloniales ». — Henry Bordeaux: *Le Miracle du Maroc, la Terre Africaine*, Plon. — Léandre Vaillat: *Le Périple Marocain*, Flammarion. — Jules Borély: *Tinmel*, « Les Marges », au Grand Meaulnes. — Marcel Griaule: *Les Flambeurs d'Hommes*, Calmann-Lévy. — Madeleine Poulaine: *Visions Malgaches*, Amadieu. — Colonel Jean Charbonneau: *Balimatoua et Compagnie*, Charles Lavauzelle. — J.-F. Reste: *Le Dahomey*, Comité de l'Afrique Française. — Victor Basquel: *Castes*, Jean Crès. — Jean Dorsenne: *Sous le Soleil des Bonzes*, Emile-Paul. — Paul Bernard: *Le Problème Economique Indochinois*, Nouvelles Editions Latines. — J.-B. Alberti: *L'Indochine d'Autrefois et d'Aujourd'hui*, Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales. — Georges Bonneau: *Aux Trois Bonheurs ou le Japon de la Tradition*, Plon. — Marcel Olivier: *Circuit Américain*, Bernard Grasset. — **1er Novembre**: Henry de Monfreid: *Les derniers jours de l'Arabie heureuse*, Gallimard. — Commandant Lanoë:

Corsaires, Gallimard. — Paul Labrousse: *Deux vieilles terres françaises. Guadeloupe et Martinique*, G. Leroux. — André Thomarel: *Parfums et Saveurs des Antilles*, Fort-de-France (Martinique), Imprimerie du Gouvernement. — Claude Farrère: *Le quadrille des mers de Chine*, Flammarion. — Claude Argylle: *Escale aux Mascareignes*, Editions Crès.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

15 Janvier : W. Swietoslawski: *Thermochimie*, préface de Georges Urbain, Alcan. — Joseph Martinet: *Précis de Chimie*, Doin. — **1er Février** : *La Collection des Actualités scientifiques et industrielles;* Hermann. — T. Cahn: *Analyse des phénomènes chimiques chez les êtres vivants.* — Z.-M. Bach: *Essai de classification des substances sympathicomimétiques.* — Edgar Lederer: *les Caroténoïdes des plantes.* — J.-A. de Loureido: *Problèmes de l'hygiène alimentaire.* — A.-M. Mounier: *L'Excitation électrique des tissus;* essai d'interprétation physique; préface de L. Lapicque. — Ch. Pérez: *Les Pagures ou Bernards l'Hermite;* un exemple d'adaptation. — Marcel Prenant: *Annélides.* — Ph. L'Héritier: *Génétique et Evolution;* analyse de quelques études mathématiques sur la sélection naturelle. — Alfred-J. Lotka: *Théorie analytique des Associations biologiques;* Principes. — **15 Février** : Auguste Chaplet: *La technologie moderne* (*méthodes et procédés*), Delagrave. — M. P. Otto: *L'eau*, Hachette. — Edmond Locard: *La police et les méthodes scientifiques*, Bibliothèque générale illustrée, Rieder. — **1er Mars** : Etienne Rabaud: *Zoologie biologique*, fascicule III: les Phénomènes de Reproduction, Gauthier-Villars. — Léon Binet: *Nouvelles scènes de la vie animale*, Gallimard. — **15 Mars** : Jean Perrin: *Grains de matière et de lumière*, Hermann. — Hans Reichenbach: *Atome et cosmos*, traduction Maurice Lecat, Flammarion. — Mémento. — **1er Avril** : *Traité de Climatologie biologique et médicale*, publié sous la direction du professeur Piéry, 3 volumes, Masson. — Auguste Lumière: *Effets physiolgiques des rayons solaires*, Sézanne, à Lyon. — **15 Avril** : *Science et Loi*, exposés et discussions de la cinquième semaine internationale de synthèse; Alcan. — James Jeans: *Les nouvelles bases philosophiques de la science*, traduction André Lalande; Hermann. — Mémento. — **1er Mai** : J. Magrou: *L'œuvre scientifique de Maurice Nicolle*, Masson (Monographie de l'Institut Pasteur). — Pierre Lamy: *L'introduction à l'étude de la Médecine expérimentale*, G. Alcan. — **15 Mai** : J. Pelseneer: *Esquisse du progrès de la pensée mathématique*, Hermann. — Charles Fabry: *Physique et astrophysique*, Flammarion. — **1er Juin** : A. Guilliermond: *Les Constituants morphologiques du cytoplasme; le Chondriome et le Système vacuolaire ou Vacuome;* Exposés de Biologie, Hermann. — René Souèges: *L'Embryologie végétale*; des origines à Hanstein (1870), et de Hanstein à nos jours; la *Cellule embryonnaire;* exposés d'Embryologie végétale, Hermann. — Pierre Chouard: *La Multiplication végétative* et le bourgeonnement chez les plantes vasculaires; exposés de Biologie végétale, Hermann. — Jules Carles: *Chimisme et Classification chez les Iris*, thèse de la Faculté des Sciences de Paris; Librairie générale de l'Enseignement. — **15 Juin** : Hans Hahn: *Logique, mathématiques et connaissance de la réalité*, traduction d'Ernest Vouillemin, introduction de Marcel Boll, Hermann. — Science et culture. — **1er Juillet** : L.-O. Howard: *La menace des insectes;* préface de E.-L. Bouvier, traduit par L. Berland; Bibliothèque de Philosophie scientifique. — **15 Juillet** : Louis Houllevigue: *Problèmes actuels de l'astrophysique* (*les appareils et les méthodes, le système solaire, la nature et la vie des étoiles, l'atmosphère d'univers*), Armand Colin. — **1er Août** : R. Legendre: *Les Céréales;* Collection Armand Colin. — Albert Dalcq: *L'organisation de l'œuf chez les Chordés;* étude d'Embryologie causale; Collection des Actualités biologiques, Gauthier-Villars. — **15 Août** : Paul Labérenne: *Les mathématiques et la technique;* Henri Mineur: *La mécanique et l'astronomie* (deux chapitres de l'ouvrage collectif: *A la lumière du marxisme*, Editions sociales internationales). — Marcel Boll: *La logique et sa caricature*, Rieder. — **1er Septembre** : Jean Rostand: *La Vie des Libellules*, Stock. — Pasteur et la génération spontanée. — **15 Septembre** : *Structure et proprié-*

tés des noyaux atomiques, rapports et discussions du septième congrès de physique de l'Institut Solvay, Gauthier-Villars. — Manuel Valadares: *Transmutation des éléments par des particules accélérées artificiellement*, Actualités scientifiques et industrielles, Hermann. — **1er Octobre :** Pierre-P. Grassé: *Parasites et Parasitisme*, Collection Armand Colin. — La culture des organes. — **15 Octobre :** Marie Curie: *Radio-activité*, Hermann. — G. Guében: *Structure nucléaire*, Hermann. — **1er Novembre :** Charles Nicolle: *Maurice Nicolle;* Tunis, 1935. — Edouard Pozerski: *Un après-midi de travail avec Maurice Nicolle;* Tunis, 1935. — Léon Binet: *Autres scènes de la vie animale*, N. R. F., Gallimard. — **15 Novembre :** Marcel Boll: *La chimie au laboratoire et à l'usine, dans la nature et dans la vie*, Larousse. — *L'oxygène, ses réactions chimiques et biologiques*, rapports et discussions du Ve Congrès de chimie de l'Institut Solvay, Gauthier-Villars. — **1er Décembre :** J.-A. de Loureido: *l'Ivresse* (Physiologie de l'aliment excitant); Actualités scientifiques et industrielles, Hermann. — Ch. Cahn: *la Biochimie du jeûne;* Exposés de physiologie, même collection, Hermann. — **15 Décembre :** Pierre Ducassé : *La pensée mathématique d'Auguste Comte;* Henri Volkringer : *La nature de la lumière;* Louis de Broglie : *Coup d'œil sur l'histoire de l'optique;* Jean Mariani : *La signification philosophique de la théorie des quanta;* Jean Amiel : *Quelques nouvelles théories de la valence chimique* (Articles parus dans « Thalès », recueil annuel des travaux de l'Institut de l'histoire des sciences et des techniques de l'Université de Paris, Alcan).

MUSEES ET COLLECTIONS

15 Janvier : Au Musée de l'Orangerie: exposition des peintres de la réalité en France au XVIIe siècle. — Au Musée Carnavalet: exposition Restif de la Bretonne et exposition de dessins de Carmontelle. — Au Musée Galliéra: exposition générale d'art appliqué et rétrospective Rupert Carabin. — Au Musée d'ethnographie: expositions diverses. — Au Musée du Jeu de Paume: exposition d'œuvres du sculpteur argentin José Fioravanti. — Vente par le gouvernement des Soviets du *Mezzetin* de Watteau au Musée métropolitain de New-York. — Mémento. — **1er Mars :** Nouveaux musées parisiens: l'atelier de Delacroix; le Musée Marmottan; le Musée de l'Assistance publique. — Création d'un musée historique au château de Vincennes. — Inauguration du nouveau Musée permanent des Colonies. — Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. — Mémento. — **1er Avril :** A la Bibliothèque Nationale: exposition de lettres de Napoléon 1er à Marie-Louise; exposition Calvin. — Au Musée des Gobelins: exposition de tapisseries de l'ancien Pérou. — Au Petit Palais: exposition des chefs-d'œuvre du Musée de Grenoble et exposition Henri Martin et Henry Bouchard. — Mémento. — **15 Juin :** A la Bibliothèque Nationale: exposition Goya et exposition de la Société des peintres-graveurs français avec rétrospective Gabriel de Saint-Aubin. — Au Petit Palais: exposition des peintres-graveurs indépendants et rétrospective Claude Lorrain. — Au Musée des Arts décoratifs: exposition de « deux siècles de gloire militaire française ». — Au Musée de l'Orangerie: exposition « à la gloire de la marine à voiles ». — A la Fédération française des artistes: souvenirs du Prince impérial. — A la Chambre des députés: l'œuvre décorative de Delacroix. — Au Musée des Gobelins: expositions de tapisseries et tissus arabes. — A la Maison de Victor Hugo et à la Bibliothèque Nationale: expositions commémoratives de Victor Hugo. — Exposition commémorative du centenaire de *La Nuit de Mai*. — Les expositions d'art italien au Petit-Palais, au Musée du Jeu de Paume et à l'Ecole des Beaux-Arts. — **1er Juillet :** Exposition de l'art italien au Petit-Palais. — **1er Septembre :** Expositions commémoratives du 3e centenaire du Muséum d'histoire naturelle; — du cinquantenaire du Musée Guimet; — du 3e centenaire de l'Académie française à la Bibliothèque Nationale. — Exposition du « Dessin français dans les collections du XVIIIe siècle » à la *Gazette des Beaux-Arts*. — Exposition de la reliure et du livre illustré modernes au Musée Galliera. — « Exposition artistique de l'Afrique française » au Musée des Arts décoratifs. —

Au Musée d'ethnographie: expositions d'art populaire balte et des résultats de la mission franco-belge à l'île de Pâques. — Exposition de céramiques lithuaniennes au Musée céramique de Sèvres. — Exposition à Bagatelle des « Voyages et visites des souverains britanniques en France ». — Exposition de reliures anciennes au Musée Condé, à Chantilly. — Exposition au château de Maisons de « l'Art des jardins en France (XIXe-XXe siècles) ». — Exposition d'art religieux audois au Musée de Carcassonne. — La réouverture du Musée Cernuschi. — Exposition de dessins au Musée de l'Orangerie. — Le legs Edmond de Rothschild au Musée du Louvre. — **1er Novembre** : Le legs Edmond de Rothschild au Musée du Louvre. — La collection Eumorfopoulos au British Museum. — Nouveaux tableaux de Rambrandt et exposition Rembrandt au Rijksmuseum d'Amsterdam. — Exposition Mermeer au Musée de Rotterdam. — Mémento bibliographique.

MUSIQUE

1er Janvier : Opéra: reprise de *Salomé* de Richard Strauss. — Concert de la Société des Etudes Mozartiennes. — Premières auditions: œuvres de MM. Philippe Gaubert, Albert Roussel, Robert Casadesus, Jacques Pillois, Marcel Delannoy, Darius Milhaud, Henri Tomasi, Robert Bernard. — M. P. de Freitas-Branco. — **15 Janvier** : *Ajax*, épisode lyrique en six tableaux, d'après Sophocle; paroles de M. Julien Maigret; musique de M. Henri Tomasi. — Georges Migot: Œuvres nouvelles. — Les relations artistiques entre la France et l'Autriche: un concert Schubert. — M. Paul Dukas à l'Institut. — **1er Février** : Œuvres nouvelles. — Maurice Ravel, trois mélodies: *Don Quichotte à Dulcinée*. — Henri Martelli: *Concerto*. — Jean Françaix: *Concertino*. — Robert Casadesus: *Concerto à deux pianos*. — Concerts divers; le centenaire de Charles Lamoureux. — La deux-millième représentation de *Faust* à l'Opéra. — **15 Février** : Faust au concert. — Concerts Siohan: Œuvres nouvelles de MM. Arthur Honegger, Philippe Gaubert, Robert Siohan, Darius Milhaud, Jacques Ibert. — Un concert espagnol sous la direction de M. Arbos. — **1er Mars**: Opéra: *Ariane et Barbe-Bleue*, de MM. Maurice Maeterlinck et Paul Dukas. — Concerts Colonne: *Deuxième Symphonie*, de M. Maurice Emmanuel. — Une conférence de M. René Doire sur *La Presse et la Musique*. — **15 mars** : Opéra: *Salade*, ballet chanté de M. Albert Flament, musique de M. Darius Milhaud. — Opéra-Comique: *Gargantua*, scènes rabelaisiennes adaptées en trois actes par M. Armory, musique de M. A. Mariotte. — Atelier: *Le Médecin de son honneur*, de Calderon, musique de scène de M. Jacques Ibert. — Concerts: Orchestre National (M. D.-E. Inghelbrecht); Lamoureux (M. Mitropoulos, Mme Hélène Pignari-Salles). — **1er Avril**: Premières auditions : Concerts Pasdeloup, *Bas-reliefs Assyriens*, de M. Henri Martelli. — Concerts Colonne: *Ballade pour clarinette*, de M. Maurice Le Boucher. — Société des Concerts: *Chansons Bourguignonnes*, de M. Maurice Emmanuel. — Société Nationale: *Chansons Villageoises*, de M. Tristan Klingsor. — Concert spirituel à Saint-Séverin: *Chants Grégoriens*, Dom de Malherbe. — Concerts divers: M. Gil Marchex. — **15 Avril** : Opéra: Spectacles de ballets. — Triton: Œuvres nouvelles de MM. Albert Roussel, Tibor Harsanyi et Jean Rivier. — Concerts Lamoureux: *Trois Odelettes*, de M. L. Beydts. — Concerts Poulet: *Trois Poèmes* de M. Hector Fraggi: *Sardana, Chansons Catalanes* et *Rambles*, de M. Marius Casadesus; *Le Mystère de Jésus*, d'André Caplet. — **1er Mai** : Opéra: *Le Marchand de Venise*, opéra en trois actes et cinq tableaux d'après Shakespeare, livret de M. Miguel Zamacoïs, musique de M. Reynaldo Hahn. — Gaîté-Lyrique: *Malvina*, opérette en trois actes, livret de MM. Maurice Donnay et Henri Duvernois, musique de M. Reynaldo Hahn. — Société des Etudes Mozartiennes. — Un incident Paray-Vuillermoz. — **15 Mai** : Opéra: Reprise de *Don Juan*. — Premières auditions: *Miguel Mañara*, mystère en six tableaux de M. O.-V. de Milosz, musique de M. Henri Tomasi. — Concert du Triton: Œuvres de MM. Labunski, Conrad Beck, Prokofieff. — Concerts de Mme Claire Croiza et de M. Jean Doyen: *Chants et Poèmes de l'Enfance*. — **1er Juin** : M. Bruno Walter et l'Or-

chestre Philharmonique de Vienne. — Mort de M. Alfred Gruenberger. — Orchestre National: Concert de Musique suédoise. — S.M.I.: Festival Caplet. — Société Nationale: premières auditions, œuvres de MM. Daniel Lesur, Fr. de Bourguignon, Guy Ropartz et Robert Casadesus. — **15 Juin**: Mort de Paul Dukas. — Opéra: reprise de *Namouna*, ballet d'Edouard Lalo. — Opéra-Comique: première représentation de *La Pantoufle de Vair*, ballet de M. Marcel Delannoy. — Conservatoire: *Exercice des élèves*, représentation de *Joseph*, de Méhul. — Mme Lily Pons. — **1er Juillet** : Hommages à Gabriel Fauré. — Triton: Œuvres nouvelles de MM. Florent Schmitt, Jean Françaix, Malipiero, Alderighi, Larmanjat, Thiriet. — Opéra-Comique: *A quoi rêvent les jeunes filles*, livret de Franc-Nohain, d'après Alfred de Musset, musique de M. Hector Fraggi. — **15 Juillet** : Opéra-Comique: Premières représentations de *A quoi rêvent les jeunes filles*, livret de Franc-Nohain, d'après Alfred de Musset, musique de M. Hector Fraggi. — *L'Ecole des Maris*, opéra-comique en trois actes d'après Molière, livret de M. Jacques Laurent, musique de M. Emmanuel Bondeville. — Opéra: *Norma*, le *Requiem* de Verdi, par la troupe du Théâtre Communal de Florence. — *Hippolyte et Aricie*, à la salle Debussy. — **1er Août** : Opéra: premières représentations de: *Images*, ballet de M. Léo Staats, musique de M. Gabriel Pierné, et de *La Grisi*, ballet, scénario de Guy de Téramond, musique de M. Henri Tomasi, chorégraphie de M. A. Aveline. — Opéra-Comique: *Psyché*, de César Franck, *Méphisto-Waltz*, de Liszt, et *Lac des Cygnes*, de Tchaïkowski, au récital de danse de Mlle Olga Spessitzsewa. — Les Concerts Historiques de Mme Bécheau La Fonta. — **15 Août** : Opéra: Première représentation de *Pantéa*, drame symphonique de M. Francesco Malipiero. — Les fêtes de Fontvieille et l'*Arlésienne*. — La *Damnation de Faust*, à la Côte-Saint-André et l'inauguration du Musée Berlioz. — Les Grands Concerts de Lyon et M. Jean Witkowski. — **1er Septembre** : Représentations du Théâtre Communal de Florence à l'Opéra: *Norma*, de Bellini; le *Requiem* de Verdi. — A propos de *La Grisi*. — **15 Septembre** : Lucienne Bréval. — *Æneas*, ballet avec chœurs, livret de M. J. Weterings, musique de M. Albert Roussel. — Le Festival de Vichy. — **1er Octobre** : Le Festival de Vichy. — **15 Octobre** : Les résolutions du Congrès de Vichy. — La musique à Moulins. — A propos du centenaire de Saint-Saëns. — **1er Novembre** : Saison nouvelle: la question des premières auditions. — **15 Novembre** : Le centenaire de Saint-Saëns. — Opéra: reprise de *Samson et Dalila* et de *Javotte*. — Opéra-Comique: reprise de *Phryné*, de *la Princesse Jaune;* Mlle Solange Schwarz dans *Le Cygne*. — Concerts Colonne et Lamoureux: Œuvres nouvelles de MM. D.-V. Fumet et Maurice Emmanuel. — **1er Décembre** : Albert Doyen. — Concerts Pasdeloup, premières auditions: *Quatrième Symphonie* d'Albert Roussel; *Radio-Panoramique*, d'Arthur Honegger. — Société des Concerts du Conservatoire : Mme Hélène Pignari-Salles. — **15 Décembre** : Premières auditions : Florent Schmitt, *In Memoriam* (Concerts Colonne). — Festival Fauré à l'Orchestre National.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

1er Janvier : Une exposition de vieilles icones russes. — **1er Juin** : Où en est la peinture en 1935?

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

1er Février : La France dans le proche-Orient. Le mandat du nord de la Palestine. — **15 Juin** : Les plus anciens témoignages sur d'Assas. — **1er août** : En marge de cette « maudite affaire » — **15 Août** : La Captivité de Cervantes. — **15 Novembre** : L'Italie et l' « Atlantie ». —

NOTES ET DOCUMENTS LITTERAIRES

1er Janvier : Sur le Sonnet des Voyelles, de Rimbaud. — **15 Janvier**: Lamartine et ses éditeurs. — **1er Février** : Voltaire et quelques Russes de son temps. — **15 Février** : Un précurseur de Stendhal: B. Chaix, statisticien des Hautes-Alpes. — **1er Mars** : Le « Moniteur universel » et les Mémoires de Casanova. — **15 Mars** : Barbey d'Aurevilly, Gregory

Ganesco et Ronsard. — **1er Avril** : Les débuts de Jean Moréas. — **15 Avril** : Les cent ans d'*Angelo, tyran de Padoue*. — A propos de deux lettres inédites de Chateaubriand. — **1er Mai** : Une œuvre inachevée d'Alphonse Daudet: Les Souvenirs d'un Page du Second Empire. — **15 Mai** : Le français dans les œuvres de Shakespeare. — **15 Juillet** : Guillaume Apollinaire acclamé. — **1er Août** : Emile Hennequin, traducteur d'Edgar Poe. (Documents inédits.) — **15 Août** : Le premier spectacle moderne du Théâtre Antique d'Orange. — **1er Septembre** : « A la recherche du Temps perdu », première version. — **15 Septembre** : Gabriel d'Annunzio pillé. — **1er Octobre** : Le vingtième anniversaire de la mort de Remy de Gourmont. — Remy de Gourmont au lycée de Coutances. — **15 Octobre** : En marge d'un centenaire: Pigault-Lebrun, son libraire et son roi. — **15 Novembre** : Un jeune barde gaélique. — **1er Décembre** : Alfred Vallette romancier. — Alfred Vallette et le « Scapin ».

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

15 Février : Léon Constantin: *Berlioz*, Emile-Paul. — Hector Berlioz: *Souvenirs de voyages* (recueillis par J.-G. Prod'homme), Tallandier. — **15 Juillet** : Daniel Ollivier: *Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult*, Grasset. — **15 Septembre** : Edouard Ganche: *Voyages avec Frédéric Chopin*, Mercure de France. — **15 Novembre** : René Dumesnil: *Histoire de la Musique*, Plon. — Charles Oulmont: *Musique de l'Amour* (*Ernest Chausson et la « Bande à Franck »*), Desclée de Brouwer. — Mémento.

NOTES ET DOCUMENTS PHILOSOPHIQUES

15 Octobre : Bovarysme et Paranoïa.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

1er Novembre : Pourquoi l'Angleterre et la France doivent rester amies.

NOTES ET DOCUMENTS DE SOCIOLOGIE

1er Août : La détresse des jeunes diplômés.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Février : Lieutenant-colonel Ch. Bugnet: *Mangin*; Plon. — Mémento. — G. Clemenceau: *Pour la patrie*; Plon. — Philippe Amiguet: *La Vie du prince Sixte de Bourbon*; les Editions de France. — Maurice Chapuis: *Journal d'un médecin de bataillon*, Neuchâtel. — L. Mitsitch: *Etre ou ne pas être*; Paris, aux Arènes de Lutèce, 1933. — **15 Juin** : Général G. Rouquerol: *Le 3e Corps d'Armée de Charleroi à la Marne*, Berger-Levrault. — Général J. Rouquerol: *Le chemin des Dames, 1917*, Payot. — Lt-colonel Pugens: *Deux corps de cavalerie à la Bataille de la Marne (6-9 sept 1914)*, Berger-Levrault. — **1er Septembre** : Lloyd George: *Mémoires de guerre*, II; Fayard. — J. Wullus-Rudiger: *La Belgique et l'équilibre européen*, Berger-Levrault. — Général Brécard: *En Belgique auprès du roi Albert*; Calmann-Lévy. — Marthe Richer: *Ma Vie d'espionne au service de la France*; les Editions de France. — **15 Septembre** : Lieutenant-général de Selliers de Moranville: *Contribution à l'histoire de la guerre mondiale*, Goemere et Ch. Lavauzelle. — G. de Langle de Cary: *Souvenirs de commandement* (1914-16), Payot. — G. Mordacq: *La Vérité sur le commandement unique*, Ed. Albert. — **1er Octobre** : *Méjdounarodnya otnochénia v épokhou impérialisma* (« Les relations internationales au temps de l'impérialisme »). Documents tirés des archives des gouvernements tsariste et provisoire. Série III, années 1914-1917, volume 7, première partie. Moscou, 1935. — **15 Novembre** : Jean Pons: *Les Origines de la guerre mondiale*; Rabat, F. Moncho. — Henry-Jacques Hardouin: *Avec les « Bleus » du 1er grenadier de France*; Figuière. — Léon Riotor: *Journal de marche d'un bourgeois de Paris (1914-1919)*; Charles Lavauzelle. — Charles Delvert: *Carnets d'un fantassin*; Albin Michel. — Jean Bommart et Jean Puistienne: *Escadrille 155*; Berger-Levrault. — H. Roullier: *Les Hommes en cage*; Figuière. —

PEDAGOGIE

1er Novembre : Robert Vauquelin, docteur ès-lettres : *Les origines de la psychologie pédagogique : De Rousseau à Kant*, Paris, Félix Alcan, 1934 (200 pages in-8). — Fleming Voltelin van der Byl, de l'Université de Dublin (Trinity College) : *Le Chevalier Pawlet, éducateur oublié, sa vie et son œuvre, son rôle et son importance dans l'histoire de l'enseignement mutuel*, Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1934 (288 pages in-8). — Henriette W.-Degouy : *Trois éducatrices modernes : Mlles Léonie Allégret, Marguerite Caron, Amieux*, Paris, Les Presses Universitaires, 1934 (152 pages in-16). — Isidore Poiry, professeur honoraire, ex-dir. fond. de l'Ecole Normale de Lima, consul du Pérou à Bruxelles : *L'Elevage humain*, chez l'auteur, 11, rue César-Franck, 1935 (228 pages in-8). — Robert Vauquelin : *Les Aptitudes fonctionnelles et l'éducation*, Paris, Félix Alcan, 1934 (308 pages in-8). — André Rey, assistant à l'Université de Genève : *L'Intelligence pratique chez l'enfant. Observations et expériences*, Paris, Félix Alcan, 1935 (238 pages in-12).

PHILOSOPHIE

15 Janvier : André Cresson : *Le problème moral et les philosophes*, Colin, 1933. — Auguste Bill : *La morale et la loi dans la philosophie antique*, Alcan, 1928. — Eugène Dupréel : *Traité de morale*, Ed. de la R. de l'Univ. de Bruxelles, 1932. — René Le Senne : *Le Devoir*, Alcan, 1930. — **1er Mars** : Yves Simon : *Critique de la connaissance morale*. Desclée de Brouwer, 1934. — R.-P. Timothée Richard : *Etudes de théologie morale*. *Ibid.*, 1933. — Robert Lascaux : *Biologie et morale nationaliste*. Revue mondiale, 1933. — Marcel Lenglart : *Essai sur les conditions du progrès moral ; — Le poids de la vie*. F. Alcan et Presses Univ. de Fr., 1934. — P. Garrigou-Lagrange : *Le réalisme du principe de finalité*. Desclée de Brouwer, 1932. — Hans Morgenthau : *La réalité des normes*. Alcan, 1934. — **1er Juin** : Miklos Ajtay : *Le Chemin le plus court de la pensée juridique ; exposé de l'idéographie juridique* de M. Elemer Kovats, *avec une étude sur l'axiomatisation des sciences morales*. Presses Univ. de Fr., s. d. — P.-C. Solberg et Guy-Ch. Cros : *Le droit et la doctrine de la justice*, Alcan, 1930. — J.-A. Poty : *Esquisse d'une philosophie sociale envisagée du point de vue de la science moderne*. Ibid., 1931. — Edmond Privat : *Le choc des patriotismes ; les sentiments collectifs et la morale entre nations*. Ibid., 1931. — O. Lemarié : *La morale politique, précis d'une morale civique et internationale ; — La morale privée*, Ibid., 1929, et 1932. — L. Barbedette : *Ethique Nouvelle* (Piton) ; — *En marge de l'action* (Fraternité Universitaire), 1934, Limoges. — **1er Juillet** : Lucien Lévy- Bruhl : *La mythologie primitive*, Alcan, 1935. — Georges Dumézil : *Ouranos-Varuna, étude de mythologie comparée indo-européenne*, Adrien Maisonneuve, 1931. — **15 Août** : African Spir : *Propos sur la guerre*, publiés avec quelques commentaires par Hélène Claparède-Spir, Paris, Truchy-Leroy, J. Gamber. — *Le Témoignage des Elites*, voix de France, de Belgique, de Grande-Bretagne, d'Allemagne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie, de Pologne et des Etats-Unis, réunies et publiées par Hélène Claparède-Spir. Introduction de H. Lichtenberger, préf. de G. Murray, Paris, J. Gamber, 1932. — Henri Sérouya : *Le problème philosophique de la Guerre et de la Paix*, Paris, Marcel Rivière, 1932. — Ch. Andler : *Vie de Lucien Herr*, Rieder, 1932. — Lucien Herr : *Choix d'écrits*. Ibid., 1932. — **1er Octobre** : Julien Pacotte : *La pensée technique*, Alcan, 1931 ; — *La Connaissance*, ibid., 1934. — M. Hirschkopf : *La renaissance spirituelle de l'humanité*. Presses universitaires de France, 1934. — Eugène Dévaud : *La pédagogie scolaire en Russie soviétique*, Desclée de Brouwer, Paris, 1932. — Patrice Georgiadès : *De Freud à Platon*, Bibl. Charpentier, Fasquelle, 1934. — Emile Lubac : *Le cycle de l'inconscient*, Alcan, 1934. — **15 Décembre** : Aurel, *L'art de joie*, Ed. de l'Institut Pelman (80, bd. Haussmann, Paris). — G. Dwelshauvers, *L'exercice de la volonté*, Paris, Payot, 1935.

LES POEMES

1er Janvier : Charles Forot : *Charmes des Jours*, « Au Pigeonnier ». —

Pierre Pascal: *Ode Triomphale*, « éditions du Trident ». — Marcel Millet: *Ce grand Voilier...*, Impr. Guiglion, Cannes. — Jean de Chamerlat: *Musique de l'Ame*, Lemerre. — Jean-François Dupeyron: *Patience dans l'Azur*, « les Cahiers du Fleuve », Bordeaux. — André Simon: *Le Miroir sans Tain*, « la Revue Mondiale ». — Armand Got: *L'Arc en Fleur*, 2e *partie*, Bourrelier et Cie. — **15 Janvier** : Renée Vivien: *Œuvres complètes*, Alphonse Lemerre. — Geneviève Laffitte: *Poèmes*, Soc. Nouv. d'Edit., Madrid. — Jeanne Dortzal: *Le Credo sur la Montagne*, chez l'auteur. — Jeanne-Frédérique Renauld: *Le Fils de la Pauvreté*, Les Presses Universitaires de France. — Lucie Guigo-Coulmassis: *Mirages*, Revue des Poètes. — Marie Gounin: *Lettres sans adresse*, Librairie du Phare. — Mado Millot: *Essais*, Messein. — Edmond Vandercammen: *Sommeil des Emigrants*, Les Cahiers des Poètes. — **1er Février** : André Fontainas: *La Halte sous les Hêtres*, « Les Editions Nationales ». — Tristan Lamoureux: *Aube Nouvelle*, « le Divan ». — **15 Février**: René Fernandat: *Voyage au Purgatoire*, Arthaud. — Noël de la Houssaye: *Le Verger d'Arsinoë*, « éditions du Trident ». — Edmond Rocher: *L'Ombre Enchantée*, Messein. — Yves Chatelain: *Le Triptyque Fleuri*, « les Ecrivains Indépendants ». — Lionel Nastorg: *Une Histoire d'amour*, « la Revue des Poètes ». — Ernest Prévost: *L'Hosanna des Quatre Saisons*, Jouve. — Marcel Chabot: *Zola*, Messein. — **1er Mars** : Yanette Delétang-Tardif: *Briser n'est rien*, « Editions Sagesse ». — André Mora: *Orbe de Rigel*, « Editions Sagesse ». — Jean Rousselot: *Pour ne pas mourir*, « Editions Sagesse ». — Louis Foisil: *La Chouette sur mon Berceau*, « la Caravelle ». — Roger Guémon: *Océania*, « l'Action Intellectuelle ». — Jean Mardigny: *Féeries Sentimentales*, « éditions Nymphéa », Nancy. — Jean Finet: *Les Heures d'Ombre*, « éditions Le Contrepoint », Nice. — Jean-Michaël Süe: *Pour des Nuits plus Belles*, Messein. — Amédée Béjot: *Sonnets à Lucrèce*, Lemerre. — **15 Mars** : Jean Pourtal de Ladevèze: *Sur les Balcons du Ciel*, Le Divan. — Philippe Chabaneix: *Comme le Feu*, Editions du Trident. — **1er Avril** : Marcel Martinet: *Chants du Passager*, Corrêa. — **15 Avril** : Noël-Jeandet: *Contrée de l'Espoir*; s. n. d'éd. — Fernand Marc: *Ephèdres; Jean Lafon; Marc Chagall;* Galerie « Gravitations ». — Paul Leclère: *Peintres, vos toiles!* Corrêa. — **1er Mai** : Gabriel Audisio: *Bucelle*, Edition de Mirages, Tunis. — Henri Arbousset: *Palmes*, Bételgeuse, Nice. — André Piot: *Le Cycle de l'Amitié*, Emile Hazan. — André Martel: *Chanson d'Ame*, Les Cariatides, Toulon. — **15 Mai** : Philéas Lebesgue: *Le Jardin des Ombres*, « la Caravelle ». — Albert Jouve: *A l'Ombre des Cyprès*, s. n. d'éditeur. — Francis-Octave Balma: *A l'Ombre du Rêve*, « Office méridional du Livre », Toulouse. — Jean Van Brock: *L'Ombre et la Cendre*, Corrêa. — Jacques Clemenceau de la Loquerie: *Lueurs et Cendres*, s. n. d'éditeur. — Auguste Huguet: *De l'Aube à la Nuit*, « éditions de la Guiterne ». — André Arnoux: *Petites Choses pour le Cœur*, « Ars et Vita ». — Edmond Flamari: *Au Déclin des Jours*, Lemerre. — **1er Juin** : Renée Vivien: *Œuvre complètes*, t. II, Alphonse Lemerre. — Marthe Boissier: *Les Musiques Incertaines*, la Revue des Poètes. — Andrée Petitbon: *Sur le Chemin du Rêve*, Editions Clartéistes. — Marie de Sormiou: *Cantique au Cantique des Cantiques*. Editions du Trident. — Madeleine de La Chapelle d'Apchier: *Le Collier de Jade*, S. N. d'éditeur. — Claude Chardon: *Trois Roses, Dauphiné*, Arthaud, Grenoble. — George Day: *Clavier de cristal*, Messein. — Paule Reuss: *Le Génie de l'Amour*. — Yvonne Lenoir: *Romances*, Nouvelles Editions latines. — Anne Tanchard-Maré: *Les Brouillards de l'Ame*, Eug. Figuière. — Lucie Wallace: *A l'Enseigne du Gai Soleil*, La Caravelle. — **15 Juin** : Georges Fourest: *Le Géranium Ovipare*, José Corti. — Louis Brauquier: *Le Pilote*, « Mirages », Tunis. — Louis Pize: *Sous l'Yeuse et le Pin*, « les Terrasses de Lourmarin ». — Maurice-Pierre Boyé: *Le Rossignol de l'Automne*, Jean Naert. — Maurice Rey: *Novembre*, « le Beau Navire ». — **1er Juillet** : Emile Vitta: *L'Archet sans Retour*, « les Amis d'Emile Vitta ». — Jacques Nielloux: *Où commence l'Exil*, « Feuilles Vertes ». — **15 Juillet** : Robert Honnert: *Lucifer*, « éditions du Trident ». — Léon Bocquet: *Ciguës*, Albert Messein. — Gaston Pulings: *La Voie Souterraine*, Desclée de Brouwer. — Yves Bescou: *Chants de la Glèbe*, « l'Action In-

tellectuelle ». — Pascal Forthuny: *Une Aile passe...*, Lemerre. — Jean-Victor Pellerin: *Pièces Détachées*, « les Arcades ». — Julien Guillemard; *Les Sirènes de l'Estuaire*, « éditions de la Mouette », Le Havre. — **1er Août** : Rudyard Kipling: *Poèmes*, texte en vers français d'Antoinette Soulas, Denoël et Steele. — Aldo Capasso: *A la nuit et autres Poèmes*, traduction d'Armand Guibert, « Editions de Mirages », Tunis. — Jean-Joseph Rabearivelo: *Traduit de la Nuit*, poèmes traduits du hova par l'auteur, « Editions de Mirages », Tunis. — Ariel: *Chant funèbre sur la mort de Bion* (*attribué à Moschos*), nouvellement traduit en vers, « Editions du Trident ». — **15 Août** : Xavier de Magallon: *Le Livre des Ombres*, « les Editions Nationales ». — Octave Charpentier: *Les Heures de Notre-Dame*, « la Caravelle ». — Georges Ducrocq: *Jours Ardents*, L. Rouart et Fils. — Albert Tustes: *Les Chevaleresques*, « la Tour d'Antan ». — Henry Mercadier: *Cartes postales pour les Amis; Fonds de Tiroir à la Louange du Mirliton; Suavi Magno*, « l'Action Intellectuelle ». — **1er Septembre** : François Ducaud-Bourget: *L'Oblation*, « Mercure Universel ». — Paul-Courant: *Poèmes de la Lorelei*, « La Caravelle ». — Charles Gibert: *Poèmes Vagabonds, I*, Messein. — Raoul Raynaud: *Du Sourire à Don Juan*, René Debresse. — **15 Septembre** : Yvonne Ferrand-Weyher: *Fontaines de Mémoire*, « Le Divan ». — Marcel Diamant-Berger: *Thulé, la vraie Thulé*, « Collection le Dauphin », Sens. — Jean Mariotti: *Nostalgie*, « les Cahiers des Poètes ». — Arsène Yergath: *Liens*, « éditions de Mirages », Tunis. — Arsène Yergath: *Le Tisseur de Soies*, « les Cahiers du Journal des Poètes ». — Arsène Yergath: *Scarabées II*, « éditions de la Semaine Egyptienne », Le Caire. — Léon Legavre: *Poèmes en Brabant*, « l'Eglantine ». — **1er Octobre** : Noël de la Houssaye: *Eloge des statues*, Charles Courmont. — Fernand Lot: *Instants d'affluence*. — George Bonnamour: *La Cendre des Jours*, La Caravelle. — Fernand Lame: *Derniers poèmes*, La Revue des Poètes. — J.-R. Fiechter: *Les Chants du Carmel*, Corrêa. — Jean Cayrol: *Ce n'est pas la mer*, Cahiers du Fleuve. — Edmond Humeau: *L'Amour en fête*, Les Cahiers du Journal des Poètes. — **15 Octobre** : Patrice de la Tour du Pin: *D'un Aventurier*, « les Cahiers des Poètes ». — Patrice de la Tour du Pin: *L'Enfer*, « Editions de Mirages », Tunis. — Raymonde de Hervern: *Le Jardin Féerique*, Esclapon, Port-Louis, Ile Maurice. — Delphine Marti: *Dans le Domaine du Silence*, Messein. — Marie Gounin: *La Rive Abandonnée*, « la Primevère », Bordeaux. — E. Magnien: *A l'Ombre des Clochers Gris*, « Nouvelle Province Littéraire », Moulins. — **1er Novembre** : Amélie Murat: *Le Chant de la Vie*, « Au Pigeonnier ». — Adrien Bagarry: *Suite pour Tambourin*, « Les Editions Nationales ». — (Sans nom d'auteur): *La Florida, suivie de Madones*, « les Argonautes ». — **15 Novembre** : Noël-Jeandet: *Sapho*, Soc. Nouv. d'Edit. — Clovis Hugues: *Poésies Choisies*, Alphonse Lemerre. — André Dumas: *Anthologie des Poètes français du Xe au XVIe siècle*, Libr. Delagrave. — Jean Desthieux: *Rythmes*, Parisis-Editions (Heures Perdues). — **1er Décembre** : Francis Jammes: *De Tout Temps à Jamais*, Gallimard. — Henry Dérieux : *Face à Face*, « Mercure de France ». — **15 Décembre** : Tristan Lamoureux : *La Création Nocturne*, « Le Divan ». — Fernand Dauphin : *Aux Confins du Songe*, « Le Divan ». — André Berry : *Le Congé de Jeunesse*, Firmin-Didot.

POETIQUE

15 Avril : *Le Sonnet des Voyelles*, confusions et conséquences. — René Ghil: *Le Traité du Verbe*. — Georges Lote: *La Poétique du Symbolisme* (Revue des Cours et Conférences, Boivin, éd.). — Henry Bidou: *Des Sons et des Couleurs* (Le Figaro, 27 fév. 1935).

POLICE ET CRIMINOLOGIE

1er Février : Michel-Georges-Michel: *La vie brillante et tragique de la princesse Fahmy Bey parisienne*, Editions Emile-Paul. — **15 Mars** : Claude Gevel: *Deux carbonari: Napoléon III et Orsini* (Emile-Paul). — **1er Mai** : André Benoist: *Les mystères de la police*, Nouvelles Editions latines. — **15 Juillet** : Une lettre de M. André Benoist. — **1er Août** :

Réponse à M. André Benoist. — **15 Septembre** : E. Locard: *La malle sanglante de Millery*, Gallimard. — **15 Décembre** : Léon Daudet : *Magistrats et policiers*, Grasset.

PREHISTOIRE

1er Février : Le Musée préhistorique de Toulouse. — **15 Mars** : *Découvertes d'objets « glozéliens » hors de Glozel.* — **1er Mai** : Déchelette et Albert Grenier: *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*; t. VI: *Archéologie gallo-romaine;* IIe Partie: *L'Archéologie du sol;* a) *les routes;* b) *la navigation;* c) *l'occupation du sol*, 2 vol. 8°, ill., A. Picard. — **1er Août** : Paul Vouga: *Classification du Néolithique lacustre suisse*, Paris, Geuthner, 4°, VII planches. — Du même: *Le Néolithique lacustre ancien*, Recueil de travaux de la Faculté des Lettres de l'Université de Neuchâtel, Paris, Geuthner, 8°, XXIV pl. — Henri Pourrat: *La Cité perdue*, Paris, Spes, in-16. — Dr Pierre Roffo: *Les Civilisations paléolithiques du Mzab*, Alger, Heinz, 4°, ill. — Du même: *Découvertes préhistoriques dans la région de Djelfa*, Nourry, 8°, ill. — La nouvelle salle du Musée préhistorique de Toulouse. — **15 Décembre** : E. Octobon : *A propos des « classifications » du Néolithique; leur opportunité;* extr. du XIe Congrès Préhistorique de France, Le Mans, Monnoyer, 8°. — Pierre Waltz : *Le Monde égéen avant les Grecs*, « Collection Armand Colin », n° 172, in-16, ill.

PSYCHOLOGIE

1er Janvier: Henri Delacroix: *Les Grandes Formes de la Vie Mentale*, Alcan, 1934. — *Revue Française de Psychanalyse*, 1934, Nos 1, 2, Denoël et Steele. — *Annales Sociologiques*, Alcan, 1934, Fasc. 1. — **1er Avril** : *L'Année Psychologique*, 1933, 2 vol., Alcan. — G. Dwelshauvers: *L'Etude de la Pensée*, chez Pierre Téqui. — H. Delacroix: *L'Enfant et le Langage*, Alcan. — *Journal de Psychologie*, juillet-oct. 1934, Alcan. — **15 Juillet** : P. Janet: *Les Débuts de l'Intelligence*, 1935; Flammarion. — L. Lévy-Bruhl: *La Mythologie primitive*, 1935; Alcan. — **1er Octobre** : G. Dumas: *Nouveau Traité de Psychologie*, tome IV, 1934, Alcan.

PUBLICATIONS D'ART

15 Septembre : *Histoire de l'art contemporain*, publiée sous la direction de René Huyghe, Librairie Alcan. — Gustave van Zype: *Henri Leys*, Nouvelle Société d'Edition, Bruxelles. — Paul Colin: *Hippolyte Boulenger*, Nouvelle Sociétté d'Edition, Bruxelles. — Chanoine J. Warichez: *Cathédrale de Tournai* (*Art roman, I*), Nouvelle Société d'Edition, Bruxelles. — Abbé Henri Monod: *Charlieu*, Editions L. Lauxerois,Roanne. — Louis Piérard: *Visages de Wallonie*, Editions Labor, Bruxelles. — Georges Rivière: *M. Degas, bourgeois de Paris*, Librairie Floury.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Avril : Droit constitutionnel. — Constitution de 1875. — Moralisation du régime parlementaire. — Liberté d'écrire et romans à clef. — Responsabilité civile. — Diffamation. — La Révolte des Anges d'Anatole France. — Le Code de procédure pénale italien. — Un krach médical au prétoire. — L'incarcération d'Oustric. — Responsabilité mentale. — Utilisation des assassins. — Mémento. — **15 Juin** : Détention préventive. — Liberté provisoire. — Commissions rogatoires. — Pourvoi en cassation. — Pouvoir judiciaire des préfets. — *L'Officiel* contre le dictionnaire. — Mémento. — **1er Septembre** : Loterie Nationale. — Revente de billets. — Majoration des prix. — Filouterie d'aliments et de boissons. — Restaurateur simple et hôtelier-restaurateur. — Griveleur logé et griveleur non logé. — Pouvoir d'interprétation. — Revision de l'affaire Dreyfus. — Grivèlerie ès maisons de rendez-vous. — Personnalité morale. — Personnalité juridique. — Notariat. — Vénalité des charges. — Loi sur le régime des aliénés. — Affaire Lafarge.

QUESTIONS MEDICALES

15 Février : Paul Voivenel: *Le Médecin devant la Douleur et devant la Mort;* Librairie des Champs-Elysées.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

15 Juillet : Les profits d'une guerre. — Col. Clouzard: *Vauban*, Alcan. — G. Camon: *Maurice de Saxe*, Berger-Levrault. — Marcel Dupont: *Murat*, Berger-Levrault. — Mémento.

LES REVUES

1er Janvier : *Hippocrate:* l'inflation des héros, vue par M. A. de Falgairolle. — *Le Divan:* fragments de lettres de Fagus: la poésie; Stendhal. — *L'Asie nouvelle*: mœurs actuelles au Thibet. — *Afrique:* pour une littérature maltaise. — Mémento. — **15 Janvier** : *La Grande Revue:* un beau poème de M. Louis Lefebvre. — *Revue bleue:* « Le vrai Baudelaire », selon M. Francis de Miomandre. — *Le Courrier d'Epidaure:* Les filles de joie à Paris en 1823 et en 1830. — *Les Primaires:* un poète chante Noël. — Mémento. — **1er Février** : *La Grande Revue:* M. Julien Vocance propose une nouvelle explication de l'origine du sonnet des voyelles de Rimbaud. — *Revue des Deux Mondes:* quand M. Benito Mussolini était simple soldat combattant. — *Corymbe:* le caractère physique et la voix d'une famille révélés par le film sonore. — Mémento. — **15 Février** : *La Revue des Vivants:* le poète défini par M. L.-P. Fargue; Considérations sur le Piffard. — *Les Œuvres libres:* arrivée de Napoléon III en captivité; Guillaume Ier et Augusta de Hohenzollern consultent l'avenir; les cloches sonnent le glas du vieil empereur douze heures avant sa mort. — *La Revue hebdomadaire:* Emile Ollivier donne une leçon d'éloquence parlementaire à Paul Deschanel; Ollivier et les sacrements. — *Le Divan:* un poème de M. Tristan Klingsor. — *Cahiers du Sud:* du simili-Lautréamont. — Mémento. — **1er Mars** : *La Cité Universitaire:* M. André Gide vu par la jeunesse actuelle. — Poésie: Si les femmes votent, écriront-elles autant?; poème de M. Jean Bucheli. — *Le Bon plaisir:* poème de M. Raymond Cortat. — *Commune:* poésie de demain. — Naissances: *Reportages:* extraits d'une conférence de M. Paul Valéry; *Mesures:* une « Judith » de M. Paul Claudel. — Mémento. — **15 Mars** : *La Revue Universelle:* Gounod; pages de M. André Suarès sur le grand musicien et sur l'influence de son œuvre. — *Reportages:* M. André Gide n'écrit plus depuis 4 ans par crainte de pécher contre l'orthodoxie soviétique. — *Le Houx*: races et racismes. — Naissances: *l'Entente; Feuilles vertes; Atalante.* — Mémento. — **1er Avril:** Le Feu: le souvenir d'Emile Sicard, poète, par le poète Louis Brauquier. — *La N. R. F.:* conclusion de « Délice d'Eleuthère », de M. Julien Benda. — *La Revue hebdomadaire:* le sentiment de la mort chez M. H.-G. Wells, au temps qu'il était un jeune malade de la poitrine. — *Eurydice:* un poème de M. Xavier de Magallon. — Mémento. —**15 Avril** : *La Grande Revue:* un poème inédit de Léon Cladel. — *Le Divan*: Marcel Proust, l'homme, l'œuvre, la correspondance, le succès. — *L'Alsace française:* la fièvre jaune et l'aviation. — Mémento. — **1er Mai** : *Jeunesse:* vers de M. Jean Soulié; une confession. — *Cahiers Jehan-Rictus:* hommage populaire au poète; son origine; sa fin. — *La Revue de France:* détails inédits sur Hindenburg. — Naissances: *Mer et outre-mer; Archives internationales de la Danse.* — Mémento. — **15 Mai** : *Le Beau Navire:* vers de Lorenzo Vero, mort à 25 ans en 1890; d'un poème « A Rimbaud » de M. Lucien Bastard. — *La Revue de Paris:* un rêve du maréchal Koutousoff. — *Revue des Deux Mondes:* salon et écuries; fête galante où Napoléon III madrigalise. — *Atlantis:* formule de « la révolution qui vient ». — Mémento. — **1er Juin:** *L'homme nouveau*: la mystique paysanne et la révolution. — *Les Etudes poétiques:* un sonnet du prince royal du Cambodge Monireth Sisovath. — *L'Alsace française:* Félix Dahn, chantre de la race germanique préhitlérienne. — Mémento. — **15 Juin** : *La Revue hebdomadaire:* Victor Hugo, cime française du grand XIXe siècle; Victor Hugo et « M. Louis Bonaparte ». — *Les Marges:* une lettre admirable de Louis Codet blessé à mort. — *Les Primaires:* quelques citations de romanciers dits « populaires ». — *Le Mois:* M. Paul Claudel et l'Académie française. — **Mémento.** — **1er Juillet** : *La Flamme:* définition de la poésie, délectation de la minorité. — *La Revue de Paris:* un auteur lit une pièce au comité de

la Comédie-française. — *Les Cahiers aurevilliens:* n° 1 de l'organe de la « Société Barbey d'Aurevilly »; quelques modèles vivants de l'écrivain. — *Cahiers du Centre:* Charles-Louis Philippe en vacances à Cérilly; il y peignait à l'huile. — *Atalante:* un poème en prose de M. Luc Decaunes. — Mémento. — **15 Juillet** : *Les Humanités*: Victor Hugo vu par un universitaire d'aujourd'hui. — *Europe;* Victor Hugo; souvenirs et explications de MM. Romain Rolland, Jean Cassou, Luc Durtain, Jean Guéhenno, Denis Saurat, René Lalou, Léon-Paul Fargue et Jean-Richard Bloch. — Naissance: *Ecrits du Nord;* avis, un poème de M. E. Moerman. — Mémento. — **1er Août** : *La Revue hebdomadaire:* nouveaux carnets de Barrès; hommage à l'extrême-gauche; Baudelaire, mauvais prêtre; projet: histoire d'une déesse Raison; Drumont. — *La Nouvelle Revue française:* le journal d'Alfred de Vigny restauré; action et pensée; bien mourir; poésie; contre la femme qui parle politique; George Sand; définition lapidaire du gouvernement; boutade sur l'Académie. — *La Nouvelle Revue contemporaine:* M. de Bonald et le temps actuel. — *Crapouillot:* anthologie des horreurs de la guerre. — Mémento. — **15 Août** : *La Muse française:* Baudelaire, indépendant de Balzac, influencé par Sainte-Beuve, magnifie ses emprunts. — *Mesures*: le jeune Claude Monet jugé par Daumier et Decamps; méduses vues à l'écran par M. Paul Valéry. — *Revue des Deux Mondes:* Camille Bellaigue à Rome: héroïsme d'un général des Jésuites; avec les prix de Rome. — *La Nouvelle Revue contemporaine:* Botticelli, sa Vénus et sa Vierge à la grenade. — Mémento. **1er Septembre** : *La Revue Universelle* et *la Revue de Paris:* à l'occasion de la Guerre de Crimée, de la campagne d'Italie et de la guerre austro-prusssienne, la diplomatie envisagea des accrocs à la charte assurant la neutralité de la Belgique. — *La Revue hebdomadaire:* image de Bretagne. — *Revue des Deux Mondes:* récit de l'assassinat du roi Carlos et du prince héritier du Portugal; un « fado », poème portugais en 4 vers. — Mémento. — **15 Septembre** : *Revue bleue*: la personnalité d'Arnaud Dandieu. — *L'Europe nouvelle:* le vrai H. D. Lawrence. — *La Revue Universelle:* le maréchal Lyautey et la prière, notes de M. Henri Massis. — Naissance: *Points et contrepoints.* — Mémento. — **1er Octobre** : *La Revue Universelle:* Remy de Gourmont vu par M. Lucien Corpechot et revu par un autre. — *La Vie:* la superstition de l'inédit. — *La Nouvelle Revue Française:* proclamation de M. Léon-Paul Fargue: la Poésie qu'on prétend morte est vivante; son ennemie est la littérature; un poème d'une poétesse nouvelle. — Rectification. — Mémento. — **15 Octobre** : *Commune:* le triomphe universel du IIIe Reich, par la guerre et par le commerce, dû à l'aveuglement chirurgical des ouvriers, des paysans, des intellectuels pauvres; une savoureuse satire du fascisme hitlérien. — *Esprit:* poétique de M. Adrien Miatlev; ses vers; un poème en prose. — Mémento. — **1er Novembre** : *L'Alsace française:* le légionnaire Georges Voisin, dit L'Amour, vu par le colonial Léon Porcher. — *L'Archer:* paroles de combattants. — *Revue des jeunes de Madagascar:* son but; Rainilaiarivony, Hitler et Mussolini. — *Cahiers du Sud:* deux quatrains de Jalaladdin-ar-Roumi. — Mémento. — **15 Novembre** : *La Revue de Paris:* le théâtre à Moscou; le public, les spectacles d'Occident accommodés pour servir à la propagande soviétique. — *Commune:* M. André Gide, Dieu et le bonheur. — *Mesures:* M. Max Jacob, sur Dieu et un suicide d'avare. — *Les Marges:* S. O. S. — Mémento. — **1er Décembre** : *Revue bleue:* Saint-Saëns libre penseur; la musique et l'harmonie; la langue polonaise néfaste à la Pologne. — *Nouvelle Auvergne:* « La Soupe », par Rose Combe. — *Esprit:* le nouveau leader de l'Inde vers l'indépendance: Jawaharlal Nehru. — *Le Correspondant:* sa résurrection; ses directeurs, ses patrons; son jugement sur Vallette et le *Mercure* par un anonyme disciple de Basile. — *La Revue Universelle:* Talleyrand expliqué et défendu par M. de Saint-Aulaire. — Mémento. — **15 Décembre** : *Revue de Paris :* le philosophe William James et Gertrude Stein, candidats à un examen. — *Revue Bleue :* Tolstoï en 1885; son inquiétude; un conte de petite moujik; dissentiments de famille; le Christ, missionnaire humain du Ciel. — *Corymbe :* hommage à notre Alfred

Vallette. — *La Revue du Centre :* le douanier Rousseau vu par ses familiers. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier: Jules Romains: « *Les Hommes de bonne volonté* »: VII. *Recherche d'une église;* VIII, *Province*, E. Flammarion. — Roger Vercel: *Capitaine Conan*, Albin Michel. — Jean Prévost: *Le sel sur la plaie*, Gallimard. — Henri Strentz: *L'homme aux mirages*, Edition littéraire internationale. — Léon Frapié: *Le garçon à marier*, E. Flammarion. — Mémento. — **15 Janvier** : Colette: *Duo*, J. Férenczi et fils. — Léon Daudet: *Ciel de feu*, Flammarion. — Charles-Henry Hirsch: *La peau de chamois*, Les Editions de France. — Daniel-Rops: *Mort, où est ta victoire?* Plon. — Pierre Mille: *L'homme qui ne savait pas dire « Non »*, Calmann-Lévy. — A. Roubé-Jansky: *Le mariage d'Hamletow*, A. Fayard et Cie. — Mémento. — **1er Février** : Jacques Chardonne: *Les destinées sentimentales*, I, *La femme de Jean Barnery*. II, *Pauline*, Bernard Grasset. — Robert Francis: *La chute de la maison de verre: La maison de verre*, A. Redier; *Le bateau refuge*, Gallimard. — Louis Francis: *Blanc*, Gallimard. — Marc Bernard: *Anny*, Gallimard. — Robert Brasillach: *L'enfant de la nuit*, Librairie Plon. — **15 Février** : Monique Saint-Hélier: *Bois-Mort*, Bernard Grasset. — Jean Gaument et Camille Cé: *Plus loin que l'amour*, Librairie Académique Perrin. — Hubert de Lagarde: *Le soupçon*, Gallimard. — Emmanuel et Christian Aegerter: *L'idole de Dagon*, La Nouvelle Société d'Edition. — Pierre Apestéguy: *Gachucha*, E. Fasquelle. — Albert Touchard: *La guêpe*, Editions de France. — Jacques de Fromont: *Les Mutilés*, Editions du Siècle. — **1er Mars** : Luc Durtain: *Frank et Marjorie*, Flammarion. — Jean Giono: *Le chant du monde*, Gallimard. — Emmanuel Bove: *Le beau-fils*, Grasset. — Luce Laurand: *Les fils d'or*, Jean Crès. — Maxence Van der Meersch: *Le péché du monde*, Albin Michel. — **15 mars:** François Mauriac: *La fin de la nuit*, Grasset. — Pierre Hamp: *Glück auf*, Nouvelle revue française. — Pierre Valdagne: *Mélanie Cocherot*, E. Fasquelle. — Binet-Valmer: *Le regard*, Flammarion. — Paul de Courlande: *Les maquignons à l'ombre du clocher*, Denoël et Steele. — Albert Marchon: *Trésor en Espagne*, Grasset. — Jean Lebrau: *Images de l'Aude*, Librairie H.-G. Peyre. — **1er Avril** : Rachilde et J.-J. Lauzach: *L'Aérophage*, Les écrivains associés. — Yves Florenne: *Le Visage nu*, Mercure de France. — Henri Troyat: *Faux jour*, Librairie Plon. — La Varende: *Pays d'Ouche, 1740-1933*, Librairie Maugeard, à Rouen. — Mémento. — **15 Avril** : Robert Randau: *Le professeur Martin, petit bourgeois d'Alger;* Librairie Braconnier, Alger. — Charles Silvestre: *Le nid d'épervier;* Librairie Plon. — Constantin: *Liquidation du Monde*; Emile-Paul. — Bernard Lecache: *Les ressuscités;* Editions du Carrefour. — Maurice Roya: *Drame passionnel*; Mercure universel. — Bertrand Defos: *La conférence de Biarritz;* Albin Michel. — Louis de Robert: *Le chemin de la fortune*. — Sylvain Bonmariage: *La vache à Colas;* l'Edition littéraire internationale. — Tancrède de Visan: *Perrache-Brotteaux*, Editions Lugdunum, Lyon. — **1er Mai** : Marcel Prévost: *Clarisse et sa fille*, Les Editions de France. — John Charpentier: *Les Grands Templiers*, « chronique de la cathédrale de Chartres au XIIIe siècle », E. Fasquelle. — J.-P. Maxence: *Le Mort*, A. Redier. — G. Ribémont-Dessaignes: *Monsieur Jean*, ou l'amour absolu, Grasset. — A. Roubé-Jansky: *Ecume*, Albin Michel. — Raymond Escholier: *Maripepa*, Albin Michel. — Pierre Anzin: *Le Chapeau sur l'étang*, Gallimard. — **15 Mai** : Claude Kamme: *Le message des jours*, Parisis Editions. — Edmond Jaloux: *Le dernier jour de la création*, Plon. — André Billy: *L'Amie des hommes*, E. Flammarion. — Robert Bourget-Pailleron: *Cœur de Russie*, Nouvelle Revue française. — J.-H. Rosny jeune: *Marcette éblouie*, Grasset. — Philippe Amiguet: *Le pasteur Martin*, Denoël et Steele. — Elie Rabourdin: *Les pays d'eau*, A. Redier. — Andrée Corthis: *Le printemps sous l'orage*, A. Fayard. — Simone Chevallier: *L'ami des vacances*, E. Fasquelle. — **1er juin** : Gabriel Brunet: *Une femme se cherche, roman d'aventures intérieures*, « Mercure de France ». — Jacques de Lacretelle: *Les années d'espérance*, Gallimard. — Francis Carco: *Ténèbres*, Albin Michel. — Aragon: *Les*

cloches de Bâle, Denoël et Steele. — Constance Coline: *La main passe*, Flammarion. — Henri Pollès: *L'Ange de chair*, Gallimard. — Henri Strentz: *Le roi du violon*, E. Figuière. — Charles Deulin: *Contes d'un buveur de bière*, Editions Jean Crès. — **15 Juin** : Simone: *Jours de colère*, Librairie Plon. — Lucie Delarue-Mardrus: *L'enfant au coq; Une femme mûre et l'amour*, J. Ferenczi. — Princesse Bibesco: *Egalité*, Bernard Grasset. — Marguerite Yourcenar: *La mort conduit l'attelage*, Bernard Grasset. — Irène Némirowsky: *Films parlés*, Gallimard. — Marie Le Franc: *La rivière solitaire*, J. Férenczi. — Mathilde Alanic: *Les Danaïdes*, Flammarion. — Jules-Philippe Heuzey: *Une mère qui s'évade*, Flammarion. — Marie-Anne Commène: *L'Ange de Midi*, Nouvelle Revue Française. — Jeanne Ramel-Cals: *Les femmes imprudentes*, Fayard. — **1er Juillet** : Georges Simenon: *Les Pitard*, Gallimard. — Georges Blond: *L'Amour n'est qu'un plaisir*, A. Fayard et Cie. — Fernand Fleuret: *Echec au Roi*, Gallimard; *Au temps du Bien-Aimé*, Les Ecrivains Associés. — Edouard Peisson: *Passage de la ligne*, Grasset. — Henry Poulaille: *Les Damnés de la terre*, Grasset. — Jean Pallu: *La Créole du Central garage*, Rieder. — Jules Reboul: *La vie de Jacques Baudet* (1870-1930), à Privas (Ardèche). — **15 Juillet** : René Béhaine: *Les signes dans le ciel*, Grasset. — Maurice Genevoix: *Tête baissée*, E. Flammarion. — Maurice Mardelle: *Pierruche au Soleil*, Denoël et Steele. — Hugues Nonn: *Le Plaisir Noir*, Denoël et Steele. — André Garcet: *D'un ancien amour*, Gallimard. — Céline Lhotte: *Coin de rues*, Bloud et Gay. — Henry Champly: *Les nouveaux mariés*, Editions du Contrôle français. — Nicolas Ségur: *Mystère charnel*, Tallandier. — Henri Omessa: *Histoire de l'autre monde*, Editions de France. — Jean Pallu: *J'ai failli boucler la boucle*, Rieder. — **1er Août** : Léon Daudet: *Médée*, Flammarion. — Marcel Arland: *La Vigie*, Gallimard. — Robert Randau: *Des blancs dans la cité des noirs*, Albin Michel. — Joseph Jolinon: *Le bât d'argent*, Rieder. — Antoine Redier: *L'angoisse des filles*, Plon. — Léo Ferrero: *Espoirs*, Rieder. — Paul Haurigot: *D'amour et d'eau claire*, Emile-Paul. — **15 Août** : Marcel Aymé: *La maison basse*, Gallimard. — Jean des Vallières: *Ses yeux si bleus*, Albin Michel. — André Malraux: *Le temps du mépris*, Gallimard. — Paluel-Marmont: *Chantier*, Nouvelle Société d'Edition. — Maurice Bessy: *Gueule de Soleil*, E. Fasquelle. — Georges Imann: *La double affaire du 20 avril*, Grasset. — Pierre Veber: *Kerbiniou*, J. Ferenczi et fils. — Marcel Brion: *La Folie Céladon*, Editions R.-A. Corrêa. — **1er Septembre** : Georges Bernanos: *Un crime*, Librairie Plon. — Ramon Fernandez: *Les violents*, Gallimard. — Jean Fayard: *La chasse aux rêves*, A. Fayard. — Claire Sainte-Soline: *Journée*, Rieder. — Jean-Louis Carles: *Eléonore, maîtresse femme*, Editions La Bourdonnais. — Lucien Boyer: *Qu'il était beau, mon village!* Baudinière. — **15 Septembre** : Alphonse de Chateaubriand: *La Meute*, Grasset. — Jean Giono: *Que ma joie demeure!* Grasset. — Léon Bocquet: *Heurtebise*, Albin Michel. — Pierre et Maria Sire: *Le Chamadou*, chez H.-G. Peyre. — Bernard de Vaux: *Monsieur de Sougy avant le phylloxera*, A. Fayard et Cie. — Léopold Chauveau: *Grelu*, Librairie Gallimard. — **1er Octobre** : Charles Silvestre: *La roue tourne*, librairie Plon. — Odette Valence: *Colons sans colonie*, Flammarion. — Karen Bramson: *Lueur dans les ténèbres*, Flammarion. — O.-P. Gilbert: *Fièvre blanche*, Gallimard. — Francis de Miomandre: *Le Zombie*, Ferenczi. — Marion Gilbert: *L'Ornière*, Ferenczi. — Claude Orly: *L'erreur*, Albin Michel. — Mémento. — **15 Octobre** : J.-H. Rosny aîné: *La Vengeance*, Flammarion; *La Sauvage Aventure*, Albin Michel. — Jean Prévost: *Lucie-Paulette*, Gallimard. — Pierre Dominique: *Une bombe au Palais-Bourbon*, Gallimard. — Henri Duvernois: *La Maison Camille*, Grasset. — Henry Bordeaux: *Les trois confesseurs*, Plon. — Claude Chauvière: *Les Thiberguène*, Fayard. — Maurice Rué: *Vieux Chéri*, Gallimard. — **1er Novembre** : Léon Lemonnier: *Cœur imbécile*, Nouvelle Revue critique. — Tristan Bernard: *Robins des bois*, Albin Michel. — J. Kessel: *Le repos de l'équipage*, Gallimard. — René Jollivet: *La maison sur l'inconnu*, Fayard. — Maurice Gauchez: *Marées de Flandre*, Renaissance du Livre. — Maxence Van der Meersch: *Maria, fille de Flandre*, Albin Michel. — Nicolas Ségur: *Fantôme de vo-*

lupté, Tallandier. — Bernard Nabonne: *A la gasconne*, Editions de France. Le livre collectif: *Pour lire en route*, Publications A.B.C. — Rose Worms-Baretta: *La route insensée*, Fasquelle. — **15 Novembre** : Georges Duhamel : *La nuit de la Saint-Jean*, « Chronique des Pasquier », Mercure de France. — Henri Troyat: *Le Vivier*, Libr. Plon. — Luc Dietrich: *Le bonheur des tristes*, Denoël et Steele. — Andrée Sikorska: *Anges de proie*, J. Ferenczi. — Jean Martet: *Le procureur de la lanterne*, Albin Michel. — Maurice Bedel: *L'Alouette aux nuages*, Gallimard. — Joseph Peyré: *Sang et lumières*, Grasset. — **1er Décembre** : Pierre de Lescure: *Pia Malécot*, Gallimard. — Jacques Carton: *Edouard*, Plon. — Andrée Corthis: *Le merveilleux retour*, Albin Michel. — Raoul Stephan: *Becagrun*, Albin Michel. — Roland de Marès: *Jap et ceux de la Lande*, Mercure de France. — Clarisse Francillon: *Chronique locale*, Gallimard. — Nicolas Bourgeois: *Le berceau sous le beffroi*, Plon. — Pierre Audiat : *La porte du fond*, Editions de France. — **15 Décembre** : Bertrand de La Salle : *La pierre philosophale*, Plon. — Emile Zavie : *Le deuxième comte d'Ormoise*, Gallimard. — Marie Gevers : *Le voyage de frère Jean*, Plon; *Guldentop*, P. Lethilleux. — André Fraigneau : *L'irrésistible*, Gallimard. — Yves Gandon : *La belle inutile*, Albin Michel. — Maurice Fombeure : *Soldat*, Gallimard.

SCIENCE FINANCIERE

15 Décembre : Louis Fizaine : *Crise et Monnaie*, Union industrielle et commerciale de l'Est. — Jean Salien : *Théorie et Technique de la dévaluation*, de Boccard.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : Louis Lièvre: *Le Collectivisme aux cent visages*, Ed. Tallandier. — Mémento. — **15 Février** : André Tardieu: *La Réforme de l'Etat. Les idées maîtresses de l'Heure de la décision*. Flammarion. — Mémento. — **15 Mars** : Michaïl Manoïlesco: *Le Siècle du Corporatisme; doctrine du Corporatisme intégral et pur*, Alcan. — Jean Lescure: *Le nouveau régime corporatif italien, loi du 5 février 1934, cartels et trusts*, Domat-Montchrestien. — Eugène Mathon: *La Corporation, base de l'organisation économique*, Berger-Levrault. — Mémento. — **15 Avril** : Bernard Lazare: *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, J. Crès. — Léon de Poncins: *Tempête sur le monde ou la Faillite du Progrès*, Beauchesne. — Mémento. — **15 Mai** : André Siegfried: *La crise de l'Europe*, Calmann-Lévy. — Dixi: *Un Régime nouveau. Une Elite. Un Chef*. Chez l'auteur, 24, rue de Lorraine, Saint-Germain-en-Laye. — Maurice Beauchamp: *La rénovation française*, 22, avenue de l'Opéra, Paris. — Mémento. — **15 Juin** : Paul-Ernest Picard et autres: *L'Economie dirigée*. Alcan. — *Correspondance de René de Kérallain*, tome II, Quimper, Bargain, 1, quai du Stair. — **1er Août** : Henri du Passage: *Morale et Capitalisme*, Flammarion. — Claude Bussard: *Notre royaume est de ce monde*, préface Marcel Boll, Editions Liberté. — Henri Hauser: *La paix économique*, Armand Colin. — Mémento. — **15 Août** : Julian Huxley: *Ce que j'ose penser*, traduction Thérèse Le Prat, Gallimard. — Hyacinthe Dubreuil: *A chacun sa chance. L'organisation du travail fondée sur la liberté*, Grasset. — Mémento. — **15 Septembre** : Robert Garnier: *L'Organisation constitutionnelle de l'Etat corporatif italien*, Imprimerie des orphelins-apprentis d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, Paris. — Edigio Reale: *Le corporatisme fasciste*, Editions E.S.I.L., 3, boulevard de la Corderie, Marseille. — Henri Mazel: *Au pays des leviers de commande*, Editions de l'Espoir français, 38, rue de Liège. — Mémento. — **15 Octobre** : Fernand Boverat: *L'Effondrement de la natalité et de la péréquation des ressources aux charges de famille*. Editions de l'Alliance nationale contre la dépopulation, 217, rue du faubourg Saint-Honoré. — Mémento. — **15 Novembre** : La science sociale et Remy de Gourmont. — La politique sociale et le Trocadéro. — **15 Décembre** : Georges Traverse : *Plan de prospérité. L'Economie sociale des temps nouveaux*, Nouvelles Editions latines. — A. C. Clairac : *La Réforme administrative*,

la vraie, est-elle en marche? Figuière. — André Tardieu : *Sur la pente*, Flammarion.

SCIENCES MEDICALES

15 Juin : Auguste Lumière: *La Renaissance de la Médecine humorale;* Impr. Léon Sézanne, Lyon. — Dr Ch. Fiessinger: *L'Hygiène des gens pressés;* A l'Etoile, 54, avenue Marceau, Paris. — Dr Cuguillière: *Précis de Phytothérapie*, Maloine, Paris. — Profr Charles Nicolle: *L'Expérimentation en médecine;* Félix Alcan. — Dr René Martial: *La Race française;* « Mercure de France ». — Dr Fernand Raouit: *Vie subie, vie voulue, vie rêvée;* Ed. Spes. — Esdin-Pacha: *Le Secret de l'éternelle jeunesse et de la longévité;* Ed. René Debresse, Paris. — Profr Pierre Mauriac: *Libres échanges;* B. Grasset. — Edgard-Emmanuel Bonnet: *Vie et Survie;* dépôt: Messageries Hachette, 111, rue Réaumur, Paris.— Edward G. Browne: *La Médecine arabe*, Libr. Orientaliste, Larose, 11, rue Victor-Cousin, Paris. — Dr F. Brunet: *Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles*, Libr. Orientaliste Paul Geuthner. — **15 Décembre :** Docteur Raymond Mallet : *La Démence*, Librairie Armand Colin, 103, bd Saint-Michel. — Docteur Eugène Gelma : *La Dépression mélancolique du poète Ovide pendant son exil*, in « Le Médecin d'Alsace et de Lorraine », n° du 15 janvier 1935. — Docteur Robert Cornilleau : *Barbey d'Aurevilly et la Médecine*, éditions Spès, Paris. — André Adnès : *Shakespeare et la Pathologie mentale*, Librairie Maloine, Paris. — Henri Damaye : *Psychiatrie et Civilisation*, Librairie Félix Alcan.

SCIENCES OCCULTES ET THEOSOPHIE

15 Février : Ernest Bozzano: *La médiumnite polyglotte (xenoglossie)*, Editions Jean Meyer. — Jollivet Castelot: *Natura corpus Dei* et *La loi de l'histoire*, Editions du Chariot. — Henry de Geymuller: *Swedenborg et les phénomènes psychiques*, Leroux, éditeur. — **1er Juillet :** Constant Lounsbery: *La Méditation bouddhique;* Maisonneuve, Paris. — Dr Paul Carton: *La science occulte et les sciences occultes;* Revue Naturiste, Brévannes. — *Hermès*, revue d'études mystiques, Bruxelles. — **1er Octobre :** Arthur Miles: *Le culte de Çiva*, « superstitions, perversions et horreurs de l'Hindouisme », Paris, Payot.

THEATRE

1er Janvier : *Martine*, cinq tableaux de M. Jean-Jacques Bernard à la Comédie-Française. — *Espoir*, cinq actes de M. Henry Bernstein au Théâtre du Gymnase. — **15 Janvier :** *Prosper*, 16 tableaux, de Mme Favre, au Théâtre Montparnasse. — *Les Frénétiques*, 7 tableaux de M. Salacrou, au Théâtre Daunou. — *La Coupe et les Lèvres*, 5 actes, de Musset, au Cerceau. — **1er Février :** Crépuscule du Théâtre. — Trois actes de M. Lenormand au Théâtre des Arts. — *Britannicus*, tragédie de Racine, à la Comédie-Française. — *Do, mi, sol, do*, trois actes, de M. Géraldy, au Théâtre de la Michodière. — **15 Février :** *L'Avare*, cinq actes de Molière à la Comédie-Française. — **1er Mars :** *Azaïs*, trois actes de M. Verneuil, au théâtre de Jassy. — *Noël sur la place* ou *les Enfances de Jésus-Christ*, trois actes de M. Ghéon à Rive-Gauche. — *La Parisienne*, de Becque, à la Comédie-Française. — **15 Mars :** *La Parisienne*, trois actes de Becque, à la Comédie-française. — *Amants*, quatre actes de Maurice Donnay, à l'Odéon. — *Une femme sans importance*, quatre actes d'Oscar Wilde, à la Petite Scène. — **1er Avril :** *Madame Quinze*, trois actes de Jean Sarment, à la Comédie-Française. — *Les Précieuses ridicules*, de Molière, au cinéma. — **15 Avril :** *Rouge*, trois actes de M. H. Duvernois, au Théâtre Saint-Georges. — Edouard Champion à la Comédie-Française. — **1er Mai :** *Y avait un prisonnier*, trois actes de Jean Anouilh, au Théâtre des Ambassadeurs. — *J' vous ai à l'œil*, trois actes de Vercourt et Bever, au Théâtre Déjazet. — *Girouette*, trois actes de René Benjamin, au Théâtre des Variétés. — **15 Mai :** *Yosche Kalb*, de Maurice Schwartz, au Théâtre de la Renaissance. — **1er Juin :** *Divorçons*, trois actes de Victorien Sardou, A l'Odéon. — **15 Juin :** Le cinquantenaire de Victor Hugo à la Comédie-Française. — **1er Juillet :** *Les Cenci*, d'An-

tonin Arthaud, aux Folies-Wagram. — *Autour d'une mère*, d'après Faulkner, à l'Atelier. — *Le mystère du feu vivant sur les Apôtres*, d'Henri Ghéon, aux Arènes de Lutèce. — **15 Juillet**: *Le vray mistère de la Passion*, d'Arnoul Gréban, sur le Parvis-Notre- Dame. — **1er Août** : Les concours du Conservatoire. — **15 Août** : *La Ville morte*, tragédie en cinq actes, de Gabriel d'Annunzio, à l'Odéon. — **1er Septembre**: *L'Avare et les Précieuses ridicules*, de Molière, à la Comédie-Française. — **15 Septembre** : Phèdre de Racine, à la Comédie-Française. — *Le courrier de Lyon*, de Moreau, Siraudin et Delacour, au théâtre Sarah-Bernhardt. — **1er Octobre** : *Madame Sans-Gêne*, quatre actes de Victorien Sardou, à la Comédie-Française. — **15 Octobre** : *Quand jouons-nous la comédie?* deux actes de M. Sacha Guitry, au Théâtre de Paris. — *Où es-tu?...* trois actes de M. Marcel Brumaire, au Théâtre de l'Œuvre. — **1er Novembre** : *La Belle Marinière*, trois actes de Marcel Achard, à la Comédie-Française. — *La Princesse Isabelle*, deux actes de Maurice Maeterlinck. à la Renaissance. — **1er Décembre** : *Nationale 6*, 4 actes de J.-J. Bernard, au Théâtre de l'Œuvre. — *Le Méchant*, 5 actes de Gresset, au Théâtre de l'Atelier. — **15 Décembre** : *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, deux actes de Jean Giraudoux, Théâtre de l'Athénée.

VARIETES

1er Mars : Shakespeare romancé. — *Longworth Chambrun: Mon grand ami Shakespeare*, 1 vol., Plon. — M. Abel Lefranc et son Hamlet qui s'obstine à conspirer contre le roi Jacques Stuart. — Les prétendus voyages de Shakespeare. — **1er Avril** : L'Atlantide et les îles du Cap-Vert. — **15 Mai** : Dante et le fascisme. — **15 Août** : Le manuscrit de l'île de Houat. — **1er Septembre** : Les virtuoses et la Composition. — **15 Septembre** : Petite contribution à l'histoire du Solipsisme. — **1er Octobre** : Une lettre sur les « atrocités » russes pendant la campagne de Crimée.

VOYAGES

1er Janvier : G. Combarnous: *Liechtenstein et Monaco*, Editions Les Chênes Verts, Montpellier. — Jean-Louis Faure: *Au Groënland avec Charcot*, Flammarion. — **1er Février** : Gaston Castel et Jean Ballard: *Marseille-Métropole*, Les Cahiers du Sud, Marseille. — Raymond Lestonnat: *Coureurs d'Océans*, Eugène Figuière. — **15 Février** : Charles Le Goffic: *Au Pays d'Armor*, De Boccard, Paris. — José Gers: *Terre Mozabite*, Les Editions de Belgique, 20, avenue Jean-Volders, Bruxelles. — **15 Mars** : Louis Laloy: *Miroir de la Chine*, Desclée de Brouwer. — Marc de Mazières: *Promenades à Fès*, les Editions de Moghreb, Casablanca. — **1er Avril** : Gaston Combarnous: *Les Vallées d'Andorre*, éditions « Les Chênes Verts », Montpellier. — Albert Flament: *Le Voyageur sans bagages*, Flammarion. — **1er Mai** : Albert Champdor: *Palmyre*, Victor Attinger. — *Voyage de La Pérouse autour du monde*, Editions Pierre Roger. — **15 Mai** : Henry Bordeaux: *Chambéry et ses environs*, Editions du Siècle. — Paul Guiton: *De la Meije au Viso*, Arthaud, Grenoble. — **1er Juin** : Ferdinand Bac: *Munich;* Hachette. — Gaston Martin: *Négriers et bois d'ébène;* Arthaud, Grenoble. — **1er Juillet** : Pierre Francastel: *La Pologne pittoresque*, Arthaud, Grenoble. — Marguerite Bourcet: *Le Jura*, J. de Gigord. — **1er août** : Jules Gautier: *Jonques et Pagodes*, Jean Le Marigny, éditeur, La Seyne-sur-Mer. — René Dumesnil: *La Seine Normande*, J. de Gigord, Paris. — **15 Août** : Serge de Chessin: *Les Clefs de la Suède*, Librairie Hachette. — Edouard Wyss: *Au delà des Cimes*, Editions Victor Attinger. — **15 Septembre** : Andrée Viollis: *Le Japon intime*, Fernand Aubier, Editions Montaigne, Paris. — E. Steinilber-Oberlin: *Les Touareg, tels que je les ai vus (Au cœur du Hoggard mystérieux)*, Editions Pierre Roger, 140, boulevard Saint-Germain. — **15 Octobre** : Raoul Toscan: *La Curieuse Histoire de Nevers*, Les Editions de la Revue du Centre, 16, rue Moncey, Paris. — Jo Roger-Tourte: *A pied autour du monde*, Bernard Grasset.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIR

CHOIX DES “ PLUS BELLES PAGES ” DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L’Arétin. — Chamfort. — Cyrano d Bergerac. — Diderot. — Frédéric II. — Henri Heine. — Helvetius. — Prince d Ligne. — Alfred de Musset. — Gérar de Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint Evremond. — Saint-Simon. — Stendha — Tallemant des Réaux. — Alfred d Vigny. Format in-16 double-couronne.

Chaque volume. . . . . 15 f

Maurice de Guérin. — Saint-Aman — Théophile. — Tristan L’Hermit
Format petit in-18 carré.

Chaque volume . . . . 10 f

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

La Machine à explorer le temps (*The Time Machine*), roman, traduit par HE D. DAVRAY. Vol. in-16 15

La Guerre des Mondes, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-16 ... 15

Une Histoire des Temps à venir, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-16 15

L'Ile du Docteur Moreau, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-16 15

Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par HENRY-D. DAV Volume in-16 15

Les Pirates de la mer, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Volume in-16 15

L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B.KOZAKIE Volume in-16 15

La Merveilleuse Visite, roman, traduit par LOUIS BARRON. Vol. in-16 15

Place aux Géants, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol in-16 15

Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZA WICZ. Volume in-16 15

Miss Waters, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-16. 15

La Burlesque Équipée du Cycliste, roman, traduit par HENRY-D. DAVRA B. KOZAKIEWICZ. Volume in-16 15

Douze Histoires et un Rêve, traduits par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEW Volume in-16 1

Au temps de la Comète, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEW Volume in-16 1

La Guerre dans les airs, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIE 2 volumes in-16 à 12 fr. 2

Effrois et Fantasmagories, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol in-16 1

L'Histoire de M. Polly, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEW Volume in-16 1

Anne Véronique, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol in-16 1

Le Pays des Aveugles, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vo in-16 1

Anticipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie pensée humaines*, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volume in-16. 1

La Découverte de l'Avenir et le Grand État, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vo in-18 1

Une Utopie moderne, traduit par HENRY-D. DAVRAZ et B. KOZAKIEWICZ. Vol in-18 1

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-16 .... 15 »

Second Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-16 .... 15 »

plus belle histoire du monde, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-16 .... 15 »

Homme qui voulut être roi, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-16 .... 15 »

m, roman, traduit par LOUIS FABULET et CH. FOUNTAINE-WALKER. 2 vol. in-16 .... 30 »

s Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-16 .... 15 »

alky et Cie, roman, traduit par PAUL BETTELHEIM et RODOLPHE THOMAS Vol. in-16 .... 15 »

ur le Mur de la Ville, traduit par LOUIS FABULET, précédé d'une étude sur Rudyard Kipling, par ANDRÉ CHEVRILLON. Vol. in-16 .... 15 »

Histoire des Gadsby, roman, traduit par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-16 .... 12 »

Retour d'Imray, traduit par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-16 .... 15 »

Chat Maltais, traduit par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-16 .... 15 »

tions et Réactions. Traduction de LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-16 .... 15 »

Capitaines Courageux ». Traduction de LOUIS FABULET et CHARLES FOUNTAINE-WALKER. Vol. in-16 .... 15 »

Majesté le Roi, traduit par LOUIS FABULET. Vol. in-16 .... 15 »

ntes choisis, traduits par LOUIS FABULET, ROBERT D'HUMIÈRES et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-8 écu .... 15 »

Cran ! traduit par LOUIS FABULET. Vol. in-16 .... 15 »

ttres du Japon, traduites par LOUIS FABULET et ARTHUR-AUSTIN-JACKSON. Vol. in-16 .... 12 »

mples Contes de la Montagne, traduits par MADELEINE VERNON et HENRY-D. DAVRAY, introduction par HENRY D. DAVRAY. Vol. in-16 ... 12 »

ais ceci est une autre histoire, traduction de MADELEINE VERNON ET HENRY D. DAVRAY, avec un essai bibliographique par les traducteurs. Vol. in-16 .... 15 »

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Pèlerin du Silence. Volume in-18 .... 12 »
s chevaux de Diomède. Volume in-18 .... 12 »
ın Pays lointain. Volume in-18 .... 15 »
Songe d'une Femme. Volume in-18 .... 12 »
e Nuit au Luxembourg. Volume in-18 .... 12 »
Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18 .... 12 »
ıleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Volume in-18 .... 12 »
tine. Volume in-18 .... 15 »
toires magiques. Volume in-18 .... 15 »

LITTÉRATURE

Livre des Masques. *Portraits symbolistes, Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume .... 15 »
Culture des Idées. Volume in-18 .... 15 »
Chemin de velours. Volume in-18 .... 15 »
logues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 15 »
logues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie.* (IIe série). Volume in-18 .... 15 »
logues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie.* (IIIe série). Volume in-18 .... 15 »
logues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 15 »
logues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18 .... 15 »
veaux Dialogues des Amateurs sur les Choses du temps. Vol. in-16. 15 »
nétique de la Langue française. Volume in-18 .... 15 »
Problème du Style. Volume-in-18 .... 15 »
menades Littéraires. 7 volumes in-18 à .... 15 »
te, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16 .... 2 50
dant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18 .... 12 »
dant la Guerre. Volume in-16 .... 12 »
res à l'Amazone. Volume in-16 .... 15 »
res intimes à l'Amazone. Volume écu in-8 .... 15 »
res d'un Satyre. Volume in-16 .... 12 »
res à Sixtine. Volume in-16 .... 12 »
s choisies. *Avec un portrait.* Préface de Marcel Coulon. Volume in-18 .... 15 »
Latin mystique. Avec une Préface. Vol. in-8 carré .... 24 »

PHILOSOPHIE

sique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Volume in-18 .... 15 »
nenades Philosophiques. 3 Volumes in-18 à .... 15 »

POÉSIE

rtissements, poèmes en vers. Volume in-18 .... 12 »

THÉATRE

h, suivi de Théodat. Volume in-18 .... 12 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

y de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec n portrait et un autographe. Volume in-16 .... 2 50
Femme et le Sentiment de l'Amour chez Remy de Gourmont. olume in-16 .... 12 »

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivie

---

Vente au Palais, le 18 décembre 1935, à 2 heures.

UNE PROPRIÉTÉ SITUÉE A PARIS

32, 34 ET 34 bis, RUE RIQUET

Contenance : 1.992 m. 6 cent. environ. Revenu brut : **3.400 francs** environ. **Mise à prix : 80.000 francs.** S'adresser pour les renseignements à Me Parry, avoué poursuivant, 39, rue de l'Arcade, à Paris; Me Danet, avoué, à Paris, 85, rue de Richelieu.

BULLETIN FINANCIER

fait a dominé constamment le marché financier pendant la seconde quinzaine de nbre : la hausse du loyer de l'argent en France. Elle était déjà apparente depuis out du mois dernier, mais n'avait pas pris encore une importance prépondérante. uvelles sorties d'or ont incité la Banque de France à relever son taux d'escompte : rd de 4 à 5 % le 21 novembre, puis à 6 % quatre jours après. Du point de vue taire, le marché français s'est trouvé ainsi replacé devant les conditions qui laient à la fin de mai, lorque le taux d'escompte était de 6 %, celui des « pen- » à 30 jours fixé à 6 %, tandis que le taux des avances sur lingots ressortait à

conséquence la plus tangible du renchérissement du loyer de l'argent aura été ension des « reports » en liquidation de fin novembre. Le taux adopté pour ces gagés, d'une durée limitée à quinze jours, a été fixé, au Parquet, à 6 %. Son ion ne pouvait manquer d'avoir une influence sur la Bourse. En effet, le jour de éponse des primes » (transformation des engagements conditionnels en engage- fermes) une baisse des valeurs françaises se manifesta, malgré l'approbation enait de donner la Chambre au ministère Laval pour ce qui concerne sa politi- financière.

ailleurs, le relèvement du taux d'escompte a été suivi d'une hausse du taux vances sur titres jusqu'à 7 % qui a contraint des industriels et des commerçants, res de comptes courants garantis, à réaliser les titres donnés en gage. Des s ont, par ce fait, pesé sur de nombreux groupes de valeurs françaises.

n qu'elles se soient raffermies, nos rentes n'ont pas trouvé un point d'équilibre ; là une conséquence de la hausse du loyer de l'argent à court terme. Notons en nt le succès de l'emprunt du Crédit National, réalisé sous la forme de 700.000 obli- is 5 % nets à lots, de 1.000 francs, émises à 980 francs, et remboursables en ans au plus. Garanties par des annuités de l'État, les obligations du Crédit nal ont toujours eu une cote de faveur.

fonds russes sont restés calmes, nonobstant le bruit d'un emprunt soviétique à res, dont une partie servirait à faciliter la reprise du service des dettes tsaristes.

hausse du loyer de l'argent a pour corollaire une augmentation des intérêts et des banques ; le relèvement des cours de plusieurs grands établissements finan- n'a donc rien qui puisse surprendre.

it le groupe de l'électricité a fléchi malgré la publication, par plusieurs sociétés, mptes satisfaisants. Mais ils se rapportent à une période qui n'a été que peu ncée par les décrets-lois. On estime que ceux-ci auront pour effet de réduire à 30 % les résultats d'exploitation d'un exercice normal.

s recherchées tout d'abord en raison du bruit mené autour de la campagne des aluateurs », les mines d'or se sont finalement assagies : tout porte à croire que videndes qu'elles distribueront en janvier prochain seront simplement égaux à le l'an dernier.

is le compartiment métallurgique, l'attention s'est portée sur quelques affaires istructions mécaniques traitées à terme : Hotchkiss, Peugeot, etc.

annonçant le report à une date ultérieure de l'examen d'un acompte, le Conseil Shell Transport a contraint la spéculation à se montrer plus circonspecte : les s de pétrole se sont alourdies.

problème de la surproduction du caoutchouc ne paraît pas résolu : il n'est on que de revisions d'accords. Aussi, les affaires de plantations ont-elles sup- des arbitrages contre des valeurs de diamants qui, elles, ont bénéficié de l'ac- ement des ventes de pierres précieuses, constaté au cours de ces derniers mois.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr.75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hom-mages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1935.